

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

## **EURYDICE**

Pouvoir définir son vécu  
comme sexualité ou comme rapport prostitutionnel

par  
Ina Motoi

École de service social  
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures en vue de l'obtention du grade de Philosophiae  
Doctor (PH.D.)  
en service social

Juillet 2007



© Ina Motoi, 2007

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :

**EURYDICE**

Pouvoir définir son vécu  
comme sexualité ou comme rapport prostitutionnel

présentée par

**Ina Motoi**

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

---

Lourdes Rodriguez Del Barrio, présidente du jury

---

Adrienne Chambon, membre du jury

---

Danielle Fournier, co-directrice de recherche

---

Gilles Rondeau, co-directeur de recherche

---

Ellen Corin, examinatrice externe

---

Représentant du doyen de la FES

## SOMMAIRE

Neuf femmes ont trouvé important d'explorer ensemble et de partager comment elles définissent le rapport entre la prostitution et la sexualité. Elles ont ainsi identifié en elles-mêmes ce qui leur a permis de s'orienter dans et par rapport à leur vécu sexuel. Elles ont réaffirmé ensemble la frontière entre rapport prostitutionnel et sexualité, que chacune a dû tracer en soi pour se réapproprier sa sexualité. Devant le carrefour de tensions et de contradictions vécues, chaque femme construit sa propre méthode pour retrouver son pouvoir sexuel, dont une carte théorique propre pour s'orienter et cheminer ainsi dans son espace dialogique. Pour cheminer, elle doit d'abord déclarer son intériorité souveraine afin d'être capable de construire du sens et le retenir. La femme exerce son pouvoir théorique sur elle-même d'abord et ensuite, elle peut affirmer son égalité épistémologique avec l'Autre, en positionnant son identité de genre. Cela lui permet de construire une différence significative entre se vivre comme femme objet qui subit un rapport prostitutionnel et se vivre comme femme sujet qui s'approprie sa sexualité. Elle reconnaît ainsi une tension diamétrique entre être un objet sexuel et être le sujet de sa propre sexualité. Cette conscience paradoxale est la base de sa méthode de travail qui lui permet de se sortir du rapport prostitutionnel.

**Mots-clés:** rapport prostitutionnel, sexualité, objet sexuel, sujet de sa propre sexualité, réflexion, intervention, subjectivité féminine, carte théorique, pouvoir épistémologique, construction de sens.

## SUMMARY

How does a woman define in herself her sexual experience: as prostitution or as sexuality? Using epistemological power to define what she lives allows her to significantly differentiate between herself as a sex object living a prostitutional rapport and herself as subject of her own sexuality. At this crossroad of tensions and contradictions, the woman can construct a conceptual map to orient herself in her dialogical space. She has to declare her interiority sovereign in order to construct meaning. Gathering strength through the positioning of her gender identity, the woman recognizes the diametrical tension between being a sex object and being the subject of her own sexuality. This contradictory consciousness is the basis of her methodology. These findings resulted from a research project with nine women who engaged in a group narrative process.

**Key-words:** sexuality, prostitutional rapport, sex object, intervention, meaning construction, subjectivity, epistemological power, conceptual map.

## TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE.....	iii
TABLE DES MATIÈRES.....	iv
LISTE DES FIGURES.....	vii
LISTE DES SIGLES.....	viii
REMERCIEMENTS.....	ix
PRÉAMBULE.....	x
INTRODUCTION.....	12
CHAPITRE 1 LA DOUBLE PROBLÉMATIQUE PROSTITUTION-SEXUALITÉ NÉCESSAIRE POUR INTERVENIR SOCIALEMENT AUPRÈS DES FEMMES.....	15
1.1 PROSTITUTION COMME CONTEXTE.....	18
1.1.1 Perspective théorique : deux visions s'affrontent.....	19
1.1.2 Dimension politique : la gestion sociale de la prostitution.....	24
1.1.2.1 La femme prostituée comme mendicante valide.....	26
1.1.3 Une perspective des droits humains.....	29
1.2 LA SEXUALITÉ DES FEMMES : QUEL VÉCU?.....	32
1.2.1 Un sujet difficile à aborder.....	35
1.2.2 Quelques modèles pour comprendre la sexualité des femmes.....	37
1.2.3 La sexualité relationnelle et ses limites.....	41
CHAPITRE 2 CADRE CONCEPTUEL DE LA RECHERCHE.....	45
2.1 OBJET DE LA RECHERCHE.....	45
2.2 PERTINENCE DE LA RECHERCHE.....	46
2.3 OBJECTIFS DE LA RECHERCHE.....	48
2.4 POSTULATS DE BASE.....	48
2.5 CONCEPTS DE BASE.....	49
2.6 AXIOLOGIE.....	52
CHAPITRE 3 MÉTHODOLOGIE.....	54
3.1 LA CONSTRUCTION D'UNE MÉTHODE NARRATIVE DE GROUPE.....	54
3.2 POURQUOI CHOISIR UNE MÉTHODE NARRATIVE DE GROUPE?.....	58
3.2.1 Un groupe négocié au départ.....	59
3.3 MOYENS MÉTHODOLOGIQUES DE CONSTRUCTION DE SA PROPRE NARRATION.....	64
3.4 PROCÉDURE POUR LES RENCONTRES DU GROUPE DE RÉFLEXION.....	67
3.4.1 Constitution de l'échantillon.....	67
3.4.2 Déroulement de la collecte de données.....	68
Cadre du groupe de réflexion pour la discussion.....	68
Recrutement.....	68
Moyens utilisés pour la facilitation des rencontres.....	70
Le rôle de la chercheuse facilitatrice.....	70
3.4.3 Enjeux éthiques.....	72
3.4.4 Limites méthodologiques.....	73
Quels sont les biais que cette recherche a comportés?.....	73

3.5 DIMENSIONS RELATIVES À LA DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE.....	76
CHAPITRE 4 NEUF FEMMES DISENT LA SEXUALITÉ.....	77
4.1 QUI SONT LES FEMMES PARTICIPANTES À CES RENCONTRES?.....	77
4.1.1 La décision de participer à ces rencontres.....	78
4.2 LA CONVERGENCE DES PAROLES DES FEMMES.....	80
4.2.1 Définir ensemble la sexualité et le rapport prostitutionnel.....	81
4.2.1.2 Quelques distinctions apportées par les femmes.....	83
4.2.2 La situation sexuelle <i>se tasser</i> .....	86
4.2.2.1 Dire <i>oui</i> quand on voulait et on devrait dire <i>non</i> .....	87
Dire <i>oui</i> par peur.....	88
Dire <i>oui</i> par devoir.....	88
Dire <i>oui</i> par faiblesse ou par force.....	89
Dire <i>oui</i> par dépendance ou par dépendance affective.....	91
4.2.2.2 Se sortir pas à pas de la situation <i>se tasser</i> .....	92
Décider où est sa limite.....	93
Transformer son expérience en apprentissage.....	94
Dire <i>non</i> .....	96
S'aimer et vouloir.....	96
4.2.3 Ce que veulent les femmes par rapport à leur sexualité.....	99
4.2.4 Être ou ne pas être un objet sexuel.....	100
4.2.4.1 Être un objet sexuel.....	101
4.2.4.2 Le pouvoir de l'objet sexuel.....	105
4.2.4.3 Ne plus être un objet sexuel.....	111
Regarder sa trajectoire de vie.....	111
S'approprier le choix de ses valeurs, ses croyances et ses définitions.....	113
S'approprier sa sexualité.....	114
4.2.4.4 Faire plaisir à l'Autre : pattern de base de notre sexualité.....	116
S'oublier.....	116
Être dépassée.....	117
Y retomber.....	118
Tant qu'à y être.....	119
Accepter l'Autre dans son espace.....	122
4.2.4.5 La situation « en miroir ».....	123
4.2.5 Vivre à la limite.....	127
4.2.5.1 Comment ces femmes disent <i>non</i> .....	127
Dire <i>oui</i> .....	131
4.2.5.2 Le droit d'avoir du plaisir.....	132
Dire ses besoins.....	132
Il y a intensité et intensité.....	133
S'accorder le droit de jouir.....	136
4.2.6 Le pouvoir sexuel.....	138
4.2.6.1 Le pouvoir sexuel de ces femmes prend différents visages.....	138
4.2.6.2 La puissance et l'impuissance sexuelle.....	141
4.2.6.3 Le pouvoir de réflexion sur sa propre sexualité.....	144
Voir sa trajectoire sexuelle.....	144
Nommer et dire.....	144
Questionner.....	145
Reconnaître l'alternance entre différentes phases.....	146
Réorganiser et reconstruire son vécu.....	147
Ouvrir ou fermer les portes.....	148
La prise de conscience.....	149

Réfléchir c'est se positionner.....	151
Le droit de voir autrement.....	154
Situer les situations dans le temps.....	155
CHAPITRE 5 POUVOIR DÉFINIR SON VÉCU COMME SEXUALITÉ OU COMME RAPPORT PROSTITUTIONNEL.....	158
Pouvoir définir.....	159
5.1 LE CARREFOUR INTÉRIEUR.....	162
5.1.1 Tensions présentes dans le rapport prostitutionnel.....	163
5.1.1.1 Tension principale : je n'aime pas être un objet sexuel, mais je me pose comme objet sexuel.....	164
5.1.1.2 Tension complémentaire : j'accepte l'Autre tel quel et/ou je l'aide à comprendre ce que c'est un objet sexuel.....	170
5.1.2 Le supplice d'Eurydice.....	171
5.1.2.1 La dynamique paradoxale.....	172
5.1.2.2 L'auto-vérification.....	176
5.1.2.3 L'identité de genre.....	177
5.2 L'APPROPRIATION DE SA PROPRE SEXUALITÉ.....	179
5.2.1 Prendre le pouvoir de définir ce qu'on vit en Soi.....	179
5.2.1.1 Les droits que ces femmes se donnent.....	181
5.2.2 Reconnaître les figures qui nous habitent.....	182
5.2.2.1 Construire une carte théorique individuelle.....	184
Axes et concepts.....	185
Tissage d'une identité positionnelle.....	186
5.2.3 Le sens que ces femmes construisent par rapport à leur expérience d'objet sexuel.....	188
CHAPITRE 6 INTERVENTION SOCIALE VISANT À FACILITER CHEZ LES FEMMES LE TRAVAIL D'APPROPRIATION DE LEUR PROPRE SEXUALITÉ.....	190
6.1 TRANSFORMER SA RÉSISTANCE EN POUVOIR SEXUEL.....	192
6.2 VIVRE ET ASSUMER LA FIGURE DE « LA PROSTITUÉE ».....	194
6.3 LE RÔLE DE L'INTERVENANTE.....	196
CONCLUSION.....	198
BIBLIOGRAPHIE.....	205
ANNEXES	
I Distinctions théoriques.....	216
II Modes de gestion étatique de la prostitution.....	218
III Affiche <i>La femme, sa sexualité et son pouvoir sexuel</i> .....	221
IV Formulaire de consentement.....	222
V Tableaux pour l'animation.....	224

## LISTE DES FIGURES

Figure 1. Différence dans la perception de ce qui est vendu.....	21
Figure 2. Territorialité de la femme.....	22
Figure 3. Modes de gestion étatique de la prostitution.....	25
Figure 4. Continuum de trois zones sociales.....	26
Figure 5. Le cercle vicieux de la désaffiliation et de la prostitution.....	27
Figure 6. Le cycle de la réponse sexuelle.....	38
Figure 7. La sexualité comme continuum.....	39
Figure 8. Axes et concepts.....	53
Figure 9. Tableau comparatif des méthodes personnelles narratives.....	55
Figure 10. Tableau comparatif des méthodes interactives narratives.....	56
Figure 11. Distinction entre sexualité et sexe.....	83
Figure 12. Continuum de la sexualité et du rapport prostitutionnel.....	86
Figure 13. Tension principale.....	164
Figure 14. Tension secondaire.....	165
Figure 15. La mauvaise sexualité : une double tension.....	166
Figure 16. Tension entre « mauvaise » sexualité et « bonne » sexualité.....	166
Figure 17. Contradictions additionnelles.....	167
Figure 18. Tension entre deux façons de résister : force ou faiblesse (les mots des femmes).....	167
Figure 19. Enchevêtrement des tensions.....	169
Figure 20. Renforcement de la tension objet sexuel – sujet sexuel.....	170
Figure 21. Triple contradiction.....	174
Figure 22. Stratégie des deux lectures.....	175
Figure 23. Une différence significative.....	182
Figure 24. Axes et concepts.....	185
Figure 25. Dimensions, opérations et significations.....	186
Figure 26. Cheminement dans la construction de la femme sujet.....	193
Figure 27. Accepter ou non les figures d'« objet sexuel » et de « prostituée ».....	195



**LISTE DES SIGLES**

AQOCI	Association québécoise des organismes de coopération
CATW	Coalition contre le trafic des femmes
CEAF	Centre d'éducation et d'action des femmes
CEDAW	Convention sur l'élimination de toutes formes de discrimination à l'égard des femmes (CEDEF)
COYOTE	Call off your old tired ethics
CSF	Conseil du statut de la femme (du Québec)
CQFD	Comité québécois femmes et développement
FFQ	Fédération des femmes du Québec
GAATW	Global Alliance against Traffic of Women (Alliance globale contre le trafic des femmes)
HCR	Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés
IREF	Institut de recherches en études féministes
LEF	Lobby européen des femmes
MTS	Maladies transmises sexuellement
OIT	Organisation internationale du travail
OMS	Organisation mondiale de la santé
ONU	Organisation des Nations Unies
RQCALACS	Regroupement québécois des centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel
ROQS	Organisation nationale pour les refuges de femmes victimes de violence (Suède)
UNESCO	United Nations Education, Science and Culture Organisation (Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture)
UNICEF	Fonds des Nations Unies pour l'enfance

## REMERCIEMENTS

La rédaction de cette thèse s'est faite grâce à la participation attentive de Danielle Fournier et de Gilles Rondeau. Que leurs commentaires et la lucidité du regard qu'ils ont porté sur cette recherche soient ici chaleureusement remerciés.

Il m'importe également de souligner la reconnaissance, l'admiration et la profonde solidarité que je voue aux neuf femmes qui ont réfléchi ensemble par rapport à leur sexualité et à la prostitution de celle-ci (sous forme de rapports prostitutionnels), lors des rencontres de groupe. Leur générosité et leur motivation à aider les femmes prises dans les affres de l'objectification sexuelle illuminent ce travail.



## PRÉAMBULE

*Orphée, un fameux aède, vivait, en Thrace, il y a très longtemps. Il enchantait avec sa musique les oiseaux et « les animaux quittaient la forêt pour le suivre. Le loup trotta à côté de l'agneau, le renard suivait le lièvre, sans qu'aucun animal ne cherchât querelle à un autre. Même les serpents quittaient leurs trous et les pierres s'écartaient pour faire un chemin devant Orphée. Ses chansons arrêtaient le cours des rivières et les poissons sortaient de l'eau pour l'écouter »<sup>1</sup>, ainsi que les naïades. Orphée épousa ainsi l'une d'entre elles, la nymphe Eurydice.*

*Mais, leur bonheur fut arrêté par la mort d'Eurydice, mordue par un serpent. Même l'Orphée l'enchanteur ne put la ramener à la vie et il perdit la paix. Il décida alors de descendre sous terre, au royaume des morts, gouverné par le dieu Hadès et sa femme Perséphone, afin de les convaincre de lui rendre son Eurydice, « de lui permettre d'enfreindre la loi de la mort », en la laissant revivre sur terre.*

*"J'exaucerai ton vœu," dit Hadès, quand Orphée eut fini de chanter. "Eurydice peut retourner parmi les vivants. Mais ne te retourne pas pour voir ta femme tant que tu n'auras pas quitté le royaume des ombres. Si tu la regardes avant d'atteindre la surface, elle retournera dans les ténèbres et disparaîtra pour toujours."*

*L'ombre d'Eurydice s'approcha doucement pour suivre son homme. Ils s'avancèrent à travers le silence de l'enfer. Saisi par la crainte, Orphée se retourna pour s'assurer qu'elle le suit. Sa femme bien-aimée mourut alors une seconde fois et Orphée erra en la cherchant partout.*

Karen Bouwer<sup>2</sup> reprend l'ancien mythe, où, selon elle, cette femme échappe au regard pétrificateur de l'homme qui la rend ainsi objet, « femme-objet en tant qu'Autre », en devenant « morte parmi les vivants, vivante parmi les morts ». Eurydice porte son sens et crée ainsi le contexte d'une sexualité ritualisée « qui relie le désir et la mort ». Elle doit descendre en elle-même pour retrouver son « intériorité sacrée », sa subjectivité féminine au-delà des dernières frontières éclatées de son être. Elle accepte d'être « perdue », de faire corps avec la « décomposition » matérielle, de se laisser ronger par

<sup>1</sup> Voir la description du mythe grec sur le site <http://membres.lycos.fr/mythesgrecs/orphee.htm>.

<sup>2</sup> Christessen, André. (Printemps 1997). Le châtimeut d'Orphée: Eurydice rachetée?, *Religiologiques*, no 15.

les vers, par les douleurs et se positionne ainsi au-delà de toute image qui puisse l'objectifier. Tout un travail de descente aux enfers relationnels, qui devient une initiation à la subjectivité féminine.

Eurydice incarne bien ce carrefour intérieur où éclot le pouvoir sexuel de définir son vécu comme sexualité ou comme rapport prostitutionnel, afin de recoller les morceaux de sa sexualité et se l'approprier.

## INTRODUCTION

La prostitution des femmes, entre violence et travail du sexe, est un *phénomène complexe* aux frontières et à la définition contestées. Elle pose la question du politique et de l'intime, de l'économique et du social, du culturel et de l'éthique, de l'individuel et du collectif. Mais elle ne pose pas, dans aucun texte que nous avons recensé, de lien direct avec la sexualité des femmes.

La situation actuelle des femmes qui se prostituent prend l'ampleur d'un vrai cataclysme humain : trafic sexuel externe en pleine explosion (4,000,000 de femmes)<sup>3</sup>, trafic interne de la région vers la grande ville (une « fille » sur trois ou sur quatre parmi les femmes se prostituant dans les rues de Québec provient des régions<sup>4</sup>), mondialisation de la marchandisation de femmes pour les industries du sexe qui envahissent l'internet sous forme de pornographie adulte ou juvénile ou bien sous forme de mariage ou d'échangisme, etc.

Cette prostitution des femmes n'apparaît pas comme un *phénomène homogène*. Il a des différences de genre, de classe, de degré, de conditions de vie, etc. Se prostituer en Thaïlande c'est différent que de se prostituer au Canada ou en Suède ou bien à Amsterdam; se prostituer dans la rue c'est différent que de le faire à partir d'un système d'escortes ou dans un bar de danseuses nues; se prostituer à la fin du mois c'est différent que de le faire en échange de la drogue dans un « party », etc. Le marché des femmes se mondialise, ainsi que la compétition qui est la loi de cette industrie (par exemple, la demande de filles de plus en plus jeunes et vierges ou de femmes de plus en plus exotiques).

Cette recherche va regarder de plus près la prostitution des femmes, puisqu'au Canada, 80 à 90 %<sup>5</sup> des personnes qui se prostituent sont des femmes : une *vaste majorité*. Les clients sont à 96-99 %<sup>6</sup> des hommes. La prostitution est donc une affaire qui concerne autant les hommes que les femmes.

Parallèlement à ce *contexte de prostitution* des femmes, on assiste aussi à l'hypersexualisation de la société, à la sexualisation des jeunes, à la marchandisation des corps des femmes, à la banalisation de la sexualité. Il est facile d'y voir un continuum de désappropriation des femmes, de leur sexualité. Il nous semblait qu'il y avait un lien à faire entre la prostitution comme contexte et le vécu de

---

<sup>3</sup> Selon Ekberg, du British Columbia Interest Advocacy Center de Vancouver, « entre 1 million et 4 millions de femmes et d'enfants, la plupart des petites filles, sont victimes, chaque année, de la traite des femmes » dans un objectif d'exploitation sexuelle (CQFD, 2001).

<sup>4</sup> Chiffre avancé par l'organisme Prostitution Intervention Prostitution Québec (PIPQ) en 2007, lors de la rencontre du Groupe de recherche sur l'intervention auprès de femmes prostituées.

<sup>5</sup> Selon le Conseil du statut de la femme (mai 2002, p. 53).

<sup>6</sup> Selon le Conseil du statut de la femme (mai 2002, p. 44).<sup>4</sup>

désappropriation des femmes, de leur sexualité. De plus, il y a comme une difficulté, autant individuelle que collective, à établir une frontière claire entre vie sexuelle privée, intime et ce contexte public d'objectivisation sexuelle des femmes. Voici une raison de plus pour chercher à clarifier le contenu et le lieu de cette frontière.

Le moment est venu d'avoir une réflexion collective de société. Mais cela ne va pas de soi, d'autant plus que ni les États-Nations, ni les partis politiques, ni les groupes féministes n'arrivent à une vision similaire sur la prostitution des femmes. Ils se bloquent les uns les autres, lorsqu'il s'agit de passer à l'action au nom de la collectivité que nous sommes. Sans parler du fait que le rapport à la sexualité des femmes n'est nullement discuté.

C'est pourquoi au Québec, il nous paraît essentiel de trouver des dénominateurs communs par rapport à la prostitution et à la sexualité, à un autre niveau qu'au niveau macrosocial et cela, autrement. Dans ce but, il nous semble indispensable de laisser de côté les grands récits idéologiques et de donner voix aux petits récits des femmes. Les participantes au groupe ont clarifié leurs vécus par rapport à la prostitution, présente dans leurs vies sexuelles sous forme de rapports prostitutionnels, en prenant le pouvoir narratif de réfléchir sur leur propre sexualité. Celles-ci ont parlé de prostitution et de rapports prostitutionnels à partir d'une perspective sur leur sexualité. Le point de départ pour parler de prostitution peut être la sexualité.

La présente recherche se focalisera sur le tissage de ces voix de femmes. La question de recherche, qui est l'objet de cette thèse, se formule ainsi : *Comment les femmes définissent-elles leur vécu, comme rapport prostitutionnel ou comme sexualité?*

Ainsi, la problématique va considérer les deux côtés du vécu sexuel des femmes : la prostitution et la sexualité. Dans un premier temps, la prostitution va être située par *ce qui est construit socialement* comme grands récits, comme discours idéologiques. C'est ce que nous savons socialement sur la prostitution. Ceci l'établira comme contexte social du vécu sexuel des femmes. Mais, cela va circonscrire aussi quelques points de repère théoriques à partir desquels le vécu sexuel des femmes pourrait être compris, tels que : système prostitutionnel, rapport prostitutionnel, positions idéologiques opposées, territorialité de la femme, approches de gestion étatique, le cercle vicieux de la désaffiliation, etc.

Dans un deuxième temps, la problématique va regarder ce qui est construit théoriquement au niveau de la sexualité des femmes afin de voir quelles sont les dimensions prises en considération collectivement dans notre société. Méthodologiquement, cela fournira d'autres points de repère pour appréhender les vécus sexuels des femmes en lien avec les rapports prostitutionnels : distinctions entre sexualité et reproduction et, entre pénétration et plaisir; les concepts de libre disposition de son corps, de santé sexuelle, de sexualité relationnelle, de violence relationnelle, d'objet sexuel, etc.

Cette double problématique sera construite afin de saisir comment approcher, accueillir et comprendre les participantes du groupe de recherche et de poser les jalons de la recherche qui discernera ce qui est vécu et réfléchi *au niveau individuel*, par rapport à la prostitution et à la sexualité. Appréhender ainsi comment le sens de ce qui est vécu sexuellement est construit, tissé par chaque femme, comme rapport prostitutionnel ou comme sexualité, afin de retrouver son propre pouvoir sexuel. C'est là où la prostitution ne se pose plus en tant que contexte, mais en tant que rapport individuel à ce contexte... vécu, comme rapport prostitutionnel. De plus, il y a le rapport individuel à la sexualité, mais aussi le rapport intime entre les deux, entre la prostitution et la sexualité, comme rapport prostitutionnel ou non. C'est celui-ci qui va être mis en évidence par le pouvoir théorique des femmes, dans leurs vécus sexuels.

Les femmes vont identifier et comparer leurs méthodes de construction du sens qu'elles donnent à leur sexualité et aux rapports prostitutionnels vécus. Cela va devenir la base d'une méthode d'intervention auprès des femmes prostituées, qui aura fait d'abord ses preuves auprès des femmes qui ont participé à cette recherche.

Les participantes ont accepté de soutenir ce groupe de réflexion afin de, justement, nous transmettre leur méthode qui leur a permis de ne plus vivre de rapports prostitutionnels : pour certaines, *se sortir* de la prostitution; pour d'autres, *se sortir* d'une relation de couple ou d'une série de relations de couple à l'intérieur desquelles elles vivaient des rapports prostitutionnels. Leur motivation à toutes, c'était d'aider d'autres femmes et de leur faciliter ainsi la vie. Et cela, en expliquant et en transmettant par l'intermédiaire du groupe, leur savoir-faire et leur savoir-être pour sortir des rapports prostitutionnels qui les objectifiaient comme personne.

Pour ceci, nous allons leur reconnaître et leur laisser leur pouvoir théorique, puisque c'est, selon elles, ce qui les a guidées à travers le désert de leur souffrance d'objet sexuel vivant un rapport prostitutionnel.

## CHAPITRE 1

### LA DOUBLE PROBLÉMATIQUE PROSTITUTION-SEXUALITÉ NÉCESSAIRE POUR INTERVENIR SOCIALEMENT AUPRÈS DES FEMMES

Voici une brève synthèse des discours sociaux, ces grands récits que nous connaissons sur la prostitution et sur la sexualité des femmes. Ils forment un contexte dans lequel chaque femme navigue à la recherche de son propre sens pour son vécu sexuel.

Clarifions d'abord le sens des mots prostitution et sexualité, utilisés dans cette thèse.

On peut donner un sens restreint à la *prostitution* (échange de services sexuels publics spécifiques rémunérés) ou un sens plus large (tout échange incluant des services sexuels comme dans le cas d'une relation de couple). Ou bien le sens peut être spécifié davantage :

- *Prostitution* : phénomène qui se passe en société par et dans des systèmes prostitutionnels et qui devient ainsi le contexte dans lequel certaines femmes vivent leur sexualité;
- *Système prostitutionnel* : les quatre acteurs et actrices impliqués dans la prostitution (homme-client, femme prostituée, proxénète et communauté), qui produit la prostitution comme phénomène et comme contexte;
- *Rapport prostitutionnel*, défini nulle part dans des études, mais utilisé comme terme nommant le rapport entre l'homme-client ou partenaire-conjoint et la femme se vivant comme prostituée par une objectification sexuelle. Ainsi, plusieurs nuances sont à apporter :
  - ▲ Son seul invariant est le sexe<sup>7</sup>. *Tout le reste - le statut, le prix de la passe, la manière de faire, le lieu de prostitution, les prestations complémentaires - est soumis, selon les contextes et les époques, à des modifications plus ou moins sensibles.*<sup>8</sup>
  - ▲ Selon Saïd Bouamama<sup>9</sup> la femme y est *doublement dominée : en tant que femme insérée dans des rapports de genre inégalitaire, en tant qu'actrice d'un rapport marchand non moins inégalitaire.*
  - ▲ Selon R. Poulin, sa clé est l'argent, *qui lie la personne prostituée au prostitueur, rendant le rapport impersonnel, réifié et déséquilibré*<sup>10</sup>.

<sup>7</sup>Selon Christine Bard et Christelle Taraud, *Des prostituéEs en « situation ». Quand nommer les prostituéEs n'a rien d'anodin*, CLIO, Histoire femme et société, numéro 17 ProstituéEs, 2003.

<sup>8</sup> Idem.

<sup>9</sup> Saïd Bouamama. *Le Miroir déformant des discours sociaux, politiques et médiatiques*, IFAR, [www.grame.fr/RMPD/RMPD2006/pdf2006/bouamama.pdf](http://www.grame.fr/RMPD/RMPD2006/pdf2006/bouamama.pdf).



Dans cette thèse, j'utilise le terme de rapport prostitutionnel. Il se vit dans la prostitution (échange de services sexuels pour de l'argent), mais aussi dans le domaine de la sexualité, dans tout rapport sexuel, qui permet une objectification sexuelle poussée jusqu'à l'utilisation de la femme comme objet sexuel dans un échange. La femme qui vit ce rapport, va devoir définir par elle-même, par ce qui est vécu, quand la sexualité devient de la prostitution et vice-versa, ce qui est sexualité et ce qui est prostitution. Ainsi, la sexualité et la prostitution forment-elles une dualité dont les deux composantes se définissent réciproquement? C'est ce à quoi les femmes du groupe de recherche ont réfléchi.

On peut aussi prendre en considération quelques sens différents qu'on peut donner à la *sexualité* afin de saisir ses deux pôles d'utilisation possible (tout est sexuel ou seulement quelques composantes le sont):

- tout aspect de la pensée humaine et du comportement ayant une signification sexuelle (Mahoney, cité par Katchadourian, 1985, p.23);
- seulement les comportements qui mènent habituellement à l'orgasme (Kinsey, 1948);
- toute activité qui est sexuellement excitante sur le plan subjectif et physiologique, en tant que comportement érotique (Katchadourian, 1985).

Par sexualité, j'entends dans cette thèse non pas la pratique sexuelle des femmes, mais sa signification particulière pour leur vécu de femmes, tel que représenté dans la littérature concernant celui-ci.

Deux catégories, deux territoires, deux espaces de la vie sexuelle des femmes se dessinent ainsi, l'un public, illicite, commun et l'autre privé, légitime, intime... et un ensemble commun: les hommes, des fois clients et des fois maris-amants-frères-pères<sup>11</sup>, qui se déboursent et dépensent leur droit de passage de l'espace privé à l'espace public et vice-versa. Ces deux espaces distincts, un extérieur à Soi et l'autre intérieur, se rencontrent-ils lorsque la femme vit la prostitution de sa sexualité? Comment vit-elle cette situation? Comment s'organise-t-elle pour superposer ou séparer ces deux espaces conçus socialement comme distincts? Que veut-elle en faire? Que peut-elle faire? Comment se prend-elle pour définir son vécu, comme prostitution ou comme sexualité?

Devant cette dualité spatiale, les États-Nations, les féministes, les travailleurs et travailleuses sociaux, les travailleurs et les travailleuses de rue, etc. doivent poser une problématique de la prostitution

---

<sup>10</sup> Poulin. R. *Abolir la prostitution*. Manifeste, Sisyphe, 2006, p.48.

<sup>11</sup> Un nouveau terme de *mari-consommateur* est utilisé par Langevin et Belleau dans leur recherche sur les promesses par correspondance, 2001.

comme préalable de leur intervention, afin de pouvoir lui attribuer un sens permettant leur orientation vers une même finalité : faire la part des choses par rapport à la prostitution et à la sexualité.

La définition même de la prostitution s'est développée historiquement et conceptuellement dans le temps et se transforme actuellement, en étant marquée par un manque de consensus. Cette définition ne s'est pas développée par rapport à la sexualité, mais ce n'est que depuis Freud qu'on parle de la sexualité des femmes... Y a-t-il un lien entre la prostitution et la sexualité? Est-ce que les femmes qui vivent la prostitution établissent ce lien? Et, comment les femmes qui ne font pas de la prostitution dans l'espace public, vivent-elles le lien entre la sexualité et la prostitution? Y a-t-il des dénominateurs communs qui permettraient de comprendre comment est posée, par les femmes, prostituées ou non, cette distinction entre prostitution et sexualité?

Pour comprendre leur réflexion par rapport à ces questions, j'ai choisi cette double problématique, celle de la prostitution et celle de la sexualité. Il est essentiel en travail social de la comprendre, puisqu'il y a urgence à intervenir auprès des femmes vivant des rapports prostitutionnels dans le cadre de leur sexualité, mais aussi en prostitution.

L'enjeu derrière la définition de la prostitution est d'abord l'approche législative<sup>12</sup> à adopter au niveau national et international, mais au fond, toutefois, c'est toute la *structure relationnelle* d'une société qui est mise en question. La difficulté d'avoir socialement une même définition de la prostitution des femmes, oblige à proposer différents termes a priori: prostituées et proxénètes, femmes qui vendent « leurs corps » (l'offre) et, clients ou prostitueurs qui en achètent l'usage (la demande), travailleuses du sexe et gestionnaires du travail du sexe, femmes déchues et femmes respectables, etc. Nous et elles... nous et eux... Cette difficulté peut-elle aussi entretenir une ambiguïté par rapport à comment chaque femme vit sa sexualité, ce qu'on attend d'elle dans des rapports sexuels ou prostitutionnels et comment on s'y réfère socialement?

La recherche sur la prostitution portait traditionnellement sur la femme prostituée et sur ses conditions de vie. Or, dans la *situation prostitutionnelle*, quatre acteurs et actrices sont à prendre en considération. On peut parler plutôt d'un *système prostitutionnel* :

- la femme prostituée (l'offre);

---

<sup>12</sup> En mai 2001, le Bloc québécois recommandait que toutes les activités reliées à la prostitution de rue soient décriminalisées et un nouveau rapport du Comité sur le racolage a été déposé en 2007.

- le proxénète dans la plupart des cas, un homme (personne ou groupe qui en tire un revenu comme le vendeur de drogue ou l'État, selon certains individus ou groupes);
- l'homme-client qui souvent est un mari-consommateur, celui qui crée la demande;
- la communauté (les autres femmes, les habitants d'un quartier, les travailleurs sociaux et les travailleuses sociales, etc.).

Il y a aussi un autre acteur d'envergure qui participe au système prostitutionnel. C'est l'État. La gestion étatique de la prostitution se fait à travers des lois que la police exécute et qui encadrent le système prostitutionnel comme tel.

Ainsi, l'analyse nécessaire à la recherche, à l'intervention ou à la gestion sociale ne sera plus axée uniquement sur un des acteurs ou des actrices de ce système prostitutionnel, mais pourra « s'inscrire plutôt dans une analyse sociale globale » (CSF, 2002, p. 33) ou *contextuelle*. Celle-ci prendra en considération le système prostitutionnel comme contexte où sont positionnés tous les acteurs et les actrices par une dynamique multidimensionnelle spécifique. Ce contexte est préalable à la situation prostitutionnelle et au vécu sexuel de la femme et en même temps découle de ceux-ci.

Le système prostitutionnel produit la prostitution comme contexte public et la sexualité comme vécu privé de la femme. Voici une double problématique qui permettra de construire un pont entre les deux, afin de voir comment les participantes au groupe de réflexion vont s'articuler l'une par rapport à l'autre. Mais aussi regarder comment le rapport prostitutionnel peut y trouver son sens.

La problématique de la prostitution va être regardée à partir de trois perspectives : perspective théorique, perspective politique et perspective des droits humains.

La problématique de la sexualité des femmes va prendre en considération d'abord, comment les femmes abordent ce sujet difficile, ensuite plusieurs modèles de la sexualité des femmes et en dernier, la perspective relationnelle sur la sexualité et ses limites, dont l'objectification sexuelle.

### **1.1 La prostitution comme contexte**

Cette problématique est importante puisqu'elle est le contexte à partir duquel s'est développée cette recherche et se construira l'intervention future auprès des femmes prostituées ou non, ce pourquoi cette recherche a été entreprise. De plus, les divers éléments de cette problématique se retrouvent dans

les discours sociaux qui se font entendre dans notre société médiatisée et donc, à des degrés divers, intégrés dans les paroles et les vécus des femmes participant au groupe de réflexion. Ils sont autant de points de repère non-dits, puisque le but de nos rencontres, c'était de comprendre ensemble, comment elles ont vécu et ont défini la distinction entre prostitution et sexualité. C'était seulement à partir de ce questionnement que le terme de rapport prostitutionnel a été avancé.

### 1.1.1 Perspective théorique: deux visions féministes s'affrontent

À partir de Beijing<sup>13</sup>, 1995, la prostitution occupe une position significative dans un débat international, qui ne se veut pas sémantique, et qui fait rage jusqu'à prendre allure de "guerre civile" des féministes<sup>14</sup>. Nous assistons à la création historique d'*espaces de discussion* à tous les niveaux (international, régional, national et local).

Deux positions s'affrontent principalement en s'opposant dans les événements internationaux et sur les scènes nationales, en proposant des stratégies différentes pour l'action, à partir d'une définition différente du phénomène de la prostitution des femmes. Au Québec et au Canada<sup>15</sup>, le débat ne commence qu'en 2000. Pourtant, ces deux positions féministes (mises de l'avant à la p. 20 de ce présent travail) sont héritières du même cheminement historique et axiologique du féminisme, qui a abouti au Canada, par exemple, au changement des lois et des méthodes d'intervention par rapport à l'avortement, à la violence conjugale, à l'agression sexuelle, au harcèlement sexuel au travail, au viol (de guerre) comme crime contre l'humanité, etc. Riches de l'expérience de revendication des trente dernières années, ces deux cantonnements idéologiques utilisent les mêmes outils de lobbying sur les

<sup>13</sup> Quatrième conférence mondiale sur les femmes, sous l'égide de l'ONU où deux camps féministes s'affrontent par rapport à la prostitution.

<sup>14</sup> L'expression est celle de Raymond, 1998.

<sup>15</sup> C'est à travers la *Marche mondiale des femmes* de 2000, que la prostitution s'est retrouvée comme une revendication du "droit de se prostituer librement". Stella, regroupement des femmes prostituées au Québec, a exigé la décriminalisation de tous les éléments reliés à la prostitution. Ceci interpelle le Bloc québécois ainsi que plusieurs groupes féministes dont la Fédération nationale des femmes canadiennes françaises, qui représente les femmes francophones hors Québec et le CQFD de l'AQOCI. Ce dernier organise, en mars 2001, deux journées de formation dont le thème est *Mondialisation de la prostitution et du trafic sexuel* afin de permettre aux groupes féministes du Québec de réfléchir sérieusement à cette question et qu'il y ait un « débat approfondi sur les tenants et aboutissants d'une telle politique ».

En réponse à ces Journées, plusieurs organismes continuent ce débat difficile à l'interne où des positions pro et contre décriminalisation se font face afin d'arriver à une position publique. On peut dire qu'un *momentum* a lieu et la FFQ prend le leadership en articulant une vision de la prostitution comme travail du sexe. Cette vision et la méthode du FFQ pour arriver à créer un consensus autour de cette vision, sont remises en question par plusieurs dont le Regroupement des CALACS qui prône que la prostitution c'est une violence faite aux femmes. Le débat continue, en 2003, avec deux nouveaux ouvrages, de Luc Dorais et de Yolande Géadah, qui nourrissent les deux positions polarisées. En 2005, la Concertations des luttes contre l'exploitation sexuelle (CLES) est mise sur pied et représente un point de vue néo-abolitionniste.

mêmes scènes publiques et sont centrées sur une même perspective des droits humains. D'où l'importance d'en parler au point 1.1.3 de ce chapitre.

Dans cette optique, Greer disait que “la pornographie est la théorie, et le viol sa pratique”, que “la pornographie est de la propagande haineuse contre les femmes”, et que “la peur du viol chez la femme est comparable à la peur de la castration chez l'homme”. De Marx à Kate Millett et de Barry à Bourdieu, le discours sur la prostitution en était un qui démontrait le rapport de domination patriarcale et capitaliste qui existe au sein de la prostitution. *La notion centrale au cœur de l'analyse de la prostitution est le pouvoir et non la sexualité.*

De nos jours, deux modèles conceptuels s'opposent et donc l'articulation qu'on fait de la prostitution, ce qui fait que le phénomène peut être défini différemment et, par conséquent, l'intervention préconisée.

**L'option 1**<sup>16</sup> définit la prostitution comme une **violence contre les femmes** puisque :

- le trafic des femmes a comme but principal la prostitution;
- les autres formes d'exploitation du travail de la femme s'apparentent à l'exploitation sexuelle;
- le corps de la femme lui appartient et ne peut être acheté car ce serait une atteinte à sa dignité et à son intégrité;
- la prostitution ne peut pas être un métier, car la société qui accepte ceci, accepte aussi la dégradation de ces femmes majoritairement vulnérables;
- la marchandisation du corps de la femme et de sa sexualité, sous forme de services sexuels, fait partie de la société de consommation et du profit à n'importe quel prix.

**L'option 2**<sup>17</sup> définit la prostitution comme un **droit humain de faire ce que l'on veut avec son corps** puisque:

---

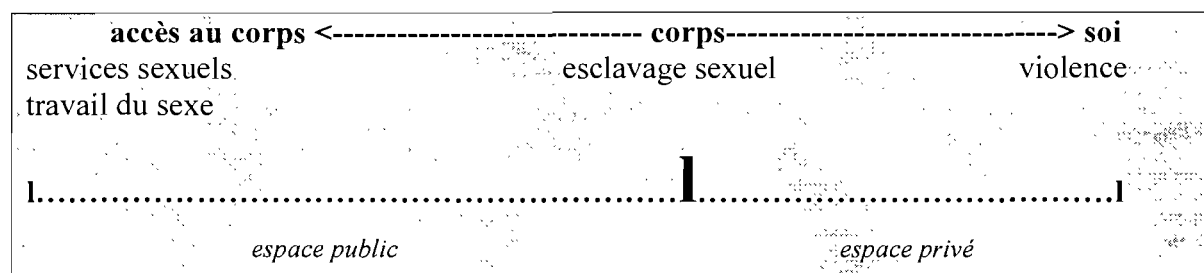
<sup>16</sup> C'est la position de la Coalition contre le trafic des femmes (CCTF), the Mouvement for the Abolition of Prostitution and Pornography, le Lobby européen des femmes supporté par the *International Human Rights Network* dont Médecins du Monde, Amnesty international France/Comité contre l'esclavage Moderne, Fédération internationale des droits de l'homme, International Abolitionist Movement, Fondation Scelles et certains groupes de femmes prostituées dont le Mouvement du Nid, Whisper (Women Hurt in Systems of Prostitution Engaged in Revolt), Concertation des luttes contre l'exploitation sexuelle (CLES) et CLES-AT au Québec, CLAP en Ontario, etc.

<sup>17</sup> C'est la position de GAATW (Global Alliance against Traffic in Women), STV (Dutch Foundation against Trafficking in Women), Human Rights Watch Asia, International Human Rights Law Group, STV/Dutch Foundation et certains groupes de femmes prostituées dont Coyote, Fundacion Esperanza, la Strada, Stella (au Québec), etc.

- la violence se trouve dans les conditions de travail et d'immigration, et donc dans le trafic « forcé » des femmes;
- les femmes prostituées sont des travailleuses du sexe et leur métier doit être reconnu socialement puisqu'elles travaillent avec leurs corps;
- c'est la prostitution sans consentement, qui est une violence;
- le problème n'est pas la prostitution, mais la stigmatisation sociale comme « prostituée »;
- la prostitution est un choix économique valable et il faut la professionnaliser.

La **différence dans la perception** de ce qu'on vend ou qui est vendue (le Soi, le corps ou l'accès au corps) correspond à la définition qu'on fait de la prostitution comme travail du sexe, comme violence ou encore comme esclavage sexuel.

Figure 1. Différence dans la perception de ce qui est vendu



Si on perçoit la femme comme un territoire<sup>18</sup> (vision spatiale), on remarque une structure en oignon : on rentre, de l'extérieur, d'abord, en contact avec l'accès au corps, ensuite avec le corps et en dernier avec le Soi, à l'intérieur du corps. On se trouve aussi face à la dichotomie : espace privé versus espace public.

Le terme de prostituée vient du latin *prostituere* : qui s'expose publiquement. L'origine du terme expliquerait la perception axée sur l'accès au corps et rendrait ambiguë la perception orientée vers le corps. Celui-ci appartient-il à l'espace public ou à l'espace privé? C'est là aussi, où la revendication féministe par rapport à la libre disposition du corps prend tout son sens<sup>19</sup> : le corps de la femme lui appartient et c'est du domaine du privé. La notion de consentement déplace-t-elle des frontières qui délimitent ces deux espaces? Avec consentement, le corps de la femme appartiendrait-il à l'espace

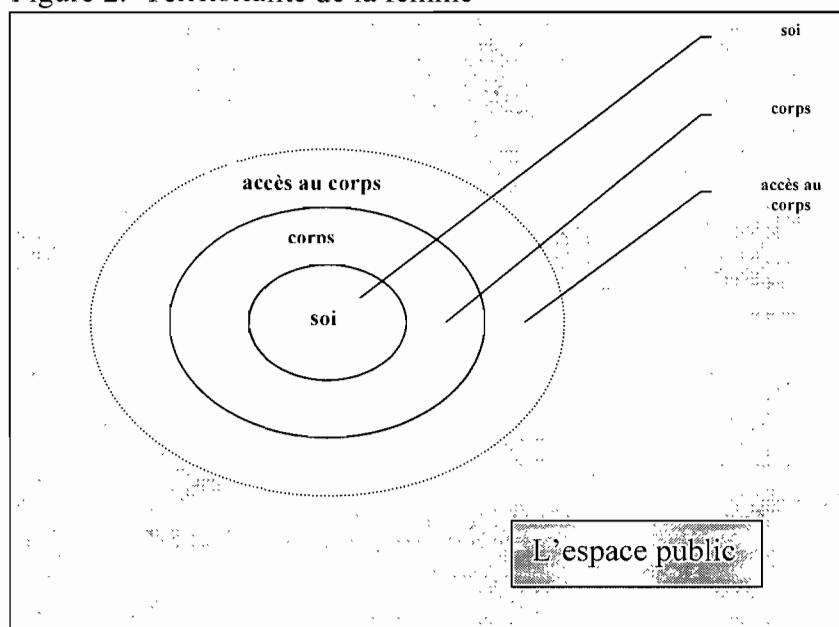
<sup>18</sup> Welzer-Lang parle de territorialisation du corps prostitué qui devient hiérarchisé.

<sup>19</sup> Voir discussion de la page 33 de ce chapitre.

public? Ces frontières physiques et psychologiques posent-elles la question des limites et de leur transgression?

Le corps est la frontière principale entre l'accès<sup>20</sup> au corps et le Soi. Des barrières comme le vêtement, le condom ou le quartier/la rue, ou encore le lit renforcent cette frontière entre l'accès au corps et le corps. Un « pimp », un bordel, une vitrine, un lieu régissent l'accès au corps. Ce qui se trouve au cœur d'une femme, c'est le Soi (se centrer) et à la périphérie, l'accès au corps. Entre le centre et la périphérie, il y a de la place pour le vécu sexuel.

Figure 2. Territorialité de la femme



Séduire, jouer avec l'accès, promettre le corps, sous-entend le Soi : on reste à la périphérie et on gère les apparences. Embrasser l'autre, c'est plus intime que masturber le client : cela est du domaine du privé où on fait des choses pour Soi. Il y a là presque un tabou : on n'embrasse pas le client, ce serait lui offrir un accès au soi-même. C'est pourquoi la masturbation de l'Autre coûte moins cher que la pénétration vaginale. Les orifices sont valorisés différemment : les femmes prostituées feront des fellations, mais elles s'opposeront à un baiser sur la bouche, parce que considéré comme trop privé, appartenant à un autre ordre, celui de la sexualité.

<sup>20</sup> Renforcé par la notion de *moi peau* de D. Anzieu (1985) avec ses fonctions essentielles de contenance, d'interface, de communication, etc. qui présente la peau comme une barrière protectrice, une limite entre le somatique et le psychique, un état limite. Renforcé aussi par la notion de Reich de *cuirasse caractérielle*.

Jouir c'est du domaine de la présence, du Soi. Offrir un service sexuel, c'est du domaine périphérique d'un accès à un corps, de *faire passer*<sup>21</sup> une frontière où la femme ne se trouve pas nécessairement, puisqu'elle peut se dissocier et se désengager<sup>22</sup>. On offre au client l'apparence de la jouissance et on jouit juste avec « son » homme, puisque les frontières n'étant pas toujours définies à l'avance, ni les passages d'une zone à l'autre... l'ambiguïté y règne.

Vendre son Soi, sa jouissance et non pas l'apparence de la jouissance, dans un faire semblant, fait violence, puisque son intégrité et sa dignité sont en jeu. Pour accomplir ceci on doit transformer le Sujet qu'on est et sa souveraineté, en objet de jouissance, celle de l'Autre. Ainsi vendre son corps, son utilisation absolue ou partielle par un Autre, a été identifié historiquement comme esclavage, et des lois existent pour nous en protéger. Par contre, vendre des services sexuels, impliquerait que le Soi et le corps restent dans un autre domaine, celui du privé, et que les services sexuels sont publics et peuvent être vus comme du travail du sexe. Mais dans la vraie vie, ce qu'on vit est-il aussi bien démarqué? Les femmes prostituées valorisent ce territoire accès-corps-Soi, par les prix différents des divers actes sexuels et parties/orifices du corps et par leur propre jouissance. Des interdits, la durée, la fréquence des rapports prostitutionnels dessinent la femme prostituée comme une cible à trois zones.

La problématisation de cette différence perceptuelle s'articule autour de quelques distinctions théoriques entre certains concepts utilisés, afin de construire le sens de la prostitution, en fonction d'enjeux politiques spécifiques. On peut les dissocier ou les voir en relation étroite (voir le tableau se retrouvant à l'Annexe 1, qui les présente plus en détails) :

1. La **prostitution** dans son ensemble peut être associée au **trafic** des femmes et des enfants ou dissociée de celui-ci.
2. On peut faire ou non une distinction stratégique entre la prostitution du **Tiers-Monde** et la prostitution en **Occident**.
3. On peut faire ou non une distinction entre prostitution **forcée** et prostitution **libre**.
4. On peut refuser ou accepter la distinction entre **prostitution infantine** et **prostitution adulte**.
5. Est-ce de la **prostitution** ou du **travail du sexe**?

Ces distinctions conceptuelles permettent d'articuler une vision de la prostitution qui l'inclut ou non dans le domaine de la sexualité, vu comme travail du sexe ou comme violence sexuelle. Or, la sexualité peut-elle être du travail du sexe, tel que vu par les réglementaristes?

<sup>21</sup> C'est là aussi, où se joue la sexualisation des jeunes filles.

<sup>22</sup> Voir les phases de déshumanisation de Barry (1995), que le présent travail expose à la page 44.



### 1.1.2 Perspective politique : la gestion sociale de la prostitution

L'État joue le rôle principal dans la gestion de la prostitution. Ce rôle en est un de contrôle. L'État est gestionnaire de ce contrôle, en définissant *comment nous faisons société* et comment nous habitons ce monde, ainsi que la distribution des positions sociales, que nous occupons. La position sociale occupée par la femme prostituée en est une d'exclue, de désaffiliée<sup>23</sup> sociale, de travailleuse sans travail. Comment l'État organise-t-il la structure sociale dans laquelle s'inscrit la prostitution et comment la problématise-t-il pour en prendre le contrôle?

Selon Ouvrard, deux méthodes, pour **problématiser la prostitution**, conduisent à quatre approches possibles de gestion étatique (Ouvrard citée dans CQFD, 2001, p.97):

- par le *droit de la libre disposition du corps* humain, la prostitution devient l'expression de la liberté individuelle, « la faculté d'exercer ses propres choix issus de sa volonté individuelle » ou bien violence faite à ce droit. Cette problématisation débouche sur :
  - l'approche abolitionniste, ou
  - l'approche réglemmentariste ou bien celle de la légalisation ;
- par la *notion de la non patrimonialité*<sup>24</sup> du corps, ce qui pose « le respect des droits humains tout en fixant des limites ». Cette méthode débouche sur :
  - l'approche prohibitionniste, ou
  - l'approche néo-abolitionniste.

Deux axes éthiques s'en dégagent ainsi, mais l'interprétation des valeurs communes impliquées peut être polarisée et par conséquent l'approche de gestion étatique de la prostitution. La problématisation sociale de la prostitution se fait autour de ces interprétations. Les lois qui en découlent la normalisent, en organisant la structure sociale, de façon à pouvoir à garder le contrôle :

- contrôle demandé par la communauté (approche répressive) ou par certaines femmes prostituées et les féministes libérales (approche réglemmentariste) ;
- contrôle dénoncé par d'autres femmes prostituées et les féministes radicales, qui veulent un contrôle dans une autre direction (approche néo-abolitionniste) ;

<sup>23</sup>La désaffiliation, tel que présentée par Castel (voir p. 27 du présent travail), est un concept dynamique qui représente l'aboutissement du processus d'exclusion, caractérisée par le manque de contrat de travail, de salaire, et de bénéfices, l'absence de participation à toute activité productive.

<sup>24</sup> Patrimonialité dans le sens du corps comme bien commun, héritage et bien d'une collectivité, et non pas bien individuel de la femme.

- contrôle exigé au nom de la morale, de la religion ou d'un ordre social totalitaire (approche prohibitionniste).

Il y a ainsi quatre modes possibles de gestion étatique de la prostitution (voir Annexe 2 pour leur description plus détaillée) : néo-réglementariste, néo-abolitionniste, prohibitionniste et répressive.

Chacun de ces quatre modes amène une dynamique sociale qui lui est spécifique et qui problématise les rapports présents dans le système prostitutionnel. Des positions sociales et des rôles sont consolidés par des lois. Des groupes de pression, féministes ou autres, prennent position tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre de ces modes. Ils sont aussi figés dans et par cette dynamique et se bloquent mutuellement. On voit que la femme prostituée peut être vue comme victime/travailleuse du sexe/déviant/délinquante. Ces positions et modes de gestion peuvent se résumer ainsi :

Figure 3. Modes de gestion étatique de la prostitution

<p><b>A. approche (néo) réglementariste:</b>  légalisation de la prostitution  « les droits des individus avant tout »  + les HC et les proxénètes=gestionnaires  + les FP = travailleuses du sexe :  travaillent dans la prostitution</p>	<p><b>B. approche (néo) abolitionniste:</b>  disparition de la prostitution  « la prostitution ne doit pas toujours  exister »  - les HC: criminaliser l'acheteur de sexe  + les FP=victimes: les décriminaliser</p>
<p><b>C. approche prohibitionniste:</b>  la prostitution n'est pas interdite sauf ses  activités  "elle va toujours exister..."  + les HC: tolérance dans les faits  - les FP=déviantes: lois contre la  sollicitation</p>	<p><b>D. approche répressive:</b> lois contre la  prostitution afin de l'enrayer  - les HC : pénalisés  - les FP=délinquantes : doivent être  pénalisées</p>

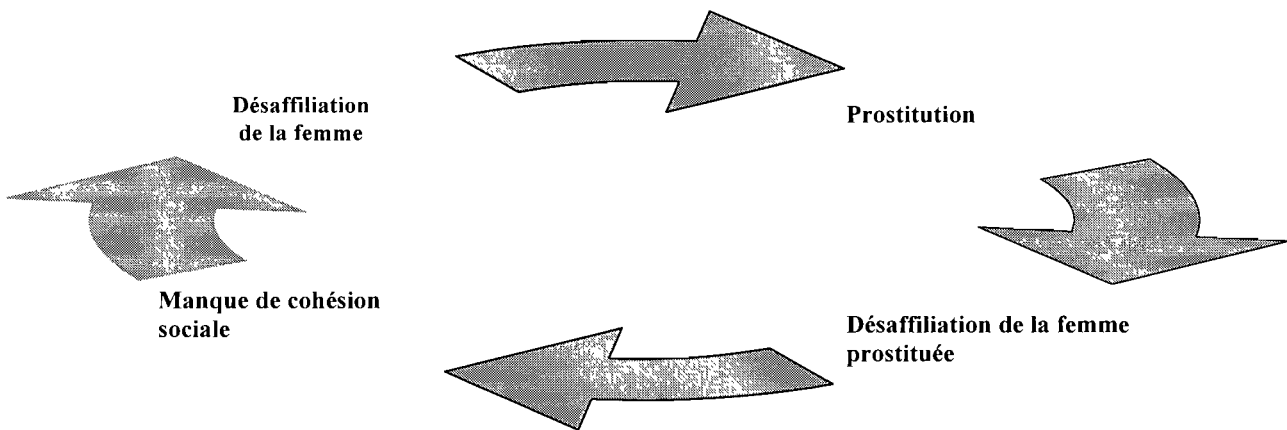
**Légende:** hommes clients → HC + → valorisée positivement  
femmes prostituées → FP - → valorisée négativement

Voici quatre modes de gestion étatique de la prostitution qui visent sa normalisation, sa rentrée dans la norme, sa conformité à la règle établie, à ce qui deviendra ainsi régulier, habituel. Les règles établies par des lois définissent la prostitution de quatre façons, selon une ou l'autre des approches identifiées plus haut, ce qui permet de savoir comment se positionner par rapport à celle-ci. Mais l'État gère, sans tenir compte des intérêts sociaux, économiques, communautaires et individuels des acteurs et des actrices impliqués dans le système prostitutionnel.



Il ouvre ainsi une autre perspective, qui pourra être utilisée et politisée par rapport à la prostitution: montrer les liens entre la non employabilité et le manque de relations significatives, comme ce qui caractérise la désaffiliation sociale du mendiant valide, donc, selon nous, de la femme prostituée. On peut ainsi envisager la femme prostituée comme une mendicante valide. Ceci questionne socialement la zone de cohésion sociale, par rapport à la prostitution comme contexte : Est-ce le manque de cohésion sociale qui produit la prostitution ou la prostitution qui induit une désaffiliation et un manque de cohésion sociale? Ou bien est-ce un cercle vicieux?

Figure 5. Le cercle vicieux de la désaffiliation et de la prostitution



Ce questionnement est posé par les femmes prostituées désaffiliées et par les féministes et leurs voix plurielles. Une dimension importante de ce questionnement est la dimension de genre. Les rapports entre les hommes et les femmes, dans n'importe laquelle des zones de la société (mais, surtout entre les hommes de la zone de cohésion et les femmes de la zone de désaffiliation<sup>26</sup>) doivent être interrogés. Les rapports entre l'offre et la demande de prostitution de la sexualité, doivent être rendus visibles par des gestions étatiques qui prennent en considération tous les acteurs et les actrices du système prostitutionnel. Pour cela, il est nécessaire d'avoir une analyse de genre où la sexualité des femmes est prise en question.

Castel nous montre qu'il a trois principes de base du *contrôle social* qui précèdent cette gestion moderne de la prostitution:

- la répression du vagabondage;
- l'obligation du travail;

<sup>26</sup> Expliquées plus loin.

- le contrôle de la circulation de la main-d'œuvre.

Le contrôle social pose la question du vagabondage et de ce qu'il exprime et dissimule : la revendication fondamentale du libre accès au travail, à partir duquel les rapports de production pourraient se définir autrement. Mais ces femmes vagabondes ne sont même pas considérées comme exploitées, puisque pour l'être, il faut avoir, selon Castel (1995, p.29), « des compétences convertibles en valeurs sociales ». Jusqu'à la fin du vingtième siècle, elles n'avaient donc acquis ni force de pression, ni potentiel de lutte. C'est depuis quelques années seulement qu'on assiste au regroupement politique des femmes prostituées.

La *figure de la prostituée*<sup>27</sup> est pour les femmes, ce que la figure du *mendiant valide* est pour les hommes. La femme qui se prostitue est une mendicante valide qui est aussi exploitée sexuellement. Et ceci par le système des hiérarchies en place, qui lui enlève ainsi davantage l'accès au travail. Elle se retrouve de moins en moins employable, question d'usure de la marchandise!

Du service sexuel local, communautaire, on passe à son industrialisation de masse, sous forme de trafic des femmes pour la prostitution. Barry (1995) identifie plusieurs phases successives dans l'implantation de cette industrie du sexe :

- prolifération des services sexuels auprès des bases militaires à l'étranger et auprès des hommes d'affaires en voyage d'affaires;
- organisation de la prostitution et du tourisme sexuel, qui coïncide souvent avec le développement d'industries nationales;
- organisation de l'industrie du sexe dans les hôtels, bars, lignes aériennes, salons de massage, bordels, etc.

Au début, on assiste à une migration des femmes du milieu rural vers les centres urbains, ensuite à un trafic global des femmes vers l'Occident. Cette trajectoire suit d'abord les routes de l'industrialisation, ensuite celles de la globalisation.

---

<sup>27</sup> On retrouve dans cette figure, une image de déchéance, de déchirure symbolique : c'est Eurydice qui se retrouve aux enfers, en dehors d'une reconnaissance sociale, relationnelle qui lui permettrait de bâtir des rapports significatifs avec les autres. On lui interdit socialement de « faire » du sens. Il ne lui reste que la voie intérieure.

La façon classique dont la situation des femmes prostituées est gérée socialement, produit leur invalidation sociale. Cette gestion est validée au centre<sup>28</sup> de la société, dans la zone de cohésion, où elle est encadrée juridiquement et normalisée par des lois.

La désaffiliation par rapport au concept d'exclusion, est un concept dynamique, un processus, plutôt qu'un état statique. La désaffiliation pose le questionnement de la cohésion sociale, puisqu'on n'a plus rien à perdre. Par contre, parler d'exclusion permet de légitimiser la cohésion comme continuité.

### 1.1.3 Une perspective des droits humains

Certaines femmes qui se voient comme des travailleuses du sexe revendiquent *le droit de disposer de leur corps*, comme elles le souhaitent. Ceci est le même genre de droit que les femmes ont revendiqué pour la contraception ou l'avortement. Ce qui s'ajoute à ce droit déjà gagné, c'est la demande d'avoir *le droit d'utiliser son propre corps à des fins commerciales* comme pour la maternité de substitution (la location de l'utérus par les mères porteuses).

Il y a une confusion actuellement entre ces deux droits. De toute façon, ce deuxième droit devrait-il relever que de la personne concernée ou cela concerne-t-il toute la société? Si ce droit ne regarde que la femme concernée, alors on peut marchander les corps ou des parties du corps (des organes, des yeux, des embryons, des ovules, etc.) des femmes et des enfants. La France (1994) et le Québec<sup>29</sup> disent non. C'est une violation de l'intégrité du corps humain et du *principe de la non commercialité du corps humain*... Il n'y a pas de valeur monétaire qui peut être attribuée au corps. Un principe (doit-on dire de société?) pourrait être, ici, prioritaire par rapport à des droits humains<sup>30</sup>.

Un autre *principe*, celui de la *cohérence éthique*<sup>31</sup>, peut mettre en balance différents droits : les droits de la mère, ceux du fœtus et ceux du père; ou bien ceux de la femme prostituée, des habitants qui

<sup>28</sup> Par contraste avec la périphérie sociale, le centre est là où il y a le maximum de cohésion sociale, où se prennent les décisions sociales légitimes, où on institutionnalise et on bureaucratise.

<sup>29</sup> Code civil du Québec, L.Q. 1991, c. 64, art. 541. Son code civil prône que « Toute convention par laquelle une femme s'engage à procréer ou à porter un enfant pour le compte d'autrui est nulle de nullité absolue. »

<sup>30</sup> Voir le cas J.R. Sharp (Cour de la Colombie Britannique, 1999) qui casse le paragraphe 163.1 (possession de pornographie juvénile) au nom de la liberté d'expression. La Cour d'appel de la Colombie Britannique confirme ce jugement. De nombreuses ONG, de même que les procureurs généraux de 5 provinces, amènent ce cas à la Cour suprême du Canada. Celle-ci reconnaît le droit à la libre expression, mais aussi le préjudice grave fait aux enfants, et décide d'entraver ce droit pour prioriser un principe de société, la protection des enfants. J.R. Sharp a pu ainsi être accusé de possession de pornographie juvénile.

<sup>31</sup> H. Lamoureux (Virtualités, vol. 3, no 1, 1996, p.197) pose ce principe comme l'adéquation entre les valeurs affirmées et notre manière de les traduire dans les faits, car les mêmes valeurs peuvent avoir des interprétations différentes.

défendent leur droit d'élever leurs enfants dans un environnement «sain sexuellement» et de l'homme client, consommateur de services qui veut en avoir pour son argent, etc. La justice sociale est-elle un acte qui amène l'équilibre social (balancing act) entre tous ces droits ou cela relève-t-il du domaine du politique? Ce qui fait affirmer à Colette De Troy<sup>32</sup> un autre droit<sup>33</sup>, le «...droit de remettre en priorité certaines valeurs» dont l'inviolabilité du corps des femmes. Pour beaucoup de personnes, ce droit reste un droit sacré et permet de valoriser (donner une valeur) la vie et le sens qu'on lui donne.

Une autre différence de base peut être mise de l'avant, comme un autre pas dans cette articulation, en mettant en parallèle l'*approche axée sur des droits* avec l'*approche de bien-être* (welfare) :

- l'approche de bien-être social (welfare) se caractérise par le fait de fournir des services pour répondre aux *besoins* des femmes prostituées;
- l'approche des droits humains, mise de l'avant par les femmes prostituées, pose l'État et les autres autorités, comme obligés d'assumer, sur la base de standards universels, des services répondant aux *droits* des femmes prostituées. Il s'agit d'une obligation et non d'un choix laissé à leur discrétion.

Une critique qu'on peut y apposer, c'est que l'application de l'approche néo-réglementariste fait en sorte que si les droits des femmes prostituées sont protégés (le droit de ne pas se faire agresser sexuellement, par exemple), les femmes prostituées, elles ne le sont pas<sup>34</sup>, ni leur sexualité spécifique : les femmes sont traitées comme des objets de droit plutôt que comme des sujets de droit. Les femmes prostituées ne sont pas entendues. L'universalité des droits doit être appliquée aussi à l'exploitation sexuelle et au trafic des femmes.

On formule ainsi cette distinction essentielle : les femmes peuvent être vues comme des ***sujets de droit*** ou comme des ***objets de droit***. Tous les efforts pour combattre l'exploitation sexuelle, doivent promouvoir le statut des femmes prostituées comme des sujets de droit (legal subjects) et non comme des objets de droit (legal objects), pour qui des mesures doivent être prises. Cette distinction est aussi utilisée dans la défense des droits des enfants<sup>35</sup>, afin de souligner leur dépendance économique et

<sup>32</sup> Lors des Journées de formation *Mondialisation de la prostitution et du trafic sexuel*, tenues à Montréal, 2001.

<sup>33</sup> Le droit de prioriser les valeurs par ordre d'importance est un droit individuel, mais aussi un droit qu'une société peut se donner. C'est une question de souveraineté.

<sup>34</sup> C'est toute la différence entre une *éthique de la justice* posée traditionnellement par les hommes, sur des objets de droit et une *éthique du soin* (care) posée par les femmes, sur des sujets de droit.

<sup>35</sup> International Tribunal for Children's Rights, *Global Report, International dimensions of the Exploitation of*

idéologique. Un autre exemple-type, c'est le cas des femmes ayant des incapacités (Pâquet-Deehy, 2000), qu'on protège avec autorité au nom de leurs droits (objet de droit), souvent sans demander leur avis pour les faire participer aux décisions à leur sujet, en prenant en considération leur perspective subjective (sujet de droit). On reconnaît ainsi l'existence d'un rapport de pouvoir dans le lien qu'on peut établir avec un objet de droit - qu'il soit enfant, femme ayant des incapacités ou femme prostituée.

Dans la vision de certaines féministes postmodernes<sup>36</sup>, **les droits sont des relations**. Chacune peut ainsi articuler, elle-même, le sens du pouvoir dans les relations de subordination-domination qu'elle vit. Dans cette perspective, le rapport prostitutionnel est limité par son contenu, ce qui fait que le contexte de la prostitution, hautement symbolique, où il se développe, peut demeurer invisible pour celles qui y sont prises. L'impossibilité de choisir ce contexte déplace le débat social : du consentement donné ou pas à vivre le rapport prostitutionnel vers l'impuissance de la femme à se positionner dans ce milieu.

Du domaine des droits (le droit de choisir, le droit de disposer de son corps, le droit de marchander son corps), formulé à l'intérieur d'une *problématisation du privé* (libre disposition de son propre corps, non-interférence du corps public, impossibilité de contracter une relation privée, etc.), le débat social se déplace vers une *problématisation de l'accès* (accéder ou non aux ressources, approche réduction des méfaits, etc.) Cette dernière priorise la dialectique des besoins sur la logique des droits, si difficile à balancer lorsqu'il a des droits qui s'opposent, sans que des principes prioritaires nous guident pour hiérarchiser ces droits.

Il est donc important que ces distinctions soient reconnues sur le plan national et international :

- entre le droit de disposer librement de son corps et le droit de le marchander;
- entre ces droits individuels et les principes collectifs de société (la non-commercialité du corps humain, la femme comme sujet de droit, etc.);
- entre les différents droits des différents acteurs impliqués dans le système prostitutionnel;
- entre l'approche de bien-être (éthique du soin) et une approche basée sur les droits (éthique de la justice);

---

*Children*, 2000, p. 16.

<sup>36</sup>Iris Marian Young, citée par Ahmed (1996, p.74): "Rights are relationships not things; they are institutionally defined rules specifying what people can do in relation to one another."



- entre les femmes prostituées comme objets de droit ou comme sujets de droit;
- entre le vécu sexuel du rapport prostitutionnel et le contexte de la prostitution dans lequel il se déroule;
- entre une problématisation du privé et une problématisation de l'accès.

Il est essentiel de considérer ces distinctions et mettre ainsi de l'avant une **approche contextuelle**, qui tienne compte des rapports symboliques qui créent la dynamique de l'exploitation sexuelle des femmes. Ceci permet la reconnaissance des différents acteurs sociaux et actrices sociales impliqués, ainsi qu'une prise en charge sociale selon différentes perspectives (théorique, politique et des droits) à la fois. On unifie ainsi l'espace social, autour de cette question, en ne regardant plus seulement une perspective plutôt qu'une autre.

## 1.2 La sexualité des femmes : Quel vécu?

Peut-on parler à la fois du genre et de la sexualité, sans parler de violence sexuelle faite aux femmes (harcèlement sexuel, agression sexuelle, pornographie, prostitution, etc.) et sans poser la question du pouvoir, dès le départ, comme le féminisme radical? Doit-on inscrire le genre dans la sexualité et parler de la sexualité des femmes? Comment cette problématique de la sexualité des femmes a-t-elle été construite socialement au XXème siècle?

Selon une analyse de genre, historiquement, la sexualité de la femme ne se concevait pas sans la notion de **reproduction**. Ayant la biologie comme destin<sup>37</sup>, la femme se devait à son devoir conjugal et à son devoir envers la continuité de l'espèce, le coït ayant été prôné et valorisé par les trois religions monothéistes. Cela faisait partie de *l'ordre social et de l'ordre symbolique du monde* (Héritier, 1996; Bourdieu, 1998) qui *mettait les femmes à leur place*<sup>38</sup>, celle de *réceptacle passif* du sperme et de l'enfant.

Au Canada, c'est seulement en 1983<sup>39</sup> que le Code criminel est amendé pour ne plus baser la violence sexuelle sur la notion de viol, défini par la pénétration et l'absence de liens de mariage entre l'accusé

<sup>37</sup> Selon le mot de Freud, repris par Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe* (1949).

<sup>38</sup> Bozon, Michel. *Sexualité et genre*, dans *Masculin-Féminin : questions pour les sciences de l'Homme*, sous la direction de Laufer J. et autres, Paris, PUF, 2001, p.169-186.

<sup>39</sup> Mainville, F. *Les femmes et la justice*, Toronto, éditions Réseau des femmes du sud de l'Ontario, 1995, p.F4-5 à F4-7.

et la victime. Le mari ne pouvait pas violer sa femme. En changeant juridiquement le terme « viol » pour celui plus général « d'agression sexuelle », deux conséquences majeures s'ensuivirent :

- Il n'est plus nécessaire de prouver la pénétration<sup>40</sup>, qui ainsi n'est plus centrale au rapport sexuel;
- Le conjoint peut être accusé et le *devoir conjugal* ne va plus de soi.

La femme peut ainsi concevoir *sa sexualité comme la sienne propre*, en dehors de la sexualité du mari, de l'homme. C'est le début de la reconnaissance d'une *identité particulière* de la femme axée sur la notion que son *corps lui appartient* et c'est à elle d'en disposer sexuellement ou autrement.

Ce changement législatif faisait suite à la révolution sexuelle des années 1960-70 et à la logique qu'elle avait mise sur pied. Celle-ci ayant permis une *politisation*<sup>41</sup> de la sexualité (« faites l'amour et pas la guerre ») autour du thème de la *répression sexuelle*, a libéré la parole sur le sexe, les attitudes et les comportements sexuels des individus. Certaines femmes se regroupant dans des groupes de conscientisation, ont dénoncé, entre autres, l'asservissement et l'oppression sexuelle des femmes, dont les tabous sur le plaisir féminin, par rapport au corps, au désir et à la jouissance. C'est le début de la construction de la théorie féministe radicale.

L'image d'*objet sexuel*<sup>42</sup> fait son apparition : *la femme qui est soumise au désir de l'homme et toujours consentante*. Elle mobilise les femmes par rapport à leur libération:

*Nous sommes exploitées comme objets sexuels, éducatrices, bonnes à tout faire, et main-d'œuvre à bon marché.*  
(Manifeste des bas rouges de New York, 1969)<sup>43</sup>

Ce qui est revendiqué *pour* les femmes, en fait, c'est la liberté de ne pas dire toujours OUI aux hommes, ainsi que leur libération de la soumission à la sexualité masculine. Celle-ci devrait-elle, idéalement, mener à un monde sans objets?<sup>44</sup>

<sup>40</sup> Bill Clinton n'affirmait-il ne pas avoir eu de relation sexuelle avec Monica Lewinski, puisqu'il n'y avait pas eu pénétration?

<sup>41</sup> Pour Kate Millett (*Politique du mâle*, 1969, p.53), les rapports entre les sexes sont des rapports politiques, c'est-à-dire des rapports de force qui peuvent être dénoncés comme *oppression* des femmes par les hommes, au nom de la démocratie qui prône l'égalité des droits.

<sup>42</sup> Selon H. Jacquemin Le Vern, *Adolescence et pornographie*, dans *Gynécologie, Obstétrique & Fertilité*, vol. 32, Numéro 5, May 2004, Pages 416-419.

<sup>43</sup> Cité par Jaspard (1997, p. 53).

Question posée par le communiqué de presse lançant le numéro *Machine, machin, truc, chose : pour du féminisme sans objets*, revue *Nouvelles questions féministes*, vol.24, No 1, mars 2005.

<sup>44</sup> Question posée par le communiqué de presse lançant le numéro *Machine, machin, truc, chose : pour du féminisme sans objets*, revue *Nouvelles questions féministes*, vol.24, No 1, mars 2005.

Cette révolution sexuelle, qui depuis est remise en question, s'est faite conjointement avec une révolution contraceptive :

- Commercialisation du stérilet (inventé en 1928) et de la pilule (découverte au début des années 1950 et mise sur le marché au Québec, à partir de 1969) permettant le libre accès à la contraception;
- Légalisation de la contraception qui conférait anonymat, gratuité et autorisation pour les mineures de moins de 21 ans;
- Libération de l'avortement, qui n'a plus à être clandestin.

On assiste ainsi à une **séparation**, à la portée de toutes les femmes, **entre sexualité et procréation**, qui ne devient plus qu'une option à la disposition de la femme. Cette distinction lui a conféré aussi une reconnaissance de son pouvoir reproducteur.

La libération sexuelle des femmes a pu ainsi prendre place et a facilité:

- la libre disposition des femmes de leur corps;
- que le désir et le plaisir des femmes puissent se manifester en dehors de la procréation et du mariage, librement (*l'amour libre*);
- que l'homme ne soit plus le responsable de l'acte sexuel.

*Ce processus implique une action fondamentale de la part de chacune d'entre nous : la réappropriation de son corps, de son sexe et par là, de son intimité. La réappropriation de notre sexualité est un travail courageux, positif, un travail de reconstruction de soi puisqu'il s'agit d'une part de refuser explicitement tous les modèles pornographisants qui nous parasitent en permanence jusqu'à bloquer notre sexualité... Il s'agit de recentrer sa sexualité sur soi-même, en tant que femme fière de son corps, fière de sa volonté de plaisir et de bonheur sensuel et sexuel...*<sup>45</sup>

De nos jours, cinquante ans plus tard, on parle de la diversification des comportements sexuels et de la réciprocité des échanges érotiques. Mais aussi, on parle dans tous les médias, de banalisation de la sexualité qui se caractérise par l'hypersexualisation de la société, la sexualisation des jeunes, la marchandisation croissante des corps des femmes, la pornographie devenue modèle dominant, etc. Si on regarde les statistiques concernant l'avortement, celui-ci paraît comme une nouvelle méthode contraceptive. D'autres statistiques montrent le peu de longévité du couple, la précocité et la multiplication des partenaires sexuels. C'est comme s'il n'y avait plus de normes sexuelles, ni de points de repère et qu'en ayant transgressé toutes les limites, les concours de fellation dans les écoles

---

<sup>45</sup> [http://www.chiennesdegarde.org/article.php3?id\\_article=78](http://www.chiennesdegarde.org/article.php3?id_article=78).

démontrent que plus rien n'a de l'importance sexuellement. Tout est du pareil au même. Jocelyne Robert reparle<sup>46</sup> du lien *entre sexualité et amour*, qui ne se fait plus.

Maryse Jaspard (1997) questionne la révolution sexuelle et la voit comme une banalisation du sexe plutôt que comme une démocratisation de l'érotisme. Plus loin encore, certains masculinistes<sup>47</sup> accusent le féminisme de prôner un nouveau modèle dominant qui amène une féminisation de la société et l'abus, par les femmes, de leur pouvoir reproducteur. Monique Durand se questionne dans la Gazette des femmes<sup>48</sup>, sur les besoins des jeunes filles d'affirmer leur différence sexuelle en se posant comme objets sexuels. Est-ce la faillite du féminisme et de sa vision des choses?

Ainsi, un nouveau dilemme social apparaît : Doit-on viser l'*indépendance sexuelle* des femmes ou l'*égalité sexuelle* des femmes et des hommes ? Quel vécu sexuel pour les femmes?

### 1.2.1 Un sujet difficile à aborder

Il n'y a pas de mots typiquement féminins pour parler de la sexualité des femmes. Les femmes n'ont pas l'habitude de parler de leur sexualité. Selon Gina Ogden (1988), puisqu'elles n'ont pas de tradition écrite, ni de termes appropriés, les femmes parlent plutôt des effets des rapports sexuels : comment elles se sentent. Cela empêche toute transmission d'un savoir sexuel d'une génération à une autre. Afin de remédier à cela, plusieurs recherches expérimentales voient le jour et rendent publique cette sexualité «invisible» des femmes.

**Kinsey**<sup>49</sup> publie en 1953 son fameux rapport sur la sexualité des femmes enquêtant auprès de 8000 femmes. Il surprend tout le monde et son rapport est vigoureusement attaqué. Il identifie plusieurs comportements sexuels non-dits des femmes américaines:

- 62 % déclarent se masturber et celles qui ont pratiqué la masturbation, parviennent plus facilement à l'orgasme lors du coït;
- Près de la moitié, ont eu des relations sexuelles avant le mariage;
- 26 %, entretiennent une liaison en dehors de leur mariage.

<sup>46</sup> Jocelyne Robert, sexologue qui écrit *Sexe en mal d'amour*, Montréal, Les éditions de l'homme, 2005.

<sup>47</sup> Et là, il faut faire la distinction entre masculinistes et militants de la condition masculine. Ces derniers visent l'amélioration des conditions de vie des hommes, des pères.

<sup>48</sup> Gazette des femmes. *Hypersexualisation des filles - Échec au féminisme ?*, Vol. 27, no 2, Septembre.-Octobre 2005, p. 15-22.

<sup>49</sup> *Sexual Behavior in the Human Female*, Indiana University Press, 1998

**Shere Hite**<sup>50</sup> publie en 1977, à partir de trois mille questionnaires, un rapport sur les pratiques sexuelles des femmes. Vingt-six ans après, elle trouve les mêmes données qu'elle diffuse dans un nouveau rapport<sup>51</sup> :

- Une majorité de femmes n'ont pas d'orgasme en faisant l'amour (70%);
- Il est rare, pour les femmes, de jouir par la pénétration;
- L'orgasme féminin est obtenu facilement par une stimulation clitoridienne, et cela aussi de la part de leur partenaire (pour 44% des femmes).

La parole des femmes sur leur sexualité passe par des rapports de recherche, qui nous parlent des pratiques sexuelles des femmes et non pas de leur vécu sexuel. Ces rapports posent clairement la distinction entre *pénétration* et *plaisir*. L'*orgasme* est roi et il se trouve dans un rapport de cause à effet avec la stimulation. La sexualité des femmes, dont l'orgasme et la stimulation, se diversifie et ne se doit plus d'être seulement vaginale.

### 1.2.2 Quelques modèles pour comprendre la sexualité des femmes

**Freud**<sup>52</sup> (1905) estimait que la libido (l'énergie sexuelle) est masculine puisque les garçons et les filles organisent leur sexualité autour du pénis ou du manque de celui-ci (l'envie du pénis). Selon lui, les femmes vivent deux grandes phases :

- La phase clitoridienne : pendant l'enfance et le début de l'adolescence, lorsqu'elles éprouvent du plaisir sexuel par l'intermédiaire du clitoris;
- La phase vaginale : l'envie du pénis les pousse à surmonter leur complexe de castration et souhaiter la pénétration afin de procréer.

La femme entre ainsi dans la maturité sexuelle lorsque le plaisir du clitoris se déplace vers le vagin. La femme accepte son rôle passif identifié à la notion du féminin. Elle accepte à être pénétrée et renonce à l'*infantile* plaisir clitoridien. Le lieu de la jouissance de la femme devient, par essence, le vagin et l'envie du pénis se transforme en envie d'enfant.

<sup>50</sup> Le rapport Hite, Éditions Robert Laffont, 1979.

<sup>51</sup> Le nouveau rapport Hite, Éditions Robert Laffont, 2002.

<sup>52</sup> Freud, S. *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, 1905.

La frigidité des femmes est identifiée comme une fixation sur le plaisir clitoridien par bon nombre de théoriciens<sup>53</sup>. D'autres contestent à différents degrés cette explication de la sexualité féminine : Karen Horney, Karl Abraham, Mélanie Klein, etc.

L'analyse **féministe radicale** critique cette vision freudienne de la sexualité des femmes, comme patriarcale et phallogratique, ignorant les implications sociologiques de celle-ci. La psychanalyse pose une *norme sexuelle* qui subordonne la sexualité féminine à la sexualité masculine. On normalise, là, où avant, on moralisait.

Afin de dénoncer cette subordination, certaines féministes radicalisent la remise en question des normes sexuelles, par la distinction subversive entre *plaisir* et *procréation*, en continuité avec Reich et Marcuse<sup>54</sup>. Les femmes *peuvent* focaliser sur le plaisir. Cela pose des nouvelles dimensions à la sexualité des femmes:

- un nouveau lieu de la jouissance : du vagin au clitoris;
- la jouissance peut s'éprouver sans le pénis;
- la dévalorisation de la pénétration, puisque le vagin n'est plus assigné comme lieu de l'orgasme;
- la sexualité peut être vécue en dehors de la pénétration.

Les femmes lesbiennes peuvent se retrouver aussi dans ce modèle de sexualité, qui peut passer à côté de l'hétérosexualité.

Mais, le consensus ne règne pas. Le **féminisme de la différence**, essentialiste, reproche au féminisme radical de déprécier l'identité et les valeurs féminines, de ne pas reconnaître et faire de la place à la différence entre les sexes. Alors, comment retrouver une sexualité spécifiquement féminine? Luce Irigaray<sup>55</sup> affirme :

*Le plaisir de la femme n'a pas à choisir entre activité clitoridienne et passivité vaginale, par exemple. Le plaisir de la caresse vaginale n'a pas à se substituer à celui de la caresse clitoridienne. Ils concourent l'un et l'autre, de manière irremplaçable, à la jouissance de la femme.*

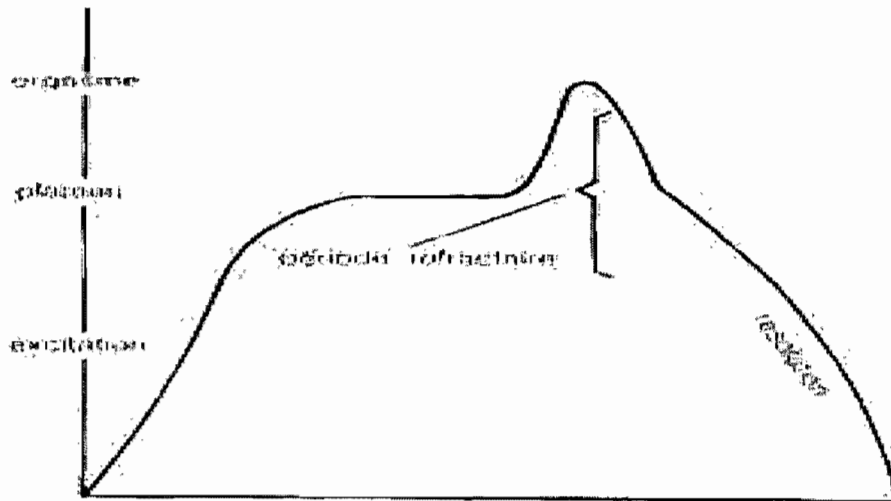
<sup>53</sup> Dr. A Hesnard, Manuel de sexologie normale et pathologique, Paris, Payot, 1959, p 92.

<sup>54</sup> Ceux-ci parlent du rapport entre société et sexualité avec d'autres, en 1966, selon Jaspard, M. (1997, p. 51), dans la revue Partisans, numéro spécial *Sexualité et répression*.

<sup>55</sup> *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Éditions de minuit, 1977.

Masters et Johnson<sup>56</sup> proposent en 1968, un modèle biomédical basée sur la notion de *réponse sexuelle*, qui est la réaction de l'organisme à toute forme de stimulation sexuelle. Selon eux, il y a quatre phases : excitation, plateau, orgasme et résolution. C'est le cycle de la réponse sexuelle.

Figure 6. Cycle de la réponse sexuelle



Celui-ci devient le *modèle dominant* en sexologie, en décrivant le fonctionnement normal de la sexualité et ses dysfonctionnements sexuels (difficultés du désir, de l'excitation, de l'orgasme, de la résolution).

Plusieurs critiques, féministes et autres<sup>57</sup>, considèrent ce modèle comme décontextualisé<sup>58</sup>, mécaniciste, standardisé, uniformisateur et qui participe à « pathologiser » la sexualité des femmes. Kaplan suggère une phase préalable, distincte des quatre autres phases et à l'excitation sexuelle : la phase du désir. Comme cette phase est à la base des autres, une absence de désir pourrait affecter le cycle même de la réponse sexuelle. Le désir sauverait-il la femme de l'obligation de performer à chaque stimulation?

Gina Ogden<sup>59</sup> (1988) met de l'avant un autre modèle de la sexualité des femmes, celui de la *connexion par l'extase* (Ecstasy Connection). Thérapeute sexuelle, elle mène une enquête auprès de

<sup>56</sup> Masters, W. H., et V. E. Johnson. *Les réactions sexuelles*. Paris, Laffont, 1968.

<sup>57</sup> Kaplan, H.S. *Disorders of Sexual Desire*, New York, Brunner/Mazel, 1979) reprend les travaux de Masters et Johnson et trouve qu'un désordre du désir pourrait affecter la qualité de la réponse sexuelle en altérant une ou plusieurs phases de réponse.

<sup>58</sup> Conditions expérimentales de laboratoire, échantillonnage non représentatif, omission de l'élément déclencheur de la réponse sexuelle (le désir), etc.

<sup>59</sup> Ogden, G. *Safe Encounters: How Women Can Say Yes to Pleasure and No to Unsafe Sex*, Mc-Graw-Hill, 1988.





Ainsi, le but de la thérapie sexologique est d'amener la femme à avoir du *désir* et à développer l'habileté à arriver à l'*orgasme* standard par la stimulation génitale standard.

Elle critique ce modèle qui :

- limite l'expression de la sexualité des femmes à la pénétration et met de côté la stimulation extra-génitale;
- assimile les caresses et les baisers aux « préliminaires », qui doivent préparer l'acte, l'événement important de la pénétration et n'ont pas de sens par eux-mêmes;
- est basé sur une recherche sur le sexe (sex research) qui est axée sur la pathologie (le dysfonctionnement sexuel) et la performance;
- ne tient pas compte des dimensions émotionnelle et spirituelle de la sexualité des femmes.

Les témoignages de femmes participant aux différentes recherches menées par des femmes, montrent que la réponse sexuelle des femmes varie plus que celle des hommes, et ne suit pas toujours un modèle linéaire. Une des critiques du féminisme radical est que la plupart des chercheurs sont des hommes qui ne comprennent pas la sexualité des femmes, leur imposant un modèle masculin de sexualité et leur demandant de le mirer.

Jean-Claude Piquard<sup>60</sup> (2006), un homme, aborde dans le même sens, celui d'une **différence qualitative** entre jouissance et orgasme. Cette différence est essentielle pour la femme. Il saisit le clitoris comme l'organe de l'orgasme, qui peut devenir vite insupportable (30% des femmes doivent serrer les jambes à cause de la contraction plaisante ou déplaisante). Le vagin serait l'organe de la jouissance, préféré par certaines femmes puisque celle-ci « la remplit et la nourrit ». Cette jouissance dure plus longtemps, le mouvement peut épouser celui de l'homme et forge la relation. Est-ce qu'on en train de réhabiliter le vagin?

Nous pouvons identifier trois tendances dans les modèles expliquant la sexualité des femmes :

1. Celle qui prend comme modèle de base la sexualité masculine : Freud, Masters & Johnson, etc.;
2. Celle qui prône une sexualité clitoridienne : Kinsey, Shere Hite, féministes radicales, etc.;
3. Celle qui pose la sexualité des femmes comme spécifique : féministes de la différence, Gina Ogden, Jean-Claude Piquard, etc.

---

<sup>60</sup> Piquard, J-C. *Les deux extases sexuelles. La jouissance et l'orgasme*, Montréal, Les presses libres, 2006.

Ces modèles de la sexualité féminine posent-ils une sexualité normative et donc, réductrice? Répondre à cette question c'est donner la parole aux femmes. Ce qui devient primordial. C'est ce que la présente recherche va essayer de faire.

Ces modèles parlent beaucoup de génitalité, d'organes sexuels, de zones érogènes et de finalité de l'acte sexuel, sauf ceux qui établissent la sexualité des femmes comme spécifique. Ils posent la question du désir de l'Autre, homme en général, du désir d'une sexualité basée sur une relation.

### 1.2.3 La sexualité relationnelle et ses limites

Désirer la sexualité comme relation pose les bases d'une sexualité relationnelle. Est-ce que avoir une relation avec un Autre, c'est plus qu'exiger la réciprocité (ce qui est déjà plus que se préoccuper du plaisir de l'Autre)?

Dans le même sens, la notion de **santé sexuelle**<sup>61</sup> met l'accent sur l'épanouissement sexuel de l'individu, comme besoin d'intégrer les dimensions somatique, affective, intellectuelle et sociale. Elle permet de montrer que la *dimension relationnelle est constitutive de la santé sexuelle*, fondée sur des valeurs spécifiques (autonomie, réciprocité, respect, consentement, protection, poursuite de bien-être et de plaisir, etc.). Cette notion de santé sexuelle reprend le modèle de Gina Ogden, au niveau de la santé publique.

Dans cette logique, on pourrait dire qu'*une relation violente en est une qui, au lieu de mettre le sujet en relation, viendrait limiter ses possibilités de relation à l'Autre.*<sup>62</sup>

Le concept de **violence relationnelle**, crée un lien entre violence et relation. Selon Jean-Ernest Joos, la violence relationnelle est *la violence qui se retourne contre la relation elle-même*<sup>63</sup>. Ainsi on peut parler de violence qui empêche la relation. Prenant l'exemple de la violence sexuelle dans une relation, celle-ci ne permettrait pas à la relation de prendre place. Dans ce cas, l'empêchement du sujet femme de vivre une relation avec un Autre, peut mettre en jeu des limites dans ses possibilités de s'identifier à son genre et à son vécu sexuel. C'est son identité qui est en suspension. Ce qui peut la changer pour en faire un objet sexuel.

<sup>61</sup> OMS/ Organisation mondiale de la santé, en 1972-75 et repris en 2000 par Santé Canada, [http://www.hc-sc.gc.ca/hl-vs/sex/index\\_f.html](http://www.hc-sc.gc.ca/hl-vs/sex/index_f.html).

<sup>62</sup> Joos, Jean-Ernest. *Clivage relationnel et violence. Éléments pour une théorie politique de la relation, à partir de la pensée de Frantz Fanon*, Collège Marie-de-France, [www.erudit.org/revue/tce/2000/v/n63/008184ar.pdf](http://www.erudit.org/revue/tce/2000/v/n63/008184ar.pdf).

<sup>63</sup> Idem, p.1.

*Dans ce hiatus entre l'identité et la relation, il y a l'espace de la violence, mais aussi de la résistance d'un sujet qui ne peut jamais être « tout à fait » identifié à ce que la situation relationnelle a produit comme effet sur lui.<sup>64</sup>*

Dans la perspective de la sexualité relationnelle, une femme vivrait de la violence relationnelle, lorsque désirant une connexion (selon le langage de G. Ogden) avec l'Autre, elle ne pourrait pas l'établir due à une fragmentation de son corps en parties, à un manque d'engagement de l'Autre ou à une difficulté à lui donner un sens, etc.

Une autre notion, qui pourrait nous aider à comprendre ce qui ferait obstacle à une sexualité relationnelle, est celle d'**objet sexuel**. Cette notion est centrale pour comprendre la libération des femmes qui est passée par le fait de revendiquer le droit de la femme à la *libre disposition de son corps*. Cela se réalisait par la dénonciation du corps réduit à une marchandise et par le refus de la femme objet, chose passive et figée dans sa situation non-essentielle, sans initiative et sans besoin ou sexualité propres, sur laquelle le sujet homme agit pour obtenir son plaisir et son pouvoir. Objectifier une femme sexuellement, c'est agir pour la rendre objet sexuel, objet qui apporte une satisfaction sexuelle et qui, pour cela, se conforme à ce qu'on exige de lui.

Le féminisme radical a remis en question, encore plus abruptement, l'objectification sexuelle de la femme par le système patriarcal qui avait mis en place, selon lui, une logique de rapports inégaux, dont le coût, pour subordonner les femmes à la domination des hommes. Kate Millett (1969, p. 134) dénonce ainsi *l'acte sexuel comme un acte politique de soumission*.

*Si la reproduction et la sexualité contribuent autant à la construction traditionnelle des rapports de genre, c'est qu'elles sont une des expériences les plus universelles de l'objectivation symbolique des femmes. Le corps des femmes est perçu et traité comme un objet et un réceptacle, dont les hommes prennent possession par l'acte sexuel.<sup>65</sup>*

Par contre, pour Nadine Ferré<sup>66</sup>, comprendre la notion d'objet se fait à travers la **dichotomie sujet-objet**, et cela d'autant plus s'il s'agit de rapport homme-femme. Voici quelques-unes des caractéristiques de cette dichotomie, dont l'objet est souvent l'objet femme:

<sup>64</sup> Idem.

<sup>65</sup> Bozon, Michel. *Sexualité et genre*, dans *Masculin-Féminin : questions pour les sciences de l'Homme*, sous la direction de Laufer J. et autres, Paris, PUF, 2001, p.176.

<sup>66</sup> Ferré, Nadine. *Nouveau millénaire, Défis libertaires. La femme, objet et sujet*, <http://libertaire.free.fr/NadineFerre01.html>.

- un *rapport dominant-dominé* comme fondement : *les uns ayant le pouvoir, les autres étant ceux contre (pour) lesquels s'exerce ce pouvoir*;
- un rapport de *chosification en tant que processus transformant l'individu en une chose, en un objet*;
- une *exclusion de la parole* des femmes objets;
- le regard posé sur la l'objet femme réalise *l'équation valeur/utilité*;
- *discrimination* de l'objet : pas les mêmes droits, pas le même accès, etc.;
- *présence de logiques d'exclusion mises en place*.

Ces caractéristiques sont applicables à la femme objet sexuel, celle qu'on peut réduire à un corps ou à une partie d'un corps<sup>67</sup>. Nadine Ferré nous parle de la *femme comme corps*<sup>68</sup> qu'on peut avoir ou pas :

*Or c'est ce corps qui est visé quand on évoque le biologique. Corps-plaisir, corps-reproducteur, corps-travail, corps-politique, le corps féminin apparaît d'autant plus visible que le corps masculin ne semble pas se distinguer. Corps-à-vendre, corps-à-prendre, corps-à-voler, le corps féminin se choséise.*

Avec Nadine Ferré, nous sommes dans la logique du corps à libérer et du pouvoir à donner au sujet femme, pour qu'il ne soit plus un objet sexuel.

L'acte sexuel peut se passer d'une relation avec l'Autre. Au-delà de son utilité, au-delà de sa finalité, au-delà de sa dénonciation, selon différentes études, la plupart des femmes désirent la relation avec l'Autre et le vécu sexuel qui vient avec. Mais, cette sexualité relationnelle peut être limitée principalement par la violence relationnelle et par l'objectification sexuelle.

La conséquence majeure de la violence relationnelle est l'objectification sexuelle de la femme qui visait la sexualité comme relation avec l'Autre. Cette compréhension est essentielle pour être en mesure de concevoir la distinction sexualité-rapport prostitutionnel comme une tension "palpable", que la femme vit, entre elle-comme-sujet relationnel et elle-comme-objet sexuel, et qui peut s'articuler autour de ces dimensions :

- le *respect* de soi et de l'autre, qui est une valeur de base de notre humanité<sup>69</sup>;

<sup>67</sup> Voir discussion sur la territorialité de la femme, p. 22 de ce chapitre.

<sup>68</sup> Idem Nadine Ferré, p.2.

- l'**opposition** ou la polarisation entre santé sexuelle et pouvoir/résistance, et entre santé sexuelle et chosification/marchandisation, ou bien entre sujet en relation et sujet limité à être un objet;

Cette tension s'inscrit ainsi au cœur de l'assemblage classique : homme sujet désirant et femme objet désiré. Cela repositionne la femme comme sujet désirant et qui ne veut surtout pas être un objet sexuel.

Comment s'y prend une femme objet sexuel pour faire face à son vécu ? Barry (1995, p. 28-36) analyse le vécu de la prostitution, cette situation extrême d'objectification sexuelle, en termes de **phases de déshumanisation**, dans l'ordre chronologique de l'implication dans la prostitution :

- distanciation : des stratégies pour séparer ce qui est personnel, à soi, humain, identitaire de l'acte de prostitution (séparation du quartier/famille/ domicile, nouveau nom, faux papiers pour falsifier l'âge, s'habiller « en prostituée », etc.);
- désengagement : établir une distance émotionnelle intentionnelle de l'échange (ne pas être là), où la femme se donne comme un objet sexuel, qui performe et objectifie ainsi sa sexualité;
- dissociation<sup>70</sup> : réduire l'acte sexuel à la masturbation d'un homme dans et avec le corps d'une femme (agir en prostituée);
- désincarnation (disembodiment and dissembling) : offrir des parties du corps, offrir son corps comme étant celui d'une autre, un outil, une poupée qui jouit et sent.

C'est là, l'inhumanité de la violence relationnelle, qui est à l'opposé d'une sexualité relationnelle, mais aussi la cruauté de la prostitution. Les deux problématiques, la prostitution et la sexualité, se rejoignent ainsi théoriquement. Il y a une convergence, en ce qui concerne la violence relationnelle par rapport à la sexualité et aussi par rapport à la prostitution. L'objet de la recherche, qui est de comprendre la définition du vécu des femmes comme prostitution ou comme sexualité, prend ici tout son poids théorique.

Cette problématisation de la sexualité en termes relationnels superpose au système prostitutionnel (les quatre acteurs et actrices) une dynamique d'attentes préalables.

---

<sup>69</sup> H. Lamoureux considère que notre humanité est à la mesure de ce que nous reconnaissons à l'autre, et que c'est là la condition de notre survie en tant qu'espèce. Ceci entraîne une obligation de solidarité envers l'Autre, qui se construit autour de la transmission de génération en génération d'un savoir-être et d'un savoir-faire.

<sup>70</sup> Barry parle de Hanna Olson/Suède qui a fait une recherche en 1981, sur cette dimension, p. 34.

## CHAPITRE 2 CADRE CONCEPTUEL DE LA RECHERCHE

### 2.1 Objet de la recherche

Cette recherche n'a pas comme objet d'identifier ce qui est construit socialement, mais de valider ce qui est produit comme sens, individuellement, par la femme qui vit la dualité sexualité-rapport prostitutionnel. Et, cela peut inclure sa reconnaissance de la construction sociale de sens préalable, qu'elle a pu intégrée ou non à sa réflexion sur son vécu sexuel, afin de comprendre si c'est de la prostitution ou de la sexualité. Mais, c'est à la femme de faire ce travail d'interprétation de ce qui est vécu comme lui appartenant, si non ce serait un autre conditionnement à une idéologie préalable, à une pensée unique. Si on faisait cela, on devrait reconnaître, alors, *la dimension politique de la recherche*, comme de toute intervention.

La construction du sens est politique, elle joue dans le rapport social de forces, présent dans la dyade homme-femme, mais aussi dans un milieu donné ou dans la société. Le pouvoir de définir son vécu comme sexualité ou comme rapport prostitutionnel est laissé à la femme, afin qu'elle négocie son propre sens en fonction des relations qu'elle veut construire et du pouvoir sexuel qu'elle veut et peut prendre.

Les enjeux de la genralité sont essentiels, selon Trinder. Ils ne doivent pas être exclus du travail social et font partie de la méthode reliée à cette recherche-ci. Elle prend comme point de départ la nécessité *d'égalisation du pouvoir théorique entre les grands récits et les petits récits*. Essayer de débloquent ainsi le débat idéologique actuel pour pouvoir passer à l'intervention sociale. L'identité de genre et l'altérité sont-elles au cœur de la prévention et de l'intervention dans le domaine de la prostitution et de la sexualité, comme points de repère et expériences à privilégier?

La définition de genre, masculin ou féminin, est ainsi plus qu'une variable qui permet de donner aux femmes, à chaque femme, « une voix ». On peut regarder cette dichotomie, non pas seulement en termes de spécificité (distinctivness) d'une perspective (insight) privilégiée sur leur propre réalité sexuelle (la leur, puisque c'est elles qui la définissent<sup>71</sup>), mais de reconnaissance et de *responsabilités épistémologiques différentes*, dans la narration qu'on peut faire d'une même situation vécue. Dans

---

<sup>71</sup> Trinder (2000, p. 45) : dans la situation de violence conjugale, les mères ne sont pas hostiles aux rencontres de leurs enfants avec les pères, mais concernées par la sécurité de leurs enfants et ainsi, par les capacités parentales des pères respectifs. C'est à elles de définir, dans cette situation, leur responsabilité épistémologique différente de celle des pères.

cette perspective, l'identité de genre peut se construire, pour la propre sécurité de la femme, comme unitaire, discrète et oppositionnelle.

Dans ce sens, les conditions de la création de la connaissance subjective de chaque femme concernant son propre vécu sexuel, sont-elles textualisées<sup>72</sup> en identité de genre ? Vivre le lien subjectif entre rapport prostitutionnel et sexualité peut-il être une expérience importante dans la construction de cette identité de genre ? Et comment ce rapport est-il négocié comme subjectivité dans une relation de genre ? Comment cette subjectivité est-elle narrée aux autres ?

## 2.2 Pertinence de la recherche

Dans le champ narratif des grands récits de la prostitution et de la sexualité des femmes, les discours du féminisme radical, de certains chercheurs et chercheuses et de certains groupes de femmes prostituées se présentent comme autant de **métarécits** uniques et légitimes, puisqu'ils sont situés dans un continuum épistémologique socio-économico-sexuel. Mais, en même temps, le féminisme libéral et postmoderne, d'autres chercheurs et chercheuses, ainsi que d'autres mouvements de femmes prostituées revendiquent la même légitimité, basée, cette fois-ci, sur la **multitude des voix** qu'ils prétendent représenter. Au nom de la légitimité, chaque camp idéologique veut définir la prostitution pour *s'approprier le pouvoir légitime* de « faire » la loi dans chacun des États-Nations ainsi qu'au niveau des conventions internationales. Mais que fait-on de la sexualité des femmes ?

Cette recherche a essayé de voir comment des femmes, prostituées ou non, ont réfléchi pour comprendre la prostitution et la sexualité. *Ont-elles réfléchi à partir de la notion de pouvoir avec son continuum socio-économique-sexuel ou à partir de celle de sexualité ?* Quelle était la part du genre dans cette réflexion ? Quelle était la part de l'objectification sexuelle ?

On pourrait voir, comme Fraser, cette mise en place des différents discours féministes ou autres sur la prostitution et la sexualité, comme des simples démonstrations de différence. Or, les défis sont de taille, et le débat social actuel sur la prostitution se bloque lui-même : au-delà des valeurs et des interprétations polarisées qu'on en fait, des principes de société et des critères de définition de l'humain sont en jeu. Le débat local, national ou international sur la prostitution, ne se résout pas

---

<sup>72</sup> Ce mot vient du mot « texte » et permet, tout comme lors de l'acte d'écriture, de produire le texte comme texture de mots, comme tissu sensuel au toucher. Dans ce sens, l'identité de genre est textualisée, c'est-à-dire écrite avec des émotions et des pensées, formant une texture, une densité qu'on peut toucher et sentir.

actuellement au nom de la légitimité d'un discours ou dans une logique des droits. Cela prendrait peut-être une autre perspective...

Il faudrait, selon Sullivan, *trouver des nouveaux outils théoriques*<sup>73</sup> qui clarifieraient autrement les enjeux. Le moyen que veut mettre à l'œuvre cette recherche est justement celui de placer en évidence les «petits récits généalogiques locaux»<sup>74</sup> (local small scale genealogising accounts), afin de prévenir cette fuite de sens entre la pensée qui se veut unique et légitime et le cœur de la multitude de voix, qui se font entendre toutes en même temps. Que les femmes, prostituées ou non, disent ce qu'elles veulent vivre, ce qu'elles peuvent vivre, au-delà de toute prise de position théorique collective et donc politique, macrosociale. ***Le pouvoir narratif devrait leur appartenir comme pouvoir théorique.*** Est-ce que ce sont les femmes, toutes, qui se retrouvent devant cette croisée des chemins, à choisir entre sexualité ou rapport prostitutionnel? N'est-il pas important alors, de faire voir chaque position, toute position, comme subjective?

Un autre enjeu de taille est la dichotomie **nous-elles** : nous « les femmes respectables » et elles « les femmes de mauvaise vie ». Peut-on et doit-on la dépasser? À qui et à quoi sert cette démarcation? Comment épouse-t-elle la distinction entre espace privé et espace public? Pose-t-elle une territorialité qui protège et qui encadre l'accès au corps? Ou bien, permet-elle la gestion de l'accès aux services sexuels? Quel est le rôle des valeurs prônées par la société dans cette démarcation? L'espace privé protège-t-il la « femme honnête »? L'échange de services sexuels se fait-il seulement dans l'espace public et contre de l'argent ? Il y a-t-il d'autres situations de prostitution qui ne passent pas par l'argent et par l'espace public? Comment une « femme honnête » devient-elle une femme « de mauvaise vie » et vice-versa? Comment se fait le passage de l'espace privé à l'espace public et vice-versa? Quels sont les mots de passe? Il y a-t-il des dénominateurs communs que « ces deux types » de femmes vivent par rapport à la sexualité et à la prostitution? Peut-on les retrouver dans leur définition de leur vécu sexuel comme rapport prostitutionnel ou comme sexualité?

Ainsi cette dichotomie a été prise en considération comme enjeu de cette recherche. Pour cela, le groupe de réflexion a été composé de femmes se retrouvant dans les *deux* termes de cette dichotomie et les résultats ont dépassé toutes nos attentes.

<sup>73</sup> Sullivan demande de repenser la prostitution, tout en prenant position pour la prostitution comme travail du sexe.

<sup>74</sup> La généalogie (Foucault) n'est pas une piste de recherche que nous allons suivre dans ce travail.



La définition du rapport prostitutionnel et de la sexualité a été vécue et a été posée, en Soi, par chaque femme. C'est la compréhension de ce processus par soi-même, qui a été au cœur de la mise en commun dans le groupe de réflexion.

Ceci a permis de saisir comment poser les prémisses d'une intervention sociale valable, basée sur le savoir-faire des participantes, puisque la définition est préalable à l'intervention. Comme cette thèse se fait dans le cadre du travail social, elle est utile par sa retombée comme « application ». Les données pourront servir à la formation des intervenantes et des intervenants sociaux, et cela est un besoin urgent qui nous a été signalé.

### **2.3 Objectifs de la recherche**

1. Identifier le sens que les femmes veulent donner à leur expérience du rapport entre la sexualité et la prostitution de cette sexualité.
2. Comprendre comment les femmes construisent un savoir et un savoir-faire à partir de cette expérience, afin de négocier l'appropriation de leur pouvoir théorique et de leur identité de genre.
3. Comprendre comment chaque réseau significatif individuel est construit par le pouvoir d'interprétation de chaque femme, comme connaissance subjective.

Se donner ainsi des outils permettant de voir comment les femmes vivent :

- la négociation de la distinction entre sexualité et rapport prostitutionnel, ainsi que
- la négociation de se donner ou non le pouvoir personnel de les interpréter comme sexualité ou comme rapport prostitutionnel.

### **2.4 Postulats de base**

Le sujet de la prostitution en lien avec la sexualité est particulièrement explosif. Voici les principes éthiques premiers qui ont été à la base de cette recherche. Ils indiquent sous quelles conditions les vécus sexuels des femmes ont été narrés par elles pour être possiblement compris par les autres participantes au groupe.



1. Dans un premier temps, on reconnaît le droit de donner<sup>75</sup> un sens différent à une même situation de vie. Dans un deuxième temps, on regarde afin de voir pour quels enjeux politiques cela est ainsi. Ce postulat est d'autant plus important dans les champs narratifs de la prostitution et de la sexualité, où la définition de la situation peut différer d'une femme à une autre, d'un camp féministe à un autre, d'une chercheuse ou d'un chercheur à un autre, d'un État-Nation à un autre.

2. *“L'idée selon laquelle seules des structures à quatre, cinq ou six dimensions permettront de comprendre la figure de régulation d'un être vivant est encore loin d'être admise.”* (Lejeune, 1972, p. 98) Il est important de construire des modèles théoriques d'analyse qui aient plus que deux dimensions : passer du dualisme noir-blanc (client - prostituée) à une vision quadridimensionnelle<sup>76</sup> (système prostitutionnel : homme client – femme prostituée – proxénète - communauté) ou à une axiologie (sujet – objet – pouvoir – résistance).

Identifier ainsi un troisième et un quatrième terme, peut-être comme tension entre les deux ou trois premiers termes opposés. Puisque souvent, dans la réalité, il est impossible de choisir un des termes et exclure l'autre, il faut vivre avec les deux, les trois ou les quatre termes à la fois, valorisés de façon égale ou non, dans une vérité plurielle, multidimensionnelle et donc, complexe.

## 2.5 Concepts de base

Ces concepts ont permis d'appréhender ce que les femmes disaient. Ils établissaient aussi le cadre théorique d'analyse de la recherche. Ils créaient un outil, le groupe de réflexion, qui avait la capacité de saisir le contenu subjectif.

La modèle théorique proposé a quatre dimensions : le sujet (sexuel), l'objet sexuel, le pouvoir et la résistance. Ces quatre concepts forment un espace de dialogue intérieur à la femme, un espace dialogique habité par la conscience paradoxale, cette relation entre les concepts.

**1. Sujet et objet :** tension diamétrale entre sujet (être, centre d'une expérience/action/connaissance, conscience libre et donatrice de sens, pour lequel le monde, le contenu de sa pensée constituent un objet à expliquer) et objet (chose, bien d'un sujet, destiné à être utilisé pour un usage précis).

<sup>75</sup> “...a similar event may have different meanings for different individuals...” (Scott, 1989, p. 41).

<sup>76</sup> En biologie, on peut décrire la matière vivante à l'aide de l'ADN, composée de quatre bases (quatre dimensions), ce qui donne beaucoup de combinaisons possibles pour saisir la réalité organique.

L'objet, dans le rapport prostitutionnel et dans la sexualité, est un *objet sexuel*. Le sujet, c'est le prostitueur ou la femme qui s'approprie sa sexualité. On réfère ici à un *sujet sexuel*. L'objectification est l'acte par lequel une personne traite une autre personne de manière à la rendre objet. On parle ici d'un objet sur lequel on agit et non un sujet qui agit. L'objet sexuel est la personne qui est réduite à une marchandise, à une chose sexuelle qui sert à satisfaire l'Autre. C'est statistiquement un homme qui traite ainsi sexuellement une femme. La notion d'objet sexuel est le dénominateur commun du rapport prostitutionnel et de la sexualité, c'est pourquoi il est un terme central de la double problématique de cette thèse.

Plusieurs liens/implications ont été pris en considération afin de mieux saisir le sens de ce qui a été dit dans ce groupe.

- *se distancer de soi-même comme objet* (objet sexuel) (Barry): c'est là, le travail de la femme prostituée, afin de mieux forger son altérité (être autre chose qu'un objet) devant un client qui l'envahit (la femme n'est pas son client, ni son corps prostitué, objectifié) ;
- questionner *l'altérité comme objet et l'identité comme sujet* (le chat est la souris dans l'acte de la prédation, le tireur à l'arc devient la cible, le client est la femme prostituée, "la chose" séduit<sup>77</sup> l'acquéreur ; la belle conquiert la bête);
- *pratiquer ce passage*, de l'Un à l'Autre et de l'Autre à l'Un (du corps public au corps privé et vice-versa dans une *territorialité ambiguë*, de l'objet sexuel au sujet sexuel et vice-versa, du rapport prostitutionnel à la sexualité et vice-versa, etc.);
- *différencier le soi en Soi* (Ouaknin, 1991, p.107) comme « renouvellement de son dynamisme interne » (Ouaknin, 1991, p.166), différencier l'objet sexuel en Soi;
- comprendre comment saisir *le sens de l'objet sexuel* (le rendre partiel) et le mettre dans un tout intégrateur, un sujet. Ceci permet une lecture subjective, que seul le sujet (sexuel) peut faire par rapport à son objectification sexuelle: je comprends. Pour cela, le sujet peut comparer plusieurs objets (sexuels) et saisir leur rapport de ressemblance, dans une logique de l'analogie ;
- savoir, c'est posséder ce tout de la compréhension sous forme de connaissances. Le sujet, ayant compris *le rapport entre les objets* (objets sexuels) et *entre l'objet* (sexuel) et le sujet (sexuel), se positionne lui-même par rapport à sa compréhension, dans une logique de son identité : je sais ;

---

<sup>77</sup> Selon Beaudrillard (1979), qui met en évidence le pouvoir de séduction du féminin, sa puissance artificielle de mise en scène du corps, au delà de toute structure phallocratique ou révolution sexuelle qui la condamneraient.

- saisir la *subjectivité* comme ayant ***une nature textuelle***<sup>78</sup> et construite, qui est à l'œuvre dans le récit de vie : la femme se textualise selon les différents programmes politiques qui la définissent ou en créant son propre programme comme connaissance subjective, comme ***intériorité***.

**2. Pouvoir et résistance:** tension diamétrale entre pouvoir<sup>79</sup> (avoir la capacité, la possibilité d'établir un rapport, d'accomplir, de produire un effet par la force ou la puissance de droit ou de fait) et résistance (partie intégrante du pouvoir, un élément de son fonctionnement, autant qu'une source de son désordre perpétuel. C'est un moteur possible de la création de l'identité sexuelle de la femme prostituée). Voici quelques liens/implications de la notion de résistance afin de mieux saisir le sens par rapport à ce qui a été dit dans le groupe :

- elle constitue un ***fondement*** à la prise en charge de soi, en parallèle avec le pouvoir patriarcal (subordination structurelle) qui chosifie le corps des femmes (Leonard & Leonard, 1999, p.8) ;
- la résistance s'accompagne de ***l'intention*** et met l'accent sur comment on résiste devant l'oppression (pauvreté, racisme, viol, rapport prostitutionnel, etc.) ; celle-ci permet la conscience contradictoire, qui consent à envisager le conflit comme lutte et résistance, à souhaiter le changement, la sortie/l'entrée en prostitution, la fin ou le début des rapports prostitutionnels et à ***s'emparer*** du pouvoir narratif et théorique pour ***réfléchir***, lors de la bifurcation des définitions possibles en sexualité ou en rapport prostitutionnel ;
- cette notion met autrement en perspective la notion de ***docilité*** ("corps dociles" de Foucault) et du fait "that subject identifies with the dominant discourse" (Leonard & Leonard, (1999, p. 9) et s'auto-surveille (autorégulation) ;
- le sujet peut ainsi ***reconstruire son identité*** d'objet sexuel à partir de cette résistance même ;
- ***l'identité de genre est nécessaire***, pour la résistance politique aux rapports de force ;
- ***la résistance questionne l'oppression***, résultat du rapport de forces. Castel (1995) parle de l'individu désaffilié qui questionne la société et la zone de cohésion sociale ;
- la résistance peut prendre aussi ***allure de séduction***.

<sup>78</sup> Assumée par les féministes et les postmodernistes.

<sup>79</sup> Définition inspirée du Larousse. Kate Millet parle du pouvoir comme rapport de forces.

**3. Conscience paradoxale**, “contradictory consciousness” (Leonard & Leonard, 1999): la relation entre le sujet (sexuel) et l’objet (sexuel), entre le pouvoir et la résistance. Nous présentons ici les liens et les implications de la conscience paradoxale, afin de mieux articuler le sens de ce qui a été dit dans le groupe:

- le vécu de cette “*internalisation of contradictions as conflict*” (Leonard & Leonard, 1999, p.11) produit la différence entre incorporation et répulsion ou entre acceptation et rejet ;
- ce vécu paradoxal permet aussi de voir la relation dialectique entre résistance et pouvoir, entre sujet sexuel et objet sexuel ;
- cette relation est un tiers qui ne serait ainsi plus exclu, mais *affirmé comme tension*, un vouloir autre chose, le début d’un mouvement de changement ;
- la conscience paradoxale est le *lieu de croisement*, du savoir et de la compréhension, qui est une frontière, *un seuil* où on retrouve une “tension diamétrale”, la distinction entre sujet (sexuel) et objet (sexuel), “cette adversité de l’identité et de l’altérité qui fonde la culture”. (Lejeune, 1972, p. 95).

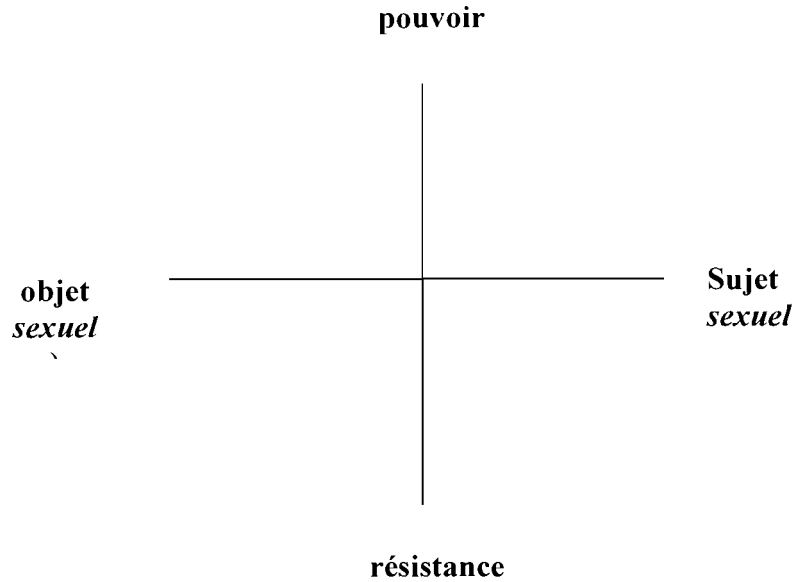
La notion de conscience paradoxale et les deux axes conceptuels (les quatre termes) ont été essentiels à la saisie de l’ensemble de ce qui a été dit par les femmes dans le groupe, afin de faire la distinction entre sexualité et rapport prostitutionnel. Plutôt que de voir seulement certains termes, comme le féminisme radical le fait avec les notions d’objet sexuel et de pouvoir, nous allons pouvoir observer avec nos cinq termes, le mouvement dialectique qui s’en dégage.

## 2.6 Axiologie

Les quatre concepts forment ainsi par polarisation deux axes conceptuels qui s’entrecroisent : celui du sujet (sexuel) - objet (sexuel) et celui du pouvoir - résistance. Chaque axe représente une tension due à un conflit entre les deux termes principaux. Les femmes vivent-elles le conflit et la tension qui en découle, plutôt que de vivre seulement un des termes de la contradiction, qui exclurait l’autre? Cette tension diamétrale entre ces concepts, c’est la conscience paradoxale, que certaines femmes prostituées ou non posent au cœur de leur survie dans les rapports prostitutionnels<sup>80</sup>. Un espace dialogique intérieur naît ainsi.

<sup>80</sup> La femme prostituée se doit de devenir ainsi étrangère à soi-même, ensuite à son corps, pour mieux se protéger. (Barry 1995; O’Neill, 2001, p.89) Elle se doit de s’accepter comme un objet sexuel. Ne pas accepter de se déshumaniser, et en faire un travail et une jouissance, est dangereux, selon les femmes prostituées plus âgées, car on se brûle

Figure 8. Axes et concepts



Espace dialogique habité par la conscience paradoxale

Voici un modèle théorique d'analyse à cinq dimensions, 4 concepts et une relation entre les concepts, la conscience paradoxale. Cette carte a été utile pour s'orienter sur le territoire de l'espace public et de l'espace privé (accès au corps – corps – soi) des femmes prostituées ou non, participantes au groupe de réflexion. Elle a facilité l'orientation et la réflexion de chacune sur la distinction entre la sexualité et le rapport prostitutionnel et a permis de mieux naviguer ainsi dans son espace dialogique intérieur ou bien dans l'espace dialogique du groupe. Toutefois la carte est un outil théorique et n'est pas le territoire comme tel. Ultimement, c'est la femme qui aura toujours le dernier mot.

---

émotionnellement et on risque de mourir d'une overdose. Cela prend, selon O'Neill, tout un *travail émotionnel* : manipuler le client dans cette illusion, supprimer ses émotions et fabriquer sur mesure une position confortable pour l'homme client.

## CHAPITRE 3 MÉTHOLOGIE

### 3.1 La construction d'une méthode narrative de groupe

Cette recherche est une recherche qualitative qui s'intéresse à la qualité des relations dans le domaine de la prostitution en lien avec la sexualité. Elle s'est inscrit dans la lignée de :

- la méthode *féministe radicale* qui reconnaît que la violence faite aux femmes dans la prostitution, passe par une dénonciation de l'oppression et de l'objectification subies, mais aussi par l'appropriation par les femmes de leur corps, et cela en posant un métarécit unique;
- la recherche *féministe postmoderne* qui reconnaît la valeur de la subjectivité et du pouvoir personnel de construire sa propre subjectivité, et que pour ceci il est nécessaire d'entendre la multitude des voix de femmes.

Ces deux méthodes se critiquent réciproquement, mais ont pu aussi se compléter. C'est pourquoi, j'ai posé cette recherche-ci au centre de la tension entre :

- le besoin féministe radical de retenir la *centralité* du sujet femme et celui du féminisme postmoderne de protéger la *pluralité* des voix libres de femmes;
- la reconnaissance de la *nature construite* des relations sociales entre hommes et femmes, et la *réalité individuelle effroyable* de l'exploitation sexuelle;
- la recherche de *vérité* et l'observation de *comment* on produit cette vérité, dans le but d'obtenir quel pouvoir et de le situer ainsi.

*Il est devenu difficile de qualifier le féminisme de chacune par un seul adjectif, ou même d'insister sur le mot dans toutes les circonstances. La conscience de l'exclusion est forte quand on nomme. Les identités semblent contradictoires, partiales et stratégiques.<sup>81</sup>*

Dans cet état actuel de morcellement ou de fracturation du féminisme, la chercheuse a construit une méthode narrative de groupe qui a pu faciliter l'articulation des voix de femmes comme petits récits affirmant leur pouvoir théorique en tant que pouvoir narratif. Cela, nous croyons, a rendu tangible la possibilité d'*égaliser le pouvoir théorique entre les grands récits et les petits récits*, par rapport à la

---

<sup>81</sup> Haraway, J. Donna, .traduction Anne Smolar, Séverine Dusollier. *Des identités fracturés*, London 1991, CYBERfeminism-ehhttp://www.constantvzw.com/cyberf/book.

sexualité et au rapport prostitutionnel. Pour ceci, certains éléments de plusieurs méthodes narratives ont été regroupés, afin que les femmes soient en mesure de les utiliser pour échanger sur leurs propres méthodes de réflexion. Deux grandes catégories se dégagent :

- les méthodes personnelles d'analyse narrative (analyse narrative analytique, analyse du discours, stratégies narratives pour un récit identitaire);
- les méthodes interactives narratives (la co-narration, la relation dialogique).

Voici deux tableaux synthétisant les méthodes personnelles d'analyse narrative et les méthodes interactives narratives.

Figure 9. Tableau comparatif des méthodes *personnelles* d'analyse narrative

Méthode	Points de référence
<b>Analyse narrative analytique/</b> Catherine Resman, de 1990 à 1994	les narrations sont comme des histoires, qui servent aux acteurs sociaux à créer un sens à partir des expériences passées, ainsi que du sens (meaning); <ul style="list-style-type: none"> <li>- ce sens n'est pas fixe et universel, mais fluide et contextuel, étant produit de façon <i>interactive</i> comme dans le cas du divorce et de la violence conjugale. Le sens est toujours à donner par la structure sociale qui est elle-même construite;</li> <li>- la forme de la narration est reliée au contenu. Notre rôle, en tant qu'analystes, est de comprendre :               <ul style="list-style-type: none"> <li>• comment la narration est structurée, à partir de quelles ressources linguistiques et culturelles;</li> <li>• par quel moyen on persuade l'auditrice de l'authenticité de la narration.</li> </ul> </li> </ul>
<b>Analyse du discours/</b> Tonkiss (1998), Potter et Wetherel (1995) et Gill (1996)	<ul style="list-style-type: none"> <li>- ressemble à l'analyse narrative analytique, sauf que la focalisation n'est pas sur l'individu, mais sur les ressources discursives ou les répertoires d'interprétation disponibles;</li> <li>- le langage n'est pas un médium neutre, mais un moyen par lequel le monde social est construit, là où le sens est construit (patterns) et reproduit, ainsi que l'identité sexuelle formée. Voilà quelques thèmes identifiés par Gill<sup>82</sup>:               <ul style="list-style-type: none"> <li>• l'intérêt dans un discours est plus important que ce dont on parle ou ce qui est dit vraiment;</li> <li>• le langage construit le sens, puisque les gens choisissent d'un répertoire préétabli de ressources linguistiques ou discours;</li> <li>• le discours a une fonction d'action ou d'orientation : blâmer, s'excuser, se présenter, interpréter (selon le genre), etc. :</li> </ul> </li> <li>- les textes et le parler sont organisés rhétoriquement afin de persuader davantage que d'autres comptes-rendus compétitifs.</li> </ul>
<b>Stratégies narratives pour un récit identitaire/</b> Adrienne Chambon	<ul style="list-style-type: none"> <li>- les stratégies narratives sont une méthode d'analyse qui « induit une mise à distance conceptuelle de la notion de discours », ce qui permet de « tester les limites », « d'explorer les conditions de son utilisation » et rendre visibles « leurs enjeux de production ». Cela se fait en deux mouvements de translation :               <ol style="list-style-type: none"> <li>a. analyse comparée d'énoncés afin de dégager un faisceau de « possibles discursifs » et se donner ainsi des outils (un plan du récit);</li> <li>b. appliquer ces outils afin d'explicitier les conditions de leur production (un plan de</li> </ol> </li> </ul>

<sup>82</sup> Gill R. *Discourse analysis : practical implementation*, dans J. Richardson, *Handbook of Qualitative Research Methods for Psychology and the Social*, British psychological Society, London, 1996-141-2.



	<p>la parole);</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- des opérations sont repérées : infléchissement, convergences, transformation discursive, ainsi qu'écart (entre énoncés initiaux et énoncés transformés);</li> <li>- l'enjeu est la constitution de l'<i>identité psychosociale</i> (dans l'entretien psychologique) ou d'une <b>identité positionnelle</b> (redistribution des ressources symboliques dans le domaine de l'ethnicité et du pluralisme culturel) comme pratique langagière où s'opère la « redéfinition du rapport du « sujet » au monde auquel il « appartient » (Chambon, 1993, p.126);</li> <li>- ainsi naît le <b>récit identitaire</b> qui peut avoir une vocation revendicatrice et <i>mettre en scène</i> la désappropriation et la libération, comme des formes contrastées de l'oppression subie (Chambon, 1993), p. 131). Cela fait partie du même réseau sémantique et amène un effet rhétorique cumulatif;</li> <li>- on articule ainsi une « terminologie et récit » et on identifie « un vocabulaire de type affectivo-cognitif », ainsi que l'<i>axe</i> possible du récit qui sert de « moteur rhétorique » et fonctionne par des oppositions axiologiques;</li> <li>- les effets narratifs sont interactionnels, (Chambon, 1993, p. 127-129). Ils co-construisent un récit qui permet des stratégies narrativo-énonciatives qu'on peut regrouper dans deux mouvements principaux : <ul style="list-style-type: none"> <li>• un <i>d'amplification</i> qui grossit la trame pour mieux voir le détail, et</li> <li>• un de <i>déplacement</i> qui renverse des ordres établis dans le temps ou dans l'espace interactionnel du récit.</li> </ul> </li> <li>- un phénomène de <i>lissage narratif</i> (Chambon, 1993, p. 130) permet aussi une simplification du récit aplatissement et décomplexification des composantes «dégagement des questions prioritaires et organisatrices nécessaires à la recomposition » du récit.</li> </ul>
--	---

Figure 10. Tableau comparatif des méthodes *interactives* narratives

Méthode	Points de référence
<b>La co-narration/</b> Leonard et Leonard	<ul style="list-style-type: none"> <li>- permet de reconstruire la relation entre cliente et intervenante, en dehors du féminisme qui essaie plutôt de fournir un contexte (gendered perspective) où les femmes puissent définir/être propriétaires de leurs problèmes, enjeux, douleurs ou détresses;</li> <li>- si on peut produire la connaissance culturellement, il faut aussi déconstruire la "connaissance professionnelle" (dans les domaines de la santé et du bien-être) et ne plus la présenter comme universelle et objective. La cliente interprète sa narration et l'intervenante interprète son interprétation. Cet échange d'interprétations crée une <b>égalité épistémologique</b>, qui va au-delà de l'histoire/pensée unique qui domine en posant une connaissance préalable et faisant taire ainsi histoire/pensée de l'autre;</li> <li>- la vérité et la fausseté ne sont plus déterminées par une logique binaire<sup>83</sup> (bien/mal, conforme/déviant, normal/pathologique, dominant/ subordonnée, etc.) qui organise l'identité (agresseur/victime), mais conjointement dans une relation visant la gestion coopérative d'une situation problématique;</li> <li>- et là encore il faut garder une proportion. La cliente est ainsi sujet plutôt qu'objet de l'intervention. Elle n'est plus perçue comme un trouble (disturbance) dans l'ordre du champ social. (Leonard et Leonard, 1999, p.6)</li> </ul>
<b>La relation dialogique/</b> Guylaine Racine	<ul style="list-style-type: none"> <li>- traite d'apprentissage expérientiel des intervenantes et intervenants sociaux, dans et par l'action, qui sont à la fois « créateurs et interprètes des significations »;</li> <li>- c'est le domaine du faire, « habité par l'incertitude et l'unicité des situations »</li> </ul>

<sup>83</sup> Voir critique féministe et foucauldienne.

	<p>(Racine, 2000, p. 47) où prend lieu la redéfinition de la situation, résultat d'une conversation avec la situation (Racine, 2000, p. 31 citant Laing) ;</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- celle-ci se passe dans une interaction sociale, que j'appelle un échange, ce qui met en question, selon Racine, les conceptions individualistes du Sujet ;</li> <li>- il y a là une <b>relation dialogique</b> essentielle entre l'intervenante et la personne aidée, qui permet la construction des identités qui se définissent « ...dans un dialogue, parfois par opposition, avec les identités que les autres qui comptent » veulent reconnaître en nous... ». (Taylor cité dans Racine, p.54).</li> </ul>
--	---

La méthode utilisée, pour cette recherche, est une **démarche narrative de groupe**. Les femmes participantes ont eu un rôle actif dans le groupe et un rôle constitutif de l'acte de compréhension individuel et collectif de définition de leur vécu sexuel comme sexualité ou comme rapport prostitutionnel. Les éléments retenus des méthodes énumérées plus haut, afin de les incorporer dans cette recherche, sont les suivants :

- les narrations sont des récits *pour créer un sens* à partir des expériences et réflexions passées, ainsi que du sens (meaning);
- ce sens est *produit de façon interactive*, il est donc important de voir par quel moyen (à partir de quelles ressources discursives du répertoire d'interprétations) et par quel effet, on persuade les autres de l'authenticité de sa narration (le parler est organisé rhétoriquement);
- le discours a une *fonction d'action ou d'orientation*: blâmer, s'excuser, se présenter, interpréter (selon le genre), etc.;
- des *stratégies narratives* (inflexion, convergence, transformation discursive par amplification ou déplacement qui renverse des ordres établis dans le temps ou dans l'espace interactionnel, écart entre énoncés initiaux et énoncés transformés, etc.) permettent :
  - de « tester les limites » (les siennes et celles des autres),
  - d'explorer les conditions et les enjeux de production de sa propre narration afin d'identifier un plan du récit;
  - de redistribuer des ressources symboliques, ce qui facilite la “ redéfinition du rapport du sujet au monde auquel il appartient, en mettant en scène la désappropriation, la libération, l'oppression, etc. On articule ainsi “un vocabulaire de type affectivo-cognitif”, ainsi que l'axe possible de la narration, qui fonctionne par des oppositions axiologiques.
- le *lissage narratif* permet aussi une simplification du récit:
  - aplatissement et décomplexification des composantes,

- « dégageant des questions prioritaires et organisatrices nécessaires à la recomposition » du récit.
- la femme interprète sa narration et celle des autres, déconstruit la connaissance professionnelle (dans les domaines de la santé et du bien-être), qui n'est plus universelle et objective, dans un esprit d'*égalité épistémologique*;
- la relation avec les autres femmes, vise l'*apprentissage de la gestion d'une situation problématique*, et ce n'est pas nécessaire de faire taire l'histoire/pensée de l'autre par une logique binaire (bien/mal, conforme/déviant, normal/pathologique, dominant/ /subordonnée, etc.) qui organise l'identité (agresseur/victime). La vérité et la fausseté sont construites, *en gardant une proportion* :
  - on parle d'apprentissage expérientiel des femmes, dans et par l'action, qui sont à la fois « créatrices et interprètes des significations »;
  - une conversation avec la situation, où prend lieu la redéfinition de la situation et la construction des identités qui se définissent, se passe dans une interaction sociale avec les autres femmes (un échange par une relation dialogique).

### 3.2 Pourquoi choisir une méthode narrative de groupe?

Cette méthode de recherche a permis l'identification d'une *épistémologie propre* à chaque femme, mais qui a été aussi partageable avec les autres à des degrés divers de *proximité significative*. Chaque femme a regardé plus ou moins :

- Comment sa propre réflexion l'a construite comme sujet et comment a-t-elle connu ce sujet, le sujet dont on parle mais aussi le sujet qui parle?
- Comment est-elle arrivée à cette connaissance? (Trinder, 2000, p. 49) Comment a-t-elle narré son vécu sexuel et sa réflexion sur ce vécu, comment a-t-elle construit sa parole, sa signification?
- Comment dans le groupe de femmes, est-elle devenue la lectrice de sa propre interprétation évaluative de ce qui est dit, posé comme parole et comme signification?
- Quelle a été l'œuvre de transmission qui s'accomplit?

Cette méthode a permis au sujet femme de se faire reconnaître par les autres et de construire son propre questionnement et ses propres réponses comme texte inscrit dans le temps d'une narration, la sienne. On peut éviter ainsi la tension éthique féministe, étirée entre le renforcement du pouvoir de la

femme par une idéologie (féministe, néo-abolitionniste, etc.) et la déconstruction de son pouvoir narratif par l'analyse. Donner ainsi ce pouvoir épistémologique à chaque femme d'interpréter sa propre narration: aller voir ce qu'elle veut construire et pourquoi.

### 3.2.1 Un groupe négocié au départ

La négociation s'est faite dans des rencontres individuelles préalables (une par personne) et aussi lors de la première rencontre du groupe. Le groupe a été accepté comme outil interactif de collecte de données. Il est devenu un lieu de partage mutuel par rapport aux contradictions fondamentales, comme celle de l'objet (sexuel) - sujet (sexuel) et/ou pouvoir - résistance, en vue de construire un *savoir-faire* autour de l'interaction des participantes.

*Focaliser sur le groupe ou le collectif*, était au centre de l'aspiration de chaque femme de poser son pouvoir de protéger son propre récit de vie, l'expertise de son expérience et son propre savoir-faire qui la rendait unique dans son « genre ». La narration et la réflexion dans le groupe ont permis, justement, de faire voir et de faire valider le savoir-faire de chaque femme par les autres. À travers la pratique narrative du groupe, où elle a fait ainsi part de sa connaissance subjective, comme réseau de significations, la femme ayant pris son pouvoir de les interpréter, a recherché sa reconnaissance dans et par la narration.

Un autre concept essentiel pour construire le groupe comme outil de discussion et de réflexion, a été celui d'**espace dialogique** extérieur à soi : espace commun de communication, moyen de théoriser sa propre vie dans le partage avec d'autres femmes, etc. Cette notion a créé des liens/implications qui ont permis de mieux saisir son sens :

- la possibilité de *construire un savoir* consensuel ou un savoir paradoxal autour de l'interaction des participantes ;
- cet espace a presque une *fonction thérapeutique* puisqu'il "involves the organizing of old meanings into newly constructed consciousness" (Saari, 1986, cité par Palombo, 1992) ;
- cette nouvelle construction a pu *unifier* le sujet individuel et le collectif, a amené une compréhension qui a accouché du sens (meaning), mais aussi d'une conviction, d'harmonie et de paix. Le résultat a été un sentiment, un *sentiment d'intégration* ;



- “it is not only the narrative, but also the *process* of its construction that has ultimate value” (Palombo, 1992, p. 266) et cela incluait la réflexion dans ou hors le territoire qui était le sujet ;
- un *espace discursif* (Ahmet, 1996, p.35) avec des frontières instables et contestées, a été mis de l’avant par les récits de vie, ce qui a permis d’exercer une façon spécifique de réfléchir de façon critique à ce qui avait été ainsi mis dans ces récits, plutôt que de laisser une pratique discursive inclusive (voir totalitariste) détenir au préalable toutes les critiques sociales reliées au sujet et aux enjeux des récits ;
- le but du récit de la femme prostituée ou non, a pu être de *construire* ou de faire confirmer :
  - son *altérité*<sup>84</sup> : être Autre qu’un homme-client ou un objet sexuel, être une femme sujet qui s’approprie sa sexualité : bâtir son identité de femme par rapport à celle de l’homme, à celle de l’objet sexuel; et
  - son potentiel à faire une **différence radicale** dans sa connaissance subjective de sa propre vie et de son objectification sexuelle.

Ces diverses implications ont mis en évidence l’importance de l’**articulation** de ses propres **limites** en tant que **politiques**. Puisque c’est là, que se pose la pratique de lutte contre tout totalitarisme idéologique, qui donnerait le pouvoir sur Soi, à l’Autre (homme, intervenante ou personne voulant du bien). Ce pouvoir sur Soi est défini par son savoir unique qui permet à la femme de se dire à elle-même ce qu’elle vivait ou devrait vivre.

Ce sont les interactions dans le groupe qui ont créé l’espace dialogique. La facilitatrice a soutenu le tissage des voix différentes des participantes comme un tout, non pas paradoxal, mais consensuel. Elle a cherché le consensus de ce qu’elles disaient afin de trouver, avec et par elles, une méthode commune de comment se sortir des rapports prostitutionnels. C’est la raison pourquoi la chercheuse n’a pas fait des entrevues individuelles (sauf l’entrevue de sélection), mais seulement des rencontres de groupe. Il n’y a pas eu des questions préétablies, mais une réflexion de groupe avec cinq sous-thèmes, mentionnées à la page 69.

---

<sup>84</sup> Louise Vandelac, dans ses travaux sur les technologies de reproduction, parle de la nécessité de concevoir des enfants à deux, comme nécessaire apport à la construction de l’altérité (le rapport à l’Autre comme Autre), *base de la subjectivité* de l’être humain. Elle compare cette façon naturelle de faire, à la technologisation de la reproduction, où on peut se passer de l’un des géniteurs ou des deux.

Les vécus sexuels des femmes vivant des rapports prostitutionnels sont assez paradoxaux en eux-mêmes. Il semblait, qu'il n'était pas nécessaire de mettre davantage l'accent sur le paradoxal, les divergences ou les dissonances. Cela aurait été de trop, difficile à digérer (certaines participantes avait parlé, dès le début, de cette peur de revivre ce qui avait été pénible). Et, cela aurait pu faire plus mal encore que de parler de leur réflexion sur ce qui a été vécu dans la sécurité d'un groupe qui se comprenait et cela a leur rythme. Parler et approfondir les disjonctions aurait fait fuir les femmes. Cela aurait plombé l'atmosphère. Plusieurs ont tenu à exprimer leur soulagement et leur bien-être devant la *méthode d'animation* choisie :

- suivre leur rythme d'exposition aux autres;
- respecter leur droit au silence et de ne pas dévoiler ce qu'elles ne veulent pas;
- de s'impliquer dans le groupe, selon leur degré de confort personnel;
- s'axer sur leur savoir-faire et leur pouvoir sexuel par rapport à ce qu'elles avaient vécu sexuellement;
- rechercher la solidarité des femmes et l'esprit d'entraide et non pas les désaccords;
- choisir de voir le groupe comme une *possibilité* d'échanger sur leurs apprentissages et leur savoir-faire;
- le droit de se donner un nom fictif, si cela les met à l'aise.

Cette méthode a été présentée lors de l'entrevue de sélection individuelle et réitérée au début de la première rencontre de groupe. C'était ainsi que le groupe leur a été expliqué.

La chercheuse<sup>85</sup> a ainsi opté pour un groupe d'échange ouvert où les femmes pouvaient choisir, avant tout, la possibilité de réfléchir ou non avec d'autres femmes sur leur intimité, plutôt que parler de leurs problèmes et de les décrire. Regarder ainsi ensemble, dans un groupe, quels étaient les apprentissages qui ont facilité leur savoir-faire dans le domaine et quel était ce savoir-faire. Elles étaient saturées de dialogues intérieurs qu'elles connaissent par cœur. Ce que beaucoup d'entre elles souhaitaient c'était de partager et de faire valider leurs réflexions sur leurs vécus sexuels par l'expérience d'une autre femme, d'autres femmes, en y réfléchissant ensemble. Comme nous l'avons écrit ailleurs, les femmes détiennent la réponse. Nous ne pouvons que les accompagner dans leur réflexion :

---

<sup>85</sup> La chercheuse a une expérience de quinze ans (1988-2003) comme intervenante, comme superviseure de l'intervention et comme formatrice des intervenantes de la ligne d'urgence ontarienne pour les femmes francophones.

*She has the answer; you don't have the answer, only maybe some resources. And one of these resources is your solidarity as another thinking woman. And the woman who offers help can tell that to the woman asking for help: "How can I help you?" "Why are you calling us? What do you want to do with this situation?" "Do you want us to try to think together about it?" Questioning each other is at the heart of the creation of meaning in a relation through dialogue.<sup>86</sup>*

C'est une approche très pragmatique qui a été mise de l'avant. La facilitatrice a recherché la convergence des paroles des femmes, sans la forcer ou l'exiger. Leur hétérogénéité et les décalages n'étaient pas mis en évidence pour être problématisés par une analyse psychologique, sociologique ou linguistique. Lorsque cela arrivait par la cohésion du groupe, l'accepter si cela apportait quelque chose à la réflexion du groupe, afin d'étaler la diversité de perspectives. Voici, comme exemple, quelques questions que la facilitatrice pouvait poser dans le groupe:

*Je te vois réagir. Qu'est-ce que tu penses de ce qu'elle vient de dire? Es-tu de son avis ou vois-tu cela autrement? Quelqu'un veut-elle ajouter quelque chose à ce qui vient d'être dit? Y a-t-il quelque chose dont nous aurions pu parler et nous n'avons pas encore abordé?*

Permettre ainsi d'accentuer par les forces présentes dans un groupe de femmes (solidarité, compassion, entraide, etc.) leurs tendances communes et cela, afin d'identifier leur propre *méthode de réflexion*. Ce n'était pas une recherche qui a porté sur le contenu, même s'il y a eu beaucoup de contenu significatif qui en est ressorti, puisque les femmes ont embarqué en toute connaissance de cause dans cette démarche. C'était un projet-pilote pour voir non le métadiscours, mais la perspective globale, l'ensemble du casse-tête de tous les points de vue présents et de les relier entre eux, afin de mieux saisir leurs façons de voir et de faire.

Le parcours de la cueillette de données a été le suivant :

- *recrutement* (présenté au point 3.4.2);
- *appels téléphoniques* pour expliquer l'affiche et établir éventuellement une rencontre individuelle de sélection;
- *pré-test* : deux entrevues individuelles de 2-3 heures chacune ont permis de passer à travers les 5 thèmes des rencontres (présentés à la page 68), de roder la méthode et de voir quel genre de données sont recueillies.

---

<sup>86</sup> Motoi, Ina. *Is this violence? Recognizing, defining and intervening in family violence in a francophone minority context*. Dans R. Allaggia et Cathy Vine (Dir.), *Cruel but not unusual. Violence in Canadian Families*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2006, p. 89.

Dans un deuxième temps, à la fin de la rencontre, il y a eu une discussion sur quoi améliorer et comment, en fonction de l'atteinte des objectifs de la recherche. C'était la le but du pré-test, tester la méthode et rendre la chercheuse l'aise dans la démarche par rapport au sujet et aux participantes qui *avaient beaucoup de vécu*.

Les deux participantes au pré-test n'ont pas voulu participer aux rencontres de groupe, en disant que leur contribution pour aider les femmes se limitait à ceci, faute de temps.

- *entrevues individuelles de sélection* : chacune des participantes a été rencontrée une fois avant le début des rencontres de groupe. Cela durait 30-45 minutes. Voici ce qui se passait :
  - faire connaissance (nous sommes dans une petite communauté);
  - introduire le contexte de la recherche et son objectif (selon l'annonce, voir Annexe 3);
  - présenter la question qui servira de catalyseur (Annexe 3) pour que la femme puisse y réfléchir et faire son choix ou non d'y participer. Faire voir la possibilité d'accepter ou de se désister en tout temps;
  - leur poser individuellement la question *Si elle avait déjà vécu une situation sexuelle, où elle avait eu à décider que ce qu'elle vivait c'était de la prostitution ou de la sexualité?* Amorcer ainsi la réflexion et indiquer ce dont on va parler dans le groupe;
  - présenter la méthode d'animation utilisée;
  - présenter les avantages à participer à cette recherche;
  - s'identifier comme femme hétérosexuelle /lesbienne/ survivante d'agression sexuelle/ prostituée dans cette rencontre individuelle, mais pas dans le groupe si elle ne le veut pas;
  - s'engager à respecter la confidentialité par un formulaire de consentement (Annexe 5);
  - identifier si la participante a besoin d'un remboursement pour frais de garderie ou de transport (30\$ par séance).

Suite à ces rencontres, 3 femmes ont décidé de ne pas y participer parce que cela aurait été trop difficile ou pas adéquat comme vécu, à ce moment-ci de leur vie. Dix autres femmes ont décidé d'y participer.



- rencontres de groupe (voir déroulement du groupe au point 3.4.2).

### 3.3 Moyens méthodologiques de construction de sa propre narration

Dans la démarche narrative de groupe, plusieurs moyens ont été utilisés afin de faciliter la compréhension de ce que les participantes apportaient comme contenu épistémologique concernant la distinction entre sexualité et rapport prostitutionnel, tel que vécue et interprétée par elles.

Ces quelques moyens ont aussi permis à la facilitatrice de rester ouverte et respectueuse des femmes. Cette attitude lui a permis de mieux saisir le sens qu'elles ont construit et ont amené dans le groupe, à partir de leur propre réflexion, déjà faite. Les voici :

1. Le pouvoir narratif,
2. L'apprentissage expérientiel,
3. La trajectoire sexuelle et le bilan de vie,
4. L'identité positionnelle.

1. Le **pouvoir narratif** est un concept qui a permis, non pas seulement de définir sa propre réalité, mais aussi de la redéfinir (chaque fois que c'était nécessaire) plutôt que d'accepter docilement la définition de l'Autre. Il s'est posé ainsi comme critique, actif, agissant, plutôt que passif, et sur lequel on agit. Les femmes étaient des participantes entières de par leur présence, dans le groupe. Ce pouvoir a pu questionner, au besoin, les intérêts de chacune. Il avait le potentiel de remettre en cause toute relation de pouvoir y compris celle avec la travailleuse sociale ou le travailleur social, qui se voulait pourtant dialogique et pouvait réorganiser ou déconstruire les grands récits sur la prostitution ou sur la sexualité.

L'utilisation du pouvoir narratif a pu devenir une *méthode de connaissance*, nécessaire, à la construction de sa propre subjectivité et de l'altérité, dimensions importantes de l'identité.

*All social actors are social theorists. [...] as part of being an actor in any situation, one seeks to understand the roles, norms, informal power structure, rituals, unwritten rules, and group dynamics that are operating in the setting.*" (Scott, 1989, p. 44)



Le pouvoir narratif est un *pouvoir théorique* : le sujet femme a cheminé sur le territoire de son vécu sexuel, en construisant sa carte<sup>87</sup> théorique pour s'orienter (cette carte peut prendre la forme d'un plan, d'une logique, etc.). Dans le cadre du groupe de discussion pour cette recherche-ci, on a pu ainsi préserver l'*égalité épistémologique* comme échange de réflexions entre les femmes. Mais aussi, comme échange entre les participantes du groupe réfléchissant sur leurs propres narrations et la chercheuse *organisant*, par après, les narrations des femmes.

Cependant, chaque théorie individuelle doit *s'auto-vérifier* (self-verifying), selon Scott (1989, p.49), quant à sa propre éthique de construction, qui devient un point de référence qui participe à la construction même de la définition de la réalité sociale. Ainsi la théorie n'a pas seulement un rôle de cadrage, mais aussi un rôle d'*intervention éthique* dans la vie sociale de chacune, que d'ailleurs elle cherche à clarifier. Est-ce que c'était là, une des préoccupations des participantes du groupe de discussion?

Le pouvoir narratif a bâti, en premier, une *distance critique* de la narratrice par rapport à son propre vécu, ensuite par rapport à sa propre réflexion sur ce qui a été vécu. Cela a permis une autre réflexion sur sa propre réflexion préalable sur ce qui avait été vécu sexuellement.

2. Guylaine Racine prône l'**apprentissage expérientiel** (2000, p. 54) en parlant des intervenantes et intervenants sociaux, qui dans et par l'action, sont à la fois « créateurs et interprètes des significations ». C'est la

*[...] connaissance intime résultant d'une relation directe et réfléchie d'un Sujet à lui-même, à un autre Sujet, objet et environnement. », où prend lieu la redéfinition de la situation, résultat d'une conversation avec la situation (Racine, 2000, p. 31 citant Laing), « [...] dans un dialogue, parfois par opposition, avec les identités que les autres qui comptent, veulent reconnaître en nous [...]. (Taylor cité dans Racine, 2000, p.54).*

*Ainsi l'individualité de nos « options, points de vue et positions » se tissent nécessairement à travers la relation dialogique que nous entretenons avec ces « autres » qui constituent nos liens sociaux. (Racine, 2000, p. 54)*

Cette reconnaissance de l'apprentissage expérientiel dans le domaine de la sexualité, a été un moyen qui a permis de légitimer par le groupe, après coup, le vécu de chacune.

---

<sup>87</sup>Bateson, 1972, p.449 parle de l'importance de faire la distinction entre la carte et *le territoire* (the map is not the territory), tel qu'Alfred Korzybsky l'avait souligné précédemment.

3. Le concept de **trajectoire sexuelle**, tel conçu pour cette démarche narrative de groupe, permet de saisir le parcours construit par les expériences et les événements vécus, ce qui donne une direction à sa propre sexualité. Il s'accompagne du concept de *trajectoire de vie* qui met de l'avant, de façon plus spécifique, les situations sexuelles ou prostitutionnelles de la vie de chacune. On peut ainsi envisager de *construire sa propre sexualité et se reconstruire* autour de celle-ci. Cela devient, d'ailleurs, un motif central de la culture occidentale actuelle, puisqu'elle permet de sortir de l'étiquetage de la différence binaire par groupe identitaire (Blancs, Noirs, handicapés, femmes, prostituées, etc.) et de ***négozier des identités en mouvement***. La notion de trajectoire sexuelle permet aussi de positionner son identité de genre.

Cette notion rejoint aussi le concept du **bilan de vie** (l'expression de J.L. Héту, 2000) qui permet de faire le point sur sa vie, lorsqu'on se retrouve dans la nécessité épistémologique de le faire. C'est le moment et le lieu de la narration, où on réinterprète le passé en vue de le réorganiser, lui donner un équilibre par la création de sens : le sens qui manquait ou qui n'était pas reconnu comme tel, comme une réalisation de la vie déjà vécue. C'est le sens de notre vie et de notre vécu sexuel ou prostitutionnel, de leur signification et la compréhension de la nécessité, du pourquoi de nos expériences et de nos décisions de vie.

4. L'**identité positionnelle** (Chambon, 1993, p.126) a été un autre concept essentiel pour faciliter le travail de réflexion sur la sexualité et les rapports prostitutionnels. C'est l'équivalent de l'identité psychosociale dans l'entretien psychologique, celle qui facilite la distribution des ressources symboliques (par exemple dans le domaine de l'ethnicité et du pluralisme culturel) comme pratique langagière où s'opère la redéfinition du rapport du "sujet" au monde auquel il "appartient". Le sujet peut ainsi se *positionner historiquement*<sup>88</sup> et se re-historiciser<sup>89</sup> :

- dans le temps du récit de son vécu sexuel ou prostitutionnel;
- en se situant corporellement dans sa propre expérience ;
- dans l'espace intime de la sexualité et du rapport prostitutionnel.

Sa propre **connaissance** est ainsi **située** (situated knowledge), une intervention partielle, limitée par sa situation socio-économique personnelle et fruit de l'expérience subjective. Les hommes et les femmes se positionnent eux-mêmes par rapport aux discours disponibles (le pouvoir est partout).

<sup>88</sup> Ahmed (1996) parle de «historical situatedness».

<sup>89</sup> Selon la vision de Touraine (1984).

La position du sujet (sexuel) est à occuper par et dans l'acte même de la narration de sa réflexion sur son vécu sexuel. Elle construit l'identité positionnelle du sujet. La femme à travers sa voix devient sujet de l'histoire de son vécu sexuel, qu'elle va narrer comme sienne.

Les concepts de pouvoir narratif, d'apprentissage expérientiel, de trajectoire sexuelle et d'identité positionnelle sont interreliés dans une logique subjective de création de sens. En tenant compte de sa trajectoire sexuelle, on affirme une identité positionnelle actuelle qui permet de réaliser l'apprentissage expérientiel accompli et d'affirmer son pouvoir narratif comme pouvoir théorique. Affirmer ainsi son égalité épistémologique avec l'Autre.

### 3.4 Procédure pour les rencontres du groupe de réflexion

#### 3.4.1 Constitution de l'échantillon

L'échantillon généré a été *intentionnel*, dans le sens que les femmes y participant avaient l'intention de rencontrer d'autres femmes et de partager comment elles ont réfléchi sur leurs vécus sexuels et leurs rapports prostitutionnels. Ce sont des femmes qui se sont réunies pour parler entre femmes. Elles ont voulu être-là, principalement, pour aider d'autres femmes à se sortir des rapports prostitutionnels et leur montrer qu'il y avait de la lumière au bout du tunnel.

Cet échantillon a été aussi le plus *diversifié* possible, mais certainement pas exhaustif. Nous avons cherché des femmes avec des vécus sexuels divers pour mettre en perspective le plus de points de vue possibles sur la distinction entre sexualité et rapport prostitutionnel, telle que ces femmes l'avaient vécue. Ce groupe n'a pas été un groupe de thérapie, ni un groupe de croissance personnelle, ni un groupe de conscientisation féministe à l'exploitation sexuelle des femmes. Il a été un groupe de réflexion, par la discussion, sur comment ces femmes ont vécu et comment elles ont réfléchi par rapport à cette distinction. C'était ainsi un petit groupe pour créer un milieu propice à l'échange.

Afin d'assurer cette diversité dans le groupe, voici les catégories qui ont été identifiées pour recruter les femmes :

1. femmes hétérosexuelles,
2. femmes lesbiennes,



3. femmes survivantes d'agression sexuelle,
4. femmes prostituées.

Il y a eu identification de 12 femmes, trois pour chaque catégorie. Plusieurs femmes se sont trouvées dans plusieurs catégories à la fois. La tâche de se situer par rapport aux différentes catégories est revenue aux participantes. Et cela a été pris pour acquis. Il n'y a eu aucune vérification de ce qui a été dit. Chaque rencontre de groupe a duré approximativement 2-3 heures.

Ces participantes n'ont pas formé un groupe homogène. Les 4 catégories ont été ainsi choisies pour élargir la perspective commune du groupe sur le plus de points de vue possibles et maximiser, de la sorte, l'impact des expériences prises en considération. Cela a visé la *mise en commun*. Rendre visible la gamme de leur travail subjectif de réflexion fait sur la distinction entre rapport prostitutionnel et sexualité.

Pour faire partie de ce groupe, les femmes devaient être âgées de 18 ans et plus. Elles demeuraient dans la région de l'Abitibi-Témiscamingue et elles ont accepté de parler à d'autres femmes, en toute confidentialité et anonymat, de leur sexualité et de leurs rapports prostitutionnels. Elles ont dû identifier clairement leur appartenance à une des catégories identifiées afin d'être acceptées, par la chercheuse, dans le groupe (intention vérifiée lors des rencontres individuelles préalables).

### 3.4.2 Déroulement de la collecte de données

Tel que prévu, il y a eu 5 rencontres. Tout le long, les femmes ont exprimé le besoin de continuer leur réflexion ensemble sur la question initiale : *Avez-vous déjà vécu une situation sexuelle, où vous avez eu à décider si ce que vous viviez, c'était de la prostitution ou de la sexualité?*

Les femmes ont travaillé à approfondir leur compréhension de leur vécu de la distinction entre sexualité et rapport prostitutionnel.

#### *Cadre du groupe de réflexion par la discussion*

##### Recrutement

Il n'y a pas de prostitution visible à Rouyn-Noranda, où la chercheuse habite et travaille dans une université. Alors, au départ, pour recruter les participantes, il y a eu plusieurs rencontres avec

différents intervenantes et intervenants travaillant dans les organismes de l'Abitibi-Témiscamingue qui sont en relation avec des femmes prostituées : des groupes de femmes, des CALACS, des organismes qui font du travail de rue, etc. Ils n'ont pu référer personne, mais ils ont indiqué qu'il existait des réseaux. Ils disaient qu'ils ont eu eux-mêmes de la difficulté à parler à des femmes prostituées. À travers des avocats, il y a eu communication téléphonique avec deux femmes faisant de la prostitution, mais il fut impossible de prendre rendez-vous avec elles.

En désespoir de cause, une autre stratégie de recrutement a été choisie : c'était de ne pas faire de rencontres sur la prostitution, mais sur la sexualité et plus spécifiquement sur le pouvoir sexuel. On disait que les femmes n'étaient pas intéressées à venir parler de violence sexuelle ou de prostitution, dans une petite communauté comme la nôtre (40,000 habitants). Il n'y avait même pas de bar de danseuses nues, tellement c'était mal vu. Le besoin des femmes que la chercheuse avait identifié, c'était de faire le point sur leur sexualité par rapport à leur perte de pouvoir sexuel. Il semblait, selon ce que les informatrices et informateurs disaient, que le mot clé c'était *pouvoir sexuel* et non de présenter des femmes *sans pouvoir* et comme *victimes*. Donc, aborder le sujet de façon proactive et non passive et problématique.

Le choix a été ainsi fait de présenter le recrutement pour le groupe de réflexion par une affiche qui a été distribuée (40 copies) et aussi posée dans des endroits stratégiques à travers la ville. Cette affiche (Annexe 3) indiquait clairement que :

- **5 ateliers**, sous le titre « La femme, sa sexualité et son pouvoir sexuel », aient lieu:
  1. Qu'est-ce que la sexualité?
  2. Que voulons-nous de la sexualité?
  3. Que pouvons-nous vivre sexuellement?
  4. Notre pouvoir sexuel
  5. Notre identité sexuelle
- « Dans le cadre d'une recherche en travail, un groupe de femmes y réfléchiront ensemble ».
- « La question suivante servira de catalyseur : *Avez-vous déjà vécu une situation sexuelle, où vous avez eu à décider si ce que vous viviez, c'était de la prostitution ou de la sexualité?* »
- Il y avait les critères de sélection suivants:
  - avoir plus de 18 ans ;
  - s'identifier clairement comme hétérosexuelle/lesbienne/survivante d'agression sexuelle/prostituée ;
  - vouloir participer à un projet de recherche sur le rapport entre sexualité et prostitution;

-offrir un engagement, par un formulaire de consentement, à la réussite du projet.

- Il y aura un remboursement pour des frais de garderie ou de transport.

### Moyens utilisés pour la facilitation des rencontres

Ne sachant pas dans quelle mesure ces participantes allaient être prêtes à parler de leurs vécus sexuels, la chercheuse avait préparé des tableaux (Annexe 5), à son usage uniquement. Ceux-ci auraient pu la secourir seulement *au besoin*, s'il y avait eu des temps morts, avec des sous-thèmes qui auraient pu devenir des questions, le temps venu, pour lancer ou relancer la discussion :

1. Qu'est-ce que la sexualité? (les composantes, les définitions sexologiques, les attitudes, les valeurs, les distinctions, les normes sexuelles, les normes culturelles, l'imaginaire érotique, le vocabulaire, etc.);
2. Que voulons-nous de la sexualité? (la situation sexuelle, nos attentes et nos expériences, les modèles d'interaction sexuelle, les apprentissages et les plaisirs, les déplaisirs, nos désirs, notre santé sexuelle, etc.);
3. Que pouvons-nous vivre sexuellement? (partager son corps, zones et orifices, nos limites, les transgressions, être un objet sexuel et/une marchandise, la violence sexuelle, la consommation sexuelle, etc.);
4. Notre pouvoir sexuel (trajectoire sexuelle, entraves, santé sexuelle);
5. Notre identité sexuelle

Les tableaux n'ont pas été utilisés car la discussion a été abondante et sans période morte.

La chercheuse récapitulait la discussion précédente sous forme de synthèse, au début de chaque rencontre, afin d'assurer la continuité de la réflexion.

### Le rôle de la chercheuse facilitatrice

C'était avant tout de faciliter la rencontre des femmes. Chaque rencontre se voulait une *mise en commun* de la richesse expérientielle de chacune, une reconnaissance et une valorisation de leurs acquis en termes de savoir, de savoir-faire et de savoir-être sexuels. La méthode de travail avec le groupe posait quatre éléments essentiels à chaque mise en commun :

- la *définition* de termes par les femmes, dans le groupe, pour avoir la même compréhension de ce qui était dit;
- la facilitation d'une *réflexion* commune comme processus de partage de ce qui avait déjà été vécu et réfléchi, mais aussi comme un apprentissage actuel dû au travail de groupe;
- l'*évaluation* de ce processus, des situations vécues dans le groupe, par le groupe;
- l'*analyse comparative* des situations, états et situations narrés.

La facilitatrice a cherché à rejoindre les femmes sur le plan affectif et cognitif. Cela a commencé en tissant des relations de confiance, afin de créer un climat de groupe qui permettra aux femmes d'être écoutées et prises en considération. Les femmes ont cheminé ensemble dans la narration de leur contenu.

L'échange fut fluide entre elles et cela s'est produit assez spontanément, avec le minimum de participation de la part de la chercheuse facilitatrice. Mais celle-ci n'a pas laissé l'échange entre femmes se dérouler seulement au niveau des émotions. Son rôle était de faire de la place aux émotions et aussi de les faire relier aux pensées correspondantes, aux sensations vécues et aux actions entreprises. Elle cherchait à faciliter un travail d'intégration. Tout cela s'est passé dans un esprit d'écoute et d'apprentissage.

La facilitatrice a essayé de se limiter à :

- écouter;
- interroger les participantes (le moins souvent possible):
  - \*sur les questions-thème de chaque rencontre sous différentes formes,
  - \*soulever des questions de clarification de ce qui était dit,
  - \*souligner des éléments pour soutenir la réflexion sur ce qui est dit;
- inviter les participantes à questionner aussi;
- de relier ce qui est narré par différentes participantes;
- synthétiser;
- refléter.

En tant que catalyseur, elle cherchait à garder un équilibre entre :

- ce qui était individuel et ce qui était collectif;
- le rythme rapide de travail et le rythme plus lent de l'intégration;
- le temps pour s'extérioriser (s'exprimer, pleurer, rire, etc.) et le temps pour intérioriser (écouter, s'écouter, intégrer, se taire, pleurer, etc.);
- l'opinion, l'action, le sentiment et la réflexion;
- les différentes valeurs et perspectives sexuelles des participantes;
- la difficulté de dire et le soulagement de l'avoir dit.

La facilitatrice faisait le point à la fin de chaque rencontre et présentait une synthèse sous forme de schéma sur une feuille mobile, au début de chaque nouvelle rencontre, afin de mettre en perspective le



chemin réflexif parcouru, avec des pistes spécifiques identifiées. Les femmes du groupe devaient valider ou invalider la synthèse. D'une rencontre à l'autre, elle assurait ainsi la continuité de la réflexion en identifiant les moments importants de la rencontre précédente, et en faisant ressortir les ressemblances et les dissemblances. L'accent était mis sur la perspective globale, sur comment chaque participante se situait et sur ce que les femmes trouvaient important comme suite pour la discussion ultérieure.

### 3.4.3 Enjeux éthiques

Les sujets de la sexualité et de la prostitution ont touché de très près les femmes et ont pu leur faire mal. D'où l'importance de la confidentialité, de l'anonymat (quand nécessaire), de la réciprocité de l'implication dans le groupe, de respecter le rythme de la réflexion de chacune et sa perspective, de respecter le degré de motivation de chacune à se dévoiler, d'être solidaire des autres, etc.

Toutes les participantes à cette recherche ont donné leur accord, par écrit, à l'enregistrement et à l'utilisation des données pour fin de recherche. Si elles y ont participé, c'est qu'elles ont choisi d'y participer. Et un autre formulaire a été signé par les participantes, un engagement écrit à tenir confidentiel à la fois le contenu des entrevues et l'identité des personnes présentes. De plus, un Certificat d'éthique a été obtenu.

Plusieurs avantages des femmes à participer à cette recherche (mis en évidence lors de l'appel téléphonique initial et des rencontres préalables avec les femmes) :

- S'approprier son propre vécu dans le domaine de la sexualité et sa réflexion par rapport à celui-ci, par le partage avec d'autres femmes.
- Identifier, faire reconnaître et valoriser son apprentissage, dans ce domaine, comme des acquis, en termes de savoir, de savoir-faire et de savoir-être sexuels.
- Poursuivre et enrichir sa réflexion et sa compréhension de son propre vécu du rapport sexualité-prostitution par le dialogue avec d'autres femmes.
- Affirmer en groupe des valeurs importantes: la solidarité entre femmes, le droit à la différence, le respect, la réciprocité, le partage, le pouvoir sexuel des femmes, etc.
- Participer à une étude qui va clarifier le vécu des femmes dans le domaine de la sexualité et de la prostitution de celle-ci, ce qui est préalable et nécessaire à une intervention éclairée dans ce domaine et ainsi aider d'autres femmes à se sortir des rapports prostitutionnels.



### 3.4.4 Limites méthodologiques

Dans une situation de groupe, il y avait toujours le risque de *ne pas se faire entendre* et le risque de la *contamination émotionnelle*. Donc, il y aurait pu avoir des *jeux de pouvoir*, mais aussi le besoin de créer une balance du pouvoir, un équilibre, entre ces différentes femmes dans cette situation narrative donnée, ainsi qu'un équilibre entre les différents sens construits individuellement.

Cela a été la tâche de la chercheuse facilitatrice d'aller chercher le groupe et de lui donner un rôle à jouer, dans ce partage de pouvoir symbolique<sup>90</sup>, mais très réel. C'était au groupe d'introduire une mesure, des points de référence dans tout cela. C'était là que se jouait dans ce groupe, toute la question de l'égalité épistémologique des femmes entre elles.

Cela questionne aussi la *limite du travail en groupe* par rapport à un domaine de discussion très intime. Mais comme il ne s'agissait pas de dévoilement de situations intimes, mais de réflexions sur celles-ci, le groupe permettait de créer des liens de proximité significative entre les femmes pour qu'elles en parlent à leur rythme. Le groupe amenait surtout une dimension essentielle qui n'aurait pas été présente dans des rencontres individuelles, le soutien affectif pour parler d'un vécu dont on a peur de parler parce qu'il fait trop mal. La force du groupe était importante pour se sentir en sécurité, surtout lorsqu'on a passé sa vie à se débattre toute seule, pour trouver sa cohérence par rapport à son vécu sexuel. Les résultats sont là pour montrer que cela a marché!

Les enjeux de l'identité de genre et de l'altérité étaient au cœur du questionnement présent dans ce groupe, tout comme dans la prévention et l'intervention dans le domaine de la prostitution et de la sexualité. Les dire et les négocier a été une expérience importante dans la construction de cette identité et de l'altérité et les femmes étaient prêtes pour cela.

C'était la méthode d'animation choisie et mise en place qui a permis tout cela.

#### Quels sont les biais que cette recherche a comportés?

D'abord le fait que la recherche a eu lieu *dans une petite ville* avait de l'impact sur les rapports entre les participantes qui se vivaient dans un esprit de proximité et d'appartenance à une région éloignée où les gens sont habitués à collaborer pour survivre et doivent pour cela s'accueillir mutuellement et s'épauler. Le rapport entre les gens est différent, ils sont plus chaleureux les uns envers les autres que

---

<sup>90</sup> Selon l'analyse de Bourdieu, la domination masculine impose la *soumission paradoxale* des femmes par la violence symbolique, qui s'exerce par la communication et la connaissance.

dans une grande ville, ils savent qu'un jour ils peuvent se rencontrer et alors, ils se ménagent. Cela a influencé certainement l'atmosphère dans le groupe qui était très amicale.

D'un autre côté cela aurait pu agir comme un frein dans une ville où tout le monde connaît tout le monde, en ce qui concerne la peur du qu'en-dira-t'on. Mais ces femmes n'avaient pas peur de se faire reconnaître, elles font partie de différents réseaux de connaissances et ont assumé ce risque. Sauf une des femmes, qui est venue sous un faux nom (elle essayait de se sortir de la prostitution) et qui descendait de l'auto, quand elle se faisait accompagner, à distance de marche de là où elle habitait. Est-ce que c'était de la discrétion ou de la peur de se faire importuner par son milieu? La confidentialité était extrêmement importante par rapport au fait d'être identifiée, en dehors du groupe comme appartenant à une des catégories mises de l'avant dans l'affiche. D'où l'importance de leur engagement écrit et verbal, dans le groupe, de garder la confidentialité.

Ensuite, l'*influence* des *connaissances situées* de la chercheuse qui était une *féministe engagée* a eu clairement un impact sur *la manière de dire* des femmes dans le groupe. Ses études<sup>91</sup>, formations<sup>92</sup> et expérience en travail social dans un milieu minoritaire<sup>93</sup> ont facilité la rencontre de groupe. Dans ce sens, c'était un atout ce savoir-faire à parler avec les femmes et surtout à les écouter<sup>94</sup>.

Dans ce contexte, plusieurs distinctions sont à faire :

-Premièrement, la plus importante et entre *ce qui est dit* (contenu) et la *manière de le dire* (le comment). Les participantes ne pouvaient pas être influencées sur ce qu'elles ont déjà vécu sexuellement et déjà réfléchi. C'est ce qu'on a dit, lorsque la question a été posée, après coup. Elles avaient déjà vécu à divers degrés l'appropriation de leur sexualité et de leur corps et venaient en témoigner devant un groupe de femmes. Elles avaient gagné ce droit dans leur propre vie et savaient se défendre. La plupart d'entre elles avaient beaucoup de vécu et en avaient vu d'autres. Elles avaient mené leurs combats. Aucune d'entre elles ne s'affichait comme une féministe engagée socialement. Chacune s'est débattue par elle-même pour s'en sortir. Ce qui ne nie pas le fait qu'il y a dans la société des discours féministes ou autres, disponibles et que cela a pu influencé leurs parcours. Mais l'accent

<sup>91</sup> Études en sexologie, en philosophie et en travail social.

<sup>92</sup> Formations en analyse transactionnelle, thérapie par le réel, médiation communautaire, etc. Cette formation multidisciplinaire met l'accent sur les différentes perspectives sur un même sujet. La chercheuse aussi animé beaucoup de groupes de tout genre : thérapeutique, de conscientisation, de croissance, etc. et a enseigné la dynamique de groupe.

<sup>93</sup> A Toronto pour le Réseau des femmes du Sud de l'Ontario qui gérait aussi la ligne d'urgence ontarienne SOS-femmes.

<sup>94</sup> *J'ai appris des femmes que j'ai écoutées le risque d'être à côté de ce que la femme a besoin comme aide et de me faire fermer la ligne au nez.*

n'étant pas mis là-dessus dans le groupe. Par contre, la facilitatrice a dû les orienter et les ramener à parler de sexualité et de rapports prostitutionnels, c'était son rôle.

-Deuxièmement, faire la distinction entre un féminisme *militant* qui affirme dans le groupe des vérités, travaillant à conscientiser les femmes en toute connaissance de cause et une *méthode d'animation féministe* qui met les femmes en confiance par une écoute pleine de respect du récit de chacune et leur donne la parole. Cela permet d'aider les femmes, sans les sauver (être une missionnaire.), basé sur la croyance que la plupart des femmes ont la capacité de vivre ce qu'elles veulent vivre et peuvent trouver les moyens de le faire. C'est de l'optimisme ou de l'utopie, qu'il faut avoir si on travaille avec des femmes en crise ou en situation limite.

Les participantes ont senti l'ouverture de la chercheuse facilitatrice pour le bien-être des femmes et, cela était un catalyseur dans le groupe. D'autant plus qu'un des enjeux pour la constitution du groupe de réflexion, c'était d'égaliser le pouvoir théorique entre les grands récits du féminisme et les petits récits des femmes. Elles en avaient besoin et elles l'ont pris, à divers degrés. Elles étaient comblées!

Ce sont des femmes qui ont lutté pour s'affirmer dans des rapports prostitutionnels et qui savaient ce que vaut la manipulation de l'Autre et aussi qui connaissent leur droit d'avoir leur propre réflexion sur leur sexualité. Le vent de liberté qui a soufflé dans le groupe leur a permis de le dire en toute confiance, publiquement. La qualité des relations tissées dans le groupe se basait sur une rencontre en profondeur qui prenait en considération la dignité humaine de chacune. Lorsque cette qualité d'émotion s'impose, l'évidence s'installe et c'est cela qui compte, le reste a moins d'importance. C'était tissé serré. Ce fut une véritable rencontre!

### 3.5 Dimensions relatives à la démarche méthodologique (synthèse)

**Question de départ :** Avez-vous déjà vécu une situation sexuelle, où vous avez eu à décider si ce que vous viviez, c'était de la prostitution ou de la sexualité?

#### Cadre conceptuel à cinq dimensions

- Sujet (sexuel)
- Objet sexuel
- Pouvoir
- Résistance
- Conscience paradoxale, cette relation entre les concepts.

#### Objectifs de la recherche

1. Identifier le sens que les femmes veulent donner à leur expérience du rapport entre la sexualité et la prostitution de cette sexualité.
2. Comprendre comment les femmes construisent un savoir et un savoir-faire à partir de cette expérience, afin de négocier l'appropriation de leur pouvoir théorique et de leur identité de genre.
3. Comprendre comment chaque réseau significatif individuel est construit par le pouvoir d'interprétation de chaque femme, comme connaissance subjective.

#### Moyens méthodologiques

- Espace dialogique
- Pouvoir narratif,
- Apprentissage expérientiel,
- Trajectoire sexuelle et bilan de vie
- Identité positionnelle.

#### Rencontres de groupe

- Recrutement
- 1 rencontre individuelle par participante (sélection)
- 5 rencontres de groupe (2-3 heures)

## CHAPITRE 4 NEUF FEMMES DISENT LA SEXUALITÉ

Dans ce chapitre, ce qui est transmis, c'est la parole de ces neuf femmes uniquement, telle que formulée par elles. J'ai regroupé et organisé ce qu'elles ont dit, sous forme de thèmes, le plus près possible de ce qui a émergé lors des cinq ateliers.

La rencontre de ces neuf femmes leur a permis de poser *leur* expérience d'objet sexuel au centre de *leur* réflexion sur la sexualité et la prostitution. Qu'elles se vivent comme hétérosexuelles, lesbiennes, survivantes d'agressions sexuelles ou prostituées, elles veulent toutes exorciser cette *expérience d'objet* et s'en libérer. Reprendre ainsi leur pouvoir sexuel, la liberté de leur identité sexuelle et situer leur apprentissage expérientiel comme la logique subjective qui leur facilite le travail sur soi. Dans ce sens, l'affirmation de soi, comme sujet de sa propre histoire, appuie une identité positionnelle par rapport aux discours disponibles dans la société. La connaissance développée par chaque femme est ainsi *située*, par son propre pouvoir narratif qui devient pouvoir théorique lui permettant de s'orienter sur le territoire de son propre vécu.

Nous allons cheminer avec ces neuf femmes, à qui nous donnons la parole.

### 4.1. Qui sont les femmes participantes à ces rencontres?

Au cœur d'une petite communauté (population 40,000), 11 femmes ont accepté et ont participé à une entrevue de sélection de deux heures environ. De celles-ci, neuf femmes sont venues aux 5 ateliers proposés. Elles rappellent un éventail assez large des femmes en général. Elles ont été choisies à cause de leur diversité. Il n'y a pas de catégorie précise autour de laquelle se centralisent les discussions. C'est une réflexion entre femmes qui veulent se comprendre.

Les travailleuses et travailleurs de rue, ainsi que les intervenantes et intervenants que j'ai rencontrés dans ma démarche de recrutement de participantes pour les ateliers, ainsi que les femmes interviewées, m'ont confirmé<sup>95</sup> qu'on y retrouve dans la petite communauté où la recherche a eu lieu:

- une prostitution de fin de mois,

---

<sup>95</sup> Et c'est leur point de vue.

- une prostitution sous forme de troc (drogue contre sexe) lors de « party » privés, ce qui les pousse souvent à aller vers la grande ville pour financer sa toxicomanie (trafic interne);
- une prostitution d'escorte, à recrutement autant local qu'externe à la région, et donc souvent déplacement vers la grande ville et de celle-ci vers la région (trafic interne).

Cela se passe dans des réseaux informels et c'est ce qui a d'ailleurs facilité le recrutement pour cette recherche. Les réseaux étant interliés, l'information au sujet des rencontres est passée d'un réseau à l'autre et ainsi j'ai pu identifier les femmes qui voulaient vraiment y participer.

Ces neuf femmes, qui ont entre 20 et 52 ans, se présentent ainsi lors de l'entrevue de présélection :

- 5 comme hétérosexuelles,
- 2 comme lesbiennes,
- 2 comme bisexuelles,
- 5 comme survivantes d'agression sexuelle,
- 2 se retrouvant dans une situation limite à la prostitution (recruteuse et danseuse),
- 3 ayant fait de la prostitution.

Elles sont célibataires (4), vivent en couple (4) ou en famille (3) et ont entre 1 et 4 enfants. Ces 9 femmes ont participé ainsi aux rencontres :

- 1 femme à seulement à un atelier,
- 2 femmes à 4 ateliers,
- 1 femme à 3 ateliers,
- 5 femmes à 5 ateliers.

#### 4.1.1 La décision de participer à ces rencontres

Les participantes à ces rencontres veulent être là. Presque toutes ont du vécu qu'elles souhaitent **exorciser** et dont elles voudraient se libérer. Pour elles, c'est une nécessité, afin d'être capables de continuer à être vivantes : s'en sortir, évoluer, apprendre du nouveau, vivre et aimer. Je crois qu'il leur faut pour en parler, plus que du courage, il leur faut du cœur! C'est ce qu'elles ont démontré tout au long de ces rencontres.

Après la rencontre de sélection, Louise<sup>96</sup> complètement bouleversée, se retrouve avec des images anciennes qui revenaient et l'envahissaient. Elle se rend ainsi compte qu'elle se retrouve toujours en processus de guérison « parce que ce que moi j'ai vécu, je ne l'ai pas partagé avec personne... et ça va me permettre d'être libérée ».

Ces femmes ne sont pas à l'aise lors de la première rencontre, mais elles se jettent toutes à l'eau. Elles font le choix de se « retrouver comme un petit peu en arrière », de se tenir prêtes à l'assumer et ainsi pousser plus loin un processus déjà commencé en elles-mêmes. Nicole a été abusée sexuellement par sa mère :

*Dans la tête ça a comme arrêté, mais ça nous sort tout ça, ça nous fâche ça, ça nous revient... On veut pas penser à ça, mais c'est à en discuter, puis à en parler avec d'autres... Qu'on peut se retrouver toute seule, ceux qui sont pas passés par là... Là, c'est difficile, en plus, avec une plaie ouverte à l'intérieur, puis on est ré-ouverte...*

Exorciser, mais exorciser quoi? Ces neuf femmes veulent dans ces rencontres, sortir ce qu'elles avaient à sortir, sortir de soi, ce qui en elles, leur faisaient mal. Ceci est le contraire de cacher et d'oublier ça et ça, c'était souvent « des fantômes ». Ce qui est caché - et ce qu'elles veulent oublier - ce sont ces fantômes qui les habitent, malgré elles. On sort ça de soi, pour s'en libérer en parlant, en le partageant avec les autres femmes, en déballant son histoire. Exorciser ainsi ses fantômes et s'en libérer pour pouvoir continuer à être ce qu'elles sont et veulent être.

*Venir ici c'est un peu de... je ne sais pas si je peux dire exorciser là, mais c'est que moi, j'ai été danseuse, puis je le cachais. Mais pas que je le cachais, mais j'en parlais pas, puis c'était comme... j'essayais de l'oublier tout le temps. Juste le fait de venir ici, d'en parler, essayer de moi-même m'éclairer...*  
(Carole)

Pour ces femmes, il devient important d'entendre d'autres femmes qui sont « toutes seules » maintenant sur ce chemin, comme elles-mêmes le sont. Pour la plupart, il s'agit, en fait, de vérifier, de savoir et de voir qu'elles ne sont pas seules, qu'elles ne sont pas les seules à avoir vécu cela et à avoir réagi ainsi. Cela leur permet de se lier avec les autres femmes et de se rassurer. Et même d'être fières d'être passées par là où elles sont passées et d'avoir pu devenir les femmes qu'elles sont aujourd'hui. Selon Stéphanie, c'est là le rôle de l'expérience, de transformer ainsi son mal en fierté : je suis passée par là et j'ai appris ce dont j'avais besoin pour pouvoir continuer mon chemin.

<sup>96</sup> Les noms de ces femmes sont fictifs, afin de préserver leur anonymat et la confidentialité.



Plusieurs difficultés à vivre ont été identifiées :

- être retardée à vouloir faire un métier;      -vivre avec ses agresseurs;
- se sentir prise;    -essayer de s'en sortir et ne y pas arriver.

Pour ces femmes il est rare de se rencontrer entre femmes, de discuter ensemble « sexualité », de se questionner sur leur pouvoir sexuel et de voir si elles s'en servent et comment.

*Ma sexualité c'est pas quelque chose que j'aborde jamais, mais je pense que je suis ici pour partager, pour parler. Avec ça comme sujet, je suis toute émue...* (Jacinthe)

La méthode narrative utilisée par ces femmes, c'est de mettre en parallèle leurs vécus. Les participantes veulent ainsi apprendre les unes des autres, la gestion des sentiments et des situations qu'elles ont vécues et/ou qu'elles vivent présentement. Et au carrefour de ces vécus, un **continuum** se dessine entre se donner, se fermer et se tasser (se replier) dans sa propre sexualité (définition p. 65).

#### 4.2. La convergence des paroles des femmes

Le contenu de ce qui a été dit par les femmes lors des cinq ateliers, a été organisé en tenant compte de l'ordre chronologique du développement de la communication entre les participantes. Leurs paroles convergent autour de plusieurs points (thèmes et concepts de base).

Dans un premier temps, elles définissent ce que c'est, pour elles, la sexualité et la prostitution. De cette définition, elles retiennent la situation sexuelle « se tasser » pour regarder de plus près :

- ce qui se passe quand la femme doit dire « oui » quand elle voudrait et devrait dire « non »;
- comment se sortir, pas à pas, de la situation « se tasser ».

Deuxièmement, les participantes identifient, à la lumière de ce qui a été dit, ce qu'elles veulent par rapport à leur sexualité. Ceci leur permet ensuite de mettre en parallèle le fait de vivre comme objet sexuel et celui de ne pas être un objet sexuel. D'où le titre de cette section 4.2.4, Être ou ne pas être un objet sexuel. Il s'agit, pour ces femmes, de comprendre le pouvoir de l'objet sexuel et le pattern de base de leur sexualité, faire plaisir à l'Autre, ainsi que la situation « en miroir ».

Ensuite, elles scrutent de quoi est fait leur vécu « à la limite » de l'objet sexuel : comment elles disent « non » et le droit d'avoir du plaisir.

Dernièrement, les participantes veulent comprendre et s'approprier leur pouvoir sexuel comme puissance sexuelle et aussi comme pouvoir de réflexion sur leur propre sexualité.

#### 4.2.1 Définir ensemble la sexualité et le rapport prostitutionnel

Entre elles, ces femmes mettent sur la table plusieurs visions de la sexualité. Selon Louise, c'est « plus que le dictionnaire, nous autres on a vécu ».

D'abord, la **sexualité comme intimité**, c'est vivre, c'est un tout. C'est un développement conjoint vers la fluidité, de l'énergie qui circule, de l'allusion, du plaisir, de l'amusement, du jeu, de l'intensité, de la sueur, etc.

*Il n'y a pas de morceau là, de pièce. Il y a pas de temps, il y a pas de moment à l'exclusivité de tous. Il y a pas tout ça, ça fait partie... C'est un tout. C'est dans le quotidien, c'est pas nue forcément. La sexualité pour moi, c'est un raz de marée, c'est un pouvoir qu'on a carrément sur soi. (Louise)*

L'intimité va de pair avec la réciprocité. Le fait qui allume les deux partenaires c'est d'être d'accord sur les comportements à vivre lors des moments d'intimité. La femme donne avec l'intention de se faire plaisir également, pas de faire plaisir seulement à l'Autre. Il faut aussi aimer recevoir et Jacinthe a dû apprendre cela. C'est comme un échange, un partage qui se fait doucement : « je te donne une partie de moi, je te donne une partie de ce que je veux recevoir ». Selon Louise, le point le plus important, c'est quand les deux partenaires sont vraiment d'accord, alors tout est permis. Elle rallie les autres participantes autour de ce point, qui devient un point de repère.

Il y a aussi la vision de la **sexualité comme plaisir**. Cela va simultanément avec l'intensité, le naturel de ce fait et avec l'instinct, « du naturel, encore plus naturel ». C'est-à-dire appartenir à un besoin vital, tel l'accouplement, de se diriger vers l'Autre. Il y a ainsi un approfondissement de la notion du naturel de la sexualité, par l'introduction du concept d'instinct, selon Stéphanie. Mais elle trouve que ce besoin d'appartenir peut lui coûter cher. Dans une autre direction, Annie relativise la notion de plaisir

«qu'on prend différemment et à des intensités différentes», sans nécessairement avoir un ou une partenaire ou un partage.

Les femmes ont aussi parlé de **plaisir plus amour**, c'est-à-dire de **partage**: d'être ensemble dans sa vie avec quelqu'un d'Autre que soi, de se donner dans le cadre d'une relation intime et de comprendre l'Autre pour pouvoir choisir et se choisir. Karine voit le plaisir à travers le partage de l'amour présentement dans sa vie, le plaisir de dire à l'Autre « *je t'aime* ». Pour elle, l'amour c'est le plaisir de partager le fait d'être ensemble.

Si on regarde ce qui est dit dans cette intersection des différentes définitions de la sexualité, on voit dans un premier temps :

- d'un côté plaisir, intensité, naturalité, et
- de l'autre côté intimité, réciprocité, fusion, fluidité et... plaisir.

Mais qu'il y ait plaisir dans la réciprocité. Le plaisir et la réciprocité sont deux points de convergence, où les femmes se rejoignent.

Dans un deuxième temps, quand on dit sexualité, on dit **relation** avec l'Autre ou relation avec soi-même, où on peut s'auto-suffire du côté plaisir et intimité. On a une relation avec soi-même ou non, ou on peut avoir une relation juste avec l'Autre, ou bien les deux : relation avec soi et aussi avec l'Autre.

Et quand on dit relation, on perçoit l'intimité qui devient une porte : c'est **se donner** dans la sexualité. Mais il faut que le cœur soit absolument là. C'est une question de volonté. Annie ne veut pas se donner dans une relation qui ne serait que sexuelle, elle préfère s'en passer ou se donner du plaisir elle-même, si non « ça serait pour faire plaisir à l'Autre » et ceci est loin d'une relation où les deux sont comblés.

*C'est sûr que je ferais pas l'amour de la même façon avec une personne avec qui je suis intime qu'avec une personne que je ne suis pas intime. Je serais moins ouverte à dire des choses, je serais plus fermée, je finirais ça au plus vite, j'essaierais d'obtenir le plaisir le plus vite possible en essayant de comprendre l'autre et ses désirs et que l'autre comprenne les miens itou. Se donner c'est d'être assez ouverte, c'est l'ouverture qui fait que tu peux créer l'intimité. Avec l'ouverture pour vivre une relation sexuelle, pour satisfaire des besoins, des pulsions, se donner, d'après moi, c'est comme aussi chercher à faire plaisir à l'autre et à donner le meilleur de soi.* (Marlène)

Pour ces femmes, l'intimité c'est des contacts, c'est un pouvoir que l'on a sur soi et cela vient avec la réciprocité : c'est l'échange où les partenaires sont d'accord et cela peut donner la fusion. C'est, en fait, ce que toutes désirent vivre.

#### 4.2.1.1 Quelques distinctions apportées par les femmes

Une distinction importante a été faite entre **sexualité** et « **juste du sexe** ». La sexualité est émotionnelle, le sexe est instinctuel et sa connotation est plus dure. Ce sont deux termes qui sont complètement différents. Ce qui différencie, selon Marlène, le sexe de la sexualité, c'est l'intimité affective lors des relations sexuelles.

Figure 11. Distinction entre sexualité et sexe

<b>sexualité</b>	<b>sexe</b>
<ul style="list-style-type: none"> <li>- être beaucoup plus émotionnelle;</li> <li>- créer et vivre l'intimité affective avec l'Autre;</li> <li>- vouloir connaître l'Autre;</li> <li>- avoir une relation située dans le temps;</li> <li>- ouvrir son cœur, son corps à l'Autre.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- être plus réservée.</li> <li>- se donner une connotation beaucoup plus dure, instinctuelle;</li> <li>- avoir moins d'ouverture, ce qui empêche l'intimité avec l'Autre;</li> <li>- être avec quelqu'un qu'on ne reverra jamais;</li> <li>- ouvrir difficilement son cœur, son corps à l'Autre.</li> </ul>

Une autre façon de dire cette distinction significative, pour ces femmes, c'est d'identifier quand **le cœur n'y est pas** là et quand **le cœur y est**. On peut même y consentir, mais sans être là avec son cœur. C'est du sexe pour du sexe et ce n'est pas grave, si le cœur n'y est pas. Pour Marlène, «du sexe ça peut être aussi intense au niveau physique, avoir aussi chaud, avoir autant de plaisir en tant que tel, mais peut-être pas autant». Cela est expliqué par les femmes, par le fait qu'on peut se fermer à l'Autre et avoir du plaisir. Et Stéphanie, ramène l'importance du consentement : «quand tu es pas consentante... oui, tu ne peux pas être là». Mais Louise a de la difficulté à concevoir une relation sans le cœur, elle n'est pas capable d'imaginer cela.

*Avec mon ex-conjoint, ça a duré presque une année. Là, moi, je ne l'aimais plus, je ne l'aimais vraiment plus, puis je couchais avec lui quand même. J'étais comme froide, détachée, c'était bien spécial jusqu'à temps... Non, ça ne se peut plus, je ne peux plus... S'il essayait de m'embrasser, j'avais mal au cœur, je me revirais pour ne pas le voir. C'était bien spécial mon affaire. Non, moi je n'étais pas là.*  
(Carole)

Une deuxième distinction mise de l'avant c'est entre **bonne sexualité** et **mauvaise sexualité**. Une mauvaise sexualité incarne ce qui est perçu négativement par les participantes : c'est se faire utiliser sexuellement, sans réciprocité, sans respect, sans considération. C'est se faire utiliser avec ou sans son consentement. C'est se faire forcer une porte/un seuil pour se faire contrôler ou bien pour se soulager, combler ses besoins (sexuels, affectifs, économiques, etc.) ou sa solitude. C'est manquer de respect et cela, c'est de la destruction de soi comme sujet, par sa transformation en objet, puisqu'il n'y pas de réciprocité. À ce moment là, la femme ne respecte plus sa limite, elle accepte d'ouvrir une porte qui n'était pas ouverte et là elle tombe dans le non respect de soi. Le consentement devient, selon Stéphanie, à ce moment là, secondaire :

*Il y a un consentement, mais à travers de ça, c'est de se mentir à soi même, c'est pour combler un besoin sexuel. C'est de combler un manque d'intimité. C'est à peu près ça. C'est d'utiliser son pouvoir sexuel.*

L'un contrôle l'Autre. Et si la femme n'est pas d'accord, il y aura souvent des menaces, du chantage. L'Autre, homme ou femme, demande des choses que la femme ne veut pas, mais elle finit par plier. Une mauvaise sexualité, c'est quand la femme ne s'écoute pas, n'écoute pas ce qu'elle veut vraiment.

*Comme un soir, je suis fatiguée, ça ne me tente pas, j'ai mille choses en tête, finalement je vais finir par plier. D'abord il va se passer quelque chose à ce moment là, mais ce n'est pas ça une relation sexuelle. Une bonne sexualité, c'est vraiment mes besoins à moi.* (Karine)

Pour ces participantes, *une bonne sexualité* c'est quand la femme est consentante, quand elle aime ça, quand elle a du plaisir et quand elle tient compte de ses besoins, ainsi que des besoins de l'Autre. Pour ces femmes, il faut situer le respect, l'intimité, la volonté au cœur de leur sexualité. La réciprocité c'est, pour Annie, de ne pas subir. Mais, elle ne sait pas toujours quels sont ses besoins. Et parfois, la femme ne sait pas ce qu'elle cherche. Ce qui la tentait au départ, peut se changer dans un sentiment de frustration et une tension naît. Il y a une tension entre la mauvaise et la bonne sexualité.

*Il y a comme un fil, on est funambule là-dessus, on essaie de garder notre équilibre, puis il n'y a pas de filet dans le sens de... Les relations, ça peut aller très, très bien un certain temps, puis tout à coup un facteur x, ça peut être la boisson, la drogue ou le stress peu importe...* (Louise)

Quand la femme vit en couple, l'Autre connaît ses points vulnérables, c'est comme s'il/elle savait jouer sur sa corde sensible. La femme se pose des questions : « Dois-je absorber les coups? Dois-je réagir? »

Pour Louise, il est difficile de « *séparer* » la mauvaise sexualité de la bonne sexualité. La frontière entre bonne et mauvaise sexualité n'est pas toujours définie. Ce qu'elle vit est parfois **ni bon ni mauvais** : quand elle l'a vécu, c'était mauvais et ensuite elle pouvait décider que ça allait, ou bien ce qu'elle vivait c'était « bien », ensuite elle décidait que cela n'était plus « bien ». Les autres participantes reconnaissent ce vécu pour être, elles aussi, passées par là.

L'**abus** est une forme de vécu plus facile à identifier que d'autres et devient le critère *de définition* d'une mauvaise situation sexuelle. C'est quand la femme ne veut pas faire quelque chose, puis que l'Autre l'incite et exerce une pression, une violence telle qu'elle finit par le faire.

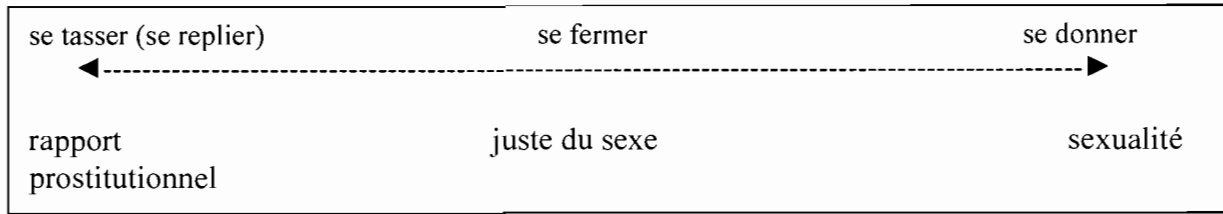
*C'est sûr qu'à un moment donné de la vie, je vois ça comme mauvais. Mais, à part ça, je ne suis pas sûre de pouvoir faire la différence entre le bon et le mauvais. C'est sûr, s'il y a une situation d'abus, d'abus de pouvoir ou d'abus... Le pouvoir c'est mauvais, c'est comme une frustration là. Moi, j'avais du ménage toute la journée, mais ça lui tentait. Il faut être d'accord tous les deux, il me semble pour réussir à bâtir quelque chose de sain. On se sent pas bien quand on ne veut pas, puis que l'on se fait mettre de la pression, là. Tu sais comme moi, je vais plutôt me renfermer, peu à peu, je ne l'aimerai plus avec le temps.*  
(Nicole)

La définition de la sexualité et de la prostitution qui est faite par ces femmes, lors de ces rencontres, est facilitée par une distinction plus précise, plus concrète et plus facile, entre **se donner**, **se fermer** et **se tasser** (se replier).

Donc, il y avait comme un *continuum* :

- Pour *se donner*, il y a à faire un travail conjoint, dans l'intimité, où il y a ouverture à comprendre l'Autre et à dire son cœur. C'est ainsi qu'on peut avoir du plaisir. Se donner ne veut pas dire qu'il y a un mouvement obligatoire vers le plaisir, mais il y a aussi quelque chose d'un peu plus loin, vers quoi on se dirige (une relation).
- *Se fermer* c'est ne pas dire son cœur. La femme peut aussi avoir du plaisir, même si elle se ferme à l'Autre. Mais, le travail conjoint ne peut pas avoir lieu si les deux ne sont pas d'accord et si l'acte sexuel se fait quand même.
- Donner du plaisir sans en recevoir, cela fait souffrir, puisque la femme ne se sent pas respectée, ni par l'Autre, ni par soi-même : elle est là juste par utilité. Elle peut se tasser et se replier, car elle a mal et elle vit ce mal comme une souffrance.

Figure 12. Continuum de la sexualité et du rapport prostitutionnel



Où commence la prostitution de la sexualité? C'est à chaque femme de l'identifier, mais cela devient visible juste en rapport avec sa propre sexualité. Les distinctions apportées par les femmes deviennent des points de repère plus facile à retrouver, pour construire en soi une définition de la sexualité et du rapport prostitutionnel.

**LE POINT SUR : définir ensemble la sexualité et la prostitution**

*Définir ensemble la sexualité et prostitution, permet à ces femmes de construire activement, par et dans une réflexion de groupe, une intersection commune où convergent les mêmes points de repère :*

- *deux visions de la sexualité, sexualité comme intimité et sexualité comme plaisir qui convergent dans deux vécus importants, le plaisir et la réciprocité, le plaisir dans la réciprocité;*
- *la sexualité comme relation et contexte pour se donner;*
- *plusieurs distinctions :*
  - *entre sexualité et sexe,*
  - *entre quand le cœur y est là et quand le cœur n'y est pas,*
  - *entre «bonne» sexualité et «mauvaise» sexualité, avec une tension évidente entre les deux;*
- *un continuum entre se donner, se fermer et se tasser, ce qui permettrait de situer tous les points de repère.*

#### 4.2.2 La situation sexuelle *se tasser*

De ce continuum, les femmes décortiquent seulement la situation *se tasser*, décrite plus haut. *Se tasser*, c'est accepter une situation sexuelle et ne pas être là. C'est le propre du *rappor prostitutionnel vécu* :

- dans un rapport défini comme tel par la femme et l'homme impliqué, à l'avance :
- dans une « relation » de couple où la femme trouve qu'elle se tasse et qu'ainsi elle se prostitue.

*Me tasser là, qu'est ce qui est difficile des fois, quand ça fait longtemps que tu sors avec quelqu'un, là! Ce n'était pas toujours voulu, quand tu as de la pression par quelqu'un d'autre... Mais, c'est nous autres qui souffrons... Tel y en a des hommes - comment je dirais ça - qu'ils sont cruels, ils vont juste prendre la femme comme pour se vider, là. Mais, moi, ces choses là ça me choque, je ne me sens pas*

*bien là dedans. Puis, on dirait que la femme vient à récolter de l'homme... Si la fille ne veut pas, puis que lui y veut, il y a pas d'amour, là. Il faut être d'accord tous les deux, là... pour se donner à fond, pour que ce soit meilleur. Des fois, quand il y a un des deux qui n'est pas d'accord, là : ça demande beaucoup d'énergie. Je suis pas d'accord, puis je le fais pareil pour faire plaisir à mon chum, comme je le faisais, là. Ça nous fait plus plaisir, c'est nous autres qui souffrons avec ça. On nous respecte pas, dans le fond : « je suis juste là pour me vider dans le fond ».* (Nicole)

#### 4.2.2.1 Dire oui quand on voulait et on devrait dire non

C'est une variante de *se tasser*, quand la femme sait ce qu'elle veut et ce qu'elle ne veut pas.

Les femmes se retrouvent parfois dans une relation sexuelle qui « ne les tente pas », mais elles vont poser des actes sexuels pour *faire plaisir à l'Autre*. C'est plus facile pour elles de dire « oui », parce que cela dure « deux minutes », puis cela va plus vite que de dire « non » et de s'engueuler. Dire « non », c'est pour elles, une question de respect envers soi-même. Les femmes peuvent aussi décider volontairement de fermer les yeux et d'accepter le non respect de leur personne. Stéphanie trouve qu'ainsi la femme se ment à elle-même et elle se laisse manipuler.

C'est classique : lui<sup>97</sup> il veut, elle ne veut pas. Cette situation amène comme conséquence que la femme va se laisser faire pour avoir la paix. C'est une situation où les femmes croient que si elles veulent avoir la paix, elles ne peuvent pas dire « non ».

*Tout ce que tu as à faire, c'est d'ouvrir les jambes... Voyons, ce n'est pas si difficile que ça. Ça m'est déjà arrivé, puis je me sentais tellement coupable, qu'après je me disais : Comment peux-tu te laisser faire ça?* (Karine)

*Pour qu'il me foute la paix, je lui disais : bon viens, je vais me coucher sur le dos, je vais m'écartiller, vide-toi, puis dépêche... Je lui disais ça carrément comme ça, puis tu sais, j'en avais quasiment le goût de pleurer là, pendant que ça se faisait... Puis je vivais une culpabilité à l'intérieur, je me disais que même, j'étais en train de me prostituer...* (Carole)

La manipulation, le dénigrement, la parole, la peur les ramènent à ces vécus difficiles. Ces femmes ont gardé par et dans ces vécus l'équilibre, comme un « funambule sur un fil », dans *des situations qui restent à définir par après*. Et quand l'argent s'y mêle, la femme dit souvent « oui », quand elle sait qu'elle devrait dire « non ». Mais elle est habituée à cette situation-type. Cela devient sa manière de

---

<sup>97</sup> La masculinisation des termes rend plus facile la lecture.



vivre sa sexualité. La femme qui se prostitue, le fait souvent à partir d'une relation qui pose cette situation-type comme « normale ».<sup>98</sup>

### **Dire oui par peur**

Il y a des peurs qui retiennent ces femmes dans cette situation-type. Voilà quelques-unes que les femmes ont identifiées : la peur du rejet, la peur de ne pas être aimée, la peur de l'inconnu, la peur de la solitude, la peur de changer de situation, la peur de mourir parce qu'il y a des menaces, la peur de se retrouver toute seule sans amour, la peur d'élever les enfants toute seule sans père, la peur d'être seule économiquement et de ne pas y arriver, etc. Les femmes craignent aussi de se faire manipuler par d'autres qui leur donnent des conseils. Il y a beaucoup de contextes différents, mais leur crainte est là.

Quand cela fait trois semaines qu'une femme dit « non », le soir même, elle peut dire « oui » parce que sinon, demain, l'homme s'en va ailleurs ou demain il n'apportera pas sa paye ou bien demain il va taper sur les petits pour se venger. La femme le laisse faire parce qu'elle a des peurs. Elle peut connaître sa peur. Les participantes disent que c'est important de *connaître sa peur*, de vivre avec sa peur et aller dans le sens de l'accepter, de l'appivoiser : vivre la peur mais, de ne pas être faible là-dedans et le reconnaître.

Ces femmes ont laissé faire aussi parce qu'elles ont vécu cela en relation avec un modèle de la normalité, un modèle que la mère a pu donner, un peu comme si c'était la croix, le calvaire qu'elles devaient porter. La peur va de pair avec ce modèle-ci.

*Ce bord là, je ne le connais pas. Mais, si je m'en vais, c'est peut-être plus angoissant de le lâcher.*  
(Jacinthe)

*Je sentais que l'autre prenait énormément de pouvoir sur moi, sur la totalité de ma personnalité. Ses menaces me faisaient de plus en plus peur et il était un moment donné, où j'étais endurcie. Je marchais sur des œufs à chaque jour.*  
(Louise)

### **Dire oui par devoir**

Plusieurs femmes se retrouvent devant le *devoir d'aimer* l'Autre à n'importe quel prix, et cela c'est une obligation. C'est une question de définition de la sexualité, en termes de ce qui est normal/correct et de ce qui est pas normal/pas correct. Dans ce contexte, normaliser la sexualité, c'est faire des concessions. La femme reprend les attentes sociales et familiales, puis elle ne s'écoute pas, plus

<sup>98</sup> Cela réitère la thèse de l'étude de Hodgson, *Games Pimps Play; Pimps, Players and Wives-In-Law* (1997).

réellement. À Louise, on lui a déjà dit à vingt et un ans, «bien voyons, fait des concessions». Donc, les femmes ne se séparent pas à la moindre difficulté, « nous, on est faite solide, ben oui... »

*À la vie, à la mort! Plaire à son conjoint! Le fait que tu es une conjointe, que tu sois mariée, c'est comme si c'était la normalité. C'est l'éducation ou ce qui est véhiculé dans l'éducation, que l'on peut avoir eu comme modèle. Qui a toujours vu sa mère coucher avec son mari et l'entendait dire non, mais l'entendait faire la chose, elle aussi va croire que c'est comme ça que ça marche. (Stéphanie)*

Selon ces femmes, la normalité est une convention sociale qui de nos jours, peut changer d'une personne à une autre. Mais au niveau de la sexualité, il y a encore des conventions que l'on garde en place et cela, surtout, sur les écrans omniprésents de la télévision et de l'Internet. Ce qu'elles prônent fait mal aux femmes.

*Je ne sais pas, mais à chaque fois que l'on parle de sexualité dans notre société, c'est toujours beau, c'est donc le fun et tout le monde s'attend que l'on a hâte à ce soir. Mais, la réalité... (Jacinthe)*

Il y a aussi, pour la femme, le devoir d'être en *cohérence éthique* avec ses valeurs normatives. Alors, pour elle, cela revient à une question d'honnêteté et de pardon : donner toutes les chances à l'Autre, tout en sachant que cela va revenir dans les mêmes patterns, encore et encore. La femme lui donne toutes les chances jusqu'au moment où c'est fini : il n'y a plus aucune chance à donner, c'est assez clair, puis la femme sait que si elle continue, elle va se détruire, si le processus n'est pas déjà commencé. Il y a un changement de direction : là c'est moi. La femme se met enfin comme priorité. Elle se valorise.

*À un moment donné, tu ne lui donnes plus aucune chance. Mais, j'ai essayé tout ce que j'ai pu. Là, je me donne une chance à moi, puis me semble que si j'étais restée une journée de plus je mourrais. C'était clair. (Louise)*

### **Dire oui par faiblesse ou par force**

Suis-je forte ou faible? C'est la grande question que les femmes vivent dans leur chair et dans leur âme.

Être dans une relation où on devient définitivement trop faible. La faiblesse oblige les femmes à rester, à poursuivre la relation. Elles auraient aimé avoir eu la force d'éviter cette faiblesse, comprendre plus vite et être ce qu'elles sont maintenant, sans avoir eu à passer par là. La faiblesse, pour Louise, c'est l'usure, l'épuisement psychologique et physique. C'est l'étouffement de soi.

*Quand on est vulnérable, on est plus faible, puis on donne des pouvoirs. Et y en a certains qui vont manipuler beaucoup, ils vont t'offrir des choses pour essayer de t'avoir pour coucher avec eux autres. C'est comme moi, ce qui m'arrive. J'ai décidé, je me suis mis les pieds à terre, j'ai dit : c'est assez là. Je ne dis pas comme j'ai besoin de respirer là, je me sentais étouffée.* (Nicole)

Mais, quelque part, faut-il être forte moralement et physiquement pour rester et endurer ça jour après jour ? - *questionne Karine.*

*Que l'on a la force de sortir, on sort. Je ne sais pas si j'ai été faible dans cette période de ma vie, mais j'ai plus de force pour m'en sortir et d'ailleurs on peut faire un grand bout. On glisse dans des choses que l'on doit vivre sans jugement. Je suis là parce que je vis là, je ne peux pas passer à côté. Oui, je pourrais. Ça me donne des forces, ça me fait connaître celle que je suis. Je suis plus forte ou si je suis plus faible?* (Jacinthe)

Ces femmes négocient avec elles-mêmes: « encore six mois où tu ne dis rien », « tu fais la paix pour le moment » ou « tu ne vas dire pas non quand les enfants sont à côté » ou encore « bien ce n'est pas cette année que je vais le quitter, je vais attendre que les enfants soient arrivés à un certain âge », etc. La femme se donne la permission de laisser l'Autre avoir le dessus sur elle. Elle se met dans une situation de faiblesse par rapport à l'Autre, mais il lui faut beaucoup de force pour faire ceci. Cette contradiction fait partie du cheminement de ces femmes.

Comment ai-je pu lui permettre d'avoir un si grand pouvoir sur moi? C'est une autre question qui est un point de convergence. La femme s'endurcit. Toutes les participantes pensaient que la notion de force c'était d'être capable d'en prendre. Mais se donner une autre définition de la force, c'est tout un apprentissage.

*Le gars qui court après, c'est pesant, c'est chiant. La journée où on se réveille, puis que ses forces refont surface, bien là, ça suffit, on se sort de ça. Puis on retrouve ce que l'on était avant nos forces, nos états : (quand) on va se fermer les yeux avec tes convictions qui étaient véhiculées. On est faite tough!* (Stéphanie)

Un cercle vicieux s'installe et c'est de plus en plus serré. La femme devient isolée dans cette situation-là. La manipulation devient de plus en plus insidieuse. Avec qui peut-elle en parler? Elle peut difficilement partager avec les autres sa honte de vivre cette contradiction devenue cercle vicieux.



*Tantôt on parlait d'homme, mais j'ai vécu ça avec une femme, puis j'ai été violentée, agressée. Je pense que dans ma tête je voyais que... Tu disais tantôt l'expression « se vider ». Moi, j'avais presque la même, pour avoir vécu des relations sexuelles avec des hommes. J'avais jamais autant vécu*

*d'agressivité avec un homme qu'avec une femme. J'avais vraiment l'impression que j'étais une femme objet carrément. J'achetais carrément la paix, c'est ça... Je mangeais une volée, c'est ça.... J'absorbais carrément les coups. C'est clair. Je pense que la sexualité peut basculer. Je ne sais pas si c'est l'instinct ou le devoir.*  
(Louise)

Au-delà de la force et de la faiblesse, la femme en prend jusqu'à ce qu'elle ne soit plus capable d'en prendre, jusqu'à ce qu'elle ne veuille plus être vulnérable, faible. Puisque quand elle est vulnérable, elle se *tasse* devant l'Autre. Arriver ainsi au point où elle ne veut plus se tasser devant l'Autre. Là, la force d'en prendre devient force d'affronter l'Autre. La force change de direction. La femme apprend à se positionner et utiliser sa force pour elle.

*C'est comme le concierge, il me disait : tu es vulnérable, tu es vulnérable... Moi je ne veux pas être vulnérable, parce vulnérable c'est vraiment faible. Puis c'est à nous autres d'être capables d'affronter et de faire face à la personne. C'est d'être forte là dedans pour que l'on finisse par tourner la page, puis que l'on essaye d'oublier ça. Comme je me dis là : je m'en vais, je donne mon mois de notice, je m'en vais à la fin du mois, puis je vais me chercher un autre logement.*  
(Nicole)

Peut-on retomber là-dedans? Jamais, l'affirme Louise; à l'opposé, Jacinthe croit que certaines femmes vont vivre ce genre de relation toute leur vie. Qu'est-ce qu'y rend la femme si vulnérable à cette pression-là? Encore et encore, la femme peut se mettre dans une situation où elle va accepter de *donner sans recevoir* et baisser ainsi sa limite. Qu'est-ce que cela lui fait? Si la femme a accepté de revivre cela, à nouveau, cela lui crée quel vécu, quel questionnement, quel dilemme?

*Bien ça arrive. Moi, je suis retombée là-dedans. C'est comme une porte: au moment que je vis la situation, ça va nous péter en pleine face de vivre ça. Mais, une personne peut être faible dans cette situation-là, puis là, elle va tomber plus qu'une autre personne, comme moi, je ne suis pas tombée juste une fois.*  
(Nicole)

### **Dire oui par dépendance ou par dépendance affective**

Une femme peut être dépendante à la drogue, à l'alcool, à la sécurité, etc. ou bien elle peut être dépendante de l'affection qu'elle recevrait éventuellement d'un homme, au point où elle entrera dans n'importe quelle relation par solitude, par peur d'être seule, par ennui, pour échanger des émotions à tout prix et se sentir ainsi vivante, etc. Stéphanie déclare qu'elle est victime de sa propre dépendance : quand elle était plus jeune, elle croit avoir manqué de respect envers elle-même. Elle a vécu la prostitution. Elle avait une dépendance à la drogue et à l'alcool et elle s'est servie de sa sexualité pour combler ces besoins-là. Elle s'en est sortie et elle en était fière. Tout allait bien jusqu'au jour où elle

s'est trouvée en couple à cause de sa dépendance affective, ce qui pour elle était son besoin d'avoir quelqu'un dans sa vie, à donner sans recevoir et se *tasser*. « Aimer » ainsi des hommes en série et vivre des histoires d'un soir à n'en plus finir. Pour elle, cela est rendu plus facile par le fait d'être une « belle femme ».

*J'ai besoin d'un gars, j'ai besoin de sexe, j'ai besoin pour combler un vide affectif. On a des besoins à combler, puis on décide volontairement parmi les choix pour combler le vide. Puis après coup, tu te rends compte que ça t'a blessée plus que les autres fois, jusqu'au temps, justement, que quelqu'un te dit : bon, aujourd'hui c'est fini.*  
(Stéphanie)

Nicole parle du piège dans lequel elle retombe sans cesse : relation sans respect, la coke, la dépression, les pilules, les idées suicidaires. C'est pourquoi Louise, appelle la réponse à cette dépendance : *un petit cadeau empoisonné*.

Mais est-ce que ça doit être nécessairement négatif? La femme peut se réveiller le lendemain matin, faire un état de compte et alors elle peut voir cela différemment. Son choix peut être vu, par elle, différemment de la veille.

*Quand moi, je décide d'avoir une aventure d'un soir, moi je ne me respecte pas là-dedans. Puis pourquoi ce soir là, après trois fois, je trouve ça normal? J'ai décidé que je suis toute seule, je crois que c'est normal.*  
(Stéphanie)

***En bref : dire oui quand on voulait et on pensait devoir dire non***

Poser des actes sexuels pour faire plaisir à l'autre, c'est accepter le non respect de sa personne. La femme vit cela comme un funambule sur un fil. Elle y est habituée Elle le fait souvent à partir d'une relation qui pose cette situation-type comme normale :

- par *peur*, d'où l'importance de connaître sa peur;
- par *devoir*, ce qui correspond à une certaine convention sociale et/ou à la cohérence éthique avec ses propres valeurs normatives;
- par *faiblesse* ou par *force* dans une négociation avec soi-même pour que la force d'en prendre devienne force à utiliser pour soi.

**4.2.2.2 Se sortir pas à pas de la situation *se tasser***

Partir, quitter la relation c'était le *dernier* pas que les femmes envisageaient de faire. Le *premier* pas envisageable, c'est de déconstruire la peur, la dépendance, etc. Stéphanie s'en est sortie, à partir du moment qu'elle a pris conscience de ce qu'elle vivait.

Voici quelques *questions* que les femmes se posent pour comprendre ce premier pas : Est-ce que c'est parce que la femme est forte qu'elle se permet de vivre cette situation-là ou est-ce que parce qu'elle est faible? Qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné, elle dépasse la peur, la dépendance, le devoir? Comment fait-elle cela?

### **Décider où est sa limite**

Selon ces femmes, il faut d'abord accepter qu'on a une limite. Toute femme a une limite, des limites. Francine trouve qu'elle se donne une limite, quand elle décide que « c'est là, la limite », que « là c'est assez ». Ce qui ressort de leurs paroles, c'est que se donner une limite c'est:

1. *reconnaître*, d'abord, que l'on en a une: « moi, je ne veux plus vivre cette situation-là », parce que si je la vis je vais avoir mal et avoir mal c'est souffrir;
2. ensuite, c'est à la femme elle-même, de poser sa limite : se donner des limites à soi-même, à ses propres agissements, si elle ne veut plus que cela se reproduise. Mais, pour y parvenir, il faut qu'elle apprenne à le faire, pas à pas:
  - *à se considérer, ce qui veut dire s'accepter avec ce qu'elle a déjà vécu et avec ses possibilités;*
  - *faire la différence entre ce qu'elle ressent avant et après la situation sexuelle;*
3. *en parler* à l'Autre ou à un Autre qu'elle-même. *Prendre* cet Autre comme *témoin*, comme point de référence et partager ainsi ce qu'elle a vécu, ce qui lui permet de se rassurer et de se positionner à l'extérieur d'elle-même:
  - d'abord penser pour le dire;
  - ensuite, trouver les modalités pour le dire. Une de ces modalités c'est d'aller chercher de l'aide et de la compréhension pour parler plus facilement, ne pas avoir peur de ce que vont dire les autres.

**La limite est celle que la femme décide de poser comme telle.** C'est la barrière, la frontière qu'elle pose pour arrêter ce qui lui fait mal, ce qui est assez ou trop. Les femmes disent que c'est une question de santé sexuelle, puisque cela permet de retrouver leur intégrité, leur entièreté. La femme peut ainsi s'estimer soi-même, aimer bien ce qu'elle est. Certaines de ces femmes avaient perdu cette estime de soi et d'autres ne l'ont jamais eue. Mais, pour identifier une limite, il est nécessaire d'accepter d'avoir peur et être honnête sur ce qu'on ressent. La femme comprend ce qu'elle est dans le moment présent,

maintenant, sans parler de reconstruction. C'est une « chasse aux démons » qui est démarrée, afin que la femme commence sa démarche pour se changer elle-même.

*Il faut se mettre une limite, sans ça c'est pareil comme si on avait pas de fin, on se fait re-poigner là-dedans. Ça peut être dans deux ou trois mois, peut être dans deux ou trois ans... c'est dans un an. Je suis rendue à (X) ans. J'aimerais ça vivre, j'aimerais sortir des alentours où j'habite présentement. Je veux sortir de ce secteur-là. Quand tu sors dans la rue, puisque tu te fais dire, là : tu fais-tu des pipes? Ça fait trois ans et demi que j'en fait plus de prostitution. (...) Souvent, tu sais, c'est dur de s'en sortir. C'est difficile, on ne sait pas comment s'y prendre.* (Nicole)

*Tu dis, par amour on est pas obligé de tout subir. Par toi-même, tu dis : mes limites sont là. Ça ne se fait pas dans une journée, il faut que l'on regagne l'estime que l'on a perdue dans le fond.* (Francine)

### **Transformer son expérience en apprentissage**

Il est important de ne plus se fermer les yeux. Transformer son expérience douloureuse en qualités, permet à la femme qui a accepté de *se tasser*, de s'en sortir. Et la femme se rend compte qu'elle a des qualités parce qu'elle est passée par là et ce sera grâce « à ce vécu-là », qu'elle aura la force qu'elle a aujourd'hui. Mais passer à *travers ça*, c'est la traversée du désert : il lui faut se trouver des points de repère.

*J'ai une bonne écoute, une bonne sensibilité. J'ai encore peur, mais cette peur-là je suis capable de la canaliser avec honnêteté, sans des secrets dans la peur. J'accepte d'avoir peur, j'accepte de partager beaucoup plus facilement maintenant que je libère. J'accumule pas maintenant que ma compagne, ma conjointe, on est capable de dire à tous les niveaux. La personne que j'ai été pendant cinq ans, on dirait que j'ai l'impression qu'on aurait dit qu'elle était morte. J'ai même de la difficulté à penser que j'ai vécu ça.* (Louise)

Souvent, c'est comme si la femme quittait cette personne qui ne la respectait pas et lui faisait du mal, sans pour autant quitter la situation sexuelle qui lui faisait mal. En fait, elle pouvait changer de partenaire, mais elle gardait toujours le même type de situation, puisqu'elle la choisissait encore et encore.

*Si je n'ai pas appris cette fois-là, toutes les fois que ça m'est arrivé... Il a fallu que je lui dise que je n'étais pas prête, puis, même j'ai essayé de lui expliquer que j'étais pas bien, bien forte sur la sexualité. Je ne suis pas intéressée, je suis comme froide à l'intérieur après tout ce qui m'est arrivée, là. Ça a comme réduit, c'est moins fort qu'avant. C'est comme coucher avec un homme là, ressortir avec quelqu'un d'autre, je ne sais pas, pour me faire rembarquer dans cette situation-là encore, parce que c'est douloureux, puis c'est nous autres qui vivons avec ça.* (Nicole)

L'apprentissage dont les femmes parlent c'est d'apprendre à partir de *leurs essais et de leurs erreurs*. La première fois que cela « arrive » à une femme, elle ne voit pas pourquoi on lui achète les choses. « Cela lui prend plusieurs fois », elle met du temps à voir que les cadeaux qu'on lui offre, c'est la contrepartie d'un marché dont elle constitue la monnaie d'échange: « il nous achète des choses, mais en échange il veut coucher avec toi ». Puis finalement la femme comprend. Alors elle doit travailler sur elle, quand elle a de la peine, pour ne plus avoir de la difficulté à s'accepter telle qu'elle est, avec ses peurs et ses douleurs. Elle doit finir par sortir de soi, comme dit Nicole, « le méchant à l'intérieur ». Alors, apprendre devient, pour ces femmes, une question de survie.

Nicole a appris qu'en recevant des cadeaux de son concierge, elle se met dans une situation où elle ne peut pas dire « non ». Maintenant, elle le *voit venir*, mais avant, elle ne le voyait pas. Avec l'expérience qu'elle a maintenant, elle peut le lui dire avant qu'elle soit *embarquée*. Louise dit avoir *répété* longtemps les mêmes erreurs et utilisé les mêmes stratégies qui ne marchaient pas.

Les femmes doivent aussi *invalidier* leurs mythes, comme les croyances que *l'Autre va changer* ou que lorsque la femme sera *arrivée au bout*, après, il n'y a plus rien. Annie sait maintenant que « l'amour ça ne change pas tout ». La femme apprend qu'elle ne peut pas changer l'Autre. Elle l'apprend et comment elle l'apprend c'est important, pour elle. La femme bâtit sa force en apprenant qu'elle peut *faire des choix* et que c'est là un droit qu'elle peut exercer.

*Je sortais avec des personnes qui avaient de gros problèmes... de drogue. (...), moi je voulais aider ces personnes-là. Je me sentais bonne d'aider les autres comme ça. À aider les autres, je me rends compte que c'était du monde qui ne s'aidait pas du tout, parce qu'il ne faisait que s'appuyer sur moi. La journée où j'ai compris ça, je ne pense pas que je retournerais avec quelqu'un, mais quand je ne le comprenais pas encore ça, c'est que je me ramassais avec ce genre de personnes. (Marlène)*

Marlène voulait aider l'Autre à changer, en faisant le travail à sa place. En fait, quand la femme agit ainsi, elle veut contrôler cet Autre et le rendre pareil à l'image qu'elle veut avoir de lui, même si celui-ci ne veut pas être pareil à cette image que la femme veut mettre en place.

Apprendre, pour ces femmes, c'est comprendre, plus vite qu'autrefois, quels sont les comportements qu'elles posent et qui les amènent à *se tasser*. Mais, une question s'impose: est-ce que la femme aurait voulu comprendre, aurait pu comprendre ce qu'elle vivait et qui elle était, sans avoir passé par ces situations-là?



## **Dire non**

Ce qui permet de dire non, c'est quand la femme en a assez, quand elle trouve ainsi sa limite. Elle se donne alors la permission de dire « non » à certains avantages, à certains désavantages. Elle met plutôt ses valeurs et ses choix en évidence :

- avoir la paix, mais pas à n'importe quel prix;
- refuser d'être un objet;
- ce qu'elle veut apporter à ses enfants;
- prendre en considération la richesse intérieure de sa subjectivité qui est plus importante que l'argent.

La femme se fait souvent « poigner » dans la prostitution par des partenaires. Nicole essaie d'être positive, d'être forte là-dedans, elle pleure parfois, elle lui dit « la vérité » sur son vécu. Mais le partenaire met de la pression, il paye des choses...

*Ce qu'ils essayent de faire au début, c'était toujours à dépenser de l'argent sur moi et essayer de m'acheter. On est pas des objets. Moi, je n'avais pas d'affaire à accepter ça, à me faire acheter avec son argent. Fait que, moi, j'ai tout mis un stop à ça. Puis comme là, il y a trois jours qui me donnait des affaires, puis je lui ai dit que je n'étais pas bien, qu'il vienne reprendre ses affaires, que je voulais avoir la paix... Là, je me suis mise dans la drogue, la boisson, c'est comme si je voulais me laisser aller là, comme si j'étais tannée de la vie. Des fois, c'est pour écœurer, continuer de pas voir ça, ce que l'on voit pour nous autres... Se faire traiter de la sorte... (Nicole)*

## **S'aimer et vouloir**

Voilà donc deux points de convergence identifiés lors des rencontres. Ces neuf femmes se regardent agir. À certains moments, elles se voient plus fragiles puisqu'elles manquent de perspective. À d'autres moments, elles se voient « tannées » qu'on leur manque de respect et de « ne pas pouvoir prendre du temps pour elles-mêmes, mais juste pour les copains ». Quand les femmes sont au *bout de leur rouleau*, quand elles ne s'aiment pas et ne s'estiment pas elles-mêmes, la seule autre direction, la seule alternative c'est un virage à 180 degrés afin d'aller dans l'autre sens: prendre le temps de se connaître, de se comprendre, de s'aimer. Cela prend de la volonté, ce qui fera partie de la force qu'elles accumuleront pour réussir de s'en sortir et pour se débarrasser de leurs peurs.

Ces femmes pensent que toutes les femmes ont la force de s'en sortir, il faut juste qu'elles en aient la volonté. Mais bien des fois, les femmes manquent d'estime de soi ou elles n'ont pas la volonté de s'en sortir.

Ça prend de la volonté aussi, puis des fois, ça nous manque quand il n'y a pas personne autour de nous pour nous remonter, puis c'est là que c'est difficile parce que l'on est toute seule. (Nicole)

Le moment d'être efficace arrive et tout, même la violence, peut participer à rendre la femme au bout et la faire agir pour soi. Cela prend beaucoup de détermination et, selon elles, il n'y a pas plus efficace qu'une femme qui est éccœurée. Quand la femme touche le fond, c'est là où elle dit « non ». Elle se donnera le droit de prendre les moyens qui vont lui faciliter une lecture de sa propre réalité, qui se fera à son seul avantage. Cela élimine, selon Louise, les personnes qui entourent la femme et qui soutenaient ce type de relation objectivisante.

S'aimer et vouloir, c'est aussi une lutte : c'est lui ou moi. Stéphanie souligne une tangente qu'il faut démanteler : que « on peut être forte et ne pas avoir de volonté » et utiliser cette force contre soi.

Il est important, pour ces femmes, de reconnaître ce qui se passe à l'intérieur de soi et de le prendre en considération. Le dire et se dire, qu'elles sont « cette beauté » et qu'elles veulent la protéger, la préserver puisque c'est leur âme. Ne pas se laisser envahir par l'Autre. Quand la femme décide de se laisser manipuler, de se laisser aller, elle laisse l'Autre prendre ce qui lui appartient. La femme doit apprendre à sauvegarder ce qui l'habite pour le partager avec qui elle vit une relation d'échange réciproque (donner et recevoir).

*Le premier coup, le deuxième coup, le petit cadeau, puis on se laisse embarquer. Une zone d'inconfort. Je me connais, puis là, bon je vais être capable de vivre ça. Je ne laisse plus personne s'approcher pour qu'elle puisse prendre ça. Le jour où j'ai mis ça au clair, bien là, ça a été le jour où j'ai du pouvoir sur ma vie.* (Louise)

*On reprend le dessus, on reprend l'estime de soi que l'on avait perdue. Tu te dis : ce n'est pas grave. Mais là tu reprends le dessus. Puis dans le fond, tu te dis que non j'existe comme être humain à part entière : j'ai mes attentes, j'ai mes besoins. Tu ne peux pas te laisser écrasée toujours. À partir de là, tu peux sortir des vieux patterns dans lesquels tu étais embarquée, pour te sortir de la zone grise dont on parlait.* (Francine)

Ces femmes disent que protéger et préserver leur beauté, leur âme, leur intériorité, ce qu'elles sont, c'est de ne plus entrer dans des zones grises. Là, elles se pensent être plus fortes qu'elles le sont et elles se retrouvent incapables de gérer des choses difficiles à vivre. Et plus la femme se pense plus forte qu'elle l'est, plus elle se retrouve dans ces zones grises. Et elle se rend compte qu'elle paie bien

cher pour se retrouver là et que c'est encore plus difficile de remonter après. La femme doit se « vendre » cela à elle-même pour se convaincre.

*On a un mental assez convainquant dans des situations comme ça. En se disant que ce n'est pas mal ou ce que tout cela peut t'apporter, parfois on a l'illusion que cela peut nous apporter quelque chose.*  
(Stéphanie)

Quand ces femmes vont volontairement dans cette zone grise-là, ce n'est pas toujours dû à une agression, alors cela doit leur apporter quelque chose. Qu'est-ce qui fait que la femme accepte d'entrer là-dedans? Elle dit « non », mais pour faire preuve de souplesse, etc., elle peut baisser les épaules et nuancer la situation.

### **En bref : se sortir pas à pas de la situation se tasser**

Donc, les étapes vécues que ces femmes ont identifiées sont claires :

- *décider où est sa limite* commence par l'accepter : c'est la frontière qu'elle pose pour arrêter ce qui lui fait mal;
- *transformer son expérience en apprentissage* en ne plus fermant les yeux et en regardant les qualités qu'elle détient pour avoir passé par là, et cela par essais et par erreurs;
- *dire non* puisque la femme se donne la permission d'avoir une limite;
- *s'aimer et vouloir* ne pas se laisser envahir par l'Autre, afin de ne plus rentrer dans des zones grises.

### **LE POINT SUR: la situation sexuelle se tasser**

*Se tasser* est le propre d'un rapport prostitutionnel, où la femme se retrouve pour faire plaisir à l'Autre. Et cela, par peur, devoir, faiblesse ou force, ou bien par dépendance, dont la dépendance affective et/ou la dépendance économique, etc.

C'est classique : *lui, il veut, elle ne veut pas*. Elle dit oui, quand elle veut et devrait, selon elle, dire non. Elle rentre dans une zone *grise*. Mais elle est capable d'en prendre et elle se *tasse* devant l'Autre. C'est là sa force, que la femme doit apprendre à utiliser pour *elle* et non plus contre *elle-même*, ce qui la rendrait encore plus vulnérable.

C'est pourquoi, la femme se doit de *se sortir* de cette situation. Au bout du rouleau, c'est le sentiment d'écœurement qui lui sert de base à sa lutte avec soi-même et avec l'Autre, pour apprendre à ne plus *se tasser*. Pour cela, la femme doit se trouver des points de repère pour traverser ce désert : ce sont ses propres limites.

### 4.2.3 Ce que veulent les femmes par rapport à leur sexualité

Après avoir défini ensemble la sexualité et la prostitution et avoir décortiqué la situation sexuelle *se tasser*, caractéristique de la prostitution, les femmes identifient ce qu'elles veulent par rapport à leur sexualité. Ensuite elles pourront aborder le vécu au cœur de leur sexualité : être ou ne pas être un objet sexuel.

Le plus important, pour ce groupe de femmes, c'est d'être capable de poser et de *garder leurs limites* sans les outrepasser. Voilà quelques limites importantes qui ont été identifiées:

- ne pas faire ce qu'on ne veut pas faire, pour le seul motif que l'Autre le veut;
- ne pas aller pas plus loin que ses propres limites (c'est une bonne sexualité);
- ne pas vouloir faire quelque chose qui est contre son gré, ses principes, sa morale;
- ne pas *rembarquer* dans l'ancien pattern d'objet sexuel;
- ne plus s'oublier;
- tenir compte des enfants qui vont finir par se rendre compte du milieu dans lequel ils vivent;
- *se faire prendre ou de prendre l'Autre pour acquis, de ne plus avoir à le/la charmer.*

Ces femmes se proposent aussi quelques *principes* de base :

- si un jour j'ai envie, puis que tu n'as pas envie, je respecte que tu puisse être fatigué pour x raisons, si c'est moi ou autre chose; et si moi je ne veux pas le faire, bien j'exige le même respect;
- ne plus céder aux menaces genre « je te quitte ».

Elles ont aussi des *attentes* pour l'avenir et cela surtout par rapport à une relation avec un Autre :

- faire l'amour beaucoup plus souvent,
- continuer la même relation harmonieuse,
- faire apparaître un homme dans sa vie,
- développer un côté romantique,
- ôter d'autres principes et règles « dans une relation qui est toujours aussi respectueuse, puis saine, complice»,
- être soi-même, sexuellement.

*Je rêve, avec une baguette magique, de rencontrer un homme qui va savoir ce que j'ai vécu et qu'y va vouloir m'aider à comme passer à travers ça. Puis je me suis rendue compte... Moi, mon ex j'ai sorti pendant trois ans, il savait, je l'avais mis au courant pour être honnête avec lui, puis quand il me l'a dit, quand ça a été terminé au bout de trois ans, il m'a dit qu'il avait jamais accepté ça, que c'est pour ça qu'il avait agit comme ça envers moi. Il me disait qu'y avait compris, mais que dans le fond, il avait pas vraiment accepté, là. C'est en travail présentement, c'est en composition cette page-là. Cette page-là de mon livre est à revenir plus tard. (Stéphanie)*

Mais c'est difficile pour une femme, de dire qu'elle a été prostituée ou danseuse, « parce que les jugements viennent avec ». Ce n'est pas quelque chose qu'une femme va dire facilement à quelqu'un pour un « trip d'un soir ». Mais il peut lui arriver à le dire aussi.

Une volonté commune des participantes, c'est de se sentir en sécurité et en harmonie, maintenant. C'est une **relation** qu'elles veulent :

- 1 Se donner dans une liaison qui ne sera pas que sexuelle, dans la réciprocité.
- 2 Maintenir leurs propres limites et les faire respecter. Elles identifient ainsi plusieurs étapes :
  - *décider* de ne plus faire plaisir sans se soucier de soi et sans poser ses limites;
  - *détecter* ce pattern et ne plus l'accepter afin de ne plus le vivre à nouveau;
  - *assumer* ce fait de ne plus faire plaisir, sans se soucier de soi;
  - *poser* ensuite cette action.
3. Vivre la complexité de la sexualité dans sa totalité : coté social, coté pouvoir sexuel, coté intimité qui inclut aussi la perception du côté sexuel du soi. Se libérer ainsi, dans le sens de s'abandonner dans une relation qui soit saine et harmonieuse et, qui ne soit pas juste un marchandage sexuel.

#### **LE POINT SUR: ce que veulent ces femmes par rapport à leur sexualité**

Ce que ces femmes veulent par rapport à leur sexualité, c'est une relation avec l'Autre, où elles peuvent garder leurs limites, sans les outrepasser et où il y a comme principe de base commun, la réciprocité du respect. Ce qui leur permettrait de combler leurs attentes.

#### **4.2.4. Être ou ne pas être un objet sexuel**

Cette réflexion porte sur la compréhension du fait de se vivre comme objet sexuel, ce qui comporte une contradiction de base: avoir du pouvoir comme objet sexuel. Ensuite, regarder ensemble de quelle manière ces femmes ont travaillé afin de ne plus être un objet, ce qui les a amenées à saisir un pattern

de base de leur sexualité : faire plaisir à l'Autre, sans se soucier de soi et sans poser des limites. Pour finalement discerner une stratégie commune utilisée pour ne plus être un objet: la situation « en miroir ».

#### 4.2.4.1 Être un objet sexuel

Chacune des femmes présentes s'est sentie, à un moment donné de sa vie, comme un objet sexuel.

Qu'est-ce que c'est un objet sexuel? Quand on parle d'objet sexuel, est-il important de revenir sur les modèles de sexualité que l'on a reçus? D'où a-t-on tiré ce modèle? Comment ce modèle d'objet sexuel est-il arrivé dans notre vie? Est-ce que c'est la société, est-ce que c'est notre mère, est-ce qu'il nous a été imposé par un Autre, ou est-ce notre propre choix?

Souvent c'est un partenaire, qui traitant la femme comme un objet sexuel, lui enseigne que sa sexualité c'est de **faire plaisir à l'Autre, même si elle ne le veut pas**. Ce même partenaire peut introduire la femme à la prostitution informelle, où elle sert d'objet d'échange (avec ses chums à lui ou bien pour boucler ses fins de mois à elle).

*Dans le passé, j'ai vécu comme un objet sexuel, j'ai fait plaisir à mon partenaire, sans me soucier de moi, au point qu'à un moment donné il y avait plus rien qui me dérangeait. Je ne veux plus que mon partenaire m'oblige à faire ce que je ne veux pas faire, je l'ai déjà fait, mais plus jamais. Maintenant, être plus prévoyante et détecter si des situations comme ça arrivent. Des fois, je le réalise après, puis c'est trop tard là, c'est comme revenir en arrière, c'est plus difficile. Si je pouvais toutes les détecter avant... Il me semble que j'en ai appris, mais il m'en reste encore à apprendre! (Francine)*

Annie regarde toute la lignée de son conjoint et voit des femmes qui étaient des objets sexuels, « pas grand-chose ». Son chum est « moins pire que le père et le grand-père ». Elle se trouve obligée de lui dire : «non, quand tu veux pas, tu ne veux pas».

Stéphanie décide d'elle-même de s'offrir comme objet sexuel, sans avoir eu la pression d'un homme ou un modèle d'objet sexuel dans sa famille.

*C'est moi, qui me fait ces cartoons-là dans ma tête: tu sais c'est ça ta job, puis tu la fais par rapport à moi. La dépendance que j'avais vers la drogue a fait, qu'en sorte, je sois prostituée pour pouvoir continuer à consommer. Donc, pour moi c'était un moyen facile, mon corps c'était la facilité, pour moi, d'aller vendre mon corps. (Stéphanie)*

Les femmes trouvent qu'il y a des **modèles d'objet sexuel** partout : sur les panneaux, à la télévision, sur l'ordinateur, etc. Ce message que les jeunes filles reçoivent c'est que « le sexe, ça vend beaucoup ». Et cela s'est amplifié depuis que les participantes étaient plus jeunes. Peut-être que Stéphanie et Annie le voyaient moins avant, mais actuellement elles ne peuvent pas ne pas voir « les filles qui se passent les bières entre les jambes » et les promesses véhiculées: « bois de la bière, tu vas devenir hot ».

Pour les participantes, c'est de la compétition entre chaque femme et les autres. C'est l'homme, qui détient *la balance du pouvoir* :

- entre la femme qui sait s'affirmer autrement et refuse d'être un objet sexuel, et
- cette autre qui accepte de s'offrir comme objet.

L'homme va choisir celle qui s'offre comme objet sexuel parce que c'est peut-être son fantasme ou c'est son modèle de sexualité ou bien parce que c'est peut-être plus excitant, plus séduisant pour lui d'avoir un objet sexuel. Pourquoi est-ce que les hommes sont plus excités par un objet sexuel? C'est là la question. Pourquoi est-ce qu'ils veulent des femmes objets sexuels?

Les hommes, selon ces femmes, n'ont pas le même type de sexualité que les femmes. Et cela dans le sens que les femmes ont une sexualité plus émotive, alors que les hommes, sans pour autant être dépourvus d'émotions, seraient plus axés sur la génitalité. Leur éducation et ce qu'ils voient dans les messages publicitaires, depuis qu'ils sont jeunes, font qu'ils sont bombardés de ces images de « filles qui se passent les bières entre les jambes » ou de « filles les totos à l'air ».

*Les hommes riaient toujours quand on était toute petite. Bon là, les seins commençaient à nous piquer... Je ne me souviens pas d'avoir entendu les jeunes garçons se faire taquiner sur leur métamorphose physique, par contre, je me souviens : t'es tu fait une petite blonde? Là, on voit tout de suite l'écart, que le corps féminin est important, puis que le petit garçon, c'est sûr, la performance... « T'es tu fais une blonde? », « Tu as-tu une petite blonde? » Maintenant, on l'entend à la maternelle.*  
(Louise)

Certaines des femmes du groupe ont appris à être un objet sexuel, dans et par la prostitution. C'est le modèle de sexualité qui fonctionne dans ce domaine. C'est ce que l'on peut demander d'être à une femme. Mais y a-t-il du plaisir, à des moments donnés, à être un objet sexuel?

*Même si elles disent toutes qu'elles le font pour leur plaisir, en tout cas, tu viens tellement droguée! La plupart des filles qui vont se prostituer, c'est pour prendre de la drogue, parce que c'est un moyen facile de faire de l'argent vite. Fait que, tu es tellement droguée, que tu ne sais plus si c'est du plaisir ou si c'est de la job ou... Ça vient comme flou dans ta tête, là. Tu peux avoir l'impression... En tout cas, moi je trouve, tu peux avoir l'impression que tu as du plaisir, mais dans le fond, j'en avais pas pantoute. Si j'aurais pas été soûle de même je ne l'aurais jamais fait. (Marlène)*

Il était un temps où tout mis ensemble c'était pas « si pire », « ça passait mieux », « comme genre party ». Marlène trouve que « dans le fond ce n'était pas ça pantoute, on se faisait utiliser ». Sans faire nécessairement de la prostitution et s'afficher comme prostituée, c'est un moment à passer pour avoir de la drogue. C'est de l'ordre de la prostitution informelle.

*Il y en a beaucoup qui vont se servir de leur pouvoir sexuel pour consommer. Beaucoup de jeunes femmes qui vont sortir les hommes qui vont les ramasser. Ah, viens-tu faire la party après chez nous? Ça va sortir la cocaïne, puis après ça, tout le monde va être tout nu dans le lit, dans le bain. T'en perds. Tu ne te poses pas la question, du point de vue de la prostitution. Tant qu'à moi, tu sais ce que tu as à faire, parce que toi, tu sais ce que tu veux faire, tu veux sniffer, puis ça te prend de l'argent pour sniffer. Je l'ai fait jusqu'à temps que je veuille plus le faire. La journée où j'ai décidé que je le faisais plus, je l'ai plus fait, je suis sortie de ce milieu-là. (Stéphanie)*

Prendre cette décision de se sortir de la prostitution, c'est prendre la décision de ne plus être un objet sexuel. Pour ce faire, les femmes disent qu'il faut changer de milieu. Nicole se débat actuellement pour sortir du milieu et une autre femme se fait menacer par l'agence d'escorte, afin de reprendre son « travail ». Elle s'est réfugiée dans un abri pour femmes.

*C'est ça de ne plus être un objet sexuel : de ne plus consommer pour ne plus être obligée d'être un objet sexuel. (Stéphanie)*

Souvent, selon plusieurs participantes du groupe, la femme qui a déjà été objet sexuel, **conserve les comportements** d'un objet sexuel. Ces comportements appartiennent à la femme et en même temps ils sont le résultat des exigences des partenaires de la femme. De l'avis de plusieurs femmes, il y en a qui « ont le tour » pour manipuler et la femme ne les voit pas venir. Pour Stéphanie, cela dépend de l'interprétation qu'elle peut faire d'une demande venant d'un partenaire, si elle va être capable de faire plaisir à l'Autre dans le cadre de ses propres limites ou non. Cela dépend aussi de l'honnêteté de l'Autre et de la complicité qui est développée entre eux.

Une femme qui se vit comme objet sexuel va **s'oublier** et alors elle va dépasser ses limites. Au lieu d'arriver à dire soi-même « non, j'aime pas ça », même si elle ne veut pas « aller dans l'anal », par



exemple, elle va continuer pour faire plaisir à l'Autre. C'est là qu'elle devient objet, c'est là qu'elle s'oublie. À ce moment là, comme la femme a déjà réussi à passer par-dessus ses limites pendant un bon bout de temps, surtout si elle a commencé sa sexualité de cette façon là, elle n'a plus de nuances dans son vécu.

La première fois, quand une femme dépasse une ou plusieurs de ses limites, c'est comme si elle avait franchi une frontière. Ce qui paraissait être une transgression au début, paraît la fois d'après, plus normal. Elle croit que c'est « pas grave, elle est capable d'en prendre », nous dit Marlène. Donc être prise pour un objet sexuel, c'est aussi se faire réutiliser dans une relation, se faire manipuler et se faire embarquer dans ce pattern-là, encore et encore. Cela se réalise souvent par des chantages classiques :

- « si tu veux pas, c'est que tu m'aimes pas et c'est parce que tu m'aimes pas que tu veux pas »;
- « c'est ça là, si tu ne me fournis pas assez, je vais aller voir ailleurs ».

*Ils vont recommencer leur petit jeu. Quand il te fait prendre trois verres de vin, bien là, on est plus capable de la gagner. Bien, ils y vont, sans que tu t'en rendes compte. Des affaires de même. Tu as un souper, il y a plusieurs personnes, il sait qu'au troisième... Il sait qu'il est capable de t'entraîner où que toi tu ne veux pas aller. Il ne le fait pas... Toi, tu bois, tu bois : c'est ça que je veux... Mais, il va t'amener tranquillement à qu'est ce qu'il veut. Mais, quand tu te réveilles le lendemain, tu dis mon doux, je ne devais pas être là. Tu te dis : bien, tu vas lui en parler, il va dire c'est correct, je vais faire attention. Il fait un cercle, puis tu remarques dedans, puis tu ne le vois pas venir. Il va te remarquer encore dans ce qu'il veut. J'avais un partenaire. Qu'est ce que tu voulais que je lui apprenne? Je lui ai appris qu'aimer ne voulait pas dire souffrir. Pas nécessairement physiquement là, plus moralement. Là, ça va être dit que faire l'amour à trois, deux femmes, un homme ou le contraire, en tout cas, toutes des choses qui n'étaient pas moi, pour faire plaisir à mon conjoint, par amour... Plus maintenant, plus jamais, c'est ça que j'ai appris.* (Francine)

Ces vieilles images qui reviennent sont « pas mal mêlées ». Les femmes croyaient avoir enterré ces vieilles images qui ne reviendraient plus et qu'elles pouvaient les contrôler entièrement. Ce n'est pas clair comment les *sortir* sans que cela soit souffrant. Peut-être que la femme toute seule peut le faire, mais, là quand toutes ensemble parlent de ces sujets, les images et les douleurs rebondissent.

C'est par amour que la femme a appris que « faire plaisir c'est primordial dans une relation ». De là, à faire les quatre caprices de l'Autre, il n'y a qu'un pas. C'est la définition même de l'amour : « pour le meilleur et pour le pire ». Être prise pour un objet sexuel, nous dit Stéphanie, « on pourrait considérer ça comme le pire, puis il est gentil après pendant des jours ». Quand les femmes ont des *chums* qui leur

font mal, elles n'ont pas besoin d'étranger qui les assaille! D'un autre côté, dit Louise, il ne faut pas mettre tous les hommes dans le même panier.

Où est le pire? Où est le meilleur? Ces femmes ont essayé différentes stratégies pour s'en *sortir*, mais celles-ci ne fonctionnent pas nécessairement :

- prendre du poids pour cesser d'être attirante;
- donner l'impression de prendre plus de plaisir avec les autres partenaires, jusqu'à temps que cela blesse son partenaire autant que ce qu'elle vit;
- offrir des services sexuels de façon exceptionnelle pour mener les hommes à la baguette;
- se venger et avoir le pouvoir que le conjoint/partenaire avait dans le temps, en renversant les rôles, etc.

#### **En bref : être un objet sexuel**

Être un objet sexuel est un vécu commun des participantes. C'est souvent un partenaire qui leur enseigne ce modèle de sexualité : la sexualité de la femme c'est de *faire plaisir à l'Autre, même si elle ne le veut pas*. Elle devient ainsi objet d'échange dans une *prostitution informelle* (pour la drogue, de fin de mois, avec ses *chums* à lui, etc.) et ensuite, par rebondissement, dans la prostitution formelle.

Ce modèle se retrouve partout et est véhiculé par les médias. Il prône la compétition entre les femmes, donne la balance du pouvoir à l'homme et axe la sexualité sur la génitalité, cachant une sexualité plus émotive. La femme qui se vit comme objet sexuel doit *s'oublier*.

Ce modèle de sexualité est le modèle qui fonctionne dans la prostitution. La femme se fait utiliser.

Prendre la décision de s'en sortir c'est décider de ne plus être un objet sexuel, de ne pas *conserver les comportements* d'un objet sexuel. La femme ne doit plus:

- dépasser ses limites et doit, par contre, pouvoir dire ce qu'elle n'aime pas;
- mettre des nuances dans son vécu;
- accepter de croire *qu'elle est capable d'en prendre*;
- se donner une autre définition de l'amour;
- utiliser des stratégies qui ont fait la preuve qu'elles ne fonctionnent pas.

#### **4.2.4.2 Le pouvoir de l'objet sexuel**

Les femmes disent qu'être objet sexuel leur donne aussi un pouvoir : **dominer à leur tour** et non pas seulement être dominées. Toutes, elles sont d'abord dominées et c'est juste avec le temps, qu'elles apprennent qu'elles peuvent elles-mêmes dominer. Ce pouvoir est le pouvoir de décider : je suis quelqu'un qui a le pouvoir de décider. Francine et Stéphanie ont réalisé qu'elles peuvent se servir de leur objectification sexuelle pour asservir les hommes et cela c'est un peu comme un envoûtement. En

tant qu'objets sexuels, elles peuvent mener certains hommes à *la baguette*, à condition de *s'oublier elles-mêmes*.

*C'est drôle, c'est plaisant de les voir revenir quasiment agenouillés à vouloir les plaisirs que tu leur as faits, comme leur faire connaître des affaires inoubliables, là. Puis c'est là, que tu vois que tu as une emprise sur eux-autres, là. C'est sexuel. Il y a des fois aussi que tu peux te servir... On parlait de manipulation.*  
(Stéphanie)

Francine trouve que ce n'est pas l'image de la femme qui attire, mais ce que la femme fait. Elle a eu ce pouvoir-là, parce qu'elle a obtenu des résultats. Elle croit que le fait de détenir ce pouvoir sexuel, va au-delà de l'image. Ce pouvoir sexuel est-il celui de l'objet sexuel ou celui des gestes spécifiques?

*Parce que moi, j'ai des limites, que j'ai toujours respectées quand même avec mon partenaire, mais avec les autres, c'était de leur offrir ce qu'ils voulaient, de façon si exceptionnelle, qu'on était toujours prêt à revenir en redemander. Pour moi, je me disais, que ce soit moi ou une autre, c'est les mêmes gestes, les mêmes mouvements. Puis moi, je m'imaginai dans ma tête, que c'était tout le monde pareil, toutes femmes faisaient ça de la même façon et je me suis aperçue que non. Je leur faisais d'une façon plus spéciale, en tout cas, qui faisait plus tripper, entre parenthèses et je m'en suis servie. Sans aller à faire de la prostitution sur le coin de la rue peut-être. Je m'en suis servie de cette façon-là, pour avoir un certain pouvoir ou même quand ça été plus difficile monétairement, je m'en suis servie parce que il était prêt à payer pour m'avoir à lui. C'était peut-être ma façon de leur faire payer aux hommes là, dans le sens de me venger, dans le sens de dire, tu vas vouloir revenir et c'est moi qui vais décider, si oui ou non, je veux.*  
(Francine)

Parfois les hommes rencontrés, vont utiliser pour dominer ces femmes, l'ouverture d'esprit dont celles-ci font preuve. Ils vont les inciter à remettre en question les tabous et alléguer que les limites des femmes doivent être entrouvertes, outrepassées : « il faudrait que tu apprennes l'ouverture d'esprit » ou « tu n'es pas assez ouverte » ou bien « tu es poignée ». Ces femmes ont des limites. Elles ont trouvé que dans le passé elles n'étaient peut-être pas assez ouvertes à certaines choses. Mais la question c'est : jusqu'à quel point faut-il être « ouverte » ? Elles ont eu la volonté de s'ouvrir à certains aspects. Et alors, ces femmes sont allées au-delà de leurs limites et en franchissant ces limites, au bout de ces limites précises, elles découvrent qu'elles avaient mal. Mais encore plus loin, au bout du chemin, elles découvrent qu'elles peuvent détenir un pouvoir : elles ont le pouvoir d'être objet. Pour certaines, ce pouvoir qu'elles ont sur l'Autre, c'est un pouvoir sexuel. Pour d'autres, c'est malsain. Pour Stéphanie, quand il n'y a pas d'intimité dans cet échange ou quand l'un a le pouvoir sur l'Autre, c'est malsain. Et pour d'autres, cela dépend de ce qu'elles veulent dans cette situation-là.

*Je m'amuse, des fois, avec mon conjoint de devenir un objet sexuel. Je sais que lui, dans son fantasme, c'est quoi. Moi, je vais devenir son fantasme. Moi ça m'amuse beaucoup. On va sortir, que toute la soirée soit un jeu de séduction pour faire augmenter le plaisir. Donc, moi je ne trouve pas ça malsain, oui, de devenir cet objet sexuel-là. Bien je le veux, mais je ne suis pas confrontée à une situation où que je me sentirais comme un objet sexuel que je ne voulais pas.* (Marlène)

Pour ces femmes, se vivre comme objet sexuel, ce n'est pas valorisant. Par conséquent, puisqu'elles ne voulaient pas être objet, ni ne voulaient de ce pouvoir-là, elles étaient prêtes à mettre leur sexualité de côté. Mais, il y a aussi toute la dimension de la séduction, quand la femme se pose comme un objet de désir et qu'elle séduit l'Autre. Ainsi elle doit se placer comme objet pour séduire l'Autre, au point où elle n'existe plus qu'en tant qu'objet, «parce que l'autre veut juste l'objet», selon Marlène. Comment la femme **séduit**-elle l'Autre ?

- « bien, c'est le désir d'abord » (Stéphanie)
- « moi, c'est dans la tête d'abord, ça allume dans notre pensée » (Louise)
- « ça peut être des jeux où les deux sont complices, le charme aussi : charmer, se désirer, séduire. La séduction fait partie, je crois, du pouvoir vécu, là» (Jacinthe)

L'Autre ne désire souvent que l'objet et c'est cet objet qui le séduit : « c'est pour ça que l'on s'habille, que l'on se maquille ». C'est une continuité d'image. Même quand les femmes n'ont pas l'image traditionnelle de l'objet, pas comme les modèles qu'elles voient dans les revues, les femmes disent séduire quand même avec leur image. Donc, en tant qu'objet, elles peuvent avoir du pouvoir et c'est un pouvoir auquel elles n'aiment pas renoncer en tant que femmes.

*J'étais un peu comme Jacinthe, tu dis non, je ne serais pas une femme objet parce que j'avais eu une mère très dominatrice, puis mon père passait par là. Tu te dis : tu es comme ça, puis en même temps tu voudrais bien t'assouplir et aller te coller un petit peu. Puis, quand tu viens pour te coller, ça fait comme « cht cht » les non de ta mère. Là, ton corps, ça se manifeste comme tu es toute poignée, il n'y a pas d'abandon possible. Moi, j'en avais pas de possible à ce moment-là pratiquement. Je veux, je veux, puis je me souviens, je me couchais, puis je me disais : je vais être plus souple. Dès que j'entrais dans un contact plus intime, j'étais incapable de recevoir, j'allais dans son sens, mais je voulais dans ma tête aller ailleurs que ça.* (Louise)

Il leur faut du temps pour relativiser les modèles de sexualité qu'elles ont reçus : la culture, l'éducation, la mère qui est sévère ou « sans limites » et ce qu'elle transmet. Jacinthe souligne que pendant ses études, ils étaient six femmes pour trois cent quatre vingt hommes, que la femme n'avait pas de place et alors elle était toujours « sexuée». Il n'y a pas de modèle de femme « au naturel » nulle part.

*Si tu veux être au naturel, tu pognes pas, là. Tu sais, c'est objet sexuel : amène moi à ce que je te désire. Puis bien, c'est pour ça que l'on est toujours obligée de se l'avouer : l'apparence, pour se faire remarquer, pour se faire désirer pour être regardée, sinon tu es la laide.* (Stéphanie)

*...comme la rationnelle, la logique, l'intellectuelle...* (Jacinthe)

La valeur de chaque femme est donnée par sa capacité de se faire désirer. Si elle n'est pas désirée, elle n'a pas de valeur. Si elle n'a pas de valeur, elle n'est pas désirable. « Est-ce que l'on veut qu'on nous remarque, que l'on nous observe, que l'on nous voit? »

*C'est quelque chose que tu peux remarquer, si tu es... tu vas te faire plus « zyeuter », quand tu es plus provocante.* (Marlène)

*Moi, je « dealais » bien mal avec ça. Moi, je ne suis pas capable à cause de mes interdits et de mes limites. Je ne savais pas quoi faire avec ce pouvoir-là, que l'on me donnait comme un pouvoir... pas correct. Tu as pas à devenir une femme objet.* (Jacinthe)

*Moi, ça ne me préoccupe pas. Moi, je suis comme je suis. Je ne cherche pas à ce que les autres me désirent ou me désirent pas.* (Marlène)

Quand la femme n'a pas de conjoint, elle met souvent des « gros flasheurs » pour se faire remarquer. Qu'est-ce qui l'allume? A-t-elle ou n'a-t-elle pas besoin d'artifices pour séduire? La femme veut-elle être un objet de désir?

*Bien, on dirait que aussi longtemps qu'il n'y a pas d'aspect superficiel, le désir, ça allume pas. C'est peut-être moi qui est pas correcte, là. Mais, moi, je me suis déjà habillée avec des p'tits tops, des p'tites jupes. Mais moi, me promener dans le rue, puis voir le monde le cou cassé parce qu'ils veulent te regarder, ce n'est pas quelque chose qui m'allume. Me faire regarder, ça m'intimide encore plus. Moi, j'aimerais ça que quelqu'un me désire, puis qu'il soit allumé. J'aimerais ça être l'objet de désir d'une personne. J'aimerais, tu sais, garder ça pour quelqu'un. Je voudrais être désirée d'une personne, pas de tout le monde qui me regarde.* (Stéphanie)

*« Moi, je trouve que moi je prends un malin plaisir à avoir du pouvoir sexuel. Mais, ça se décide dans ma tête. Moi, ça se décide. Si je décide qu'autour d'une table il y a un paquet d'hommes, puis que par juste le regard, je me dis, je me pète probablement un cartoon que je suis désirable... Ça se passe dans ma tête, ça se branche facilement. Moi, c'est souvent comme ça, si je décide qu'un jour je passe inaperçue parce que je ne veux pas voir personne, ça se passe aussi dans ma tête et dans le vêtement également.* (Louise)

Chacune des femmes présentes « travaillent » pour séduire et charmer afin de répondre à ses propres attentes ou/et à son besoin de plaisir. Mais, *la femme se fait objet* pour aussi répondre aux attentes de l'Autre. Et quand la femme répond aux attentes et aux besoins de l'Autre, alors l'Autre va la désirer. Ce « n'est pas que négatif », c'est plaisant aussi de se sentir désirée et de séduire, de séduire et d'être désirée.

C'est là une dimension complexe de la sexualité qui est rendue très visible de nos jours. Il s'agit de l'**attrait sexuel** et le rapport que la femme a avec celui-ci. Si l'attrait sexuel est considéré par ces femmes comme un droit à exercer, en même temps il est devenu une obligation, de par le contexte médiatique. On peut y voir, selon Louise, plusieurs facettes :

- le côté social en termes de pouvoir sexuel que la femme détient et exerce quand elle sort pour prendre un café, de l'alcool, etc.;
- le côté intime de la chose, ce qui est vraiment par rapport à soi et à son couple;
- la perception que la femme a d'elle-même sexuellement, dans le passé et aussi actuellement, dans le présent.

Pour ces femmes, l'authenticité, le sourire, le regard, ce qu'une femme est, ce qu'elle a à donner et à recevoir, tout cela fait partie de l'attrait qu'elle exerce. C'est un droit. Mais celui-ci peut être aussi contrôlé par la peur (de la concurrence, de la perte de l'Autre), ce qui devient alors le moteur de cette attraction. Par opposition, il y a aussi le vécu «ne pas déranger» parce que c'est l'Autre qui doit prendre toute la place et «il faut que tu sois en retrait, que tu sois sur tes gardes».

Le cheminement de ces femmes à l'intérieur de leur propre sexualité peut paraître en «noir et blanc». Mais, elles peuvent se retrouver souvent dans une *grande zone grise*, qu'elles veulent éclaircir. Cette zone de nuances et de demi-teintes est constituée en rapport à ce que la femme a vécu hier et ce qu'elle vit aujourd'hui, en rapport à l'intimité qu'elle peut vivre ou non dans sa vie, etc.

*C'est tellement long! Puis je sors plus, ça ne me tente plus. Ça fait une heure que je suis bien saoule à côté! C'est un travail de plaire. Ah oui, c'est un travail de plaire. C'est répondre à son attente. C'est ce que je disais. Mais séduire c'est très plaisant, c'est très plaisant.* (Jacinthe)

*C'est une chose que j'aimerais savoir, moi. Comment c'est plaisant de séduire, tout ça. Moi, j'ai mon mari. C'est le seul... que j'ai vraiment eu une relation. Puis je ne sais pas c'est quoi séduire. Je me suis faite dire, cette année, par un gars : « tu es belle » tout simplement. Puis je sais que c'est juste*

*pas... Comment je pourrais dire ça, mon chum... C'était pas pour me cruiser, puis je sais que c'était juste un compliment de même. Il avait pas d'arrière pensée, mais je ne sais pas c'est quoi. Puis d'entendre tout le monde... J'ai juste mon mari, puis j'en ai pas eu d'autres. Je ne sais pas, je ne connais pas mes pouvoirs de séduction, puis toute ça, parce que je n'ai pas eu d'autres expériences. J'écoute les autres.*  
(Annie)

Séduire, désirer veut dire pour ces femmes :

- se faire remarquer;
- se faire aimer et apprécier de l'Autre,
- s'adapter au mode de fonctionnement de l'Autre et ainsi le canaliser;
- une façon d'entrer en communication avec l'Autre.

Il y a, selon les dires des participantes, toute une *dynamique de l'attraction*. Marlène, Stéphanie et Jacinthe peuvent séduire sans être attirées, séduire aussi sans le vouloir et sans qu'elles soient séduites par l'Autre. Mais est-ce possible qu'une femme soit séduite sans que l'Autre soit attiré par la femme en question? Dans cette situation-là, les participantes disent qu'elles se sentiraient un peu, dans un état de faiblesse. Si la femme se sent attirée, sans que cette attirance soit réciproque, l'Autre peut utiliser cette situation asymétrique à son avantage, pour la dominer. Parce que c'est là que les *promesses d'amour surgissent*. Quand la femme se donne, alors que l'Autre garde la tête froide, elle peut recevoir seulement des promesses. Sa déception s'ensuit: « j'ai fait ça pour toi, mais tu ne m'aimes pas ». Une femme doit garder la tête, très froide. Mais cela peut être le contraire aussi et vécu comme positif, dit Louise:

*Tu dis, ah mon dieu, je mettrais ces petites pantoufles en dessous de mon lit, puis tout ça. Il a pas besoin de s'engager à moi. Sans que tu aies besoin de t'engager, je pourrais même le partager avec ma blonde et lui dire «regarde ce gars-là je le trouve super beau », sans qu'elle vive de jalousie parce que l'on fait ça depuis quinze ans. (...) Bien oui, des fois, ça va se limiter juste à l'aspect physique : je le trouve beau. Mais je reconnais sa beauté physique par rapport à mes paramètres à moi. Suis même du genre à lui dire, je te trouve vraiment beau, puis je l'ai déjà dit à plusieurs hommes ça. Puis ils savent très bien que je suis homosexuelle, puis ça les fige. Ah, ok je suis beau. Ça les rend... C'est comme s'ils n'étaient plus beaux, parce que c'est moi qui le leur disais. Mais dire à une femme... Puis je la trouve belle. Je ne peux pas dire ça, parce que ceux qui connaissent mon orientation sexuelle... Ah là, je peux risquer de jouer dans les cordes sensibles. Me fais-tu des avances? Alors, si je lui dis : ah, j'apprécie quand tu mets cette robe-là, c'est vraiment beau, tu rayannes, là. Ça passe. Je passe par les accessoires.*  
(Louise)



### En bref : le pouvoir de l'objet sexuel

Être un objet sexuel donne aussi à la femme un pouvoir : décider si oui ou non il y aura contact sexuel. Elle apprend avec le temps à *dominer à son tour* : mener certains hommes à la baguette. Et il y a un prix : s'oublier soi-même. Ce pouvoir est là parce que la femme obtient des résultats sexuels précis. Mais pour ces femmes être un objet sexuel n'est pas valorisant.

D'un autre côté il y a toute la dimension de la séduction, quand la femme se pose comme objet de désir. Cela l'amène à ne plus exister que seulement comme objet afin de séduire l'Autre, puisque celui-ci veut seulement l'objet. La femme séduit avec son image. Ce qui produit une continuité au niveau de ce qui est valorisé par les hommes : la valeur de chaque femme est donnée par sa capacité de se faire désirer. Alors l'Autre va la désirer. Les femmes ne veulent pas renoncer à ce pouvoir qui est aussi plaisant.

*L'attrait sexuel* est considéré, par ces femmes, comme un droit à exercer. Mais en même temps, il est devenu une obligation, de par le contexte médiatique. Il y a toute une *dynamique* de l'attraction.

Il leur faut du temps pour relativiser ces modèles de sexualité reçus et le rapport que la femme entretient avec eux. Tout n'est pas clair, il y a des zones grises à éclaircir.

#### 4.2.4.3 Ne plus être un objet sexuel

##### Regarder sa trajectoire de vie

Les femmes voient leurs vies comme autant de trajectoires qui les mènent jusqu'à leur âge actuel, au présent. Elles étalent les situations sexuelles dans un ordre chronologique, ce qui leur permettra de construire ainsi cette trajectoire. Elles ont toutes, plus ou moins vécu, des situations sexuelles pareilles :

- je n'étais pas là;
- je ne veux pas, l'Autre veut;
- je me rends compte que la situation a une limite (ensuite, j'ai appris à mettre des limites, etc.);
- j'essaie de garder l'équilibre dans ma vie sexuelle;
- je me reconstruis pour comprendre qui je suis maintenant, afin de ne plus passer par ce que j'ai déjà vécu.

Les femmes travaillent fort sur leur vécu. Elles identifient les patterns qui les ont amenées à être des objets sexuels afin de cesser de l'être. C'est d'ailleurs ces patterns qui caractérisent leurs trajectoires sexuelles. Et les femmes y voient une direction :





- Louise y voit une *évolution* de sa sexualité;
- Jacinthe est allée vers une *légèreté* sexuelle, une libération des définitions de la sexualité et des peurs de « ne pas être correcte » vers le désir et le partage;
- Stéphanie, c'est sa vision de la sexualité qui est en *évolution* : elle chemine de la naïveté (à travers des apprentissages, pour comprendre ses propres besoins et limites) à une période de reconstruction. Par après elle tombe dans la normalité, les relations de couple avec :
  - un « semblant de sexualité qui devrait être plus proche, plus intime, le pattern de la soumise, de celle qui pour avoir la paix se laisse faire »,
  - du « tu veux, tu ne veux pas »;
- Marlène voit plus un *cheminement* de « bien naïve » à devenir l'adulte/la femme qu'elle est aujourd'hui : grandir avec les expériences, comprendre ce qui se passait à quinze ans. C'est aussi vivre avec X enfants de pères différents;
- pour Annie<sup>99</sup>, c'est une *évolution de l'Autre* qui la comprend davantage et une *prise de conscience* de ses conditions de vie (dépendance financière, des enfants à élever, son laisser faire) afin de prendre d'abord son indépendance de sa vie.
- Francine voit une évolution et un *apprentissage* : pouvoir prendre du recul pour revoir son vécu, ses valeurs, réfléchir, les remettre en question afin de ne plus être malheureuse et réaliser avec le temps qu'il est important de ne pas se laisser dominer par l'Autre pour ne pas perdre l'estime de soi-même. Trouver cette vérité afin de faire ce qu'il faut pour que la situation change.
- Nicole<sup>100</sup> est encore à *faire et refaire* le même pas.

Francine pense que se vivre comme un objet sexuel est une situation que les femmes connaissent à fond. Leurs trajectoires leur disent que cette situation est vécue encore et encore :

*On vit toutes ça un peu comme ça. On se complait dans la situation. La situation, on la connaît, mais l'inconnu nous fait très peur. Moi, je dis que les valeurs que l'on a apprises jeunes, on les perpétue*

---

<sup>99</sup> « Lui, il pensait toujours, parce que je lui en donnait pas assez, que j'étais aux femmes. Un moment donné, ça revenait souvent, mais il y a eu une évolution, il a arrêté de parler de ça. Ça fait douze ans que je suis avec lui, puis j'ai trois enfants avec. Bien, c'est une des raisons pourquoi je suis restée avec mes enfants, puis ma dépendance financière. Puis ça il le sait que je dépends de lui financièrement. Un jour je ne dépendrai plus de lui, je ne me laisserai plus faire comme je me laisse faire. Puis j'ai commencé à prendre mon indépendance, peut être pas financière, mais de ma vie. »

<sup>100</sup> « J'ai fait un pas, j'ai sorti, c'est le côté positif. Puis je suis bien où que je suis, je suis heureuse parce que je suis plus dans un haut, là. Des fois, pour être bien là...Puis ça faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie bien dans un logement. Bien, je suis fière de ça, j'ai fait un beau pas. »

*jusqu'à temps, un moment donné... Peut-être que ce ne sont pas les bonnes, puis tu t'assis, puis tu réfléchis. C'est un cheminement à travers tout ça.* (Francine)

### **S'appropriier le choix de ses valeurs, ses croyances et ses définitions**

Les apprentissages de ces femmes font partie de leurs propres trajectoires et se font autour du choix de leurs propres valeurs (la bonté, la confiance, le respect, la réciprocité, etc.), de leurs propres croyances (changer l'Autre, se prendre en considération, s'estimer soi-même, etc.) et de leurs propres définitions (des limites, de l'amour, de l'abus, de la sexualité, etc.).

Les participantes disent que pour changer la *relation d'objet à maître*, qu'une femme a avec un homme ou avec une autre femme, la femme doit faire comme Francine et définir autrement l'amour : l'amour comme réciprocité et respect des limites, et non plus l'amour comme un plaisir qui se vit unilatéralement.

*Dire qu'aimer, ce n'est pas nécessairement toujours plaire à l'autre au point de s'oublier soi même. C'est ça qui m'avait été inculqué. Entre trente cinq, quarante ans de vie... Puis je pensais que c'était ça la norme, jusqu'au jour où je me suis assise (et) j'ai dit non. Puis là, c'est là que j'ai découvert que là-dedans, j'avais laissé aux autres le droit de s'approprier... qu'ils s'approprient de moi, de ma façon de penser, d'agir etc. Puis j'ai laissé faire. Et pour ça que je dis maintenant que je suis dans ma période rebelle, je vis ma crise d'ado, que j'aurais du faire à l'âge de quinze ans, puis je l'ai appris peut-être à quarante ans, là.* (Francine)

Il est important, pour les participantes, de ne pas fermer les yeux et de ne pas les ouvrir seulement sur les bons côtés de l'Autre. Apprendre ainsi que *l'Autre ne change pas, qu'on ne peut pas changer l'Autre*.

*Chez moi, par rapport à mes parents, c'était du respect. C'est ça qui a fait ma naïveté. C'est que j'avais toujours vu le côté bon chez nous, puis qu'on ne m'a pas fait voir objectivement un autre. Il y en a qui entrent dans ce pattern-là. Mais moi, je n'ai pas vu, comment je pourrais dire ça, l'autre version de la médaille, parce que chez nous c'est beaucoup catholique. J'ai toujours vécu : on va à la messe, toutes des belles choses. Puis je n'avais pas vu, c'était quoi d'être dans l'autre. C'est ça. C'est que je pense, que si jamais j'aurais à me retrouver toute seule, j'aurais de la misère à faire plus confiance. J'ai vu l'autre côté. Puis ça existe aussi l'autre côté. C'est ma naïveté, je ne ferais plus jamais la même chose. Je prendrais plus de temps. Ma naïveté c'est de voir tout le bon du monde, là. Je ne voudrais plus jamais souffrir, vivre des affaires que je ne veux plus vivre pour un autre. Ça jamais. Tu sais, je m'étais dit ça avant, mais je faisais trop confiance. C'est ça, plus connaître la personne avant de m'engager, pas juste voir les bons côtés... puis les mauvais côtés. Tu sais, si je ne suis pas capable de vivre avec les mauvais côtés. (...) Asteur, je regarderais si je l'accepte pas.* (Annie)

Chacune a ses propres limites, ce qui fait que le seuil de vulnérabilité diffère de l'une à l'autre. Un point de convergence c'est l'**apprentissage de l'estime de soi**. Dans leur passé (et encore aujourd'hui pour certaines), leurs relations sexuelles c'était beaucoup pour faire plaisir aux autres, pour se faire aimer, pour se faire apprécier par l'Autre. L'estime d'elles-mêmes acquise par ces femmes, leur permet de moins accepter des choses qu'elles auraient acceptées auparavant. Ceci fait qu'actuellement, elles savent qu'elles ont le choix de dépasser ou non leurs limites et cela va dépendre des relations que ces femmes ont. Mais quand une femme transgresse ses limites ne serait-ce qu'une fois, l'Autre prend pour acquis que la femme va toujours le faire. Si la femme peut le faire une deuxième fois et que cette fois-là, cela fonctionne moins bien, elle va vouloir arrêter. Le/la partenaire peut ne pas vouloir arrêter et la femme se sent abusée. C'est ici que naît l'estime de soi : il faut qu'elle décide de s'estimer assez pour se prendre en considération à partir de ce qu'elle veut ou ne veut pas vivre. Dire ainsi NON à l'Autre: *ce n'est pas ce que je veux vivre*.

### **S'approprier sa sexualité**

Se considérer, s'estimer permet à la femme de se sentir elle-même et cela, sans artifices. Apprendre ainsi à s'approprier sa sexualité. C'est un apprentissage qui va de pair avec la confiance en soi-même : « c'est moi qui me fait confiance à moi et c'est moi qui fait confiance à l'autre dans un couple ». Stéphanie a dû trouver ce qu'elle est et l'estime qu'elle a acquise d'elle-même devient pour elle, la mesure de sa propre valeur : ce qu'elle vaut pour elle-même. Apprendre à ressentir et à accepter son ressenti, c'est cheminer dans ses propres sensations et émotions. Ce que tu sens pour toi et pas nécessairement pour faire plaisir à l'Autre ou pour coïncider avec ce que l'Autre vit. Les femmes continuent ce travail, car c'en est un, aussi bien dans leur tête que dans leur corps. Louise sait bien maintenant, que jamais plus elle ne pourrait retourner à cette vision qu'elle avait autrefois de la sexualité.

Stéphanie considère qu'elle est sa propre destructrice et elle n'est pas obligée d'être en couple pour cela. Elle dit être sa propre patronne, capable de se placer, par elle-même, dans des patterns ou dans cette situation où elle se retrouvera objet, en s'attachant le rôle de séductrice. Cela lui paraît parfois difficile, surtout quand elle ne comprend pas ce qui se passe et pour changer des choses, elle a tendance à blâmer la société. Elle trouve que des mots peuvent la ronger tant qu'elle n'accepte pas de se dire que « c'est moi-même qui fait mes propres malheurs, je suis mes propres jugements ».

Plusieurs tactiques sont mises de l'avant. Une d'entre elles est rendue évidente par Louise : ne plus subir les demandes des conjoints et faire l'inverse, **devenir très active** et « arrêter de faire les fantasmes ». Le résultat, c'est que l'homme serait plus souvent déstabilisé. Il s'agit ainsi pour la femme de prendre le pouvoir de l'acte sexuel, et non pas seulement le pouvoir de dire « oui » ou de dire « non ». Elle se donne le droit d'être sexuelle et d'avoir de l'initiative. Elle ne fait plus ça pour lui faire plaisir et cela ne revient plus seulement à lui. La femme n'est plus l'objet sexuel de l'Autre, elle devient le sujet qui agit sexuellement. Mais, d'autres questions surgissent :

*On dirait qu'ils sont plus portés vers la femme si elle a une sexualité plus active que l'homme.*  
(Stéphanie)

Une autre tactique, c'est d'être très **sévère avec soi**. Qui peut jeter la première pierre? Personne. « Nous, les femmes, nous sommes toutes dans le même bain, la même marmite ». Toutes nous avons fait mal à quelqu'un ou à soi-même. La flagellation n'est pas nécessaire! Qu'avons-nous décidé de faire pour être plus douces avec nous-mêmes, pour cesser de nous culpabiliser? Stéphanie avance, soutenue par les autres (sauf Annie, qui ne voit pas du positif en ce moment), qu'il est essentiel «de lâcher prise», dans le sens de ne plus se culpabiliser avec ce qui «vient dans les oreilles» :

*On vit en société, on est confronté à l'influence que les autres peuvent penser. Des fois juste par certaines petites choses que les autres vont dire, on va avoir tendance à interpréter un mot et en faire toute une histoire. On se sent jugée. On dirait que les préjugés viennent, alors que c'est nous-mêmes qui les mettons.*  
(Stéphanie)

### **En bref : ne pas être un objet sexuel**

Pour cela, il faut d'abord regarder et voir sa *trajectoire de vie*, faite de patterns et de situations sexuelles semblables que les femmes connaissent à fond. Elles y saisissent une direction qui va de l'évolution de sa sexualité jusqu'à faire et refaire le même pas.

Ensuite, *s'approprier le choix de ses valeurs, de ses croyances* (que l'Autre va changer et qu'on peut changer l'Autre, etc.) et *de ses définitions* (de l'amour, de la sexualité, des limites, etc.). Apprendre devient le vécu de base. Le seuil de vulnérabilité diffère d'une femme à l'autre, d'où l'importance de faire l'apprentissage de l'estime de soi à partir de ses propres limites afin de se prendre en considération.

Avoir ainsi la mesure de sa propre valeur pour que la femme puisse être elle-même, sans artifices et qu'elle *s'approprie sa sexualité*. Donc cheminer dans ses propres sensations et émotions et en prendre la responsabilité. Pour cela, deux tactiques sont mises de l'avant :

*devenir très active* et prendre ainsi le pouvoir de l'acte sexuel et non seulement le pouvoir de dire « oui » ou « non » ;  
*être sévère avec soi* ce qui amène de la culpabilisation non nécessaire.

#### 4.2.4.4 Faire plaisir à l'Autre : pattern de base de notre sexualité

##### S'oublier

*Faire plaisir, sans se soucier de soi et sans poser ses limites, c'est le pattern de base de la sexualité des femmes présentes dans ces rencontres. C'était une expérience que toutes ont vécue à différents niveaux. C'était le nœud de ce qui a été dit, où plusieurs points de convergence se superposaient : désirer le plaisir dans la réciprocité et désirer vivre la fusion avec un Autre, tout en permettant à un Autre d'avoir un grand pouvoir sur soi et en ayant à faire l'apprentissage de l'estime de soi.*

Mais il y avait dans ce groupe une distinction importante, une volonté qui se dégageait : *ne plus s'oublier.*

*Mettons que j'ai eu des relations sexuelles assez perturbées, j'ai été à une époque de ma vie... J'étais avec une femme, puis je trouvais ça très dur parce qu'elle avait des gros, gros problèmes. Si je compare ça à aujourd'hui, je n'aurais jamais, jamais dû faire ça, ça ne fait plus partie de moi. Quand je la vois sur la rue là, je me dis ayoye, ça ne se peut pas... Ce n'est... ce n'est pas moi pantoute, mais je demande dans quel sorte d'état je pouvais être à l'époque. (Marlène)*

D'où l'importance, selon elles, de faire l'essai de nouveaux types d'implication qui pourraient commencer par des jeux, mais non pas par des jeux de domination ou de soumission. Essayer de jouer, par exemple, au « romantisme », comme Marlène voudrait le faire dans son couple.

Faire plaisir à l'Autre en s'oubliant, veut dire ne pas se soucier de soi-même, de son plaisir, de ses besoins, de ses principes et de son gré, et cela au plus vite. Pour partir ou pour en finir rapidement. S'offrir comme un objet sexuel et monnayer son corps, parce que c'est un moyen facile pour faire de l'argent ou pour obtenir ce que la femme a besoin. C'est finalement à ce niveau-là que les limites se dessinent : mon plaisir, mes besoins, mes principes, mes valeurs, mon territoire, etc.

Ce sont *ses* limites et la femme ne les respecte pas. Lors d'une situation sexuelle, respecter ses limites, c'est pouvoir dire : *non, je n'aime pas ça*. La femme peut se dire : quand je vis le feeling et/ou la pensée « non, je n'aime pas ça », je peux arrêter ou je peux continuer. Mais *si* je continue, pourquoi est-ce que je continue? Si je n'aime pas ça, c'est parce je le sais, puisque j'ai déjà réussi à passer par dessus ces limites-là, une fois ou plusieurs fois. La femme a déjà fait *ça* et c'est là où elle devient un objet sexuel, qu'elle s'oublie. Les femmes l'avaient dit clairement et ça ressortait très fort à travers leur réflexion.

«*Pourquoi fais-tu tant de chichis pour ouvrir tes jambes?*» Il y a aussi une polarisation qui se dessine à partir de ces propos :

- d'un côté, la femme dépasse ses limites et elle se retrouve à devenir objet sexuel dans un échange bien précis, et
- d'un autre côté, quand la femme met trop de limites, le rapport sexuel devient du marchandage (autre forme d'échange) : je donne ça, tu donnes ça.

Il y a différentes façons de **dépasser une limite**. Franchir la première fois une limite, c'est aller vers l'autre direction, vers « pas de limites ». Avant d'outrepasser une limite, il faut surtout s'oublier pour la dépasser et la femme peut aussi se *fermer et se tasser*, pour pouvoir le faire. Quand elle fait plaisir à l'Autre unilatéralement, elle s'oublie et elle n'est plus grande chose en tant que femme, disent les participantes. Mais c'est aussi l'attribut des hommes de faire outrepasser les limites à une femme. Les femmes se situent ici où là, elles changent, les situations bougent et il y a un peu comme des seuils. Dépasser une limite peut devenir comme franchir un seuil.

### Être dépassée

Quand une femme est un objet sexuel, elle devient tellement « droguée » par cette situation, à laquelle souvent la « vraie » drogue s'ajoute, qu'elle ne sait plus alors *si c'est du plaisir* ou si c'est *de la job*. Et cela devient flou dans sa tête; elle a l'impression que c'est du plaisir et en même temps, elle se dit *qu'elle n'en avait pas* et « *puis ça passera*, ce n'est pas si pire que ça ». Donc, la femme vit tout cela en même temps et c'est très complexe.

Alors cette situation *dépasse* la femme. C'est là une confusion et ce n'est pas une confusion. La femme a l'impression que cela se contredit, puisqu'elle vit des choses qui sont en opposition, contradictoires et en même temps, c'est cela même qui fait que la femme n'est pas capable d'en saisir le sens. Le sens est difficile à saisir, cette direction dans laquelle il faut aller pour prendre une décision afin d'alléger la situation. C'est cela qui est si difficile à vivre. En fait, la femme vit cette bifurcation en elle-même et pour avancer, elle doit choisir une des deux lectures de ce qu'elle vit. Mais la femme vit souvent du troc ou l'échange - argent (ou l'équivalent) pour du sexe - ce qui fait qu'elle sait exactement ce qu'elle a à faire. Donc, elle va directement dans cet échange là avec sa contradiction dans son cœur, jusqu'à ce que cette contradiction devienne une polarisation (blanc ou noir). Alors les

deux lectures apparaissent clairement et la bifurcation des chemins pourra ainsi avoir réellement lieu et la femme pourra faire son choix, plutôt que tout vivre en même temps.

Si la femme sait quand elle est *vulnérable*, c'est comme si elle savait quand elle est nue ou quand elle n'est pas nue, disent les femmes. Cette image, le fait d'être « nue », au propre et au figuré, l'amène-t-elle à devoir des choses? Est-ce qu'il y a un message là ? L'Autre croit-il que si la femme est « nue », elle veut s'offrir? Est-ce de l'accessibilité? Et dans l'affirmative, une accessibilité à quoi? La vulnérabilité crée un contexte pour l'émergence d'un objet sexuel. Elle peut être perçue comme une certaine acceptation d'une certaine accessibilité. Selon les femmes, cela pourrait conduire aussi à des tentations qui peuvent être fortes, chez soi comme chez l'Autre. Là encore, la situation est complexe et produit de la confusion.

*Si moi, je rencontre quelqu'un, puis je n'ai pas le goût de vivre une relation sexuelle avec, mais que j'ai un besoin de chaleur, par exemple... Puis là, on est dans un bar, la soirée se passe, on est rendu trois heures et demie... Moi ça ne me tente pas d'avoir une relation sexuelle, mais j'ai un besoin de chaleur à partager, là. Moi, je fais en clair, tu peux venir coucher chez nous, mais il n'y a rien qui se passe. Sauf que là... Mais on s'en vient, on se couche, on s'enlign. Mais tout d'un coup, les mains deviennent baladeuses, puis ça tu sais, les sensations, c'est ça, deviennent plus, là... (...) Tu succombes à la tentation, c'est sûr et certain que le non aurait dû être non. Mais à la base, tu voulais pas, puis tout d'un coup tu décides de te laisser aller, puis là, ça dépend aussi de comment tu le vis. Parce que le besoin de chaleur, le besoin de tendresse, de caresses, c'est tout simple d'allumer... Bien là, tu ne sais plus trop, au début tu ne voulais pas, mais là... Des fois, tu vas te dire tant qu'à y être.*

*(Stéphanie)*

## **Y retomber**

Démarrer sa sexualité, dans un certain pattern de prostitution de la sexualité, fait que si la femme essaie de changer de pattern, *elle retombe* facilement dans le même pattern qui est constamment présent. C'est comme si le contexte prostitutionnel continuait quand même : dépendance, confusion, pression, jalousie, puis comme but ultime *faire plaisir à l'Autre* et cela, *le PLUS* vite possible. Faire ainsi passer toujours les plaisirs de l'Autre avant les siens et ainsi outrepasser volontairement ses limites pour que cela puisse se terminer rapidement.

Parfois, il s'agirait d'essayer d'autres genres de jeux, avec la propre couleur de la femme, qui la rendraient à l'aise et desquels elle se sentirait fière. D'où la nécessité de pouvoir apprendre à faire confiance à un homme afin de vivre l'intimité, cette facilité à s'abandonner dans la sexualité et vraiment être là, avoir du plaisir et de la tendresse à échanger. Aller du plaisir seulement génital vers

tout ce qu'il y a autour de la sexualité. Stéphanie dit que ce n'est pas dans des aventures d'un soir que l'on peut retrouver des situations d'intimité. Elle ne se retrouve pas très active dans ces contextes-là, elle préfère s'abstenir. C'est ce qu'elle réalise de plus en plus et qui fait qu'elle trouve que ce n'est pas sain, qu'elle vit une mauvaise sexualité.

*Par rapport à la sexualité de jadis là, par rapport à mes premières expériences qui ont été dans le domaine à titre de prostituée, ce n'était pas un endroit où tu te permets de te donner, même si ça aurait pu être une expérience de croissance ensuite. Ça a été pris comme des expériences où je me devais de faire plaisir au plus vite, pour pouvoir partir au plus vite. Donc moi, les premières expériences que j'ai vécues sexuellement n'étaient pas nécessairement axées sur mes besoins à moi. Puis même en dehors du contexte de la prostitution, j'ai quand même continué à être un peu... L'absolue nécessité de faire plaisir à l'autre, étant tout le temps présente, bien des fois, on s'oublie ou on oublie de se donner ou d'être là à cent pour cent. Comme on a encore l'impression que pour ma part j'ai une job à faire, puis que plus vite je vais la faire, mieux ça va être. (Stéphanie)*

Souvent, la femme se sent obligée de continuer parce qu'elle a déjà commencé, «parce qu'elle aime le travail bien fait», rigolent les femmes. Il faut ainsi arriver à identifier les moments de *glissement* : là, je ne suis plus en train de faire l'amour, je ne suis plus présente à ce que je fais, je fais juste m'offrir comme objet, je ne suis plus là, c'est une « **scène qui revient** ». Ce sont des images qui reviennent et cela, selon Marlène, en fonction de la durée pendant laquelle la femme s'est vécue comme un objet sexuel dans la prostitution ou dans une relation de couple, etc.: plus c'est longtemps, plus il y a des images.

*C'est vrai, qu'à un moment donné, dans ce contexte-là, l'homme en train de se faire faire une fellation, on dirait qu'il a tout le temps l'esprit de domination. Puis moi, je me trouve dans un esprit de soumission où faire plaisir vite, vite... Puis c'est comme ça arrive, ça m'arrive de le faire par plaisir, mais un moment donné le plaisir on dirait que c'est une scène qui revient. Ça déclique, puis je ne suis plus là. C'est comme si je me sentais obligée à continuer, au lieu que je devrais m'arrêter tout simplement. (Stéphanie)*

### **Tant qu'à y être**

Dans ce contexte, le corps de la femme ne dit pas la même chose que sa tête. Ce n'est pas toujours clair, ni pour elle-même, ni pour le/la partenaire. Donc, à ce moment-là, la femme veut ou ne veut pas? Le « tant qu'à y être » ce n'est pas « oui ». La femme a déjà outrepassé cette limite/ce seuil-là. Son message, envers elle-même et/ou envers l'Autre, est-il assez clair? Et le message *pas-de-relation sexuelle* qu'elle donnait ou qu'elle ne donnait pas, dans le passé, était-il aussi clair qu'actuellement? Si la femme ne VEUT pas, mais pourtant elle éprouve des sensations, ses messages ne sont pas clairs, selon les participantes. La personne avec qui elle est dans le lit peut très bien se dire : « elle veut, mais



il faut la convaincre, la travailler un peu ». Et si l'Autre en demande davantage et si la femme dit « non », il/elle peut l'y forcer.

*Ça c'est aussi un peu comme quand on est adolescente. J'avais un copain, un grand ami là, puis des fois on allait se coucher chez eux, il se passait rien, on était couché un à côté de l'autre, rien d'autre. Puis, il me prenait dans ses bras, puis... Est-ce que l'homme s'attend lui, là... Ok, il y en qui sont croches : ah, c'est correct, je vais te respecter... Je l'ai vu, il passe à d'autres choses, là. Mais c'est à nous autres d'être fortes aussi là-dedans. Moi, je sais bien que non c'est non. (Carole)*

La femme a l'impression qu'une fois dans le lit, elle doit à l'Autre quelque chose, qu'il/elle est en position d'exiger. De plus, Louise ne croit pas qu'un homme puisse génétiquement ou de par sa conception de la sexualité, résister « à la chaleur des corps ».

*Si tu veux pas de relation sexuelle, tu ne vas te coucher auprès d'un gars, quand tu sais très bien qu'il va commencer à te taponner. Tu sais, c'est sûr là. Je ne parle pas quand on est en couple là, mais d'un gars que l'on rencontre dans un bar. (Marlène)*

Les femmes distinguent entre deux situations différentes:

- une, quand la femme dit « non », puis elle peut se faire forcer et on appelle cela du viol,
- l'autre, quand la femme dit « non », « je ne veux pas avoir de relation sexuelle » et les deux vont être « juste bien » ensemble dans le lit.

*Moi, je pense que quand on va franchir le seuil, de dire on va aller (et) on est intime ensemble; (que) ce soit clair dans ma tête que je suis prête. Comme quand on est ado : je suis prête à mettre ma langue dedans sa bouche. (Louise)*

Stéphanie pense qu'elle doit changer sa mentalité et ne plus croire qu'un homme «voulait juste se coucher et non qu'il veut du sexe» et qu'il puisse, a priori, ne pas vouloir la respecter et avoir seulement une attente sexuelle. Les femmes décortiquent leur vision de ce qui se passe quand elles amènent un gars dans leur lit, pas à pas. Ensemble, elles concluent : le NON doit être affirmé bien avant d'être dans le lit, pour que la femme ne se retrouve pas dans une situation ambiguë, qu'elle ne contrôlera plus nécessairement par après. Parce que si c'est l'Autre qui la contrôle, cela peut devenir une objectification et même un viol. La femme peut être aussi se retrouver avec des sensations avec lesquelles elle ne sait pas trop quoi faire.



Mais, comment la femme peut savoir que quelqu'un, qu'elle ne connaît pas, puisse ne pas la respecter, demande Stéphanie? Elle résiste, les femmes dialoguent :

*Bien, si on commençait à se méfier de tout le monde, on vivrait toute seule. Premièrement. Puis, un moment donné, si on se met à douter de chaque personne que l'on côtoie, on va se méfier toute notre vie. C'est comme généraliser que tous les hommes, quand ils vont se coucher à côté de toi, ils veulent tous du cul. Puis tu sais, il y a pas de vrai gars qui veut juste se coucher puis dormir en cuillère avec nous-autres. Moi, je pense que tu peux. C'est ça.* (Stéphanie)

*Bien oui, quand on est en couple... Quand tu invites un gars chez vous, pour le soir là, il ne veut pas juste se coucher en cuillère d'après moi, tu sais (rires)... Mais en couple, tu es couchée à côté de lui à tous les jours. Il ne bandera pas nécessairement à tous les jours, là.* (Marlène)

Une question s'impose de soi, dans ce groupe de femmes, sur leur **vision des hommes** : « Est-ce que les femmes ne voient pas les gars comme des super hommes qui bandent dans n'importe quelle situation? » Il paraît, selon ces femmes, que l'homme ne bande pas à chaque pas. Et d'après ce que Stéphanie dit, il faut donner sa chance à chaque homme, en lui faisant confiance. Mais cela ne marche pas pour elle. La valeur, la vision qu'elle pose est la suivante : il faut donner sa chance à chaque homme et ne pas préjuger de ce qui va se passer. Ce portrait-là des hommes qui sont respectueux, cela ne correspond pas à la réalité qu'elle vit. Les femmes essaient de convaincre Stéphanie d'accepter la réalité telle qu'elle la vit et de refaire sa vision des hommes pour qu'elle soit réaliste et qu'elle en sorte gagnante. Elle n'a pas à prendre des risques inutiles. Elle doit, selon ces femmes, accepter ses propres limites et les faire valoir par un « non » dit au « bon moment » et de la « bonne façon ».

Quand **dire non**? Est-ce que les femmes envoient des messages clairs aux hommes? Est-ce que les situations sont claires? Comment naviguer à travers tout ça? Il faut d'abord connaître ses limites. La femme doit dire « non » en accord avec ses principes et ses valeurs, avant de se retrouver au lit, dans une situation ambiguë, parce qu'un à coté de l'autre, corps contre corps, c'est difficile. Nicole a dit « non » à son voisin, puisqu'elle a reconnu le pattern, en sachant que si elle allait le vivre, une fois de plus, elle allait devenir vulnérable et elle va être dépassée par la situation ainsi créée. Elle est même allée jusqu'à déménager pour signifier ce « non ».

*Bien là, c'est parce que je vivais du harcèlement, puis il était rendu chez moi. J'avais parti le premier soir pour venir ici, mon garçon y était, puis il avait monté le système de son. Bon, moi je suis arrivée, après j'ai dit : Il es-tu entrain de déménager son stock icitte lui? Fait que là, il me harcelait, il voulait toujours me payer des choses. J'ai fait ça avec toutes les filles. Tu sais, les filles je les ai toutes gâtées. Puis, je ne voulais pas me rembarquer. J'ai comme venu avec un froid à l'intérieur de*

*moi-même, j'ai comme mis une barrière. Qu'il y en a... c'est comme... sont pas tous pareils les hommes. Il y en a des bons, puis il y en a qui vont te respecter. Mais le respect des hommes, comme aujourd'hui, avec la vie d'aujourd'hui... Parce qu'il y en a beaucoup qui vont penser avec leur petit oiseau, puis ils ne penseront pas avec leur tête. Ils essaient de mettre de la pression sur la personne, si lui y voit que la personne est vulnérable un petit peu là. Bien là, lui il va vouloir qu'elle soit vulnérable, car lui il va essayer de l'avoir pour le lit. Moi, j'ai vécu des choses comme ça. (Nicole)*

### **Accepter l'Autre dans son espace**

Quand la femme est vulnérable, il faut qu'elle connaisse ses limites et son état de vulnérabilité pour ne pas se mettre dans une situation où elle peut être encore plus vulnérable qu'avant, surtout que l'Autre veut la rendre vulnérable. Se retrouver ainsi dépassée, puisqu'elle ne saura plus si elle veut ou si elle ne veut pas. D'où l'importance d'identifier et de prendre en considération ses propres limites afin de ne pas se mettre dans une situation où ses limites pourraient ne pas être respectées.

Qu'est-ce que c'est une **situation de vulnérabilité**? Qu'est-ce que la femme voit, comme situation de vulnérabilité ? Être à côté d'un homme, qu'elle vient de rencontrer, dans un lit, est-ce une situation de vulnérabilité? Quand on parle de situation où la femme se sent vulnérable, cela peut être différent d'une personne à une autre. Nicole se sent vulnérable parce que son voisin vient apporter des choses dans son appartement. Pour sa part, c'est quand un homme veut venir chez elle et elle ne veut pas avoir une relation sexuelle avec lui, que Carole se sent vulnérable.

Les espaces autour de ces femmes, de leur corps sont importants. C'est une mesure de la valeur qu'elles donnent à leur corps et à sa protection. Quand une femme parle de ses valeurs, elle sait que quelqu'un d'autre n'a pas nécessairement les mêmes valeurs qu'elle. Alors, comment construit-elle cet espace autour d'elle pour qu'il soit seulement son espace à elle?

La femme qui amène quelqu'un dans son lit, l'accepte dans son espace intime. Le lit est un espace différent de la chambre ou de la maison ou d'un bar. *Accepter quelqu'un dans son espace*. Jusqu'où la femme peut-elle accepter quelqu'un, sans se mettre en situation de vulnérabilité? Déjà, quelqu'un qui la pénètre sans sa volonté, c'est une intrusion dans son intimité, dans son espace qui lui appartient le plus. Alors il y a, selon ces femmes, des espaces ou distances où chacune se sent vulnérable, et cela par rapport à un autre espace ou distance. Et c'est difficile de généraliser. C'est à chaque personne d'identifier cet espace-là. Pour cela, il lui faut tracer ses limites. La limite de cet espace-là correspond à ce que la femme ne veut pas vivre afin de ne pas regretter et de se faire mal. Cela peut être érigé en

frontière. Passer de l'autre côté, c'est entrer dans l'intimité de la femme qu'elle va devoir partager de gré ou de force. Des fois, c'est juste le lendemain qu'on commence à avoir un discours, à rentrer dans « j'ai des sœurs et des frères, mon nom c'est... », dit Louise et cela est souvent trop tard.

Il y a des femmes qui ont des relations plus globales, avant d'avoir des relations sexuelles. Maintenant cela ne se fait plus tellement, selon ces femmes, qui pourtant veulent vivre cela.

**En bref : *faire plaisir à l'Autre – pattern de base de notre sexualité***

Faire plaisir à l'Autre, sans se soucier de soi et sans poser ses limites, c'est s'oublier pour en finir rapidement avec le vécu d'objet sexuel. Pour ceci la femme doit se fermer et se tasser. Attendre que cela passe. C'est le contraire de ce que veulent ces femmes.

La femme est dépassée par ce vécu puisqu'elle vit des choses contradictoires, comme si elle était droguée. Elle ne sait plus alors si c'est du plaisir ou si c'est de la « job ». Le sens de ce qu'elle vit est difficile à saisir. Elle vit avec cette contradiction au cœur. Cela la rend vulnérable.

La femme retombe facilement dans ce pattern. Elle doit apprendre ce que c'est l'intimité et être là. Elle ne doit plus se sentir obligée de continuer parce qu'elle a déjà commencé. Il faut qu'elle identifie chaque glissement afin que la même scène ne revienne pas encore et encore.

L'Autre peut croire qu'il faut seulement la convaincre. Il n'y a pas toujours cohérence entre la tête et le corps de la femme. Mais tant qu'à y être ce n'est pas « oui ». La femme doit changer sa façon de voir et accepter qu'un homme puisse a priori ne pas vouloir la respecter. Elle ne lui doit rien. Elle se doit d'apprendre à lui donner des messages clairs et à lui dire « non ».

Il faut aussi que la femme apprenne à ne plus se mettre dans des situations où elle est vulnérable et se trouve ainsi dépassée. D'où l'importance de prendre en considération ses propres limites pour construire son espace à elle où elle accepte ou non l'Autre.

#### **4.2.4.5 La situation « en miroir »**

L'homme peut-il être un objet sexuel?

L'homme qui traite la femme comme un objet sexuel, **se déculpabilise** quand il est confronté. S'il en demande plus, ce n'est pas à son avantage, disent les femmes, car il ne sait pas que cela va empirer : au lieu d'en avoir plus, il en aura moins parce qu'il va perdre la femme en tant qu'objet. Et comme Francine, Marlène et Annie, c'est là, en désespoir de cause, que la femme va choisir la stratégie « en miroir ».

Louise trouve qu'avec un homme, c'est bien facile de «tomber dans les rôles ». Mais aussi, peut-être que les femmes veulent vivre ces rôles. Elles peuvent le décider, mais elles peuvent aussi ne pas le décider. Ce qui est important, pour ces femmes, c'est de décider. Elles vont s'embarquer dans une situation et ensuite, elles vont se retrouver dans une relation, sans avoir d'abord décidé si elles voulaient ou non de cette relation. Alors, elles devront mettre leurs différents choix en balance, pour trouver ce qui est le plus important pour elles. Est-ce les valeurs, la relation sexuelle qui est formidable ou pas, ou bien le fait qu'elles embarquent dans des rôles, dont peut-être celui d'objet sexuel. Comment naviguent-elles à travers cette prise de décision? Ces femmes n'aiment pas être des objets sexuels. Toutes les femmes en ont parlé et dénoncé ce fait et qu'elles n'étaient pas bien là-dedans. Et cela se vivait dans des situations bien précises. Mais quand une femme se remet en question en tant qu'objet sexuel, comme femme par rapport à un homme, est-ce que c'est aussi distinct que cela ou cela passe par des discontinuités?

Dans une autre situation, quand cela peut faire un an ou deux que la femme n'a pas fait l'amour, puis là, il y a un homme qui l'allume. Souvent, la femme va hésiter à se mettre dans cette situation-là, car elle se sent vulnérable, puisque l'Autre pourrait lui servir d'objet sexuel. Mais Carole et Marlène trouvent *correct* si la femme fait ce choix-là.

Les femmes ont identifié d'autres situations qu'elles ont vécues, quand elles se sont retrouvées avec un homme ou bien une femme qu'elles connaissent ou non et qu'elles ont **utilisé** comme objet sexuel. C'est à dire que l'Autre ne consentait pas, mais la femme l'aura utilisé quand même pour avoir du plaisir. Puis d'autres fois, à partir du moment que les deux consentent, puis que les attentes sont les mêmes, « c'est sûr et certain que l'on comble un besoin » et l'homme n'est pas nécessairement un objet sexuel, mais il peut le devenir pour le *jeu* ou pour *la démonstration*.

*Oui, avec mon conjoint là, c'était non, puis j'étais choquée. Je vais te dire, j'étais choquée. C'est ça. Lui, mettons que ses besoins sont moins, peut-être, intenses que les miens. Ça m'arrive souvent, de me faire dire non par lui. Puis, au début je réagissais très mal, « asteur », je le prends. Je ne pense pas qu'il m'aime plus, tu sais, c'est terrible qu'il répond pas à mes attentes. J'ai appris avec ça, là... avec ses besoins à lui, là... qui ne sont pas exactement les miens.*  
(Marlène)

Marlène n'a pas tenu compte des besoins de son conjoint et est allée plus loin. Cela lui est arrivé une fois, mais après le fait et après réflexion, elle ne s'est pas trouvée «bien, bien fine» à prendre et appliquer son modèle à lui.

*Moi, je suis une fille qui pourrait s'en passer. Il y a eu une période où j'en ai eu vraiment bien, bien besoin, autant que lui, puis je suis devenue très, très performante dans cette période-là. Ça a duré deux semaines. C'était dans un temps où j'étais plus chaleureuse, là. Ça pouvait être trois fois de suite. Je pense que j'aurais pu l'épuiser, là. Je(le) lui ai remis sur le nez, par exemple. Bien, je lui ai dit : si tu m'en donnes pas assez, je lui ai dit ça quand même d'une bonne manière, pour lui montrer c'était quoi, je vais aller voir ailleurs, là. Moi, il m'en faut, là. J'étais dans une période bien active, là. Puis là, je lui ai remis ça, puis il a dit « ce n'est pas ça que je voulais dire », quand il disait qu'il irait voir ailleurs. C'était juste une petite peur - il se déculpabilisait- ce n'est pas de vraies menaces, c'était pas des menaces, c'est juste des paroles en l'air. Je ne voulais pas dire ça, comme si on comprenait vraiment de travers (...). Même s'il était fatigué, c'était non, j'en veux. Je disais comme lui, je vais aller voir ailleurs. J'ai pris son modèle. Il le savait. Je prenais les mêmes mots : c'est correct, si tu m'en donnes pas assez, j'en ai besoin. Regarde, quand je te disais non, c'est ça que tu me disais. Ah non, il disait, c'était juste des « jokes », là. (Annie)*

C'est la situation « *J'en-avais-envie-et-lui-me-disait-non. Mais moi, je n'avais pas le droit de dire non* ». Le conjoint d'Annie voyait ainsi, comme dans un miroir, dans le vif, ce que c'était que d'être un objet sexuel. Francine, par vengeance, quand son tour est arrivé, avait décidé de mettre son nouveau conjoint dans une situation « en miroir ». Elles se donnent le pouvoir sexuel et se rendent compte que L'Autre commence à comprendre qu'il n'a pas le droit d'utiliser sa partenaire comme un objet sexuel. Il accepte, car c'est souvent un règlement de *comptes* qui se termine avec sa capitulation : « *quand tu vas me dire non, à l'avenir, je vais le respecter, puis si je te dis non tu vas faire pareil* ». La démonstration est ainsi faite.

*Disons, qu'avant, ça aurait pris deux ans avant que je décide de le faire. Le pousser, lui remettre le miroir le plus tôt possible, que la situation soit claire, là. Bien pour moi, c'est la meilleure façon. Dialoguer, j'y arrive pas à le faire comprendre. Si je lui fais vivre la même situation, puis qu'on s'en reparle après : regarde, c'est comme ça que je me sentais, tu vas comprendre maintenant. (Francine)*

Plusieurs de ces femmes font du « miroir » une stratégie pour **enseigner**, en montrant à l'Autre ce qu'elles ressentent. Faut-il être forte pour lui remettre cela? Est-ce que c'est cela le pouvoir sexuel? Changer ainsi de rôle, jouer le rôle de l'Autre qui domine, ce n'est pas prendre un pouvoir sexuel, mais c'est se faire respecter, disent les femmes qui l'ont vécu. Lui faire vivre la situation, que « ça te tente ou (que) ça ne te tente pas », pour qu'il apprenne l'importance des limites d'un Autre. Et quand cela fait un certain temps que la femme vit avec cet individu, c'est plus facile; la femme va connaître et anticiper ses réactions et elle pourra dire « telle chose veut dire telle chose ».

Souvent une lecture de la situation se fait disant que l'Autre, femme ou homme, a ou n'en a pas envie. Lire l'Autre est une question d'alphabétisation émotionnelle. La femme doit apprendre à l'homme « ce

qu'il faut » pour qu'il tienne compte de ce que la femme vit, pour qu'il puisse la lire. Qu'il voit qu'elle a besoin que lui, il soit sensible à un Autre que lui, à elle. Donc avant d'être respectée, il y a une autre étape : être capable de *lire* cet Autre, de comprendre ce que l'Autre signifie, par son comportement ou par son attitude. C'est un peu comme un pas en arrière, il faut lui dire : « écoute, il y a autre chose AVANT ». Démarrer ainsi le processus interrelationnel : c'est d'abord *lire* et comprendre l'Autre. Alors, il y a un processus d'apprentissage réciproque qui peut se faire dans une relation.

### **En bref : la situation « en miroir »**

Cette stratégie est un choix qui permet d'utiliser l'homme comme un objet sexuel, pour le jeu ou pour la démonstration. C'est souvent un règlement de comptes qui se termine souvent par la capitulation de l'homme qui admet dorénavant le droit de la femme à dire « non » à un contact sexuel, refus qui doit être respecté, pris en considération. Elle enseigne ainsi à l'homme à lire l'Autre.

### **LE POINT SUR : être ou ne pas être un objet sexuel**

Être ou ne pas être un objet sexuel? C'est la question que ces femmes posent, dans leur vécu même. S'offrir comme objet, c'est faire plaisir à l'Autre sans se soucier de soi. C'est le pattern de base de la sexualité qu'on attend des femmes dans un contexte prostitutionnel : s'oublier, être dépassée, y retomber et tant qu'à y être, accepter l'Autre dans son espace, surtout si elle se met dans une situation de vulnérabilité.

Entre le modèle d'objet sexuel qu'on lui prescrit et l'homme qui se pousse pour détenir la balance du pouvoir entre chaque femme et les autres, la femme apprend des comportements qui vont l'accompagner même si elle quitte éventuellement un contexte qui l'objectifie, comme la prostitution. Ces comportements font partie de ses stratégies pour y faire face, comme:

- s'oublier soi-même,
- utiliser la situation « en miroir », afin d'enseigner à l'homme (en changeant de rôles), par une démonstration, comment cela fait mal de ne pas être respecté.

Ces femmes vivent une tension importante : d'un côté, pour elles, ce n'est pas valorisant d'être un objet sexuel, d'un autre côté le fait d'être un objet sexuel leur donne aussi des pouvoirs:

- de domination sur les hommes : c'est le pouvoir de décider par « oui » ou par « non » si un contact sexuel aura lieu;
- d'attirer et ainsi de séduire, ce qui donne à la femme une valeur et la valorise socialement.

D'où la difficulté de la femme de mettre en pratique, sa décision de ne plus être un objet sexuel. C'est pourquoi sa décision doit être construite à travers plusieurs étapes :

- regarder sa trajectoire de vie et voir où elle s'en va,
- s'approprier le choix de ses valeurs, ses croyances et ses définitions, ce qui lui permettra de trouver son estime de soi-même et se prendre en considération,
- s'approprier sa sexualité, ce qu'elle sent pour elle, tout en apprenant un rôle actif et de ne plus être sévère avec soi-même.

Souvent l'homme qui traite la femme comme un objet sexuel, se déculpabilise quand il est confronté. Alors la femme choisit la *stratégie* « en miroir » qui met l'homme dans une position d'objet, afin de lui enseigner le respect de l'Autre.

#### 4.2.5 Vivre à la limite

Toutes ces femmes, sauf une, ont dû apprendre à poser des limites. Jacinthe, par contre, mettait trop de limites. Elle disait se retrouver coincée dans ses limites puisqu'elle saisissait la sexualité comme un marchandage dangereux : si tu te donnes, tu ne reçois pas nécessairement ou tu reçois mal. Cela la conduisait tout droit vers une certaine rigidité sexuelle et vers des difficultés à s'abandonner et à être naïve. Avoir réussi à faire tomber ces peurs ou ces limites, qui participaient à sa rigidité, a fait en sorte que sa sexualité n'est plus un marchandage et peut devenir abandon et partage.

Donc, nous allons aborder dans cette section deux réalisations importantes de ces femmes, qui surgissent dans les situations qu'elles vivent à la limite de ce qu'elles veulent et de ce qu'elles aiment vivre : comment dire « non » et leur droit d'avoir du plaisir.

##### 4.2.5.1 Comment ces femmes disent *non*

Qu'est ce qui fait que le *non* exprimé par une femme, est respecté actuellement, alors qu'avant son *non* n'était pas respecté? Est-ce sa confiance en elle-même? Pourquoi devant son *non*, l'Autre, réagit-il maintenant différemment?

Les femmes affirment que leur manière de dire les choses est aussi importante que la façon que l'Autre a de recevoir ce qui est dit. Dire *non* avec un sourire, c'est autre chose que dire *non* sans ciller, quand il n'y a pas de place pour l'ambiguïté. Mais il faut aussi que l'Autre accepte de respecter la volonté de la femme.

Pour ces femmes dire non, c'est s'imposer et c'était difficile. Elles ont toutes dû apprendre à le faire et ne laisser à l'Autre aucune place pour les persuader. Le non prend ainsi son sens dans **la façon de le dire**.

*Je peux dire qu'avant si je disais non, j'avais plus de misère à le faire respecter. Maintenant, si je dis non, peu importe, c'est non. C'est ma décision. Ma décision va rester, parce que je m'écoute plus moi-même, parce que je me dis que c'est moi qui vais en souffrir après. Non, je ne veux plus, je ne l'accepte plus ces situations-là. Apprendre à dire, à me respecter, là, comme ça. Peut-être qu'avant, mon non était peut être pas aussi catégorique, je l'affirmais pas comme je l'affirme aujourd'hui, peut-être. Tu peux dire non tout bas, puis dire non vraiment fort, puis que ce soit bien incrusté que c'est non.*  
(Francine)



Selon Stéphanie, il faut absolument que l'Autre soit à l'écoute pour qu'elle puisse lui dire *non*. Il lui faut absolument qu'elle s'imprègne d'une force pour que son *non* soit respecté. Alors elle se trouve obligée de s'imposer à sa propre volonté, pour dire *non*, comme si sa parole, sa manière de parler habituellement, n'avait aucune signification. Carole raconte que chaque fois qu'elle disait *non* à son conjoint, elle devait faire face à son incompréhension, et de là, la situation tournait tout le temps à des violences, qui excluaient toute forme de respect. Sa façon de signifier le *non*, c'était vraiment de quitter physiquement, de s'en aller carrément ailleurs, d'aller sur le divan.

*Je me fais dire oui, c'est beau. J'ai dit, je me suis exprimée ma volonté à ce que je ne voulais pas de relations avec cette personne, que ce soit la première ou la quinzième fois que je côtoie cette personne-là. J'ai exprimé mon besoin à moi. Ma limite cette fois-là, c'était que moi je ne voulais pas avoir de relations et que j'étais prête à côtoyer, à laisser cette personne-là à se coucher dans mon lit. Mais le besoin de l'Autre, peu importe, tant que lui, il a accepté de franchir le seuil de ma porte, pour venir chez moi cette soirée-là... Il savait que moi, ma limite était de ne pas avoir de relation sexuelle. Puis moi, je n'ai pas menti à personne, je n'ai pas dit on s'en va chez nous, on s'en va faire l'amour. Moi j'ai dit que oui, j'avais des besoins. Tu as besoin d'une certaine intimité. On a beau poser nos limites, on est pas entendue, là.* (Stéphanie)

Stéphanie disait « non » dans cette situation-là, mais ses limites n'étaient pas respectées. Ce que les autres femmes disent, c'est : on ne rentre même pas dans cette situation-là, puisqu'on s'y sent vulnérables, parce que l'Autre peut ne pas respecter nos messages. Stéphanie ne veut pas que le fait de ne pas être entendue ou comprise par l'Autre, l'amène à demeurer vulnérable toute sa vie. Pour s'estimer et se respecter là-dedans, elle trouve que c'est aussi bien de ne rien dire. La réflexion du groupe continue :

*C'est facile à dire, mais ce n'est pas juste une question d'être entendue. C'est une question où il faut que tu persévères. Tu lui dis non. (Mais) non, viens à la maison, je ne veux pas baiser, je veux (juste) que l'on dorme. Puis, rendus là bas, il te caresse une cuisse dans ton lit puisque là tu es allumée. Ça va être à toi, de gérer ça, là. Tu sais (lui) dire : bien je ne suis pas capable. Tu sais, je ne suis pas capable, si un gars vient coucher chez nous, il m'allume. Fait que, j'embarquerai pas là dedans, que si, admettons que tu as envie de baiser avec un gars : tu l'invites et tu sais ce que tu as à faire pour que se soit ton désir.(...) Souvent dans une veillée, la façon comment le gars va se comporter, on peut le ressentir, le voir vraiment ce qu'il veut ce gars-là. C'est-tu ça qu'il veut, une paire de jambes en l'air ?* (Carole)

**Elle dit non, mais c'est un oui, en fait.** Ce cliché est véhiculé partout, donc pour beaucoup d'hommes (mais pas tous), il devient une base pour la situation sexuelle. C'est pourquoi, Louise pense, que pour qu'un « non » ait l'impact d'un « vrai non », il faudrait qu'un homme reçoive trois « non »

consécutifs. D'un autre côté, selon elle, il faut le dire qu'une seule fois. Sinon, ce que la femme envoie comme message aux hommes c'est : réessayez une deuxième, puis une troisième et une quatrième fois et là, elle va dire oui. C'est là une des contradictions que les femmes vivent.

Certaines de ces femmes se sont fait prendre dans ce genre de situation : elles amènent un homme chez elles, puis ensuite elles décident qu'elles vont dire le « non ». Elles ont ainsi appris par essais et par erreurs que plutôt que d'attendre d'être rendue dans le lit pour dire le « non », elles peuvent le dire d'une autre façon et à un autre moment. Elles vont le dire avant de franchir le seuil de la porte, elles vont le dire trois fois, elles vont le dire plusieurs fois. C'est un peu un combat de volontés aussi. Si ce n'est pas ce que la femme veut, elle ne se mettra pas dans une situation où elle risque de se laisser allumer. Donc, pour ces femmes, la décision de la femme doit être prise avant que la situation ne survienne. Voici comment Carole continue de réfléchir par rapport à son ambivalence :

*J'ai envie de baiser avec quelqu'un. Que mettons, je sors, je rencontre quelqu'un, puis je l'emmène chez nous. Je sais ce qui va se passer, là. Bien là, tu sais, c'est moi qui le veux. Je ne me mettrai pas dans des situations qui vont aller contre ce que moi je veux. Plutôt je vais me retenir, je ne m'arrange pas pour être dans une situation où ça va aller contre mes décisions, mes valeurs. Il est à peu près ce que tu recherches, (mais) tu as pas le goût de coucher avec, là. Je ne l'inviterai pas chez nous, c'est bien sûr là, (sinon) je vais lui sauter dessus: c'est le gars. C'est toi que tu allumes un moment donné, là.*

Dans une situation limite, quand la femme ne veut pas, elle a le choix entre :

- respecter d'abord ce qu'elle veut et agir en conséquence, ou
- ne pas le respecter et se mettre dans une situation où tout peut arriver, qu'elle aura de la difficulté à gérer.

Et cela non seulement parce que la femme est vulnérable, mais parce qu'elle est humaine «surtout si ça fait trois, six mois ou un an que tu as pas baisé». Cela revient à dire : la femme est sexuelle, l'attrait est là. Elle doit éviter de se mettre dans cette situation-là, à moins de prendre en considération le fait que « la tête partirait, on se laisserait aller dans les sensations».

L'attrait est là, mais est-ce le seul élément que la femme veut de cet homme-là? Uniquement l'attraction sexuelle ou plus? Louise croit que si la femme veut construire dans le but d'avoir une relation, il est préférable qu'elle ne cède pas à ce désir-là, qu'elle étire ses sensations « un petit peu ».

Et chaque femme **apprend avec le temps** qu'au-delà des messages oui ou non qui se retrouvent au niveau de la communication, chacun a sa propre interprétation de ce qui a été dit.

*Tu débutes une relation, tu es pas capable tout de suite de lire les réactions de l'autre. (Francine)*

La femme rencontre quelqu'un avec qui elle passe une bonne soirée à jaser. À partir du moment qu'elle dit à cette personne « là, ça te tentes-tu d'aller continuer, de venir prendre un dernier verre chez nous? », l'Autre interprète cette demande-là : ce qu'elle veut dire, ce n'est pas de prendre seulement un dernier verre, mais « là, je suis prête à sauter dans le lit ». L'homme voit la femme passer à l'action.

L'interprétation par la femme de *ce qu'elle dit* peut être différente de l'interprétation que l'Autre peut en avoir. Stéphanie disait que la communication ne fonctionnait pas parce qu'elle se mettait dans des situations où l'interprétation de l'Autre était différente de la sienne. Carole, par contre, se méfiait de l'interprétation de l'Autre, alors elle rendait sa volonté très claire et ne prenait pas de chance à faire passer à l'Autre *le seuil de sa demeure*. Louise et Stéphanie trouvent que dans tous les films qu'elles visionnent, dès qu'on voit cette scène là, on peut assumer c'est quoi la scène suivante, c'est le lendemain matin, tous les deux. Et la case de départ c'était «vient prendre un verre». Nous sommes tous et toutes conditionnés par cette séquence de scènes et cela fait des décennies qu'il en est ainsi.

*Tu sais très bien, que si tu es dans un bar et puis que tu invites un gars à prendre un dernier verre, tu sais très bien ce qu'il va penser. Si moi, je l'invite à prendre un dernier verre c'est parce que j'ai des intentions, sinon il va rester « drette » là, là. (Marlène)*

Chacune de ces femmes a été socialisée par les messages qu'elle a reçus de ses proches, des médias, de l'école, etc., ce qui lui crée des attentes. L'interprétation qu'elle a de ce qui est vécu, de ce qui est entendu, c'est souvent à partir de ses attentes, dit Stéphanie. Selon elle, la femme n'agit pas nécessairement au niveau de la communication, c'est un peu au-delà. Elle se protège ainsi dans un sens, quand elle a le goût de se protéger. C'est être ainsi consciente des interprétations que l'Autre pourra faire, avant qu'il entreprenne quoi que se soit, pour qu'elle puisse se positionner à sa guise et à temps. Ainsi elle passe à l'Autre son message du non, mais parallèlement il y a le message du oui qui vient de l'interprétation que l'Autre pourra en faire de la situation, qui abrite donc un message double et contradictoire.

## Dire oui

Quand la femme dit oui, veut-elle avoir une relation sexuelle (se donner) ou seulement un orgasme (juste du sexe)? « Comment j'embarque là-dedans? » Que veut-elle dans cette situation-là?

*C'est comme dire oui et être dans un moment dépressif et être vulnérable, en même temps. Puis là, quand même, tu vas dire non. Il y en a qui ne comprennent pas ça, ils ne comprennent pas les désirs, fait que, si nous autres, on dit oui, on est coupable. Aussi là, tu sais, parce qu'on lui a donné - comment je dirais ça - on lui a dit comme oui, là... Ça m'est arrivé, j'ai déjà dit oui, j'étais dans un moment dépressif, puis c'était avec mon copain.* (Nicole)

Dans cette situation-là, pour Nicole, c'était plus facile de dire oui, de lui donner le feu vert. C'est plus difficile de dire non. Mais, dire oui à quoi? Au plaisir? Pourquoi dit-elle oui? Quand Nicole dit oui, cela revient toujours à la même chose : faire plaisir à l'Autre. « Mais, qu'est-ce que l'on a là-dedans, nous? », se questionne-t-elle.

*On est portée. C'est quoi donc? C'est difficile d'en parler. C'est comme moi, je lui demandais, j'ai dit bien : comme le sexe ce n'est pas juste ça qui compte dans la vie, il y a d'autres choses à part de ça. C'est comme se coucher à côté de quelqu'un, puis être capable de dormir à côté de la personne, si ça fait un bout que l'on vit avec. Être capable de lui dire non, être capable de lui dire, bien oui. Ça te tentes-tu d'avoir juste de l'affection à soir, à la place de... Moi, quand j'étais jeune, ça m'a donné un gros problème de sexualité, j'ai eu de la misère avec ça, j'ai eu des viols. J'en ai eu plusieurs, je suis tombée dans des comas. Puis c'est dur, ce n'est pas facile parce que la sexualité, moi j'avais peur de la montrer. Le premier homme qui m'a demandé de coucher avec, je me sentais comme poignée, obligée de lui dire oui. (...) Je disais toujours oui, puisque c'était plutôt rare non. (...). Bien, c'est nous, qui ne se faisons pas plaisir, dans ce moment-là, quand qu'on dit oui, puis on finit par l'accepter veut, veut pas. La plupart des femmes cherchent juste l'affection, juste quelqu'un à côté.* (Nicole)

Cela dépend de la femme qui dit oui. Louise parle d'un oui où il y a du partage et Nicole parle d'un oui pour faire plaisir à l'Autre. Pour Stéphanie et Louise, oui c'est de l'ouverture : être prête à se donner. Pour Nicole, le oui, c'est là où elle commence à se tasser.

*Moi, je dis oui au plaisir, au contact, au jeu. Je dis pas oui, je suis prête à faire l'amour, l'acte sexuel. C'est l'ouverture pendant que l'on fait une petite soupe, c'est pendant que l'on fait la vaisselle, c'est de l'ouverture aux caresses, aux câlins. C'est de dire : oui, j'ai eu une grosse journée, je me sens grosse de même, je ressens juste le besoin de me coller. Puis quand la demande est claire, l'action devient plus claire aussi, puis après, tu fais : ah, c'est juste ça que j'avais besoin. Tu confirmes que toi, c'est ce que tu avais besoin. Je confirme que ce que tu reçois, c'est ce que tu avais besoin, ce que tu t'attends de lui ou d'elle.* (Louise)

En conclusion, entre le oui et le non, il n'y a pas toujours une différence de sens établie.

### En bref : comment nous disons « non »

Afin de faire respecter son non, la femme doit faire attention à sa *façon de le dire* et au meilleur moment pour le dire. Mais il faut aussi que l'Autre respecte la volonté de la femme. Apprendre ainsi à s'imposer dans sa propre volonté et aussi à l'Autre. Et surtout ne pas rentrer dans des situations où elle pourrait être vulnérable comme lorsqu'il n'y aurait plus de cohérence entre sa tête et son corps. Éviter ainsi le combat des volontés.

Il y a le niveau de la communication des messages (oui, non, etc.) et aussi *l'interprétation* que chacun des membres d'une dyade en fait. La femme doit en être consciente afin de se protéger. Même son *oui* ne veut pas dire nécessairement oui.

#### 4.2.5.2 Le droit d'avoir du plaisir

##### Dire ses besoins

Pour Louise, il est important pour avoir du plaisir, d'être capable de **dire ses besoins**. Elle ne met pas l'accent sur le génital. Le plaisir n'est pas vécu comme nécessairement sexuel, il est davantage une complicité, une attirance, une fusion, une mise en contact qui n'est pas nécessairement génitale, mais qui peut être parfois génitale. Jacinthe, par contre, trouve que Louise généralise beaucoup.

*Moi, je dirais qu'avant, je ne parlais pas, c'était dur de savoir ce que je voulais parce que je ne me parlais pas et je ne lui parlais pas à l'autre, dans ma relation. Dans ma tête, c'était ça, là, le modèle. Maintenant, je sais que l'on peut parler. Il n'y a pas de zone. Moi, je pense que ça ne passe pas juste là, ça commence dans les yeux, ça commence par un petit ousp.* (Louise)

Stéphanie fait la part des choses, en disant qu'à la base, le plaisir n'est pas génital, il est dans la tête. Le plaisir et le désir qu'elle éprouve à regarder quelqu'un, va se mouvoir pour devenir physique, pour finir génital.

La plupart des participantes ne peuvent pas dire toujours ce qu'elles aiment et ce qu'elles n'aiment pas, à l'Autre, dans une relation. Mais cela, tout en sachant, ce qu'elles aiment et ce qu'elles n'aiment pas.

*Moi, je trouve que l'on a le défaut de dire ce que l'on aime pas, plus souvent que ce que l'on aime. Puis on se le dit pas assez, ce qui fait que, dans mon cas, auparavant, je vivais des frustrations sexuelles parce que je n'exprimais pas. Il fallait que la personne devine, ça se passait dans ma tête, où ça bougeait dans mon corps. Alors que maintenant, ça se dit et ça se dit : c'est ça que je veux, c'est ça que j'attends. Puis c'est ça que j'obtiens aussi. Puis là, c'est de changer. Tu sais, on est élevé « marche pas, touche pas ». Ce que l'on fait dans notre lit : j'aime pas ça, fait pas ça, fait pas ça. Mais on ne dit pas « caresse-moi comme ça, ou touche ici ou fait ci ». On ne le dit pas, on ne guide*

*pas. Puis si la personne guide, puis si les deux guident en même temps, aille, ça va vite en tabarnouche, c'est le fun, c'est beaucoup plus intense que si on fait juste dire non, ne fait pas ça, arrête ça, arrête ça. On est dans le négatif et pas dans la construction.* (Louise)

Les femmes s'expriment plus facilement à l'intérieur d'un couple établi que dans une relation d'un soir ou de courte durée où elles ne connaissent pas leurs partenaires. Il leur faut d'abord apprivoiser l'Autre et aussi vouloir se donner. Stéphanie croit que lorsqu'une femme se donne totalement et qu'elle veut se « laisser totalement », il faut qu'elle ait d'abord confiance dans l'Autre. Et dans ce contexte-là, la femme va pouvoir dire ce qu'elle veut. Mais cela est difficile, même en couple, surtout au début.

Il y a aussi la question du *péché*. Ce que la religion, leur grand-mère et leurs parents avaient dit sur la sexualité et les relations, c'est puissant encore aujourd'hui pour ces femmes. Louise trouve que les femmes en ont lourd sur leurs épaules. Elle interroge le fait que les hommes se culpabiliseraient « parce qu'ils baisent avec une fille qu'ils ne connaissaient pas »!

### **Il y a intensité et intensité**

Les femmes vivent des moments d'**intensité** comparés à des moments de plaisir, des moments plus intenses et d'autres moments moins intenses. Qu'est ce qui crée la différence d'intensité? Est-ce que ces femmes sont vraiment dans une course à l'intensité? Pour elles, l'intensité c'est un tout qui, à certains moments donnés, se stabilise à certains endroits précis de leurs corps. C'est un tout qui est important et c'est aussi la relation qui est importante.

*L'intensité ne se mesure pas à l'action posée, ça c'est clair. C'est pas un acte physique particulier, spécifique qui rend ça plus intense. C'est peut-être un moment de contacts privilégiés, ça a été juste, puis même les yeux, t'as vraiment senti. Tu as pas besoin de sentir que tu es fine, que tu as une belle estime de toi-même. Tu as confiance en l'autre, tu as confiance en toi, ça comme des bulles magiques.* (Louise)

Pour Louise, c'est évolutif, il y a une trajectoire, un parcours. **Une relation est importante** et par la suite une intensité se crée et se stabilise et cela commence par un regard. Dans l'avant-toucher sexuel, précise Jacinthe, « en faisant la soupe ou n'importe quoi », il n'y a pas vraiment de zone physique et donc localisation d'une intensité, mais il y a quand même « des petits chatouillis qui passent ». C'est important de *prendre le temps* pour pouvoir être à l'écoute de l'Autre et de soi, dans un *état de réception* où « on est plus sensitive, puis là on voit mieux, on sent mieux, on entend mieux, mais on

parle aussi mieux». Cela permet de vivre une **reconnaissance** : « c'est arrivé juste au bon moment, j'avais besoin de ça ».

La femme n'a pas toujours besoin d'un *orgasme*, tout le temps. Elle peut avoir seulement un *besoin d'affection*. Les participantes trouvent que c'est là une distinction importante à faire. Le but ultime ce n'est pas l'orgasme, c'est d'être ensemble, c'est le bien-être. La femme peut avoir une satisfaction sans qu'elle ait un orgasme. Pour cinq de ces femmes, l'orgasme est moins important que la satisfaction de répondre à un besoin essentiel : le fait d'être avec la personne qu'elles aiment. C'est une *question d'intimité*, qui n'est pas nécessairement une fusion avec l'Autre, mais une continuité : « quand tu es bien complice avec l'Autre ». Annie dit ne pas être quelqu'un qui a absolument besoin d'orgasme, sa relation sexuelle est satisfaisante et elle ne se sent pas « obligée d'être en extase ou bien la jouissance extrême ». La complicité, pour elle, c'est avoir du plaisir. La jouissance ce n'est pas nécessairement l'orgasme.

Les femmes mettent l'accent sur l'importance de la notion de plaisir. Stéphanie précise que cela est une variante du désir physique. Mais Jacinthe ne dirait pas que cela revient au même, ni que c'est aussi intéressant. Quand Louise est simplement bien avec sa conjointe, les deux jouissent, mais l'atteinte de l'orgasme peut être facultative : un soir c'est les deux, des fois c'est une ou c'est l'Autre, mais les deux en tirent du plaisir.

*Des fois, tu peux avoir des échanges avec quelqu'un, tu auras pas d'attouchements sexuels nécessairement, tu auras pas la pénétration, tu vas être nue, à l'extase qui est pas l'orgasme. Tu auras pas de touchers génitaux, ainsi de suite, mais tu vas avoir cette satisfaction-là, dans le corps, ça dépasse l'entendement, tu vas être comblée, tu auras pas nécessairement jouit. Il y a beaucoup le mythe de l'acte sexuel complet qui se termine par les deux partenaires qui ont une jouissance, un orgasme ou la pénétration, comme beaucoup de couples hétérosexuels vont dire : une relation complète, c'est quand il y a une pénétration. Mais tu es capable d'avoir une relation avec plein de plaisir, sans avoir nécessairement une pénétration.* (Stéphanie)

D'un autre côté, dans sa relation de couple, Louise ne pourrait pas passer beaucoup de temps sans avoir d'orgasme. Elle vivrait des frustrations. Pour elle et pour sa conjointe, cela est clair : l'orgasme, c'est un moment totalement magique, il faut toucher à cela régulièrement puisque

*...ça nous ramène à la colonne vertébrale, là et dans l'espace de quelques secondes, t'as les orteils emmanchées de même, tu as les yeux fermés bien dur, puis là, tu dis : ah, on est ici, ok.*

Mais, selon Louise, le corps ne suit pas nécessairement le désir que la femme peut avoir, il peut aller ailleurs :

*Ce n'est pas toi qui fais défaut ou que l'autre fait défaut, tu sens juste que c'est plus le « body » là, qui est en réajustement.*

Pour les participantes, si la chimie ne s'installe pas, il ne peut pas y avoir d'intimité. La femme peut aimer quelqu'un, mais s'il n'y a pas de chimie, cela ne se passe pas. C'est quelque chose de vivant un orgasme, cela bouge, la femme le sent, cela vient d'une personne vers l'Autre. Louise et Marlène en sont touchées profondément. Mais une femme peut aussi être *prise* avec un partenaire, avec qui elle a fait sa vie, sans pour autant avoir obtenu ce qu'elle recherchait sexuellement et qu'elle se contente alors de « ce qu'elle a ». Annie pense que dans le fond, elle n'a peut-être pas le bon partenaire puisqu'il ne vient pas la chercher dans tous les points et elle se contente de moins. Par contre, Jacinthe n'accepterait pas cela.

*Si ça serait vraiment une personne qui vient me chercher, sous tous les points, que ça me tenterait plus, puis que ce serait ça mon besoin à ce moment-là.* (Annie)

*C'est sûr que si ma compagne ne rejoint pas mes besoins sexuels, je ne reste pas, parce que la relation de couple bat au rythme de la sexualité. Si je n'ai pas de satisfaction sexuelle, je ne bâtis pas là-dessus.* (Jacinthe)

Les relations sexuelles veulent dire inévitablement, à un moment donné, l'orgasme. Mais si la femme n'a pas d'orgasme, la jouissance doit être plaisante, la tendresse doit aller de pair avec la caresse. Jacinthe voit une grande différence entre jouissance et tendresse. Pour elle, c'était moins satisfaisant, de n'avoir que des relations avec jouissance-sans-tendresse, même si «la société fait tout un plat médiatique autour de l'orgasme». Carole remarque que ce qu'elle ne connaissait pas, ne lui manquait pas.

*La première fois que j'ai eu un orgasme, je me l'étais donné parce que je ne savais pas c'était quoi. Puis j'ai « freaké » : c'est que j'ai eu une éjaculation terrible. Je capotais bien dur : bien là avec ça, peut-être que c'est trop, là. Mais je n'avais jamais connu ça avec un gars, je me l'ai faite toute seule, là. Mais après avoir vécu ça, je savais c'était quoi, j'avais découvert mon corps, j'étais là, puis, je me disais : c'est ça un orgasme. Jusqu'à temps que vraiment là, ça m'arrive, puis que je dise, ayoye maman, je ne veux plus me passer de ça, puis j'aime ça.* (Carole)

Ces femmes ont entendu des hommes qui disaient, qu'ils vivaient beaucoup d'éjaculations, mais pas toujours des orgasmes. Stéphanie et Annie peuvent vivre sans orgasme, surtout puisqu'elles ne l'ont



pas connu. Mais les autres disent que si elles sont capables de se faire jouir, après, elles peuvent **connaître mieux leur corps** (qu'elles découvrent de plus en plus) et qu'elles peuvent ainsi mieux guider. Pour que la femme puisse dire à son partenaire ce qu'elle aime et ce qu'elle n'aime pas, il faut qu'elle le sache et qu'elle s'organise pour le savoir. Et ce n'était pas bien vu non plus : une femme qui jouissait, ce n'était pas une femme qui était recommandable, «ça regardait mal». Il avait aussi l'expression « une mère dans la cuisine, une putain dans le lit ». Mais ce n'est pas ce que Nicole veut vivre, cela ne correspond pas à ses valeurs : «je sais que je ne suis pas une personne qui va commencer à me toucher, puis je ne suis pas prête pour ça».

*La sexualité a été beaucoup, pendant bien des années, basée sur la pénétration. On dirait que l'on est embarquée dans ce moule-là, puis la femme a arrêté, comme pas évolué, (ni) continué à chercher ce qui pouvait lui faire plaisir.*  
(Stéphanie)

### **S'accorder le droit de jouir**

Selon ces femmes, jouir et avoir du plaisir, c'est la base des relations. L'orgasme est celui qui est vraiment au sommet de tout cela. Les femmes doivent **s'accorder le droit de jouir**, parce que, selon Annie et Carole, les femmes n'avaient pas nécessairement ce droit qui leur avait été nié par les autorités religieuses et on a même excisé ou considéré comme hystériques des femmes qui se masturbaient. Elles étaient là pour procréer, non pour avoir du plaisir, nous dit Marlène. La femme devait absolument se marier, pour avoir des relations sexuelles.

La femme est le moteur de sa propre sexualité. Si elle est responsable de sa propre sexualité, alors elle doit l'assumer. Mais souvent la femme ne s'accorde pas ce droit de pouvoir se donner du plaisir ou un orgasme, nous dit Francine. Autrefois, elle aurait attendu que son partenaire « fasse son travail » et espéré « qu'il trouve pile », sans pouvoir le guider. D'un autre côté, l'homme n'est pas prêt à accepter cela, selon Francine, Marlène et Stéphanie. C'est comme si elles avaient dit à l'Autre « tu ne le fais pas comme il faut, puis tu ne sais pas comment t'y prendre ». Là, l'Autre aurait vécu une frustration « débandante », comme si la femme lui aurait dit « tu n'es pas un homme », « tu n'es un pas bon » et « moi, je n'ai pas besoin de toi ».

*C'était par la pénétration, sinon rien, rien. Maintenant, si je ne l'ai pas bien, quitte à me le faire moi-même. Alors, pour l'obtenir... Mais il l'a accepté. Pour ça des fois, que tu peux avoir des envies, tu vas aller le faire toi-même. Bon, j'ai le droit moi aussi de le faire, mais je ne m'étais jamais accordé ce droit-là avant.*  
(Francine)

Francine n'avait pas appris à se donner du plaisir, elle était plus ou moins portée à faire plaisir à l'Autre. Quand elle est redevenue célibataire, comme elle ne voulait pas de « one night stand » puisque c'était contre ses principes et comme elle avait des besoins physiques qu'il fallait qu'elle comble, elle a appris à découvrir son corps. Maintenant, son partenaire accepte cela et elle peut lui dire « c'est ça que je veux, j'aime pas ça comme ça ». Mais, il a fallu qu'elle fasse d'abord « le ménage dans sa tête ».

Ces femmes vivent un apprentissage sexuel qu'elles construisent pas à pas. Elles cheminent là-dedans. Et dans cet apprentissage-là, la femme doit guider l'Autre vers sa sexualité de femme. Mais pour y parvenir elle doit d'abord se connaître, parce qu'autrement l'apprentissage ne se fera pas.

Stéphanie constate que dans un couple les deux partenaires peuvent rester longtemps l'un à côté de l'Autre, sans communiquer et sans échanger sexuellement. La femme peut donc vivre à côté de quelqu'un qui ne sait pas vraiment ce qui lui fait plaisir à elle, tout comme elle pourra ignorer ce qui fait vraiment plaisir à l'Autre. La communication doit être très précise. Et cela prend du temps pour en arriver là. Cela vient peu à peu. Les femmes construisent dans toutes les situations. Elles recherchent une direction, un sens à prendre. Mais, quelle est cette direction?

#### **En bref : le droit d'avoir du plaisir**

Pour ces femmes cela comprend :

- dire ses besoins qui ne sont pas nécessairement sexuels, dont leur besoin d'affection qui est plus important que leur besoin d'orgasme, reconnu par ailleurs comme un moment magique puisqu'il en est une résultante,
- pouvoir vivre l'intensité comme un tout et non pas seulement comme un fragment génital;
- vivre l'importance de leur sexualité à l'intérieur d'une relation, question d'intimité et de reconnaissance sexuelle;
- être dans un état de réception, ce qui arrive quand la femme vit une relation et quand elle connaît mieux son corps, ce qui lui permet de guider l'Autre.

#### **FAIRE LE POINT : à la limite**

Vivre à la limite, c'est vivre à l'intérieur d'une zone grise où tout est à clarifier. Même le *non* qui est dit par la femme n'a pas de poids, il est considéré selon le bon vieux cliché, comme un *oui*. Trois *non* consécutifs d'une femme « valent » le *non* d'un homme. Alors, la femme n'a pas d'autre alternative que d'apprendre par essais et par erreurs et avec le temps, comment faire pour se faire prendre en considération :

- prendre sa décision avant que la situation-limite arrive;
- prendre pour acquis que l'homme peut avoir une interprétation différente de la sienne en ce qui concerne sa sexualité de femme;

- donner une valeur symbolique au seuil de sa demeure.

Mais ces femmes ont dit surtout *oui*, car c'était plus facile à dire que le *non*, afin de faire plaisir à l'Autre. D'où l'importance pour ces femmes, de se donner le *droit-d'avoir du plaisir* et assumer ainsi sa sexualité.

#### 4.2.6 Le pouvoir sexuel

Ces femmes ont-elles un pouvoir sexuel? La réponse à cette question est au coeur de leur appropriation de leur sexualité et de leur maîtrise de leurs trajectoires de vie. Premièrement, les participantes identifient ce que c'est le pouvoir sexuel pour elles. Deuxièmement, elles abordent la question de la puissance sexuelle versus l'impuissance sexuelle comme tension constituante de la différence entre ne pas être un objet sexuel et être un objet sexuel. Troisièmement, les femmes s'entendent pour mettre au cœur de leur pouvoir sexuel le pouvoir de réflexion sur leur propre sexualité.

##### 4.2.6.1 Le pouvoir sexuel de ces femmes prend différents visages

Pour Stéphanie, son pouvoir sexuel, c'est le pouvoir de se satisfaire, le pouvoir de jouir.

Pour Jacinthe, son pouvoir sexuel, c'est son pouvoir sur sa propre sexualité, surtout si elle veut une communion avec l'Autre. C'est le pouvoir de se *connaître* sexuellement : « j'aime ça, par contre ça je n'aime pas ça ». Pour elle c'est très important d'arriver à comprendre sa propre sexualité, parce qu'autrement elle n'aurait pas de pouvoir sur celle-ci. Francine souligne que se connaître c'est un travail qui permet de savoir.

*...comment je suis rendue dans ma vie, la confiance, comment on s'accepte, comment on s'aime, puis où on est rendue dans notre vie.*

Dans la vie de Louise, le pouvoir sexuel *se transforme* et il est en évolution. Et il y a des niveaux d'exigence. C'est comme pour le niveau de satisfaction. Elle pense qu'elle doit se démontrer exigeante, si elle veut avoir une sexualité qui lui convienne bien. D'abord, elle doit la découvrir et la fixer dans sa tête, puis après il lui faut la construire. La construire avant de s'allonger dans le lit. Louise dit ne pas avoir à comprendre sa sexualité, mais à la vivre. Pour elle, la question est : « Est-ce que la sexualité fait partie de moi ou est-ce que c'est moi qui fais partie d'elle? » Le seul fait de choisir de vivre une vie sexuelle permet le pouvoir d'ouverture, le pouvoir de vivre, le pouvoir de découvrir :

*...la texture de sa peau, les petits recoins... Ah, tiens... Avant je n'avais pas de plaisir, là, maintenant j'en ai.*

Il y aussi le pouvoir sexuel en tant *qu'effet sur les hommes.*

*J'avais l'innocence, j'avais quinze ans, je pense j'étais chez ma grande sœur, puis il est arrivé un monsieur qui venait arranger son fil de câble. J'étais dans une petite jaquette de Chippendales, puis dans ma tête j'étais habituée de m'habiller court. Le monsieur est arrivé, je ne m'en suis pas rendue compte, puis finalement il est arrivé et il a parti bien vite, il a laissé le fil du câble là. Bien là, je me suis rendue compte que l'on avait un pouvoir. Je n'étais pas bien, bien vieille, mais je ne me croyais pas sexy. J'ai trouvé ça assez drôle, parce que son travail, il l'a fait à moitié, puis ma sœur elle a eu le câble pour rien.* (Annie)

Quand les femmes ont parlé d'objet sexuel, elles ont aussi parlé de pouvoir sexuel. Elles ont dit que se donner comme un objet sexuel leur permet d'avoir aussi un pouvoir sexuel. Dans ce sens, le pouvoir sexuel c'est aussi le pouvoir sur la sexualité de l'Autre, le pouvoir de le séduire et d'amener l'Autre à les désirer. Annie trouve que c'est de *mieux connaître l'Autre pour savoir quoi faire* «pour qu'il finisse par dire oui, même si au début il me dit : « Ah, non! ». Aller ainsi le chercher par ce qu'il aime vraiment. Et ajoute Louise, « par sa faiblesse aussi ». En hébreu, faire l'amour se dit connaître. Faire l'amour à quelqu'un, c'est beau, puisque cela nous permet de le connaître vraiment jusque dans les fibres de son être, parce que c'est « là que l'on joue ».

*Moi, je dis que tu peux avoir un pouvoir sexuel sur ta sexualité à toi. Mais tu peux t'accorder d'avoir le pouvoir sexuel sur ton partenaire aussi. Tu vas faire quelque chose, si tu veux quelque chose et lui n'est pas tenté : peut-être t'habiller de la façon qu'il aime, mettre le parfum que tu sais, pour venir à ce que tu veux. Tu te sers de ton pouvoir sexuel sur l'autre pour obtenir ce que tu veux.* (Francine)

Donc, ces femmes utilisent leur pouvoir sexuel pour charmer l'Autre et aller le/la chercher, que ce soit par la séduction ou que ce soit par l'utilisation de sa faiblesse. Louise recherche le consentement de l'Autre, ce qui lui procure le plaisir d'être convaincue que sa partenaire ne lui est pas acquise. Elle veut la conquérir, la charmer de façon différente chaque fois, utilisant le jeu « du chat et de la souris ». C'est de la « chasse »!

Ces femmes sont différentes les unes des autres. Elles vivent de différentes façons le pouvoir sexuel, selon *l'étape de vie* où elles se trouvent. À vingt ans, le pouvoir sexuel est autre chose qu'à quarante



avec un homme ». Elle a un pouvoir, qu'elle exerce sur sa sexualité, puisqu'elle l'affirme en refusant de la vivre avec un homme sur lequel elle ne veut plus focaliser. Elle veut être capable de décider par elle-même. Nicole veut travailler sur sa confiance en elle-même. Avant de rechercher un autre partenaire, c'est important pour elle de vivre cette étape de focalisation sur soi, puis d'être heureuse dans ce qu'elle est : se contenter d'être et de respirer. C'est se comprendre soi-même et travailler sur soi. Elle ne veut pas d'homme pour la presser, la pousser ou vouloir gérer sa vie.

*Moi, depuis ma dernière séparation, c'est sûr qu'il n'y a pas eu d'autre personne. Mon pouvoir, je pourrais dire que c'est de mettre mes pitons au neutre, parce que je n'ai pas le goût de vivre de relation. J'ai pas le goût d'avoir un autre homme dans ma vie, puis je suis en cheminement là... puis, je suis en introspection... C'est bon toute seule!* (Carole)

#### **En bref : le pouvoir sexuel de ces femmes prend différents visages**

Ce pouvoir peut être en devenir et en évolution. C'est le pouvoir de : se satisfaire, se connaître sexuellement, avoir un effet sur les hommes, dire *non* et *mieux connaître* l'Autre pour le/la chercher et de le/la charmer ou l'utiliser.

#### **4.2.6.2 La puissance et l'impuissance sexuelle**

Les hommes parlent de leur puissance sexuelle. Ils disent aussi leur impuissance sexuelle, à voix basse, mais pas les femmes. Un homme impuissant, c'est un homme qui ne « bande » pas. Mais, peut-on dire d'une femme qu'elle est puissante ou impuissante sexuellement, se questionne notre groupe? Louise, pour sa part, se sent puissante sexuellement, vraiment « au summum ».

Quand ces femmes parlent d'impuissance, elles ne parlent pas de frigidité. La frigidité des femmes n'est pas la responsabilité de l'homme, selon la plupart, ce n'est pas la faute de l'Autre. La frigidité peut, selon Louise, n'être que de la méconnaissance de soi. Si les femmes prennent une certaine responsabilité par rapport à leur sexualité, est-ce le début de leur puissance sexuelle? Louise veut que personne ne vive sa sexualité à sa place. Il n'y a personne qui peut vivre ou faire cela à sa place. Pour elle, c'est ainsi dans la vie et c'est la même chose au niveau sexuel. Il faut qu'elle s'organise, si elle veut ce qu'elle dit. C'est à chacune à prendre sa sexualité en main.

Ce que la femme n'aime pas, c'est surtout que quelqu'un la force à vivre des choses. C'est là que ces femmes disent que cela a l'effet contraire : l'Autre est en train de la perdre, plutôt que de l'embarquer.

La femme n'est pas puissante dans ce temps-là. Donc son impuissance, en tant que femme, c'est surtout *quand elle se sent objet*. Plutôt que de dire qu'elle est impuissante, comme les hommes le disent quand ils ne bandent pas, la femme focalise sur l'Autre qui l'objectifie.

Si la femme attend tout de l'homme, si elle est *inactive* et elle va « se laisser tout faire », « elle fait l'étoile dans le lit », selon Marlène. Ainsi, elle reporte sa responsabilité sur l'Autre, qui n'aime pas cela nécessairement. Quand une femme est insatisfaite d'une relation sexuelle et pense que « c'est comme ça, elle peut rien changer », elle ne fait que remettre à plus tard ou sur l'Autre, sa propre responsabilité, au lieu de dire « moi j'ai des exigences et je ne suis pas satisfaite sexuellement ».

Mais, qu'est-ce que la femme peut faire avec cette situation? L'homme peut se sentir attaqué et fuir. Louise pense que c'est peut-être juste un manque d'engagement par rapport à la relation. Francine ne voit pas cela comme un manque d'engagement de l'homme, mais peut-être comme une attaque à sa virilité. Selon elle, les hommes ont été élevés à dire « ma virilité c'est : moi qui prend l'initiative, moi qui est actif, moi qui va initier sexuellement et moi qui prend les devants ». Dans ce sens, l'homme n'est pas habitué à se faire dire « ses quatre vérités, surtout du côté sexuel », cela est une frustration pour lui et il se sent peut-être amoindri.

Dans le cas d'Annie, elle ne vit pas cette dynamique -à. Si elle essayait de se donner du plaisir par elle-même, cela ne dérangerait vraiment pas son conjoint :

*Pour moi, il faut vraiment que quelqu'un me stimule, parce que ça a aucun effet sur moi. Mais si quelqu'un me stimule, comme mon partenaire, ça a de l'effet. Ça ne lui a pas fait compétition, puis ça ne le dérangerait vraiment pas du tout. Puis, il me l'a dit aussi. Mais ça ne continuera pas parce que ça a rien fait.*  
(Annie)

De plus en plus, nous dit Stéphanie, les hommes vont souhaiter justement, que la femme soit à l'écoute de son corps, qu'elle affirme ses besoins et qu'elle se fasse plaisir aussi là-dedans. Louise nous parle du « pouvoir de son bassin, puis le pouvoir de ses seins » et qu'il faut prendre cette énergie-là, même si « ça fait peur un tout petit peu ». C'est une énergie qui nous dépasse aussi. Elle croit que si la femme est juste là, puis elle accueille, elle ne donne pas.

C'est quand la femme *se vit comme un objet sexuel*, qu'elle se sent impuissante. Par contre, dans la société, si la femme se présente comme un objet sexuel, on lui attribue plus de pouvoir sexuel et on la

voit comme puissante sexuellement. Alors, selon les participantes, il y a là une méconnaissance profonde de ce que la femme est, de ce qu'elle vit et de ce qu'elle veut.

*L'impuissance de la femme objet... À partir du moment où tu n'a pas le contrôle de ce qui se passe ou tu n'a pas le pouvoir, ce pouvoir-là sexuel, tu es dans une situation d'impuissance, tu n'es pas là volontiers, tu n'es pas à l'écoute de toi-même, tu es pas là à vouloir te faire plaisir. (Stéphanie)*

D'un autre côté, la femme connaît très bien cet état d'objet sexuel et utilise cette apparence d'objet sexuel, pour atteindre son objectif, quel qu'il soit. Tout est possible. Marlène s'en est servie, pour ne pas avoir des contraventions pour la vitesse; toutes les femmes utilisent ainsi leur apparence, affirment les femmes du groupe.

Stéphanie met plutôt l'accent, non sur la puissance sexuelle, mais sur le pouvoir de l'objet sexuel dans une situation sexuelle. Sur quand dire « non », en tant que *pouvoir décider si le contact sexuel a lieu ou pas*. Elle dit que son pouvoir sexuel, *c'est le pouvoir de dire « non »*. La femme prend ce pouvoir sexuellement, quand elle veut dire non à une relation sexuelle et dire de ce genre de relation qu'elle n'en veut pas, que ce soit de l'abus et/ou de la manipulation.

*Je peux décider qu'est ce que je veux. Il y a personne qui peut décider pour moi où je peux aller dans l'action. C'est ça mon pouvoir sexuel, de pouvoir faire ce que je veux, avoir mon corps quand je le veux. (Annie)*

La méfiance devient ainsi une stratégie qui est importante, quand la femme a besoin de l'utiliser pour faire ce qu'elle a le goût de faire pour se sortir de son état d'impuissance. Elle peut s'en servir comme support à partir duquel elle change de direction. Nicole s'en sert pour s'en sortir. Elle utilise ce dont elle a besoin pour vivre ce qu'elle veut. C'est cela qui est important pour Nicole comme pour Carole, à cette étape de leurs vies.

#### **En bref : la puissance et l'impuissance sexuelle**

L'impuissance de la femme, c'est quand elle se sent objet sexuel. Ce n'est pas *la frigidité* qui n'est pas la faute de l'Autre, puisque ce n'est pas sa responsabilité. La femme inactive se laisse faire parce que souvent l'homme se sent attaqué si elle prend l'initiative. Mais de plus en plus, les hommes aiment qu'une femme soit à l'écoute de son corps.

Il y a une tension entre le fait que lorsque la femme *se vit comme un objet sexuel*, elle se sent impuissante et le fait que dans la société, si la femme se présente comme un objet sexuel, on lui attribue plus de pouvoir sexuel et on la voit comme puissante sexuellement.

### 4.2.6.3 Le pouvoir de réflexion sur sa propre sexualité

Un autre pouvoir sexuel important de ces femmes, c'est le pouvoir de réfléchir sur sa propre sexualité : voir comment elles l'ont exercé à travers les rencontres et dans leurs vécus. L'exercer sur sa propre sexualité, leur permet *l'appropriation* de celle-ci. Les femmes ont *sorti* de leur propre vécu des situations qu'elles ont mises dans une certaine perspective et qu'elles ont regardées de plus près : comme cette situation commune « comment chacune disait non ». Elles ont échangé ensemble, chacune a apporté son propre éclairage sur la situation et quand les femmes sont arrivées à une même compréhension de la situation, la lumière se fit pour ce groupe.

Le niveau émotionnel est très important pour ces femmes, parce que le vécu c'est « comme tu dois te ressentir là-dedans » et c'est ce qui les guide. Francine introduit le concept de *plénitude*, c'est-à-dire « quelque chose de sexuel... bien, que ce soit un peu comme magique, que ça ne soit rien de négatif ». La réflexion vise la *plénitude magique*, ce qui signifie pour Jacinthe, s'éclairer pour être vraiment libre.

Regardons comment, par quels moyens, chaque femme réfléchit sur sa propre sexualité.

#### **Voir sa trajectoire sexuelle**

Ces femmes ont vécu des situations qui étaient difficiles et elles ont trouvé la force de les vivre et d'y faire face, afin d'aller plus loin et de créer un sens par rapport à ce qu'elles ont vécu. Dans ce groupe, le sens, elles l'ont trouvé partout et c'était comme un livre que les femmes écrivaient ensemble. Donc, il y avait une *direction claire* : plutôt qu'être atterrée par ce qu'elle a vécu, la femme en fait un apprentissage et elle est fière de ce qu'elle soit devenue. Chaque femme a survécu ou a vécu à sa manière, et c'est cela qu'elle est aujourd'hui. Être passée par là, c'est un peu comme être passée à travers une histoire qui fait que la femme est la personne qu'elle est maintenant. Son histoire lui confère le pouvoir de voir sa trajectoire sexuelle constituée justement par les différentes étapes de son cheminement.

#### **Nommer et dire**

Pour réfléchir sur sa propre sexualité, il faut que la femme puisse d'abord *nommer* et *se dire* ce qu'elle vit. Pour Stéphanie, c'est dire « moi, je peux » et pour Francine, c'est dire « ce que je veux », « dire ce



que l'on veut accepter et ce que l'on ne veut pas... plus», si possible dans un contexte accueillant. Selon elles, cela leur permet de décider qu'elles ont le pouvoir de choisir de ne pas vivre « telle situation ». Mais avant, il leur faut s'accorder la confiance en elles-mêmes et la capacité de dire « non ».

Une fois que ces femmes ont identifié ces habiletés de base, elles peuvent voir la possibilité de **faire des liens**. Elles peuvent avoir ainsi un pouvoir qui leur est propre, le pouvoir de choisir d'avoir une saine sexualité, c'est-à-dire « de ne pas me retrouver à voir ça de manière négative, de me mettre dans une situation qui pourrait m'apporter du mal et me mettre soit dans une situation d'infériorité ou d'objet sexuel, de soumission», nous dit Stéphanie et « que je me sente pas comme utilisée », selon Francine.

### Questionner

Le questionnement fait partie du vécu des femmes. Parce qu'il faut attendre que la vie se déroule, la femme doit avoir confiance dans le fait qu'elle apprendra même, lorsque surgissent des moments de questionnement : « Qu'est-ce que je fais là? Je n'apprend rien, suis-je bloquée là? » La femme « vient à bout de cette situation-là et son élan résulte aussi de ce vécu-là, du fait d'avoir touché le fond, une autre fois et se retrouver avec les mêmes questions. Ces femmes croient qu'il faut toucher le fond pour remonter à la surface, mais qu'il faut commencer par savoir «où est le fond ».

Au début des rencontres, les attentes des femmes consistaient à exorciser « des lourdeurs » qu'elles avaient vécues. Le fait de questionner la lourdeur de vivre constituée d'intensités négatives leur aura permis d'apprendre comment elles la vivent pour s'en libérer. Continuer ainsi, mais pas comme avant, en trouvant quelque chose de nouveau. Il s'agit d'en faire un apprentissage pour continuer sa route et évoluer selon l'image de la roue et selon l'image de la spirale : « On fait une erreur, puis là on exorcise », dit Stéphanie.

Louise apprécie dans ce groupe l'importance du *questionnement* des unes par les autres:

*Requestionner, reposer des questions! Pourriez-vous reposer des questions, s'il-vous-plait? (rires).*

Elle trouve que souvent les gens sont très inconfortables à lui poser des questions. Ce qu'elle aime, c'est que les autres femmes osent poser des questions tout haut, ce qui lui indique qu'elles s'attendent à recevoir une réponse. Elles s'informent ainsi et elles veulent comprendre et savoir.

## Reconnaître l'alternance entre différentes phases

Francine nous propose aussi la notion d'alternance entre deux phases pour expliquer son vécu, en fonction de situations qu'elle vit. Elle va alterner, selon elle, entre deux phases, passer de l'une à l'autre régulièrement:

- «se libérer pour arriver au développement, puis au nouveau » (ce qui, selon elle, est fait à 80%), et
- « ce qui est pas réglé » (le restant de 20%).

Stéphanie voit dans son vécu trois phases: exorcisme, libération et développement. Elle affirme vivre encore les trois phases en même temps. Pour elle, la libération lui permet de comprendre beaucoup de choses et comme pour Francine, il y a déjà une partie d'elle qui est en développement, mais l'autre partie, elle l'exorcise toujours.

Louise a beaucoup de difficultés à se situer dans ces trois phases. Elle vit, par rapport à des événements précis, de la colère, de la honte, de la peur, de la déception, de la répugnance et un peu un mélange de tout cela. Parce qu'elle est passée par là et qu'elle n'aurait pas voulu passer par là, mais l'éviter, elle sait maintenant qu'elle est « très, très, très solide ». Elle part du concept *qu'elle vit aujourd'hui ce qu'elle est*. Elle a été à l'aise, lors de ces rencontres, parce qu'elle n'a pas eu à préciser des événements du passé ni à nommer les choses, de sorte qu'elle a pu, *les mettre en mots*, et non pas en douleur, en émotions.

Une image pour illustrer l'alternance est mise de l'avant, celle de la *vague* : un vécu vient et revient, flux et reflux... Cette image permet de saisir comment la femme apprend de sa propre réflexion. Quand elle se sent faible, elle va revivre sa douleur qui va s'estomper pour revenir par après et avec le temps. Elle sait qu'elle la vivra à nouveau de toute façon. La vie va et vient, c'est une vague. Les femmes croient qu'elles n'ont pas le choix : elles s'avancent dans la vie et elles reculent, elles s'avancent de nouveau et reculent encore. Mais chaque fois, c'est différent, puisque la femme sait que le temps est passé. Il y a des images et des scènes de la vie qui lui reviennent, auxquelles elle n'avait jamais réfléchi et qui la questionnent. «Qu'est-ce que j'ai fait là-dedans?» «Comment est-ce que j'ai pu faire ça?»

La femme revoit et revit les mêmes scènes d'un même scénario, pour une pièce de théâtre dans

laquelle elle ne veut plus jouer. Elle se *re-questionne*, se rassure et fait son travail intérieur :

- « bon, mais je suis dans le maintenant et je vis ça dans ma tête », « je ne veux pas revivre ça de la façon dont je l'ai vécu il y a trente ans », et
- maintenant « je me donne un autre point de vue, je vois ça différemment » et « je change la composition de la scène elle-même de cet acte où je change le sens de ce que j'ai vécu il y a trente ans »,
- mais d'abord « il faut que je rentre là-dedans, que je change la perspective, que je change les émotions que j'ai vécues à ce moment-là ».

### Réorganiser et reconstruire son vécu

Comment faire pour faire bouger ou réorganiser tout cela? Les femmes ont parlé alors de leurs stratégies différentes. C'est important, pour elles, de voir les *différentes perspectives*, de voir qu'elles ne restent pas immobiles, figées dans leur douleur. De ne pas désespérer. Se dire « Ah! Je suis dans une impasse », tout en sachant, que selon ce que l'on a vécu, on peut s'en sortir.

La femme se donne ainsi le pouvoir de revivre et de **rentrer dans une situation passée**, comme si le temps n'existait pas, afin de la réorganiser affectivement. Souvent c'est ainsi. Mais cela peut aussi être apeurant de la revivre : «Brrr... Pourquoi je pensais ça? J'avais enterré ça et que ça me retouche de cette façon-là, encore cette fois-ci, qu'est-ce que ça veut dire? »

En même temps qu'elle revit la situation douloureuse, la femme *réorganise* ses émotions, sa façon de voir... Elle fait parler les personnages, et modifiera même l'importance de leur rôle respectif :

- certains prendront de l'importance par une opération d'agrandissement et deviendront plus grands;
- d'autres par une opération de diminution de leur importance, deviendront plus petits.

C'est la femme qui « joue avec tout cela, c'est à elle tout ça, c'est son théâtre de marionnettes à elle ». Alors, oui, pourquoi est-ce qu'elle donne tant d'importance à cette petite marionnette-là plutôt qu'à une autre?

Francine disait qu'au début sa réflexion est plutôt individuelle. Mais elle la **recommence** constamment puisque « il se rajoute toujours un élément de plus, il y en a un qui va être plus prédominant, tandis que l'autre va être plus reculé, tout dépendant des situations ». D'une fois à l'autre « il y a certaines choses qui se sont aplanies » et il y en a d'autres, comme « la situation que l'on a déjà vécue, qui va revenir ». Elle ne peut pas dire « on exorcise, puis on oublie ». Elle ne peut pas, non plus, oublier le tout et l'enterrer pour que cela ne revienne jamais. Une situation, un contexte, des mots dits vont faire qu'elle retombe en réflexion avec soi-même. Francine peut avoir oublié cette partie-là, mais elle peut la vivre encore. Cela revient souvent, ce n'est pas seulement une fois, c'est comme éternel : « recommence, recommence... ».

Plusieurs femmes ont eu la surprise, récemment, de revivre par ce groupe, des émotions avec la même intensité que dans le passé et elles ont eu peur que « le temps n'existe pas », puisqu'il n'avait pas fait son œuvre d'effacement. Mais le fait de les avoir revécues, leur permet de revenir ensuite dans leur présent et de dire :

*Bon, ça s'est passé là, cette émotion-là. Maintenant je suis capable de dire pourquoi elle était là, j'ai tout le casse-tête qui est complété. À cette époque-là, j'avais juste mes émotions, je n'avais pas tout le casse-tête.*

Alors, l'émotion perd de son intensité, la femme voit son vécu dans son ensemble et le contexte initial n'est plus défini de la même façon. Dans le présent, la femme est capable de nommer ce qui s'est passé, le dire que c'était de l'agression. Avant elle n'avait pas les mots, les concepts nécessaires pour la définir ainsi. Le fait de dire que c'était une agression, par rapport à ce contexte, permet à la femme de constater qu'elle a évolué. Il faut à un moment donné que les émotions du passé s'imbriquent, qu'elles s'agentent, qu'elles bougent, pour être bien dans le présent, « sinon le reste se développe en moi, sans moi ».

### **Ouvrir ou fermer les portes**

*Cela dépend du contexte que la femme veut vivre, si les sentiments, les émotions restent comme tels ou qu'ils changent. Ce que chaque femme a vécu, ça lui appartient. Et dans le présent elle est le résultat de ce qu'elle a vécu : « tu sais, ne dis jamais aux autres ce que tu as vécu ».*

*Pour moi, ce n'est pas de fermer des portes, mais de les ouvrir, pour laisser l'air circuler. Il n'y a pas de cloison, entre les émotions difficiles, c'est comme tu disais, le casse-tête... Tu refais ton casse-tête et à un moment donné... Ah! Je comprends : telle émotion, je n'avais pas les mots, quand je me sentais... En tout cas, si tu fermes les portes, l'émotion va rester là, même avec la même intensité. C'est ça pour ma stratégie. Ça fait tellement de bien, de jaser de sexualité ensemble, depuis cinq*

*rencontres parce que l'on ouvre des portes, on se libère d'un paquet de trucs qu'on a peur.*

*(Jacinthe)*

Quand les femmes ont parlé de la « situation dans le lit », en même temps elles ont articulé comment elles ont appris à fermer des portes dans cette situation-là, pour être enfin capables d'affirmer : « il faut dire non ». Mais rouvrir la porte, n'est pas nécessairement négatif. Cela peut devenir point de repère, unité de mesure.

*Il y a des choses qu'à vingt ans, je ne n'aurais pas été capable de fermer la porte, mais à l'âge que je suis rendue, je sais que la fermer et... à moins de circonstances exceptionnelles, elle va se rouvrir. Mais je sais que quand, comme Jacinthe, pour le reste, il y a d'autres choses... Je la ferme, mais on dirait que il y a toujours une craque dans le bas de la porte, je ne sais pas comment, puis ça, je ne sais pas si une émotion, une situation ne peut pas la rouvrir comme un coup de vent, des fois...*

*(Francine)*

Si la femme vit actuellement quelque chose de « pas correct » sexuellement et elle se souvient d'avoir déjà vécu cela, elle peut *rouvrir la porte*. Elle pénètre dans sa « mémoire affective émotive » et y prend toute l'énergie qu'elle avait laissée là, tout en se disant « non, je ne vais pas vivre cette situation une autre fois ». Alors, c'est positif, il y a dans ce vécu-là de l'énergie qu'elle reprend, qu'elle se réapproprie, l'énergie qu'elle voulait ne pas perdre, qui lui avait été un peu, beaucoup volée. Et la femme peut dire « je me suis sentie démunie, dépossédée » et là, dans le présent, je reprends cette énergie-là, par la compréhension que j'ai de cette situation passée. Ensuite, elle va pouvoir affirmer cette énergie-là dans le présent, ce qu'elle n'a pas affirmé à cette autre époque passée. La femme fait un lien, elle reprend cette énergie du passé, dans le présent et elle en fait quelque chose de différent, dont elle peut en être fière, en se donnant ainsi des émotions positives qu'elle utilise autrement.

*Puis ça, c'est quelque chose qui revient, parce que ça n'a pas été réglé, parce qu'à ce moment, je ne pouvais pas en parler, parce que c'était dans la famille...*

*(Annie)*

*Moi, je trouve ça super important de régler avec soi-même, parce qu'avec l'autre, je n'ai pas de poigne là-dessus, je ne peux régler ça. On essaie de négocier notre vie et c'est une éternelle négociation avec... peu importe, l'autre, avec soi-même ou celui ou celle... On a un grand cercle de négociations. Disons, quand on règle ça avec soi-même, c'est moi. Ça m'a pris deux ans à travailler, à exorciser là, puis à accepter à me pardonner, puis nommer là, tout, pour en arriver avec moi-même, à reprendre un tantinet de pouvoir sur moi, puis après construire...*

*(Louise)*

## **La prise de conscience**

À ce pouvoir de réflexion, dit Stéphanie, il faut ajouter celui de partager et d'être capable de le faire. Dans ces rencontres, la **communication** est importante. Cela a amené les femmes à se parler

davantage. À travers ces discussions, elle a réalisé que la sexualité est comme un sujet central qui influence l'ensemble de toute sa vie. Et que plus les femmes du groupe en parlaient, plus elles réfléchissaient, et plus elles apportaient des éléments intéressants : « Oui, on avait pas vu ça comme ça ou on pensait pas ça comme ça ». Stéphanie réalise que ces échanges ont permis beaucoup de *prises de conscience* et des réalisations concrètes. La réflexion « nous fait évoluer toutes ensemble », « nous permet d'exorciser » et « nous fait évoluer ».

Pour Stéphanie, la prise de conscience se vit avec soi et peut, ou non, être transmise à l'Autre au moyen de la communication. Elle peut la communiquer selon la facilité qu'elle aura à l'extérioriser. Ensuite, elle va regarder, à nouveau, avec soi-même cette prise de conscience-là et ainsi verra mieux ses propres limites. Lorsqu'elle prend connaissance d'une nouvelle dimension de sa situation douloureuse, il peut lui être difficile de revenir en arrière et de voir les bonnes choses. Parvenir à en prendre conscience, c'est pour elle, comprendre pourquoi, et identifier l'étape à compter de laquelle son cheminement lui faisait mal: « c'est d'arriver, puis de faire des actes qui vont faire en sorte que tu ne te remettras pas dans le même situation ».

Stéphanie réalise ainsi que « dans le fond, tes problèmes, c'est de la communication et de *l'interprétation* ». Selon elle, ce sont les autres qui vont faire en sorte que « toi, tu as le goût de ça (et que) tu as pas compris comme ça cette situation-là », d'où l'importance de savoir « que *si* tu vas dépasser tes limites, tu vas avoir de la difficulté dans cette situation-là ».

Prendre conscience, c'est aussi de comprendre - et d'accepter - que tout le monde ne pense pas de la même façon. Ce qui n'est pas toujours facile à accepter. Deux personnes peuvent parfois dire la même chose sans arriver à se comprendre.

*C'est parce que l'on rêve toutes d'un monde idéal : on resterait toujours avec le même homme et que tout le monde te comprendrait. L'interprétation des mots est une chose ... Oui, c'est ça...*  
(Stéphanie)

Pour Jacinthe, le pouvoir le plus important c'est d'abord le pouvoir de réfléchir sur sa vie à soi et ensuite seulement pouvoir communiquer. Elle a toujours essayé de regarder sa vie un peu « froidement, comme le miroir » : « tu vis une situation, tu te regardes, c'est noir ou blanc, il n'y a pas de zones grises entre les deux ». Son identification homosexuelle, c'était une réflexion, suivie d'une affirmation. *Interagir* ainsi avec soi-même, c'est devoir justifier, expliquer et simplement être, après

l'avoir réfléchi. Ainsi, se regarder et être près de ses émotions, des sentiments qu'elle vit en tant que personne. Par sa réflexion, Jacinthe parle en *faisant la part des choses*.

*Je pense que dans mon cas, je n'avais pas à négocier, il y avait juste des évidences à dévoiler ou ceci me fait du bien, ceci ne me fait pas de bien... Bon, c'est plus clair là et après, le communiquer, après trouver les bons mots, trouver le bonheur. C'est parce que moi, je fonctionne, j'ai toujours fonctionné comme ça. Ça me donne un pouvoir, une confiance.* (Jacinthe)

### Réfléchir c'est se positionner

Pouvoir réfléchir, c'est recommencer constamment la même réflexion, se la rappeler et revivre la situation problématique, tout faisant ce qu'on peut. Donc, Francine se remet dans une situation pour choisir, à partir des éléments déjà vécus et déjà réfléchis. Le *choix* est un élément important dans ces réflexions-là, parce que la femme revit la même chose encore et encore, même si elle s'est déjà sortie de cette situation-là. Elle revit la situation où, comme Francine, elle doit faire de la clarté, classer ses éléments, les organiser, faire la part des choses.

*Bien là, je fais mes choix, puis moi, faire des choix ça serait en fonction de mon bien-être sexuel à moi, que je me replace pas dans des situations qui vont être comme dégradantes pour moi, où je ne me sentais pas à mon aise. Il y a aussi que ça affirme ou confirme mes choix à venir, pour ne pas me remettre dans mes anciennes situations, pour ne pas... Ça peut briser le cercle.* (Francine)

La femme peut briser le cercle (même si elle revit toujours la même situation ou même si elle se rappelle encore et encore la situation ancienne qui lui fait toujours mal) si son choix actuel est différent de ses choix passés, dans sa situation sexuelle-type. **Son choix est de ne plus se donner le choix**: la prochaine fois, elle va vivre cela différemment. Cette fois-ci encore, la femme sait qu'une fois de plus, elle n'aura pas le choix : c'est-à-dire qu'elle *sait que si elle ne* choisit pas spécifiquement autre chose, l'image et les sentiments de la situation douloureuse passée vont s'ajouter à la situation présente, dans une même souffrance bien connue. Son choix est finalement très limité. Mais si la femme retombe dans la même situation que dans le passé, elle saura toujours par où s'en sortir, parce qu'elle a déjà vécu cela, l'expérience de s'en sortir. Elle a déjà construit la porte de sortie, il lui faut la retrouver. C'est une démarche, par essais et par erreurs. C'est là le sens du choix.

*Quand tu vas venir à voir arriver cette situation-là, tu vas savoir que si (tu) t'affirmes pas tout de suite, là, tu vas tomber dans l'ancien pattern, puis...* (Francine)

Carole, pour sa part, prend le temps de *réfléchir sur elle-même*, presque chaque soir. Elle réfléchit « vraiment (sur) ce que je veux, ce que je veux pas ». S'il lui est arrivé quelque chose, elle se questionne : ce qu'elle aurait pu faire pour changer cela. Donc pour Carole, réfléchir, c'est **faire le ménage** chaque soir dans ce qu'elle a vécu dans sa journée. Un exemple :

*J'ai une relation avec un gars, qui dans l'intimité, il demandait des affaires que tu sais, tu peux rester poignée en dedans et je ne me sentais pas bien là-dedans. C'est ça. Le soir j'ai réfléchi à ça, à tout ce qui se passait. C'est-tu vraiment ce que je veux? Tu sais, je ne catégorise pas, je me dis : si cette personne-là aime ça comme ça, qu'elle trouve quelqu'un d'autre qui correspond avec lui, que je me tasse.*  
(Carole)

La question importante devient: « Est-ce que c'est ça que je veux et si ce n'est pas ça (que je veux), comment m'(en) éloigner de ceci? » Pour ces femmes, réfléchir c'est travailler avec soi-même d'abord. C'est un travail qui passe par un questionnement : « Qu'est-ce que je veux accomplir par mes choix et que puis-je faire d'autre? »

Quand la femme est confrontée à ses limites dans une situation, elle se dit qu'elle a déjà vécu cela, qu'elle est passée par là, qu'elle ne peut pas se permettre de vivre cela une autre fois. Ceci est le *nœud du choix*. Pour la plupart de ces femmes, même si elles choisissent parfois de se repositionner comme objet sexuel, c'est un **choix ponctuel** qu'elles font. C'est parce qu'elles se disent : « je suis déjà passée par là et donc je suis capable ». Il s'agit donc de choisir un *risque calculé*.

Stéphanie *se positionne* dans ses croyances versus son vécu, par rapport à « ce qu'elle prend ». Elle pense qu'elle a la liberté de choisir en fonction du principe : « on se connaît, on connaît nos limites ». Mais ce choix est suivi de la question « Est-ce que j'ouvre des portes? » Et c'est ici qu'elle commence sa réflexion sur « où (elle va) se situer ». Pour elle, sexuellement, il y a un mélange d'espérance et de naïveté. Elle pense que sa peur de l'inconnu va faire en sorte qu'elle va demeurer dans son statu quo, son espoir lui permet de croire qu'elle peut bâtir un lien à travers les situations qu'elle vit et sa naïveté lui permet d'y croire malgré tout ce vécu, qui lui dit le contraire : « C'est ça. C'est l'espoir... On continue, on mange de la merde, ce n'est pas grave... »

Louise n'était pas consciente du degré de danger dans lequel elle acceptait de vivre en restant dans la situation d'objet sexuel, « dans une roue de peur et de honte ». Elle n'avait pas le goût de prendre de risque. Si quelqu'un osait lui dire « ce que tu vis est inacceptable », elle ne l'aurait pas cru. Elle s'était



dit « si je pars, c'est sûr que je meurs » et elle était ensuite axée beaucoup plus sur une position défensive. Vue de l'intérieur d'elle-même, Louise faisait le *choix de vivre sa dépendance* envers l'Autre dans une *certaine continuité* : dépendance affective, financière et même sexuelle. Mais cette continuité est devenue pour elle, *un cycle*. Par contre, Stéphanie choisissait en fonction de chaque partenaire d'être à nouveau un objet sexuel.

Pour choisir de se sortir de ce cycle, Louise *compare* d'abord des situations, avant de comparer des valeurs et de discuter avec des amis qui se séparaient. Il se crée ainsi, selon elle, un mouvement circulaire qui s'inscrit dans une prise de conscience graduelle :

*Parce que t'as de la manipulation, tu te fais dénigrer constamment, fait que tu te dis, regarde moi je suis... Tu es plus rien, tu es zéro, sauf que... sauf pour la personne. Tu sais, moi c'était la peur de l'échec, des valeurs que l'on m'avait données. C'est pour la vie, puis tu as la peur de l'échec : mon couple est un échec. C'était de persévérer, même si ça ne va pas bien. On persévère, on va loin, loin, loin ...*

Pour Stéphanie, ce n'est pas une question de comparer. À un moment donné, *elle se rend* compte de tout ce qu'elle perd pour *se retrouver devant rien*. Cela l'aide à dire : « ça ne vaut pas le peine de continuer dans des circonstances comme ça ». Elle ne se sent plus « capable d'en prendre » et elle sait, à ce moment-là, que « va venir un temps où tu ne seras plus capable d'en prendre ». Il arrive « un moment que ça fait, tu (n') en veux plus, tu (n') en veux plus ». Et la journée qu'elle a décidé, elle sort « de ce milieu-là, tu arrêtes de consommer, tu n'as pas le goût de te prostituer ». Elle essaye de ne pas recréer le même pattern relationnel, en choisissant de vivre des situations où elle ne sera plus objectifiée. C'est cela qui a fait sortir Stéphanie de la prostitution. Pour elle, c'est *outrépasser la croyance* « je suis capable, à un moment donné ». Il y a une saturation et là, elle accepte son vécu : « je ne suis plus capable ». Il lui était nécessaire de le comprendre et de l'accepter.

Ce qui est le plus important dans tout ça, c'est de faire **contraster** les différences que la femme perçoit, qu'elle construit comme autant de points de repère. Dans sa réflexion, Louise compare deux situations, au point où le contraste est assez clair, pour en faire deux scènes différentes. En faire deux scènes pour qu'elle puisse dire et distinguer le passé et le présent. C'est le temps retrouvé, comme passage du passé au présent, qui permet de construire un sens. Alors, la femme peut **négoier avec elle-même** et dans le cours de sa négociation, elle va faire face à sa sexualité, par rapport à l'objet

sexuel qu'elle était et qu'elle décide de ne plus l'être - pour se reconstruire autrement. Identifier ainsi ce qu'elle veut être et ce qu'elle ne veut plus être.

*Les êtres humains, on voit beaucoup les contrastes, les couleurs, le jour, la nuit, on voit ce qui est évident, ce qui nous fait apprécier. On compare là, on peut avec du recul... Mais si je suis dans un pattern, puis je le reproduis tout le temps... j'ai cassé, c'est fini... C'est vraiment deux scènes, deux espaces totalement différents. Il me semble que la fille qui était dedans, elle a évolué en p'tit peu, en tout cas. (rires) Le texte va être changé. (rires)* (Louise)

### **Le droit de voir autrement**

Mais quand la femme ne sait pas qu'autre chose existe, comment va-t-elle faire pour **savoir ce qu'elle veut**? - demande Louise. Pour Stéphanie, se dire ce qu'elle veut, c'est un piège, puisqu'elle se crée des attentes et elle se retrouve « tout le temps déçue, un peu ». Jacinthe pense, au contraire, qu'elle doit savoir ce qu'elle veut, ce qui facilite son vécu. Mais avant d'arriver à identifier ce qu'elle veut, elle ignorait ce qu'elle pouvait vouloir. Les femmes comparent cela à l'orgasme :

*Tu peux te dire je veux ça, mais tu vas être déçue et encore déçue, puis encore déçue. C'est comme l'orgasme, tu ne sais pas ce que tu veux, parce que tu n'as pas une autre façon de concevoir ta vie.* (Jacinthe)

C'est peut être la seule relation affective sexuelle que la femme a vécue, puis elle ne peut pas réfléchir en dehors de cette situation-là d'objet, elle n'a pas les éléments pour réfléchir « comment est-ce que l'on arrive à se sortir d'une situation pareille ? ». La femme est prise là-dedans et il lui est difficile de voir plus loin que cette situation.

L'Autre peut renforcer le pattern dans lequel la femme a vécu ou qu'elle a reçu de ses parents, des médias, etc. : des situations de dépendance sexuelle, affective, économique ou à la drogue. La femme rencontre quelqu'un qui l'embarque dans le même pattern, qui renforce ce pattern-là. Comment s'en sortir? Comment voir d'autres alternatives situationnelles? La plupart du temps, ces femmes ne pensent même pas qu'elles ont le *droit de voir* autre chose, elles se culpabilisent de vouloir autre chose, de vivre des sentiments négatifs. Une tension existe entre deux vécus possibles:

- «c'est moi qui n'est pas correcte d'avoir des sentiments négatifs face à cette situation-là », plutôt que de dire;

- voyons donc, «il y a une dynamique là » qui fait que « j'ai des sentiments négatifs, parce que cette dynamique-là donne des sentiments négatifs et il faut donc que je change de dynamique ». Ce n'est pas moi qui est mauvaise, mais c'est la dynamique qui est mauvaise.

*C'est quand un partenaire arrive dans le décor, c'est sa perception à lui qui t'apporte ça, confirmer un pattern que tu vas répéter. Ça peut être ça et ça été ça dans mon cas et ça a été bouleversant, parce que tu te sens en déséquilibre. C'est plus dur de comprendre; je pense que si un mec, une personne entre, produit ou répète ou identifie, reproduit... alors, tu remarques dedans. (Louise)*

Pour arriver à comprendre cela, ce n'est pas évident, cela prend du temps. Chacune le comprend quand ce temps-là est arrivé, à son propre rythme. Louise **négoce** avec elle-même, dans le sens où elle va se dire dans un cheminement personnel :

- "aujourd'hui j'ai des sentiments négatifs »;
- « demain oui, cela est confirmé, j'ai encore des sentiments négatifs ou bien je vais dire j'ai essayé de faire ça, j'ai essayé de faire ça autrement, puis c'est toujours moi... c'est toujours de l'insatisfaction »;
- « je négocie cela avec moi-même et me questionne : *qu'est-ce que je pourrais faire avec ça?* » Elle essaie cela. Puis à un moment donné, elle a fait le tour de la chose, puis elle le fait plusieurs fois;<sup>101</sup>
- « alors, je fais le tour puis, à un moment donné, je dis bien, je suis tannée de faire le tour, là. Pendant ce temps-là, j'ai l'impression aussi de prendre ma distance affective ».

### **Situer les situations dans le temps**

La réflexion d'Annie est basée sur l'affirmation du temps présent: « le passé est le passé... puis, je vis le présent, je ne veux pas réfléchir». Mais, pour Louise et Stéphanie, le temps n'existe pas, le passé et l'avenir se retrouvent dans le même espace. Elles trouvent ainsi difficile de se projeter dans l'avenir, parce qu'elles ne savent pas ce qui arrivera et aussi elles ne peuvent pas faire abstraction du passé qui demeure dans leur mémoire émotionnelle.

*Je pense que j'ai réglé le passé, puis je veux prendre plus de temps pour réfléchir pour le présent et puis pour l'avenir. Je trouve qu'il y a beaucoup d'énergie, juste là-dedans, sans penser au passé. C'est ça. Je veux m'impliquer à plus réfléchir pour le présent. Puis, quand il y a quelque chose*

<sup>101</sup> En moyenne, une femme est battue 35 fois par son mari ou par son partenaire avant qu'elle appelle la police (Peter Jaffe, David Wolfe et Susan Kaye Wilson, *Children of Battered Women*, Sage Publications, 1990).

*maintenant, ma réflexion que je fais, c'est de m'affirmer, de ne pas faire ce que je ne veux pas faire, puis d'être bien dans ce que je fais. Oui, le passé ce n'est plus là. Oui, c'est ça. (Annie)*

La femme a-t-elle besoin d'être la gardienne du temps, afin de situer les situations dans le temps? Comme dit Annie, elle a besoin de préserver la notion de temps : passé, présent, avenir. Cette structure - qu'on appelle le temps - lui permet de dire : « ça, je l'ai vécu dans le passé, mais maintenant je suis dans le présent, je fais ce travail de réflexion dans le présent ». Annie prend ainsi ses distances avec le passé : ce qu'elle a vécu, elle l'appelle « le passé » et ce qu'elle vit maintenant, elle l'appelle « le présent » et ce qu'elle va vivre, c'est « le futur », qu'elle prépare maintenant. Pour Louise c'est cela l'apprentissage qui permet l'évolution.

Pour Jacinthe et Carole, le passé qui revient « faire surface », leur éclate en plein visage et « il peut être aussi banal que quand ça s'est passé ».

*Quand on réfléchit au passé, on réfléchit au présent, ça nous habite au présent, on ne peut pas dire que ça fait partie du passé. Ça fait partie de moi, présentement, puis ça m'habite toujours. Oui, c'est dans le présent que l'on réfléchit toujours, le passé existe peut-être pas, mais il nous habite encore, il est toujours là. On ne peut pas fermer cette porte-là, donc je l'ai vécu, c'est passé, c'est réglé, c'est exorcisé... (Jacinthe)*

Stéphanie a appris à figer le passé telle une expérience apprise, un bagage. Elle peut décider ainsi de se montrer sélective:

*Le fait de vivre avec le passé, c'est le fait de vivre avec les émotions vécues, que l'on est pas capable d'extérioriser ou de vivre convenablement ou de s'accepter passée (par) là et d'en sortir grandie. C'est sûr, même si c'est pas bon de penser au passé.*

Ce pouvoir sexuel, les femmes l'exercent plus ou moins, mais elles le possèdent de plus en plus. Il facilite la vie, mais en même temps, il rend la vie plus difficile quand la femme est confrontée à des choix, qu'elle ne veut ou ne peut pas faire.

#### **LE POINT SUR : le pouvoir sexuel**

Le pouvoir de ces femmes évolue à travers les étapes de leurs vies. Il est parfois pouvoir de se satisfaire et de jouir, parfois pouvoir de se connaître et/ou de connaître l'Autre, parfois effet sur les hommes.

Les participantes trouvent que l'important c'est de ne pas le perdre, puisque tant que la femme ne le perd pas, elle le tient. Quand la femme n'a pas de pouvoir, elle vit de l'impuissance. Celle-ci n'est pas la frigidity, puisque la femme est responsable de sa sexualité et elle ne doit pas se laisser faire, mais être active.

L'impuissance d'une femme c'est lorsqu'elle se vit comme un objet sexuel et le seul pouvoir qu'elle a à l'intérieur de son impuissance, c'est de dire « oui » ou « non ». C'est là où la méfiance devient stratégie d'appropriation. Et, c'est là aussi où la femme commence à construire sa puissance sexuelle comme force qui lui permettra de travailler pour sa relation sexuelle et l'améliorer.

Le pouvoir sexuel de ces femmes de *réfléchir à leur propre sexualité* leur permet de l'approprier et vise la *plénitude magique*. Il s'agit de différents moyens :

- voir sa propre trajectoire sexuelle et la direction dans laquelle elle chemine;
- nommer et se dire ce que chaque femme vit afin de faire des liens;
- questionner et re-questionner les douleurs et vivre à travers les moments de questionnement pour savoir où est le fond et le toucher pour remonter à la surface;
- reconnaître l'alternance des phases (la phase d'exorcisme avec celle de libération et avec celle de développement) s'il y en a et vivre ce que l'on est;
- réorganiser et reconstruire son vécu en rentrant dans la situation passée (qui peut revenir sans cesse) et remettre les émotions dans leur contexte;
- ouvrir ou fermer des portes, dépendamment du contexte, pour se mettre en contact avec des émotions ou pour exclure un vécu;
- *faire la part des choses, des situations et en prendre conscience passe par la communication avec soi et/ou les autres et par l'interprétation qu'on en fait;*
- *pouvoir faire des choix c'est se positionner à partir d'éléments déjà vécus et déjà réfléchis pour en faire le ménage au-delà de tout choix ponctuel, de croyances destructrices ou de toute continuité avec ses dépendances, afin de ne pas se retrouver devant rien et pouvoir ainsi négocier avec soi-même ce qu'on veut vivre, en faisant contraster les différences admises;*
- *se donner le droit de voir autre chose que le cliché prescrit pour chaque situation;*
- *situer ou non les situations dans le temps afin de « fixer » le passé.*

## CHAPITRE 5

### POUVOIR DÉFINIR SON VÉCU COMME SEXUALITÉ OU COMME RAPPORT PROSTITUTIONNEL

Dans le chapitre 4 nous avons pris connaissance de ce que ces femmes ont vécu comme distinction entre la sexualité et le rapport prostitutionnel. Elles ont fait ressortir les points des **convergences** et les **tensions** vécues.

Devant la richesse des données recueillies, la chercheuse a choisi de s'en tenir aux convergences et aux tensions et de ne pas aller plus loin dans l'analyse. C'était déjà un contenu abondant et extrêmement intense. De toute façon, l'objectif de la recherche était de trouver ce que ces femmes avaient en commun concernant leurs méthodes de réflexion. De plus, la densité émotionnelle de cette rencontre de groupe l'exigeait, les femmes étaient à leur maximum. D'où l'emphase sur la convergence.

Lorsqu'on parle d'une tension, c'est une autre manière de parler de ce qui est divergent, différent, (voir note en bas de la page 162), en mettant deux lectures ou situations différentes en liaison par l'état de crispation entre les deux. Plutôt que de mettre l'accent sur les deux termes de la polarisation et problématiser, nous avons ainsi choisi de placer l'accent sur l'état de tension qui unit les deux termes et le regarder comme un état paradoxal qui crée une difficulté de vivre. Et, cela faisait partie de la méthode qu'elles utilisaient. Voici deux exemples :

1. Lorsque Francine parlait de son vécu d'objet sexuel (voir pages 101 du chapitre 4), plutôt que de faciliter une focalisation sur comment elle se sentait et d'approfondir son état, nous avons choisi de la questionner sur ce qu'elle avait appris, puisqu'elle en parlait dans la même phrase. Ensuite, nous avons essayé de rendre visible la tension décelée entre son vécu d'objet et son apprentissage, lorsqu'elle en parlait à nouveau. Enfin, nous avons voulu mettre l'accent sur ce qu'elle avait fait pour ne plus vivre cela.
2. Stéphanie partage avec les autres femmes son mécontentement de comment les hommes la traitent. Une discussion commence sur ses habitudes d'amener chez elle des hommes qui ne la respectent pas. Les autres décortiquent pas à pas ses agissements dans une telle situation. Stéphanie ne voit pas les choses de la même façon que le reste du groupe. Plutôt que de voir cela comme un désaccord ou une divergence, la facilitatrice a synthétisé en présentant le fait qu'on peut vivre cette situation de deux façons. Toutefois, il y avait une distinction à faire : dans une des situations, celle de Stéphanie, la femme était frustrée à la fin, dans l'autre, celle de Carole, la femme était contente d'elle. Pourquoi? La question fut posée au groupe qui y a répondu par une analyse.

Dans ce chapitre-ci nous allons essayer de comprendre comment ces femmes ont procédé afin de pouvoir définir leur vécu comme sexualité ou comme rapport prostitutionnel. C'est-à-dire comment

elles ont pu saisir dans leur propre vécu, en Soi, une définition qui puisse faire sens pour elles et leur faciliter le mieux-être ardemment désiré. C'était leur cheminement épistémologique qui leur permettait de définir leur vécu comme sexualité ou bien comme rapport prostitutionnel.

Dans un premier temps, dans leur vécu, elles s'y retrouvent égarées, perdues dans un carrefour de contradictions et tensions intérieures et elles n'arrivaient plus à donner un sens durable à celui-ci. C'était un supplice qu'on peut comparer au supplice d'Eurydice<sup>102</sup> afin de saisir tout le poids de ce vécu. Mais lorsque ces contradictions sont saisies comme des tensions entre deux lectures de la réalité, les femmes commencèrent à comprendre, par elles-mêmes, qu'elles vivaient une dynamique paradoxale. Deux des tensions identifiées par les femmes vont être regardées de plus près, ainsi que deux des outils qu'elles utilisent. C'est d'ailleurs ce qui leur permettait de construire leur propre lecture de ce qu'elles vivent et la rendre ainsi légitime.

Dans un deuxième temps, ces femmes ont choisi de prendre le pouvoir de définir ce qu'elles vivaient en Soi. Pour prendre ce pouvoir elles ont choisi de se donner certains droits et de reconnaître les figures qui les habitaient, comme celle de la prostituée ou celle de l'objet sexuel, et leur faire face. Chacune des participantes a construit ainsi son propre réseau significatif individuel, composé de concepts et axes identifiés en soi, afin de se bâtir une identité qui lui permettra de se positionner dans son propre vécu et dans une relation avec un ou une Autre. Ce sont les convergences qu'elles ont identifiées. C'est pourquoi actuellement, ces femmes savent précisément ce qu'elles veulent construire par rapport à leur expérience d'objet sexuel dont elles veulent se libérer.

### **Pouvoir définir**

Les intervenantes et les intervenants sociaux arrivent difficilement à faire parler les femmes qui vivent ou qui ont vécu la prostitution. Pourtant, pendant ces rencontres de l'été 2004, neuf femmes en ont parlé afin de définir clairement leur vécu du rapport entre la sexualité et la prostitution.

La réussite de cette collecte de données dépendait du fait :

- d'avoir *regroupé* des femmes de différentes « catégories » : hétérosexuelles, lesbiennes, bisexuelles, survivantes d'agression sexuelle et prostituées;
- de leur avoir demandé de *réfléchir ensemble sur leur sexualité*, et cela, sur le lien existant ou pas *avec la prostitution*, et non pas seulement sur la prostitution;

---

<sup>102</sup> Voir le mythe grec, présenté dans le préambule de cette thèse.

- de leur avoir demandé de parler de leur *savoir, savoir-faire et savoir-être* dans ce domaine et sans problématiser leur vécu;
- que la motivation pour participer au groupe, qui leur était propre et fut endossée par toutes, était de partager leur démarche personnelle avec d'autres femmes afin de s'entraider à comprendre et à réfléchir, pour que les résultats de la recherche puissent aider d'autres femmes vivant les mêmes situations.

Ces rencontres ont permis, à ces neuf femmes de resituer leur apprentissage expérientiel dans leur propre logique subjective, celle que chacune a construit pour soi, en soi et sur soi. Elles ont ainsi rendu visible ce ***travail accompli*** afin de survivre en tant que *sujet sexuel* de sa propre existence, qui a la force de trouver le désir et la volonté de ne plus se poser comme *objet sexuel*.

Ces femmes étaient déjà engagées dans une démarche, non identifiée par elles comme féministe, d'appropriation de leur corps et de leur sexualité à des degrés divers afin de survivre comme sujets aux rapports prostitutionnels qu'elles vivaient. Celles qui n'étaient pas engagées dans ce genre de démarche, n'ont pas intégré le groupe : voir pré-test (deux femmes) et entrevue de présélection (trois femmes). Une participante s'est désistée, ne trouvant pas sa place dans le groupe. Elle n'a participé qu'à deux rencontres. La volonté d'y participer des neuf autres femmes posait au départ leur besoin de partager cette démarche pour aider d'autres femmes.

Une autre dimension significative, qui a participé à la construction du contenu recueilli par cette recherche, c'est la méthode d'approche des femmes, basée sur leur *égalité épistémologique* avec la chercheuse. Plutôt que de leur offrir de l'aide pour faciliter l'appropriation et le renforcement de leur pouvoir (empowerment), demander à ces femmes de «réfléchir ensemble à comment elles réfléchissent elles-mêmes» par rapport à leur pouvoir sexuel.

Ce contexte méthodologique a ainsi rendu accessible le contenu. Ceci leur a donné l'espace pour rendre visible leur pouvoir de penser et de reconnaître leur construction de la connaissance de leur sexualité, en tant que ***femmes souveraines de leurs propres vécus sexuels***.

Ces participantes ont toutes vécu, mais à des degrés divers, l'expérience d'être traitées comme des objets sexuels. Leur poser la question en termes de sexualité et de prostitution, les ramenait à ces circonstances. Ce sont les femmes elles-mêmes qui en parlant de ces moments-là de leur vies où elles



se sont senties objectifiées par leurs rapports sexuels, elles se sont dit qu'elles vivaient des rapports souvent prostitutionnels (exemples : p.87; p. 101; p 106).

Est-ce que leur demander de parler de la distinction entre sexualité et prostitution a biaisé la manière dont ces femmes parlaient de leurs vécus sexuels dans le groupe? Cela a certainement aligné leurs narrations sur l'objectif de la recherche (voir les annexes : publicité utilisée pour le recrutement, formulaires de consentement, plan des éléments à aborder lors des rencontres pour l'animation). Mais, elles n'étaient pas des mineures. Elles savaient ce qu'elles étaient venues faire dans ce groupe. D'où leur motivation d'y participer. D'où aussi l'intensité et les larmes présentes dans le groupe. La chercheuse facilitatrice ne leur avait appris rien de nouveau par ses questions, c'était du déjà ruminé, du déjà réfléchi et intégré. Elles venaient en témoigner de ce processus. Mais, il y a eu toujours la possibilité qu'elles aient voulu bien paraître auprès des autres femmes et de la facilitatrice et, elles aient été ainsi enclines à modifier ou se laisser embellir ou bien noircir certains aspects de leur vie sexuelle.

Il a fallu faire confiance aux femmes et à leur jugement, puisque cette recherche avait comme valeur et méthodologie l'égalité épistémologique entre les participantes et la chercheuse et aussi entre les femmes elles-mêmes. Les participantes étaient en mesure de faire la part des choses, de choisir quoi dire et quoi ne pas dire, quels termes utiliser.

C'était une discussion de groupe entre des femmes égales. Personne n'essayait visiblement d'influencer personne, mais de voir comment les autres avaient vécu plus ou moins les mêmes situations. Il y avait une grande ouverture dans ce groupe et beaucoup de solidarité. D'un autre côté, les femmes n'étaient pas à leur première rencontre de groupe. Plusieurs d'entre elles, sinon toutes, avaient déjà participé à des séances thérapeutiques et /ou à des groupes de croissance où probablement elles avaient discuté des mêmes situations. Peut-être que c'est dans ces rencontres passées qu'elles ont appris ce vocabulaire ou peut-être que c'est juste des mots qui circulent dans la société, dans les médias, entre amies lorsqu'elles se parlent. Les mots leurs appartenaient. Et, ce qui était différent dans ce groupe-ci, c'était qu'elles étaient les *expertes* de leurs vécus et traitées comme tel.

## 5.1 Le carrefour intérieur

Ce chapitre regardera de plus près les tensions que les femmes vivent et qui s'entrecroisent, en formant un carrefour intérieur. Il s'agit, pour elles, de saisir cette perspective afin de ne pas demeurer écartelées éternellement entre toutes ces tensions.

Suite à cela, on discernera le supplice de la femme objet, représenté par celui de la figure mythique d'Eurydice, afin de comprendre la dynamique paradoxale qu'elle vit, sa nécessité d'auto-vérification de son propre vécu et comment elle positionne son identité de genre.

La femme objet sexuel retrouve en elle-même, dans ce qu'elle vit, un carrefour intérieur, où *plusieurs tensions*<sup>103</sup> se croisent. Prise dans cet enchevêtrement, elle doit trouver un point de perspective afin de pouvoir regarder son vécu. Le définir ainsi comme sexualité ou bien comme rapport prostitutionnel, afin d'être en mesure de s'orienter pour choisir ce qu'elle veut. **Cette perspective est celle du sujet.**

Les participantes ont été capables de faire la part des choses dans leur double vécu d'objet sexuel et de sujet souverain de leur vie sexuelle. Le bien-être est là et c'est dans cette direction-là qu'elles veulent aller. Leur besoin d'exorciser ce qu'elles avaient vécu, ce n'était pas exorciser pour exorciser, mais pour s'en libérer et continuer à vivre, à cheminer dans leur histoire personnelle. Pour cela, il leur fallait être en mesure de choisir un chemin moins cahoteux et plus agréable.

Cela devient une *connaissance essentielle* parce qu'il y a identification et choix d'un chemin, d'une direction à prendre dans son propre vécu. Ces femmes trouvent que la vie et la sexualité ont une direction, celle de la subjectivité respectée et prise en considération par soi et par l'Autre. Repérer la direction dans laquelle il faut aller, c'est cela qui est fondamentalement le plus souvent difficile. Savoir ainsi *s'orienter* devient, pour elles, une expérience très significative qui leur permet d'être ce qu'elles sont et de saisir leur cheminement.

---

<sup>103</sup> La tension (représentée dans ce document par le symbole ↔) est définie comme un état tendu, de crispation entre deux vécus/lectures différents ou contradictoires. Cet état est difficile à soutenir puisqu'il peut mener possiblement jusqu'au conflit intérieur et à la fracture ontologique, ou bien jusqu'à la rupture du sens qui ne peut plus être donné. C'est d'ailleurs ce qui lui donne son dynamisme propre comme système (inspiré de Larousse). On peut donc parler de tension psychologique ou stress, de tension existentielle ou mal à vivre, ou bien de tension de la conscience, laquelle appréhende ce paradoxe comme ambiguïté troublante.

### 5.1.1 Tensions présentes dans le rapport prostitutionnel<sup>104</sup>

Dans ce contexte, tel que défini plus haut, des tensions arrivent malgré la volonté des femmes et se retrouvent en elles. Ce qui en résulte c'est que la femme doit *se tasser*. Cela devient son genre de sexualité, que l'on rend ainsi normative. Les participantes sont passées par là.

Au début de leur trajectoire sexuelle, elles vivaient les tensions, sans pouvoir les nommer. Elles les sentaient, les reconnaissaient et les pressentaient. Avec le temps, elles savaient qu'elles vont devoir garder l'équilibre dans la tension pour ne pas s'oublier, comme « un funambule sur un fil ».

La tension fait partie intégrante des situations qui ne sont pas définies, qui restent à définir par après. Pour la femme objet c'est souvent cette situation sexuelle non définie qui se pose comme « normale ». Elle devient un calvaire, la croix à porter.

La tension est faite de contradictions<sup>105</sup> (sous-tensions) nouées, entremêlées les unes aux autres. Cela devient la condition de la vie intérieure de la femme objet, de plus en plus tissée serrée. La femme est isolée dans son propre monde intérieur, qui devient cercle vicieux et qui lui bloque l'horizon.

Nous avons choisi de regarder deux tensions qui résultent de ce que les femmes ont mis de l'avant dans les rencontres :

- la tension principale entre le fait de ne pas aimer être un objet sexuel et le fait de se poser comme objet sexuel;
- la tension complémentaire entre vouloir aider l'Autre et la nécessité de lui faire vivre ce que c'est d'être un objet sexuel.

La tension principale va être analysée plus en profondeur puisqu'elle est au cœur de la quête des femmes. L'autre tension ne participant qu'à titre de complément à la première, étant donc complémentaire ne sera ici qu'effleurée.

<sup>104</sup> Le rapport prostitutionnel est une situation sexuelle, où la femme se vit comme objet sexuel, pour faire plaisir à l'Autre, même si elle ne le veut pas. Et cela au plus vite, sans se soucier de soi-même et sans poser ses limites, en échange de sommes d'argent, pour avoir la paix, la sécurité, l'amour, etc. (chapitre 4).

<sup>105</sup> La contradiction est définie comme opposition de deux termes, de deux états, etc. qui constituent ainsi des contraires (inspiré du Larousse), « tels que l'affirmation de l'un implique la négation de l'autre » et vice-versa (Cuvillier, A. *Vocabulaire philosophique*, éd. Armand Collin, 1956, 256 p.). La contradiction devient une tension si elle persiste et si elle est vécue comme telle (on adopte ainsi une perspective dynamique plutôt qu'une perspective statique).

### 5.1.1.1 Tension principale : je n'aime pas être un objet sexuel, mais je me pose comme objet sexuel


Cette **tension principale** est une mosaïque composée de plusieurs sous-tensions existant entre les constatations de deux vécus différents, tel que identifiées par les participantes.

Leur première constatation de leur vécu est la suivante : **je n'aime pas être un objet sexuel**. Ce vécu 1 est le vécu de la femme objet sexuel, qu'elle vit en soi, au premier degré. Il est composé de plusieurs sous-tensions.

Leur deuxième constatation de leur vécu, qui suit de près, est la suivante : **je me pose comme objet sexuel**. Celui-ci est aussi composé de plusieurs sous-tensions. Le vécu 2 est une réalisation qui accompagne le vécu 1.

Ces deux vécus créent pour la femme un rapport à la situation sexuelle qui est double. Les deux vécus commencent par se cacher l'un derrière l'autre jusqu'au moment où ils se posent l'un contre l'autre, en même temps. C'est là que les femmes saisissent une tension principale entre ces deux vécus.

Figure 13. Tension principale

<b>vécu 1 : je n'aime pas être un objet sexuel</b>		<b>vécu 2 : je me pose comme objet sexuel</b>
je n'aime pas faire plaisir à l'Autre		je ne me soucie pas de moi
je n'aime pas dépasser mes limites (m'oublier)		je mets trop de limites, je me marchande
je réalise que ce n'est pas valorisant pour moi d'être un objet sexuel		je vois que le fait d'être un objet sexuel me donne des pouvoirs
je dois dire « non » plusieurs fois pour que l'Autre le prenne en considération		je donne le message : réessayez, je vais finir par dire « oui »
je sens que me vivre comme un objet sexuel, c'est vivre mon impuissance.		je réalise que dans la société (socialisation, publicité, télévision, etc.), on attribue un pouvoir sexuel à la femme qui est représentée comme un objet sexuel.



Leur imbrication est dangereuse, puisque l'affirmation du vécu 1 est invalidée par le vécu 2. Ils s'annulent réciproquement<sup>106</sup>. *Le rapport à la sexualité devient une zone grise*. De plus, souvent,

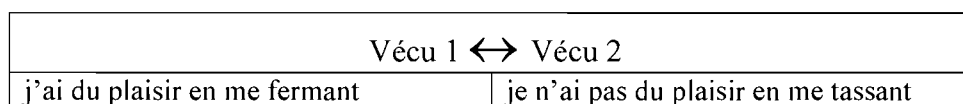
- ce qui tentait la femme au départ peut se changer en frustration,
- la frustration du début de la situation sexuelle peut se changer dans une émotion qui est acceptable,
- ce qu'elle pensait être assez forte pour vivre sans ciller, devient insupportable et la femme se sent dépassée par ce qu'elle vit, se trouve prise et elle ne peut pas reculer.

C'est pourquoi, le sens de ce qui est vécu devient difficile à cerner.

À cela s'ajoute, selon ces femmes, le fait que leur consentement à être objet sexuel n'amène pas leur cœur dans ce rapport sexuel, ce qui fait en sorte que la femme ne pouvant pas être là affectivement, *se ferme*. Ceci ne l'empêche pas d'avoir possiblement du plaisir, mais aussi en même temps, de se sentir utilisée, donc impuissante et de commencer à se tasser. Ces deux états, se fermer et se tasser, correspondent possiblement aux *phases de déshumanisation* de Barry (1995, p. 28-36) décrites à la page 44 du chapitre *Problématique* de la présente thèse, la distanciation et le désengagement.

D'où **la tension secondaire** qui découle de la tension principale (entre vécu 1 et vécu 2) et qui s'installe entre « avoir du plaisir en se *fermant* » et « ne pas avoir du plaisir en se *tassant* ». Ainsi la femme se trouve devant le cheminement de sa propre résistance à sa chosification, qui s'étale de l'état *se fermer* à celui de *se tasser*. Ce cheminement difficile est aussi un dans la tension qui s'accroît. Peut-on aussi dire qu'il y a une relation entre résistance et tension ?

Figure 14. Tension secondaire



Cette **double tension** vécue par la femme:

- entre son vécu 1 et son vécu 2 (tension principale composée), et
- entre « j'ai du plaisir en *me fermant* » et « je n'ai pas du plaisir en *me tassant* » (tension secondaire),

caractérise ce que les femmes nomment la « mauvaise sexualité », celle qui fait éclater, avec ou sans leur consentement, leurs limites. Elles vivent ces tensions en même temps, comme un tout. C'est cet

<sup>106</sup> C'est là la définition logique d'un paradoxe, d'où la dénomination de dynamique paradoxale (voir p. 162 de ce chapitre).

ensemble difficile à supporter, qui est vécu comme « mauvaise sexualité ». Pouvoir nommer cet ensemble, permet de le saisir et de vouloir le dépasser.

Figure 15. La « mauvaise » sexualité : une double tension

Vécu 1 ↔ Vécu 2	= mauvaise sexualité
j'ai du plaisir en me fermant ↔ je n'ai pas du plaisir en me tassant	

Cette double tension n'est pas reliée au consentement, qui devient à ce moment-là secondaire. Elle est reliée à la transformation de la femme en objet, par rapport à une femme sujet qui s'oublie ou s'ignore, déconstruite en fragments corporels, pas après pas, repliée (re-tassée) en deux ou en trois, etc., préparée à **subir**. La femme n'est plus une, celle qui s'écoute et qui écoute ce qu'elle veut. Elle devient multiple, elle fragmente son vécu. La femme qui réalise qu'elle vit toutes ces tensions, saisit le pourquoi de son écœurement. Et c'est là le moteur de sa volonté de *s'en sortir*.

Cette double tension, dès que la femme la définit comme « mauvaise » sexualité et forte de cette reconnaissance, participe à une nouvelle tension : celle entre la « mauvaise » sexualité que la femme vit et la « bonne » sexualité, que la femme voudrait vivre. En définissant la tension double comme « mauvaise », la femme la pose comme point de repère. Par après, elle commence à se positionner par essais et par erreurs en rapport avec ce qui lui manque : sa « bonne » sexualité qui lui reste à construire. Cette dernière tension la questionne : Comment dois-je agir?

Figure 16. Tension entre « mauvaise » sexualité et « bonne » sexualité

vécu 1 ↔ vécu 2	= mauvaise sexualité	↔	bonne sexualité
j'ai du plaisir en me fermant ↔ je n'ai pas du plaisir en me tassant			

Ce que la femme veut comme « bonne » sexualité, c'est de ne pas vivre toutes ces tensions, qu'elle voit comme son vécu d'objet. Elle veut rejeter ce vécu, mais elle doit apprendre comment le faire dans le vif de la situation sexuelle. C'est un apprentissage en soi et aussi dans la relation avec l'Autre. Vouloir une « bonne » sexualité pour soi, c'est accepter d'abord la tension entre « mauvaise » sexualité et « bonne » sexualité. Ensuite, l'écœurement de la femme est là pour la guider.

Souvent, il est difficile de distinguer les deux termes d'une tension. Fréquemment, ce que la femme distingue, par contre, c'est l'existence de cette tension, sans pouvoir nécessairement la nommer : son mal à vivre. Plus un vécu n'est ni bon, ni mauvais, plus il ne peut pas être qualifié : la femme ne

ressent plus. Elle s'objectifie et ne décèle plus les nuances. C'est pourquoi l'abus est plus évident, parce qu'il permet au minimum une identification négative.

Les participantes ont vécu la présence de **plusieurs contradictions additionnelles** à cette tension principale. Une de ces contradictions est celle entre dire « *oui* » et vouloir dire « *non* ». Elle peut devenir une habitude, celle de laisser-faire l'Autre. Elle correspond aussi à un certain modèle de normalité sexuelle. Cette contradiction vient aussi de la permission que la femme se donne d'être faible, puisque elle peut se vivre, se sentir *forte* à demeurer *faible*, à décider d'en prendre, etc. C'est une autre contradiction qui habite la femme et qui la fait glisser de situation en situation, tout en construisant des points de repères qui se retrouvent en compétition les uns avec les autres et qui ne peuvent pas durer dans le temps, comme signification. Les femmes ont très bien cerné la difficulté de définir la force et la faiblesse, comme on a pu le voir au chapitre précédent.

Figure 17. Contradictions additionnelles

je dis « oui »	(quand) je veux dire « non »
définition de la force	définition de la faiblesse

On peut donc parler de la forte **tension entre force et faiblesse** jusqu'à ce que la force change de direction, selon les dires des femmes. C'est là un changement majeur à opérer en soi.

Figure 18. Tension entre deux façons de résister : force ou faiblesse (les mots des femmes)

être forte c'est :	↔	être faible c'est :
<ul style="list-style-type: none"> <li>- avoir la force d'éviter d'être faible ;</li> <li>- se mettre son pied à terre et dire ce que l'on pense : « c'est assez là » ;</li> <li>- avoir la force d'endurer, jour après jour ;</li> <li>- avoir la force d'être capable d'en prendre, de s'endurcir ;</li> <li>- être forte « là-dedans » (en soi) ;</li> <li>- avoir la force de s'en sortir ;</li> <li>- de ne pas passer à côté, de connaître celle que je suis ;</li> <li>- avoir la force d'accepter de se mettre dans une situation de faiblesse par rapport à l'Autre ;</li> <li>- avoir la force de donner sans recevoir et de baisser sa limite ;</li> <li>- avoir la force de se donner la permission d'être faible ;</li> <li>- c'est de se donner une définition de la force ;</li> <li>- c'est d'apprendre à se positionner ;</li> <li>- de ne plus vouloir être vulnérable ;</li> <li>- de voir que la force s'accumule ;</li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>- vivre l'usure, l'épuisement psychologique et physique, l'étouffement de soi ;</li> <li>- être vulnérable ;</li> <li>- de donner à l'Autre des pouvoirs sur soi ;</li> <li>- de vivre sans jugement (accepter n'importe quelle situation) ;</li> <li>- de se <i>tasser</i> devant l'Autre ;</li> <li>- ne plus pouvoir se tasser devant l'Autre ;</li> <li>- de donner sans recevoir et de ne pas tenir compte de sa limite ;</li> <li>- être fragile (lorsqu'on manque de perspective) ;</li> <li>- réaliser que la faiblesse coûte cher ;</li> <li>- d'être attirée par l'Autre, sans que celui-ci soit attiré par la femme (situation asymétrique) ;</li> </ul>

- |   |  |
|---|--|
| <ul style="list-style-type: none"> <li>- avoir la force qui permet de se débarrasser de ses peurs ;</li> <li>- avoir la force de ne pas utiliser cette force contre soi-même ;</li> <li>- c'est garder la tête froide.</li> </ul> |  |
|---|--|

C'est grâce au fait d'avoir ce vécu contradictoire que la femme a la force qu'elle a aujourd'hui. La femme est travaillée par les contradictions et elle travaille aussi ces contradictions. La *force* et la *faiblesse* sont deux façons de résister au fait d'être objet.

Mais lorsque la femme utilise sa force pour elle plutôt que pour rester dans la situation qui l'objectivise, elle s'assume comme sujet. C'est là sa nouvelle position/posture dans la vie. Elle se positionne par rapport à soi et à l'Autre. Elle situe son vécu sur sa trajectoire de vie. Ainsi **la force peut changer de direction** (virage à 180 degrés) lorsque :

- la force d'en prendre devient force d'affronter l'Autre, de lui faire face ;
- la force pour faire plaisir à l'Autre, la femme l'utilise pour soi (pour ses besoins, ses intérêts, ses valeurs, etc.);
- la force, la femme la bâtit, pas à pas, en fonction de ses choix ;
- la femme a la force de pouvoir faire ses choix ;
- la femme se donne la force de pouvoir tourner la page et d'oublier ça ;
- la femme ne se pense pas plus forte qu'elle l'est, puisque cela va la mettre dans une position de faiblesse.

Une autre **tension, contextuelle** celle-là, c'est celle *entre femmes*, construite par la compétition féroce qu'elles vivent. L'homme détient la balance du pouvoir. Ne pas vouloir s'offrir comme objet amène le risque de se retrouver seule. Mais cela permet aussi de se sortir d'un contexte prostitutionnel et retrouver son estime de soi : ne plus être un objet sexuel et commencer à devenir un sujet sexuel.

Pourtant cela n'est pas évident lorsque la femme est le centre de toutes ces tensions. Être un sujet sexuel devient pour elle, une case blanche à occuper, le terme ultime d'une chaîne de tensions, qu'elle vit comme femme objet. C'est ce « sans quoi » elle ne veut plus vivre et qui lui reste à saisir, à construire.

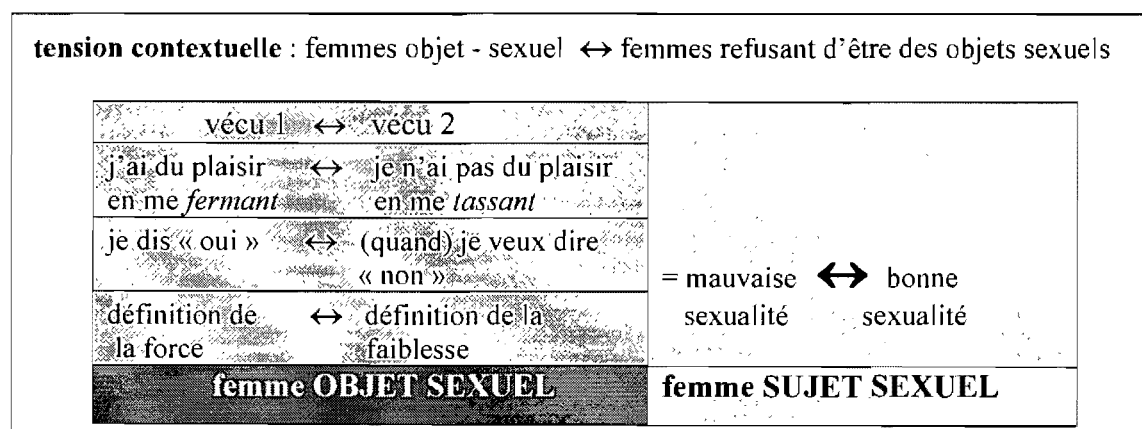
C'est là le cheminement des participantes, de tension en tension. Identifier des tensions peut créer aussi une autre tension plutôt que faire estomper les tensions. Ainsi plusieurs étapes peuvent se succéder dans cet ordre ou dans un autre ou bien se superposer en donnant un embranchement, un carrefour :



1. Identification de la tension principale entre vécu 1 (je n'aime pas être un objet sexuel) et vécu 2 (je me pose comme objet sexuel).
2. Identification de la tension secondaire entre « j'ai du plaisir en me *fermant* » et « je n'ai pas du plaisir en me *tassant* ». La tension principale et la tension secondaire génèrent ainsi une double tension.
3. Reconnaissance et dénomination de cette double tension comme « mauvaise » sexualité.
4. Positionnement d'une nouvelle tension : celle entre la « mauvaise » sexualité que la femme vit et la « bonne » sexualité, que la femme voudrait vivre et qui lui reste à construire.
5. Des contradictions additionnelles s'ajoutent à cet embranchement de tensions.
6. Reconnaissance de la tension contextuelle, celle entre femmes, construite par la compétition féroce qu'elles vivent.
7. Positionnement de la femme comme sujet sexuel lorsqu'elle utilise sa force pour elle-même plutôt que pour rester dans la situation qui l'objectivise. Elle assume ainsi la tension entre « mauvaise sexualité et « bonne » sexualité, donnée par la distinction qu'elle fait entre les deux.
8. Production de la tension entre sujet sexuel (tension entre « mauvaise » sexualité et « bonne » sexualité) et objet sexuel (double tension et contradictions additionnelles).

Tout cela donne une mosaïque que le terme d'**enchevêtrement** synthétise comme représentation globale de ce que la femme vit en soi. Le résultat de celui-ci est une tension fondamentale entre la femme se vivant comme objet (comme femme objet) et la femme se vivant comme sujet (comme femme sujet).

Figure 19. Enchevêtrement des tensions



Le cheminement de la femme commence avec l'identification de la tension entre vécu 1 et vécu 2 et parvient à la tension objet sexuel-sujet sexuel. Le sujet sexuel fait prévaloir la tension entre « mauvaise » sexualité et « bonne » sexualité. C'est en saisissant cette tension, en la construisant qu'il se bâtit comme tel. Afin de faire ceci, il prend sa force en se positionnant contre les tensions qui définissent le vécu d'objet sexuel de la femme.

Et pour renforcer la tension sujet sexuel-objet sexuel, une autre tension est érigée par ces femmes entre *le pouvoir de dire « oui » ou « non » à la situation sexuelle et le pouvoir d'agir lors de la situation sexuelle* (pas seulement de l'accepter et de la refuser), entre être l'objet sexuel de l'Autre et être un sujet sexuel.

Figure 20. Renforcement de la tension objet sexuel - sujet sexuel

<b>OBJET SEXUEL ↔ SUJET SEXUEL</b>	
j'ai le pouvoir de dire « oui » ou « non » à la situation sexuelle	j'ai le pouvoir d'agir lors de la situation sexuelle

Ces tensions se stabilisent quand la femme décide que là, c'est *à son tour*. Elle est souvent au bout du rouleau, elle est écoeurée, cela augmente sa détermination et réduit le nombre de ses choix à un. La force vient souvent du fait d'avoir touché le fond. C'est pourquoi ces femmes pensent que *toutes les femmes ont la force de s'en sortir*. Il leur faut juste de la volonté.

La femme ne veut pas avoir l'identité d'objet sexuel, elle ne veut plus avoir une identité sur laquelle on peut coller une étiquette. Mais pour clarifier ce qu'elle vit, il lui en faut une **identité positionnelle** pour ne pas répéter les mêmes comportements qui la mettaient dans une position d'invalidation de soi. L'identité d'objet sexuel est une identité positionnelle. Il lui faut laisser ainsi des traces, des noms en elle-même pour que ces tensions deviennent autant d'options. C'est un travail complexe, ce cheminement de tension en tension vers l'identification d'un sujet femme en soi.

#### **5.1.1.2 Tension complémentaire: j'accepte l'Autre tel quel et/ou je l'aide à comprendre ce que c'est d'être un objet sexuel**

Cette tension naît entre le fait que la femme accepte l'Autre tel qu'il est et la volonté de la femme de changer l'Autre pour qu'il devienne ce qu'elle veut, afin qu'elle se fasse respectée. En fait cela pose, du point de vue de la femme, la question du pouvoir et de la résistance, du sujet et de l'objet, de la possibilité d'interchanger les rôles.

Selon les participantes, le besoin d'appartenir à un Autre peut coûter cher à une femme. Cela est relié au devoir inculqué à la femme d'aimer l'Autre à n'importe quel prix. C'est souvent par amour que la femme fait plaisir. Cela est accompagné, au début, de la croyance qu'elle peut changer l'Autre, que son amour peut tout changer. Mais cela est faux. Être « bonne » et vouloir aider l'Autre qui ne veut pas s'aider, c'est souvent lui servir de béquille et se faire couler dans un moule d'objet. Il y a là un mythe, vieux comme le monde : la femme est la conscience ou l'âme de l'homme, son honneur.

La femme apprend qu'elle peut enseigner à l'Autre qu'il ne la traite pas comme un objet sexuel. C'est la situation « en miroir » dont les participantes parlent. L'utilisation de cette stratégie est un choix qui permet à la femme d'utiliser l'homme comme un objet sexuel, pour le jeu ou la démonstration. Mais cela leur pose une double contradiction qui participe à cette haute tension :

- d'un côté, elle va utiliser pour cela son pouvoir d'être objet, même si ce n'est pas valorisant pour elle (première contradiction);
- d'un autre côté, se poser comme objet de désir c'est un droit que la femme veut préserver, même si souvent l'Autre ne désire que l'objet, sans désirer le sujet (deuxième contradiction).

Quelques questions s'imposent à moi : cette tension, ainsi construite, joue-t-elle dans la dynamique du désir ? Est-elle aussi agréable que désagréable ? Comment s'y retrouver ? À tout cela s'ajoute une autre tension entre un droit et une obligation : l'attrait sexuel est un droit de la femme, mais aussi une obligation, de par le contexte médiatique. La vie est complexe.

### 5.1.2 Le supplice d'Eurydice

Prises dans la toile de toutes ces tensions intérieures, les participantes ne peuvent échapper à leur souffrance d'être des objets sexuels. Chaque femme se positionne par rapport à son vécu d'objet ou à l'image d'objet que lui vend l'Autre, sa famille ou sa culture, en faisant corps avec ses peurs, ses douleurs et son impuissance. Elle accepte qu'elle en soit rongée, afin de comprendre ce qu'elle vit et pouvoir ainsi l'évoquer quand nécessaire, afin de construire la sortie de l'enfer relationnel dans lequel elle se retrouve. La femme en fait l'initiation à sa subjectivité<sup>107</sup>. D'où la fierté qu'elle tire de cette œuvre au noir. La pierre angulaire sur laquelle se bâtit celle-ci, c'est la définition du lien que le rapport prostitutionnel détient avec la sexualité, que la femme objet porte avec la femme sujet.

---

<sup>107</sup> Domaine de ce qui est subjectif, à soi, de ce qui se rapporte au sujet défini comme être pensant, en soi (par opposition à *objectif*) : ce qui est personnel à chaque individu et non mesurable (inspiré du Larousse et de Cuvillier, cité dans le présent chapitre, p. 163).

Pour reprendre le mot de Karen Bouwer<sup>108</sup> parlant de l'ancien mythe d'Eurydice, « la femme objet en tant qu'Autre », autre qu'un homme, doit échapper au regard objectificateur de celui-ci. Si non elle peut être tassée au point d'être pétrifiée, sans recours parmi les vivants. Donc il lui faut outrepasser ce contexte d'une sexualité ritualisée qui est le rapport prostitutionnel : l'homme-sujet-prend-la-femme-objet. La femme objectifiée doit alors descendre en elle-même pour construire son *intériorité sacrée*, en retrouvant et en recollant les frontières éclatées de son être, vécues comme autant de limites qu'elle ne respecte pas ou qu'elle ne respecte **plus**.

Pour une femme, apprendre devient ainsi une question de survie en tant que sujet souverain de sa propre subjectivité. Elle développe sa subjectivité comme réflexe : se comprendre de plus en plus vite pour se retrouver dans la dynamique paradoxale qu'elle vit. Quels sont les comportements que je pose qui m'amènent à *me tasser* ? Qu'est-ce que je ne veux plus ? Qu'est-ce que je veux ? Quels sont mes choix ?

Choisir est une *lutte avec soi-même* pour faire la part des choses en soi. Choisir est aussi une *lutte avec l'Autre* qui ne veut que la femme objet : c'est lui ou moi **comme sujet**. La femme se doit de trouver des points de repère pour parcourir cette dynamique : ce sont ses propres limites. Après la descente dans cet enfer relationnel (comme Eurydice qui est retenue prisonnière), la remontée se fait continuellement, sans répit, au rythme de chacune, puisque chaque vécu, chaque situation lui apprend quelque chose.

### 5.1.2.1 La dynamique paradoxale

Toutes ces tensions vécues, dont les termes de chacune des tensions s'annulent les uns les autres, forment une dynamique qui est paradoxale<sup>109</sup> comme lieu du croisement, où naît la conscience paradoxale<sup>110</sup>, en tant que « tension diamétrale » qui fait ressortir, selon Lejeune (1972, p.95) la *distinction entre sujet et objet*, donc entre pouvoir et résistance, entre sexualité et rapport prostitutionnel.

<sup>108</sup> Voir le Préambule de cette thèse.

<sup>109</sup> Voir définition à la page 162 du présent chapitre.

<sup>110</sup> Voir la définition de Leonard & Leonard (1999) comme « contradictory consciousness », notée à la page 52 du chapitre sur la méthodologie, de cette thèse.

La reconnaissance de cette dynamique est posée par Kourilsky (2004, p. 8) comme « possibilité de formaliser cette complexité », au travers de *dénominateurs communs*. Ces 9 femmes s'en donnent deux qui sont interreliés :

1. chaque femme s'est déjà vécue comme un objet sexuel ;
2. chaque femme a besoin d'exorciser ce vécu pour s'en libérer.

La multiplicité des regards dans ce groupe de femmes sur ces deux dénominateurs communs les complexifie. La discussion devient « intelligente », les femmes en sont fières. Mais l'analyse que nous en faisons, ne portera pas sur l'*intersubjectivité* née de leurs interactions épistémologiques.

Son unicité est évidente. Ce n'est pas un modèle de certitude que les femmes recherchent, d'où la difficulté à disjoindre l'ensemble en thèmes, à les isoler pour les décrire, les analyser et les comprendre. C'est aussi certain que si la facilitatrice des rencontres avait été une autre, le contexte créé aurait été différent. Ce que les femmes recherchent avant tout, c'est leur souveraineté sexuelle comme sujet de leur propre sexualité : Dans quelle direction faut-il aller pour clarifier son vécu ? Comment la femme peut-elle avancer et quitter le vécu d'objet sexuel si elle ne peut pas le saisir ?

Cette dynamique paradoxale dépasse la femme ainsi appesantie puisque c'est un **enchevêtrement de tensions** qui sont toutes « vraies » en même temps. D'où l'impossibilité d'en tirer un sens. Elle ne peut prendre une décision. Elle n'a pas le choix que de continuer à ondoyer jusqu'à ce qu'elle puisse se donner des points de repère (sa souffrance, ses limites, ses valeurs, ses définitions, etc.) qui faciliteront son orientation à l'intérieur de cette dynamique paradoxale.

Un exemple de la difficulté que la femme a à saisir le sens de son vécu c'est sa façon de dire ce qu'elle vit. Cela peut prendre l'allure d'une **triple contradiction** (p. 103 du chapitre 4). En parlant de son vécu quand elle faisait de la prostitution, Marlène met clairement en mots comment elle appréhendait cela : c'était du plaisir **ou**<sup>111</sup> c'était de « la job ». À y réfléchir, elle trouve qu'elle n'en avait pas de plaisir et « de toute façon ça passera, ce n'est pas si pire que ça ». Ce qu'elle vivait c'était une confusion. Mais en même temps ce n'en était pas une. C'est cette mise en commun de fragments séparés de son vécu qui est difficile à vivre à cause des tensions inhérentes aux contradictions. Elle vit

---

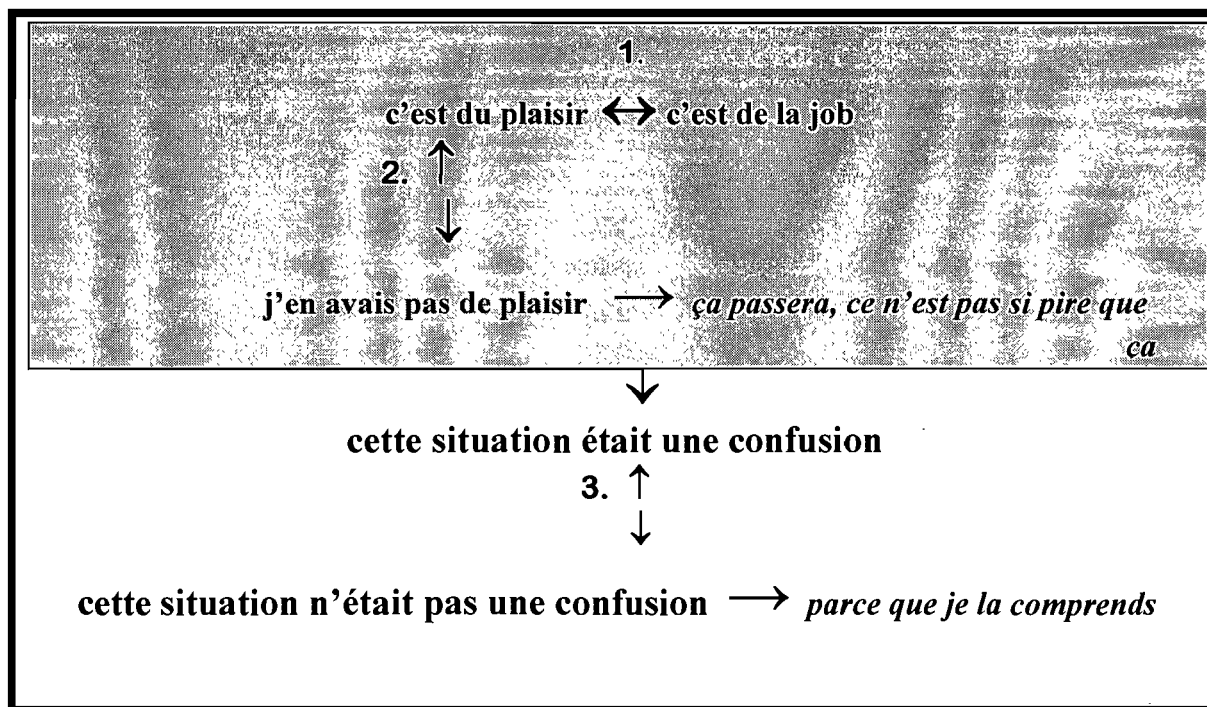
<sup>111</sup> « Ou », en tant que conjonction, sert à indiquer une alternative (Larousse) en introduisant une autre possibilité. Les deux termes liés par cette conjonction, s'excluent ainsi réciproquement. L'utilisation de cette conjonction, par Marlène montre une interprétation venue avec le temps.

tout cela en même temps. C'est complexe, d'autant plus si on ajoute la dimension « temps ». On peut même parler en termes de quadrature d'un cercle vicieux :

1. première contradiction : « c'est du plaisir » et (ou) « c'est de la job » ;
2. deuxième contradiction : « c'est du plaisir » et « j'en avais pas de plaisir » et interprétation de la situation « ça passera, ce n'est pas si pire que ça » ;
3. troisième contradiction : la situation vécue « c'était une confusion » et la situation vécue « ce n'était pas une confusion » accompagnée de l'interprétation « parce que je la comprends ».

La triple contradiction, qui caractérise le vécu de la femme objet, est un modèle qui met de l'avant comment la femme objet saisit ce qu'elle vit et à travers quelles tensions. L'exprimer, comme Marlène, montre le travail intérieur qu'elle a accompli, de tension en tension, pour acquérir la perspective qui lui permet de ne plus subir cet état de tension extrême qui est le supplice de vivre toutes ces contradictions en même temps.

Figure 21. Triple contradiction



Il n'y a pas si longtemps, la recette traditionnelle (la stratégie) des femmes prostituées pour faire face à ces tensions, c'était de :

- séparer « la job » du « plaisir », d'où le prix différent par morceau<sup>112</sup> de corps monnayé, et aussi
- ne pas mêler l'espace privé (sexualité) et espace public (prostitution).

Aujourd'hui la drogue et la définition de « la prostitution comme travail » effacent cette frontière entre « job » et « plaisir », d'où le danger de ne plus se retrouver, puisque cette borne qui mettait ainsi chacun des termes de la contradiction dans un espace différent, est effacée. D'où l'importance de mettre les deux lectures en parallèle et saisir ainsi les tensions.

Figure 22. Stratégie des deux lectures

	<b>première lecture</b>	<b>deuxième lecture</b>	<b>interprétation</b>
première contradiction	« c'est du plaisir »	« c'est de la job »	ou (entre les deux termes)
deuxième contradiction	« c'est du plaisir »	« j'en avais pas de plaisir »	« ça passera, ce n'est pas si pire que ça »
troisième contradiction	situation « c'était une confusion »	cette situation « n'était pas une confusion »	parce que je la comprends

De plus, comme pour ces participantes, la femme peut laborieusement choisir une des deux lectures de la réalité, afin d'éliminer la contradiction, puisque le sens n'est pas linéaire, de cause à effet, mais contextuel, englobant. Il lui faut prendre le tout comme une tension, vivre avec, questionner sa pesanteur jusqu'à ce que son vécu soit polarisé, ce qui lui permettra de le saisir comme bifurcation : deux lectures distinctes l'une de l'autre. Et là, elle peut commencer une relation dialectique<sup>113</sup> avec ses tensions. L'internalisation des contradictions comme conflit<sup>114</sup>, produit en soi la différence entre incorporation et répulsion. D'où la notion d'*écœurement* que les participantes mettent de l'avant pour affirmer « qu'il y a rien de plus efficace qu'une femme écœurée ». C'est un frémissement de la femme sujet.

La relation dialectique entre ces deux lectures d'une même situation sexuelle, est un tiers, un troisième point de vue, qui ne serait ainsi plus exclu mais affirmé comme celui d'où la femme voit les trois tensions et leurs termes contradictoires. Devant ces différentes lectures, elle peut en vouloir seulement

<sup>112</sup> Selon Welzer-Lang - qui parle d'hierarchisation du corps prostitué.

<sup>113</sup> Selon la méthode proposée par Hegel : thèse, antithèse et synthèse. Ou selon Alain Badiou (1975), la relation dialectique entre les deux termes d'une contradiction permet au terme principal de prévaloir sur l'autre et de se scinder à son tour dans une autre dyade dont le principal terme se scindera à nouveau dans deux autres, et ainsi de suite...

<sup>114</sup> Selon Leonard et Leonard, cité à la page 52, du chapitre sur la *Méthodologie* de la présente thèse.

une et la choisir. C'est là que le « ou » devient nécessaire. C'est le cas de Marlène, Francine et Stéphanie, qui ont choisi la deuxième lecture et se sont ainsi *sorties* de la prostitution.

La femme connaît les routes locales intérieures qui mènent d'une contradiction à une autre, sur lesquelles elle glisse presque automatiquement et c'est cet automatisme qui la rend plus vulnérable. Comment faire pour signifier à l'Autre ce qu'elle veut, puisque son message aussi porte des *doubles* contraintes<sup>115</sup>?

### 5.1.2.2 L'auto-vérification

Chacune des participantes établit sa propre *méthode de connaissance* de soi nécessaire à la construction de sa subjectivité. Elle bâtit une distance critique par rapport à son propre vécu, ainsi que par rapport à sa propre interprétation de ce vécu, afin de s'y orienter et *s'auto-vérifier*. Les femmes ont identifié dans ce groupe deux moyens pour établir la pertinence de leur réflexion :

- apprendre par essais et par erreurs ;
- recommencer la réflexion dès qu'il y a des nouveaux éléments qui s'imposent par leur intensité.

L'auto-vérification (self-verifying) tel que définie par Scott<sup>116</sup> a un rôle de cadrage et d'intervention éthique. Elle est importante pour ces femmes qui marchent sur des sables mouvants et qui doivent trouver la terre ferme, afin de ne plus glisser et s'emmêler dans la toile des tensions, dont les deux termes de chacune des tensions s'invalident l'un l'autre<sup>117</sup>. Un exemple : c'est lorsque les participantes narrent leur interprétation de ce qu'elles ont vécu, réfléchissent et ajoutent : « c'est ça, là ». Cela montre comment elles s'interrogent sur la pertinence de leur savoir.

C'est son pouvoir narratif intérieur, qui est extériorisé ou pas, qui devient ainsi pouvoir théorique. La femme construit sa propre théorie de ce qu'elle vit. Et sa théorie met les bases d'une éthique de construction du sujet femme qu'elle exprime, à partir de points de référence qui participent à la définition du rapport entre prostitution et sexualité, mentionnés tout le long du chapitre 4.

---

<sup>115</sup>Selon Watzlawick et Weakland (École de Palo Alto), la notion de « double contrainte » (double Bind) est une « injonction paradoxale à l'intérieur d'une relation vitale continue » (1981, p.311) tel que « je dis non, mais mon corps dit oui ».

<sup>116</sup> Voir la page 65 de la présente thèse, au chapitre sur la méthodologie.

<sup>117</sup> Générant l'inaptitude du sens à prendre forme.



L'éthique, en tant que manière d'être en relation<sup>118</sup>, vise le maintien de l'intégrité propre de la femme. Cela commence en forgeant la compréhensibilité de l'espace intérieur et mène à la création de sens nouveaux qui permettent à la femme de tenir compte des seuils au-delà desquels son intégrité est menacée<sup>119</sup> et de s'approprier ainsi son vécu. Cet espace intérieur devient un milieu dans lequel se vit l'échange dialogique avec soi-même. C'est un carrefour de tensions en attente de sens. Et c'est seulement le sujet qui peut donner le sens à ce qui est vécu en soi. C'est le pouvoir que la femme doit se donner.

L'auto-vérification questionne la pertinence de son propre vécu, jusqu'à douter de sa propre valeur. C'est pourquoi la priorité des participantes était de mettre l'estime de soi au cœur de leur démarche, afin de ne plus douter de leur vécu et d'être ainsi en mesure de lui donner de la valeur et pouvoir alors aller de l'avant.

### 5.1.2.3 L'identité de genre

Quel est le sujet qui questionne l'objet sexuel ? Qui parle ? D'où parle-t-il, depuis quel positionnement dans l'espace relationnel ou dans l'espace intérieur ? Le lieu de cette parole de la femme objet est un lieu crié lors d'un affrontement intérieur ou extérieur à soi : *je suis une femme*, je ne suis pas un objet sexuel.

C'est proclamer que leur sexualité de femme n'est pas seulement génitale, mais axée sur les sentiments, disent les femmes. Elles sont des êtres entiers et non pas seulement des fragments : fesses, organes génitaux, seins, etc. Cela ne nie pas l'importance de la génitalité, mais la situe dans un tout subjectif : le sujet femme, celle qui vit la sexualité dans son « intériorité sacrée », cette subjectivité qu'elle proclame souveraine.

La relation qu'une femme vit en soi, entre l'objet femme qu'elle incarne et le sujet femme qu'elle devient, est primordiale. L'un sert à définir le contenu de l'autre : l'objet « femme » sert à définir le sujet « femme » et vice-versa. Puisque la définition peut s'opérer exactement à l'inverse, une femme sujet est-elle en mesure de définir une femme objet qu'elle ne voudrait pas être ? C'est là, où il y a de

<sup>118</sup> L'approche éthique est relationnelle, selon Diane Beausejour. *L'éthique relationnelle professionnelle : une lecture systémique*, dans *Intervention/Ordre des travailleurs sociaux du Québec*, numéro 117, décembre 2002.

<sup>119</sup> Selon F. Varela (1989), cité dans l'article de Beausejour.

la place pour éduquer une femme/une fille à être sujet sexuel et pour faire de la prévention pour qu'elle ne devienne pas objet sexuel.

Cette relation intérieure avec soi révèle une subjectivité pensante dans un contexte intérieur paradoxal. Celle-ci se veut une réponse à un mal-être. Il s'agit d'y faire face en produisant son propre système d'interprétations qui opère comme outil de définition et d'orientation. Construire ainsi une politique intérieure de non-objectification. La femme sujet s'affirme en elle-même en se posant face à la femme objet exigée par un Autre qu'elle. C'est un positionnement conflictuel. D'où les jeux de miroir pour passer le message, quand nécessaire.

La femme objet se construit comme femme sujet. La construction de la femme sujet a comme but de permettre à cet assemblage de tenir debout, tout seul, sans que l'architecte (la femme objet) ait à revenir pour le soutenir. Cela implique que le sujet soit stable, fixé, enraciné dans sa structure propre et ses valeurs fondatrices de présence. La fixité du sujet permettra de reproduire de façon répétée l'acte de construction de soi, à le reconfigurer sans cesse en fonction des circonstances et de la réflexion sans cesse à renouveler. La subjectivité devient un espace fixe qui s'articule constamment et évolue pour assurer ce que Michel de Certeau<sup>120</sup> appelle « la victoire du lieu sur le temps ». C'est la délimitation d'un espace propre (d'un territoire) à chaque sujet femme, qui se poursuit de situation sexuelle en situation sexuelle : son « intériorité sacrée » ou sa subjectivité. Cela permet la gestion des tensions dans le but de faciliter la relation avec soi-même d'abord, ensuite la relation sexuelle, sexuée avec l'Autre.

Ainsi l'identité de genre « être femme », pose la femme sujet comme celle qui assure une continuité et une indépendance par rapport aux circonstances sexuelles et/ou relationnelles. Elle constitue ainsi un être souverain qui maîtrise les décisions, les lieux et le temps et qui est un sujet seul, parce que seulement ainsi il peut affirmer sa souveraineté en soi.

Le genre comme résistance contre l'objectification construit le sujet femme comme cette identité qui se pose par résistance et par opposition, à l'aide de la notion d'altérité : être Autre que cet Autre qui m'objectifie, qui est dans la plupart des cas un homme. Cette résistance invoque déjà la rupture du

---

<sup>120</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien; arts de faire*, éd. Folio essai, 1990, p.60.

personnage femme objet du milieu prostitutionnel dont fait partie l'homme-client qui se pose comme sujet. Le rite de la prostitution est remis en question de cette façon, dans sa structure propre.

## 5.2 Appropriation de sa propre sexualité

Une fois que la femme a saisi la teneur des tensions qui l'habitent et qu'elle a identifié le point de perspective de la femme sujet, celui qui lui permet de se construire comme Autre, elle peut se positionner devant ce carrefour intérieur et choisir son chemin.

Ainsi dans ce contexte complexe, la femme peut choisir de prendre le chemin qui lui donne le pouvoir de définir ce qu'elle vit en soi. Et cela continuellement et non pas seulement de façon ponctuelle. Alors elle se donne des droits et peut ainsi reconnaître les figures qui l'habitent, dont celle de femme prostituée, d'objet sexuel, etc. La femme construit ainsi son réseau individuel de significations, ce qui lui permet de s'affirmer comme « identité positionnelle<sup>121</sup> ». Elle reconnaît son savoir et son savoir-être qui lui ont permis de s'approprier sa propre sexualité. C'est le contenu de ce sous-chapitre 5.2.

### 5.2.1 Prendre le pouvoir de définir ce qu'on vit en Soi

Après les rencontres, cinq participantes n'étaient pas capables de mettre fin à leur discussion et elles l'ont poursuivie. La mère d'une d'entre elles s'est jointe à leur conversation. Par contre, Marlène nous dit ne pas avoir réfléchi à ce dont on avait parlé : « le tourbillon de la vie, les enfants, le travail n'a pas arrêté ».

Le pouvoir de définir ce qu'on vit est un pouvoir politique, puisque la femme change ainsi le rapport de force qui existe entre elle et l'Autre. En réfléchissant, elle s'approprie une partie du pouvoir que l'Autre se donne en l'objectivant. La femme ajuste ce pouvoir, en s'attribuant la partie qui lui revient comme sujet. Cela lui permet de rendre son intériorité souveraine, tout en négociant à l'extérieur les rapports qu'elle veut construire avec l'Autre. La femme affirme d'abord son pouvoir comme épistémologique, en se donnant le droit d'avoir sa propre interprétation de ce qu'elle vit. Elle peut construire ainsi sa connaissance subjective de ce qui se passe dans sa relation avec l'Autre. Ensuite elle peut négocier sa position avec un Autre de son choix.

<sup>121</sup> Choisir une position dans un milieu donné se fait toujours par rapport à d'autres positions existantes, c'est pourquoi on peut parler de positionnement.

La femme prend la responsabilité épistémologique de son vécu, en se reconnaissant le droit au plaisir, par exemple. La connaissance qu'elle tire de son vécu d'objet devient sa responsabilité, et cela lui permet de se démarquer de l'interprétation que l'Autre fait de son plaisir à elle. Les tensions sont là et posent les jalons d'une subjectivité unitaire, discrétionnaire et oppositionnelle. Mais, pour sa propre sécurité, ces tensions sont textualisées comme identité de genre. *Le rapport subjectif entre sexualité et rapport prostitutionnel* est narré et négocié comme récit généalogique. Cela lui appartient : c'est du subjectif. Et cela s'oppose à son objectification comme femme. C'est là une contradiction dialectique, qui facilite son cheminement de contradiction en contradiction, dans le tissu du vécu, dans celui de sa trajectoire de vie et dans le tissu interrelationnel.

La femme doit reconnaître ce qui se passe à l'intérieur d'elle-même et pour cela, il lui faut d'abord le nommer et le définir. Cela lui permet de s'approprier ce qu'elle vit et de ne plus permettre à l'Autre de l'envahir et de lui prendre ce qui lui appartient, avec son pouvoir d'imposer ses définitions et ses noms à lui. Souvent la femme quitte un partenaire, mais elle se remet encore dans la même situation douloureuse d'objectification. Il lui faut, pour échapper à ce retour du même, sauvegarder ainsi comme sien ce qui l'habite et le vivre dans une continuité avec elle-même. La femme rend ainsi la zone grise, claire, afin de saisir les points de repère pour ne plus s'oublier. Elle se positionne par sa souffrance, par sa méfiance, par ses choix, etc.

Francine définit maintenant l'amour d'une manière différente que dans le passé: l'amour comme réciprocité et respect des limites des deux partenaires, et non plus l'amour comme ce qui permet de faire plaisir à l'Autre seulement. Elle s'approprie ainsi sa propre façon de penser et de définir, ce qui lui permet d'agir sexuellement en concordance avec ce qu'elle croit. Louise choisit de ne plus définir l'amour comme un devoir, mais comme la complicité d'une intimité fluide. Les participantes définissent la sexualité selon elles-mêmes, et elles ont ainsi des attentes sexuelles qu'un homme qui les objectifiera ne pourrait pas combler.

Ces femmes ont choisi de prendre le chemin qui leur donne le pouvoir de définir ce qu'elles vivent en elles-mêmes. C'est pourquoi elles définissent ce que c'est un objet sexuel et ainsi elles peuvent faire la distinction entre sexualité et prostitution de la sexualité. C'est là un pouvoir primordial pour elles, celui qui leur permet de se construire comme sujet de leur propre sexualité et de leur propre vie. Le

sujet qui ressent, réfléchit et parle. Un récit identitaire s'ensuit : celui qui établit l'identité du sujet femme.

### 5.2.1.1 Les droits que ces femmes se donnent

Par leur savoir expérientiel construit pas à pas, les participantes ont compris l'importance de s'approprier des droits qui participent à leur définition du sujet femme qu'elles sont devenues ou en train de devenir:

- le droit d'avoir son propre vécu ;
- le droit d'ouvrir les yeux sur son propre vécu;
- le droit de prendre les moyens qui vont faciliter une lecture de sa propre réalité et qui se fera à son seul avantage;
- le droit d'apprendre par essais et par erreurs, la répétition du même permettant de saisir le sens de ce qui est vécu et d'auto-vérifier la véracité de ce qui est conclu ;
- le droit de prendre des décisions et de faire des choix ;
- le droit de prendre le pouvoir de l'acte sexuel, en tant que femme sexuelle, active et en ayant de l'initiative, et non plus rester passive sexuellement ;
- etc.

Apprendre à assumer ces droits permet à la femme d'établir une relation qui devient plus cohérente, avec elle-même et aussi avec l'Autre. Elle change ainsi «les règles du jeu» de la ritualisation prostitutionnelle, se spécifiant ce qu'elle peut faire ou ne pas faire en tant que femme sujet. La situation ritualisée *l'homme-sujet-prend-la-femme-objet* peut devenir une interaction vivante où *l'homme-sujet-rencontre-sexuellement-la-femme-sujet*.

Ahmed<sup>122</sup> (1996, p.74) dit que **les droits sont des relations**. Dans cette optique, la femme est ainsi en mesure d'établir des nouvelles relations, en se donnant des nouveaux droits. Les participantes savent qu'en tant que sujet, la femme peut redevenir objet à tout moment. Donc elles se doivent d'établir d'autres droits afin d'assurer leur pérennité en tant que sujet :

- le droit de faire une différence significative entre objet et sujet, entre résistance et pouvoir, entre prostitution et sexualité;

---

<sup>122</sup> En citant Iris Marian Young.

- le droit de se donner le pouvoir de faire cette différence significative ;
- le droit de vivre sa souffrance et ses tensions, afin de mieux voir cette distinction entre sexualité et prostitution et polariser ainsi son vécu.

*La femme qui fait cette distinction entre sexualité et prostitution polarise son vécu, en créant une différence significative. Elle réalise cela autour de concepts précis :*

Tableau 23. Une différence significative

objet	sujet
résistance	pouvoir
rapport prostitutionnel	sexualité

Lamoureux (1996, p. 26-28) parle d'éthique comme de « l'art de devenir sujet », qui se construit dans le rapport à l'Autre et qui permet à l'individu de faire des choix en rapport avec ses propres valeurs. Les participantes ont appris tout le long de leurs trajectoires sexuelles, leur responsabilité envers elles-mêmes qui pose :

- le problème des limites ;
- le problème de la réciprocité<sup>123</sup>
- l'importance de se positionner comme sujet.

Ce n'est pas une logique des droits<sup>124</sup> que ces femmes mettent de l'avant dans leur sexualité, mais une éthique du sujet qui vise la cohérence et qui offre à chaque femme une continuité avec elle-même.

### 5.2.2 Reconnaître les figures qui nous habitent

La femme qui est aux prises avec son vécu sexuel auquel elle résiste et qui décide de ne pas renoncer à soi et de ne pas se soumettre à l'Autre, se place sur un chemin où elle va devoir faire face à différentes figures : celle de la prostituée, celle de l'objet sexuel, celle de son propre réseau significatif, etc.

Se retrouver de ce fait, devant la *figure de la prostituée*, peut être une épreuve difficile. C'est de se reconnaître possiblement comme une femme exclue, qui se trouve en dehors de toute reconnaissance relationnelle, sociale ou économique, à laquelle on interdit relationnellement et socialement de « faire

<sup>123</sup> Selon Lamoureux, « l'humanité de l'un est réductible à celle qui est reconnue aux autres ».

<sup>124</sup> Voir pages 29-32 du chapitre *Problématique* du présent travail.

du sens ». La femme peut se voir comme une *mendiante valide*<sup>125</sup> qui est aussi exploitée sexuellement et qui est de « moins en moins employable, question d'usure de la marchandise » !

La femme peut se sentir ainsi utilisée, usée, marginalisée, désaffiliée, invalidée, stigmatisée. Elle peut refuser cette figure, cette étiquette, se dire qu'elle fait du travail de sexe et se réfugier auprès de l'identité collective d'un groupe de femmes prostituées et proclamer sa liberté sexuelle de choisir l'objectification sexuelle. Ce n'est pas le cas des femmes participant à ce groupe. Celles-ci ont pu vouloir s'en sortir et ne sachant pas comment, elles l'ont fait par essais et par erreurs. Stéphanie et Marlène nous disent qu'elles ont quitté la prostitution quand elles ont quitté le milieu. Francine, pour sa part, change de partenaire et « s'organise » pour se faire respecter et acquérir une autonomie financière afin de ne plus avoir à monnayer ses services. Nicole a besoin de respirer, de se retrouver avant de quitter définitivement la prostitution, mais selon elle, elle y retombe sans cesse.

La présente recherche a mis de l'avant comment les femmes ont du s'approprier *la figure d'objet sexuel*, comme clé de leur positionnement comme sujet d'une « bonne sexualité ». Cette reconnaissance n'était pas instantanée, c'était une longue et difficile démarche, dont les participantes ont parlé longuement<sup>126</sup>. Cette figure essentielle à la construction du sujet, devient un point de référence central qui permet de construire la disjonction sujet sexuel-objet sexuel. On a vu que c'était une lutte en soi et avec l'Autre, mais qu'une fois que cette figure ressort clairement, le sujet femme trouve son plaisir à être sexuellement.

Faire le lien entre ces deux figures, celle de prostituée et celle d'objet sexuel, a permis à Stéphanie de quitter la prostitution.<sup>127</sup> Elle a réalisé que cesser d'être un objet sexuel, c'est quitter la prostitution. Pour Carole, s'offrir comme objet sexuel pour répondre à la demande de son conjoint, c'était comme faire de la prostitution dans une relation de couple. C'est le vécu et l'image de la prostituée qu'elle refusait, avant tout. Par contre, Nicole ne veut plus être un objet sexuel, mais reprend cycliquement la figure et le rôle de la prostituée pour assurer sa survie.

Ce lien entre ces deux figures est très significatif pour ces femmes. À ce lien, on peut y associer la *figure mythique d'Eurydice*. Elle ne peut pas quitter l'enfer contextuel (repousser la figure de

<sup>125</sup> Voir parallèle avec Castel (1995, p.29) présenté aux pages 26-29 de cette thèse.

<sup>126</sup> Voir chapitre 4.

<sup>127</sup> Elle voulait vivre une relation stable. Toutefois, dans cette relation, elle a retrouvé la situation d'objet sexuel (voir chapitre 5).

prostituée) dans lequel elle se retrouve prisonnière et elle ne peut pas aller avec l'homme qui l'objectifiera (refuser la figure d'objet sexuel). Le seul chemin qui lui reste pour s'en sortir c'est la voie intérieure, se construire comme sujet souverain.

Ce n'est pas en reconnaissant une de ces figures que la femme entreprend nécessairement sa démarche de construction de sa propre subjectivité. Par exemple, la femme pourra reconnaître la figure de la prostituée, sans pour autant vouloir quitter la prostitution et même si elle allait laisser ce milieu, elle ne saura pas nécessairement comment ne plus retenir le vécu d'objet sexuel. Ou bien la femme identifie son vécu d'objet sexuel et l'accepte. Mais son vécu n'est pas composé de ces figures qu'elle rencontre dans sa réflexion et auxquelles elle s'identifie ou pas.

La construction de sa subjectivité est facilitée par l'identification du lien entre la figure d'objet sexuel et la figure de la prostituée. Cela fait partie de la quête pour apprendre comment ne pas s'oublier et s'approprier sa sexualité. Il s'agit de se trouver ses propres points de repère. C'est aussi comprendre que sans être passée par là, la femme n'était pas prête ou ne pouvait ou ne voulait pas nécessairement comprendre ce qu'elle vivait.

### **5.2.2.1 Construire une carte théorique individuelle**

Chacune des femmes de ce groupe a construit à partir de ses propres points de repère son propre réseau de termes significatifs, qui s'engrave comme une autre figure qui l'habitera. Cela devient sa propre *carte théorique* individuelle à partir de laquelle elle s'oriente lors des situations sexuelles et dans son vécu sexuel. La femme peut ainsi situer ce qui se passe dans son espace intérieur. Nous avons vu au chapitre 4 comment ce réseau a été bâti. Dans le présent chapitre, nous allons regarder de quoi ce réseau est construit: les concepts et l'axiologie utilisée, ainsi que l'identité positionnelle que cela construit. Cela devient le cadre identitaire qui permet à la femme de se bâtir elle-même.

Ce qui en ressort de façon évidente, c'est que malgré le fait que chaque femme a vécu cela individuellement, leurs points de repère sont plutôt semblables.

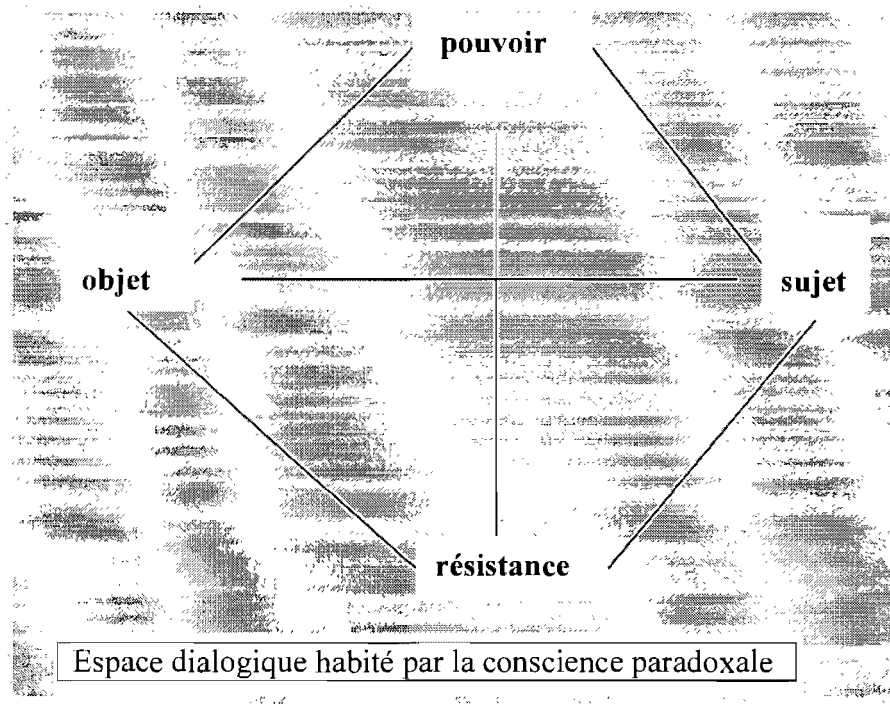




### Axes et concepts

Quatre concepts<sup>128</sup> reviennent sans cesse dans la réflexion de ces femmes : objet, sujet, pouvoir et résistance. Ils forment deux axes conceptuels qui s'entrecroisent : objet-sujet (décortiqué au point 5.1.1.1) et pouvoir-résistance (avancé au point 5.1.1.2). Chaque axe est composé de deux termes opposés, formant ainsi une contradiction dynamique, une tension diamétrale. C'est à l'intérieur de cet espace que naît la conscience paradoxale de la femme, celle qui lui permet de saisir son vécu subjectif comme relation entre les quatre concepts.

Figure 24. Axes et concepts



J'identifie ainsi dans le contenu mis de l'avant par les participantes huit relations qui sont les dimensions essentielles autour desquelles s'articule un modèle théorique d'analyse subjective. Chacune de ces relations est un lien significatif entre deux concepts opposés, complémentaires ou non congruents : résistance - pouvoir, résistance - objet, pouvoir - objet, objet - sujet, sujet - pouvoir et sujet - résistance. Mais on peut aussi y voir des étapes de la construction d'un réseau significatif.

<sup>128</sup> Voir définitions de ces concepts (pages 45-53) de la section *Cadre conceptuel de la recherche* de cette thèse.

Figure 25. Dimensions, opérations et significations

	<b>dimensions</b>	<b>opérations</b>	<b>significations</b>
1.	résistance → pouvoir	<b>opposition</b>	la femme prend connaissance de sa résistance face au pouvoir de l'Autre qu'elle subit ;
2.	résistance → objet	complémentarité	sa résistance amène la femme à saisir son vécu et sa condition d'objet ;
3.	pouvoir → objet	carence	la femme fait le lien entre le pouvoir de l'Autre et sa condition/son vécu comme objet ;
4.	objet → sujet	<b>opposition</b>	la femme comprend que sa position d'objet alimente la position de sujet de l'Autre ;
5.	sujet → pouvoir	complémentarité	la femme comprend comment le sujet utilise son pouvoir ;
6.	sujet → résistance	incongruité	la femme réalise que le sujet n'a pas besoin de vivre de la résistance, qui est la condition de vie de l'objet.

Cela permet de différencier le *soi en soi*<sup>129</sup> comme le travail du soi sur lui-même. À partir des dimensions identifiées plus haut, le soi se refait et se pose comme tel : les vieilles significations de la femme objet sont réorganisées, par la mise sur pied en soi d'une nouvelle perspective, en conscience nouvellement construite.

Le résultat de ce labeur vise l'harmonie et la paix en soi, ce sentiment d'intégration d'un soi-même, longtemps oublié, *tassé*, mis de côté pour un Autre. La femme apprend à réinvestir sa sexualité en tant que sujet plutôt qu'en tant que objet sexuel. Cela crée une différence radicale dans sa propre vie, à maintenir tout le long de celle-ci.

Dans quel ordre ces dimensions sont-elles appréhendées par les femmes? Cela dépend de chaque femme. Mais on peut aussi dire que le passage de l'une à l'autre de ces étapes, sont des seuils qualitatifs et que l'ordre préconisé plus haut, est celui de la plupart des participantes.

Passer au travers de ce cheminement permet à la femme de pouvoir définir son vécu comme sexualité ou comme prostitution.

### **Tissage d'une identité positionnelle**

Que ce soit avant, après ou parallèlement, la femme en tant que sujet de son histoire, *se positionne* historiquement par rapport à des discours disponibles<sup>130</sup> dans son contexte socio-économique local

<sup>129</sup> Voir Ouaknine, cité p. 50 qui définit ce concept comme le « renouvellement de son dynamisme interne ».

<sup>130</sup> Selon Ahmed.

(ses amies, son groupe d'entraide, les ressources disponibles, etc.) ou global (la société, le monde, les idéologies disponibles, etc.).

Dans son contexte local, elle positionne la conscience de son propre cheminement, de sa trajectoire de vie ou sexuelle par rapport à ce qui est disponible autour d'elle. Par exemple, le groupe de femmes introduit des points de référence dans toute cette réflexion, comme dans la situation du lit, ce qui a pour effet de rendre consciente une d'entre elles (Stéphanie) de *son point aveugle* dans le même raisonnement qu'elle se mettait de l'avant, encore et encore.

La femme sujet peut ainsi redéfinir son rapport au milieu prostitutionnel ou autre, auquel elle « appartient ». Elle peut aussi se *re-historiser*<sup>131</sup> en situant sa connaissance subjective par rapport à ce qui est disponible dans la société. Les participantes se sont situées par rapport aux images de femmes des médias, par rapport au catholicisme, etc. Donc elles redistribuent des ressources symboliques<sup>132</sup> par leur pratique épistémologique et situent ainsi leur connaissance subjective.

La femme affirme et positionne son identité de sujet, en animant son pouvoir narratif comme pouvoir symbolique. Celui-ci était autrefois réservé aux hommes qui exerçaient la domination masculine (Bourdieu 1998) en imposant aux femmes la soumission paradoxale, par une violence symbolique qui tranchait dans leurs vécus sexuels, vu le monopole de la communication dans la société et de la connaissance de « la sexualité ».

La vulnérabilité de la femme est en relation avec son consentement, donné ou non, à une non-relation, qui offre un contexte favorable à son émergence comme femme objet. Ensuite, ce qui la caractérise c'est sa dépendance, sa confusion et son impuissance. D'où l'importance de poser ses limites comme préalable à la création d'un espace privé, à soi où elle peut s'occuper d'elle-même et construire par la subjectivité, son identité de femme sujet.

Mais qu'est-ce que c'est s'occuper de soi ? En quoi consiste ce souci de soi ? C'est à chaque femme de trouver les termes de sa propre identité et la positionner ou non comme sujet femme.

---

<sup>131</sup> Selon la vision de Tourraine.

<sup>132</sup> Selon Chambon, 1993, p. 126.

### 5.2.3 Le sens que ces femmes construisent par rapport à leur expérience d'objet sexuel

Pour conclure, on peut dire que le dialogue de la femme avec elle-même et avec sa situation sexuelle, lui permet de *construire la distance critique* qui facilite son apprentissage expérientiel et qui procède par des redéfinitions et des positionnements. Elle s'approprie ainsi sa sexualité et peut revoir sa trajectoire sexuelle superposée à sa trajectoire de vie. Ceci lui permet de saisir son identité en mouvement, facilitant ainsi son positionnement actuel par rapport à sa sexualité et à la prostitution de celle-ci. La femme développe aussi son savoir et son savoir-faire subjectif qui lui permettent de gérer ses tensions et de légitimer son travail intérieur. C'est là un des sens qu'elle construit : **son positionnement comme sujet femme.**

Le discours de ces femmes rencontrées est tout là, construit dans leur subjectivité même : l'objectivisation de la femme commence toujours de plus en plus jeune. Il y a dans les relations un double standard, depuis toujours : un simulacre. La femme était une proie, un trophée ; elle était esclave ou bien elle était la bien-aimée. Mais être la bien-aimée, c'est d'être encore sous la domination de l'homme, puis de prendre son nom, « d'en prendre », de porter ses enfants, de garder l'honneur de la famille. C'est très important l'honneur, il passait par les femmes : si on viole une femme en Afrique, c'est la femme qui est fautive, parce qu'elle a ainsi fait perdre l'honneur à la famille. La modernisation, la mondialisation, les révolutions ont changé des choses dans la société humaine, mais la femme se retrouve toujours comme objet sexuel dans le couple, dans la publicité, dans la prostitution, etc. Elle n'aime pas se retrouver ainsi, elle veut s'en sortir, mais en même temps en étant objet sexuel, elle découvre que souvent c'est le seul pouvoir qu'elle peut avoir. C'est la complexité de ce que ces femmes ont vécu. Ainsi les femmes trouvent que leur réalité même est devenue de plus en plus complexe. Ce n'est plus comme avant, blanc ou noir, bien ou mal. Cela leur échappe. Elles se trouvent dépassées et cela participe à leur déshumanisation comme objet.

C'est plus complexe aussi, parce que ces femmes ont vécu plus que leurs préceuseures, et il leur faut faire la distinction entre complexe et compliqué. Et, cela est visible au niveau de la perception que ces femmes ont de leur sexualité et de la nécessité de la comprendre. Il leur faut vivre cette complexité pour savoir ce que cela veut dire. Leur pouvoir en tant que sujet leur permet de transformer leurs douleurs d'objet sexuel en apprentissage. Leur apprentissage expérientiel est à ce coût-là. Donc un autre sens que les femmes construisent, vise la nécessaire **humanisation de leur sexualité** et de leur vie.

La femme construit son propre questionnement et ses propres réponses, selon ce qu'elle veut édifier, puisqu'elle connaît le pourquoi de sa construction. En tant qu'outil de base, le pouvoir narratif lui permet de prendre le pouvoir théorique, celui de la connaissance et de la communication, sur le territoire de son propre vécu. Elle construit un sens subjectif de ce qui est vécu par elle et l'amène dans un espace relationnel où elle édifiera, selon certaines valeurs de base comme par exemple la réciprocité, **un sens interactif** avec les autres.

C'est ce qu'elles auront fait le long de ces cinq ateliers. Et c'est là leur cheminement épistémologique.

## CHAPITRE 6

### INTERVENTION SOCIALE

#### VISANT À FACILITER CHEZ LES FEMMES

#### LE TRAVAIL D'APPROPRIATION DE LEUR PROPRE SEXUALITÉ

Cette recherche fait ressortir le travail que chacune des participantes a fait *en soi*<sup>133</sup> (travail de soi sur soi) pour parvenir à l'appropriation de sa propre sexualité, en cheminant à travers diverses tensions, contradictions, embûches et systèmes prostitutionnels. Cela constitue un enchevêtrement de convergences.

De plus, au-delà de la recherche, cette *expérience de groupe* a été significative pour la démarche de ces femmes. La méthode narrative de groupe utilisée leur a construit un contexte pour :

- répondre à leur besoin de se situer,
- comprendre leur propre cheminement de femme objet à femme sujet,
- renforcer leur pouvoir de femme sujet.

À la lumière de ces aboutissements, il faudrait **repenser** d'abord *le rôle que le travail social* se donne:

1. pour *répondre* à l'objectification des femmes qui se reproduit de génération en génération et passe de nos jours par :
  - la sexualisation des jeunes filles,
  - la marchandisation des filles et des femmes par les médias de masse, le trafic externe et interne, la prostitution, le mariage forcé, etc.
  - les agressions sexuelles dont les mutilations génitales, etc.
2. pour se positionner dans notre société pour qu'on cesse de traiter les femmes comme des objets.

En deuxième lieu, il est urgent de repenser *l'intervention sociale* auprès de ces femmes:

- dans les centres de femmes, les CALACS, les CLSC, etc.;
- dans les groupes de réflexion des femmes qui veulent vivre **le passage de femme objet à femme sujet** afin de faciliter l'appropriation de leur propre sexualité;
- le rôle de l'intervenante dans l'accompagnement des femmes.

---

<sup>133</sup> J'utilise ce terme dans le sens que la femme est ce qu'elle est, elle travaille en soi-même, par elle-même et non comme moyen pour une autre finalité que soi.

Pour contrer cette objectification actuelle des femmes, il faudrait que trois interventions soient menées de front par de multiples actrices et acteurs, tant aux niveaux macrosocial que microsociale. Ainsi les actions suivantes doivent être posées :

1. *agir au plan économique et politique pour intervenir collectivement* par une gestion étatique responsable qui pose des lois bannissant l'objectification des femmes et qui garantit à chacune des ressources permettant leur autonomie financière;
2. *agir par l'éducation pour prévenir* cette objectification par une éducation sexuelle qui guidera les jeunes filles et les jeunes garçons à bien comprendre la différence entre être un objet sexuel et être un sujet sexuel;
3. *agir directement auprès des femmes afin d'accompagner* celles qui veulent s'approprier leur sexualité dans une *démarche* axée sur la réflexion et le positionnement intérieur, relationnel et social.

Cette **démarche de construction de soi comme femme sujet** est d'autant plus ardue que notre société envoie des messages contradictoires aux femmes et aux hommes. À cela s'ajoute un débat social bloqué par deux « camps » féministes qui défendent deux visions idéologiques mutuellement exclusives : « la prostitution est du travail de sexe » ou « la prostitution est une violence faite aux femmes ». Pendant ce temps, l'objectification des femmes bat son plein. Il est donc important de voir ce que nous, les femmes (au de la disjonction nous et elles), avons en commun, soit une lutte impitoyable contre sa propre objectification sexuelle et qui passe par l'appropriation de sa propre sexualité afin de devenir une femme sujet.

Tel que mentionné, il est aussi important que la femme soit accompagnée dans sa démarche. L'intervenante aura pour rôle de comprendre ce qui se passe dans le vécu de cette femme et de lui offrir les ressources nécessaires pour qu'elle soit en mesure de faire un véritable choix.

À partir de ce que les participantes ont appris de leur propre vécu, voici ce qui nous est apparu comme les 2 étapes essentielles qui marquent le cheminement de la femme objet à la femme sujet:

1. transformer sa résistance en pouvoir sexuel,
2. vivre avec les figures d'«*objet sexuel*» et de «*prostituée*» auxquelles la femme est confrontée dans cette démarche.

## 6.1 Transformer sa résistance en pouvoir sexuel

Cette transformation passe par trois étapes successives :

- ouvrir un espace dialogique en soi,
- choisir un positionnement conflictuel,
- œuvrer à sa reconstruction comme sujet femme qui détient un pouvoir sexuel.

Premièrement, la femme travaille à ouvrir un **espace dialogique** en soi pour mieux saisir quel est son vécu d'objet sexuel. Cette ouverture se concrétise par une approche qui va comme suit :

1. La femme reconnaît, distingue et nomme ce qu'elle vit, ce qu'elle ne veut pas vivre et ce qu'elle voudrait vivre.
2. Elle travaille ses propres définitions de l'amour, de la sexualité et de la prostitution et d'autres, à partir de la différenciation vécue en *soi* (point 1).
3. Elle identifie ses propres valeurs et ses propres limites.

En utilisant cette approche, la femme se donne ainsi le droit de formuler sa propre interprétation de ce qu'elle vit et d'exercer ainsi son *pouvoir épistémologique*. Elle prend ainsi conséquemment la responsabilité de son vécu. C'est ce pouvoir qui lui ouvre la voie du *sujet sexuel* qu'elle veut être ou devenir.

Deuxièmement, la femme reconnaît son **positionnement conflictuel** :

1. Elle identifie les contradictions et les tensions qu'elle vit selon le cheminement proposé au chapitre 5, page 162. Elle travaille à devenir cohérente pour elle-même.
2. Elle saisit la perspective de la femme sujet sur ces tensions.
3. Elle se positionne comme femme sujet à consolider ou à construire.

Ce positionnement lui permet la gestion des tensions dans le but de *faciliter la relation avec soi-même en premier et avant tout*. Elle choisit ainsi son chemin et construit son propre réseau de significations. Son identité devient positionnelle par ce choix même. Elle reconnaît le rapport subjectif entre sexualité et prostitution et peut ainsi s'opposer à son objectification comme femme.

Troisièmement, la femme œuvre à **sa reconstruction** de soi-même afin de se vivre autrement, selon ses nouvelles définitions. Elle utilise les méthodes « par essais et par erreurs » et l'auto-vérification. Elle devient ainsi active et prend de l'initiative. La femme qui prend l'initiative, selon les participantes, c'est une femme qui surprend et qui peut aussi déstabiliser l'Autre. Elle apprend à



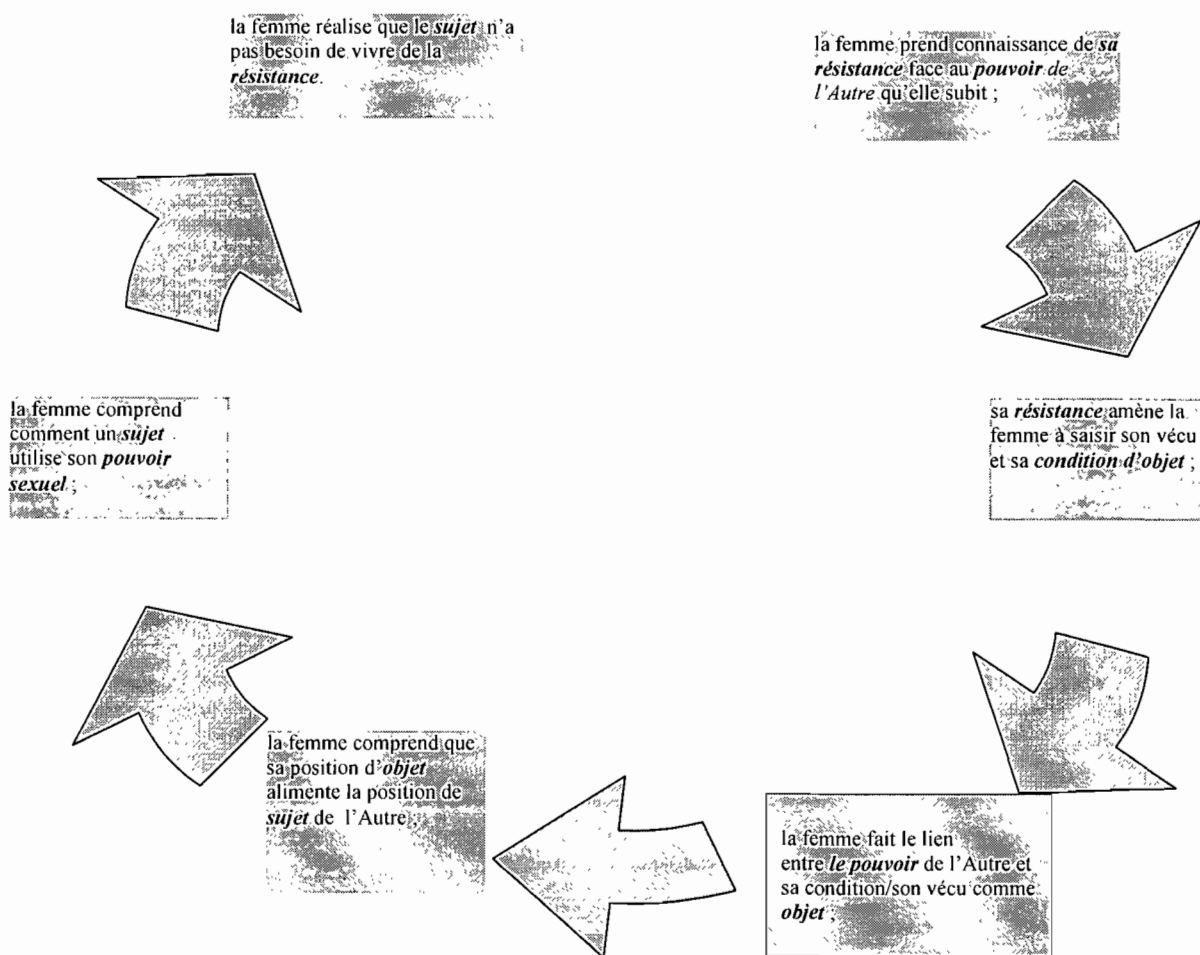
exercer son pouvoir sexuel. Son intériorité devient « sacrée » et elle respecte et fait respecter la souveraineté de sa subjectivité. La relation avec l'Autre n'est plus prostitutionnelle ou seulement sexuelle, elle devient sexuée : la femme sujet positionne son identité de genre au cœur de la relation.

\*\*\*

Transformer sa résistance en pouvoir sexuel peut s'opérer à travers ces trois temps qui se suivent et/ou qui peuvent se superposer. Ils permettent de tenir un rythme qui pose un contenu qui s'articule tout le long.

La femme démarre ce cheminement intérieur, en se situant par sa résistance face au pouvoir de l'Autre et ainsi se rend compte de sa position d'objet sexuel. Son cheminement en tant qu'objet sexuel lui fait découvrir ce qu'est la position du sujet sexuel. C'est vers quoi elle oriente sa marche. Voici comment la femme peut tisser son articulation de femme sujet :

Figure 26. Cheminement dans la construction de la femme sujet



## 6.2 Vivre et assumer la figure de « la prostituée »

Dans cette démarche de construction de la femme sujet, au cœur de ce travail d'Eurydice, la femme se retrouve face à face avec la figure de l'objet sexuel. Elle identifie son vécu à celui d'une femme objet. Prendre conscience de cette figure c'est découvrir une autre façon de vivre. Cela crée une tension intérieure, analysée au chapitre 5, qui oriente le choix à faire, celui de devenir une femme sujet. La femme objet est saisie par le sens qu'elle y trouve.

Mais vivre et assumer cette figure d'objet amène souvent une autre confrontation : cette figure est accompagnée d'une autre figure, celle de la prostituée, image sociale stigmatisée de celle qui vend la marchandise mais aussi de celle qui marchandise ses faveurs sexuelles *dans le* lit conjugal ou public. La figure de l'objet second prend un second souffle, renforce sa signification avec la figure de la femme prostituée.

La femme qui assume la figure d'objet sexuel peut accepter ou refuser la figure de la prostituée comme ce dans quoi elle se reconnaît ou pas. Toute une dynamique s'en suit. Les participantes à cette recherche acceptent les deux figures et reconnaissent le lien entre les deux comme un de cause à effet. L'enjeu de cette reconnaissance était leur sortie de la prostitution. Accepter la figure d'objet sexuel comme correspondant à son vécu et aussi celle de la prostituée, est-ce considérer la prostitution comme une violence faite aux femmes?

Par contre, voir la figure de la prostituée sans appréhender son vécu d'objet sexuel, est-ce considérer la prostitution comme un travail, comme une œuvre de séduction?

Est-il nécessaire de se poser socialement ces deux questions pour alimenter le débat de fond sur la prostitution, que d'ailleurs chaque femme mène en soi? Vivre ces questions en même temps participe à une contradiction, les vivre séparément en fait une opposition.

Le lien entre les deux figures est-il nécessaire à une intervention sociale qui veut :

- permettre aux jeunes filles de développer leur sexualité sans qu'elles aient à se vivre comme objets sexuels,
- faciliter le travail d'appropriation de leur propre sexualité par les femmes, lequel passe par la définition subjective du rapport entre leur sexualité et la prostitution de celle-ci?

La femme objet se retrouve-t-elle devant un embranchement de plusieurs possibilités d'interprétation de son vécu? Accepter ou rejeter les figures d'objet sexuel et de prostituée amène différents positionnements par rapport à la prostitution. Actuellement, peut-on dire que deux de ceux-ci sont mis de l'avant sur la scène publique : la violence faite aux femmes et le travail de sexe?

Accepter la figure d'objet sexuel, c'est reconnaître sa résistance et cheminer pour s'approprier sa sexualité. Accepter la figure de la prostituée c'est reconnaître et refuser son exclusion sociale, sa désaffiliation et son invalidation relationnelle.

Traditionnellement, par devoir conjugal, la femme devait s'accepter comme objet sexuel, mais refuser toute analyse de genre qui lui permettrait d'identifier sa condition sociale. Dans le cas de « la prostitution comme violence faite aux femmes », les participantes à cette recherche ont du reconnaître les deux figures pour s'en sortir : c'est-à-dire faire le lien entre leur vécu d'objet sexuel et leur condition sociale de femme prostituée. Par contre, dans le positionnement « prostitution comme travail du sexe », la femme ne reconnaît que sa condition sociale et affirme son vécu d'objet sexuel comme un droit. Quant au fait de ne reconnaître ni son vécu d'objet sexuel, ni sa condition sociale de prostituée quand les faits et le vécu sont là, c'est un positionnement qui met la souffrance et l'exploitation comme liberté et plaisir.

Figure 27. Accepter ou non les figures d'« objet sexuel » et de « prostituée »

	<b>la figure d'objet sexuel</b>	<b>la figure de prostituée</b>	<b>perception de la prostitution</b>
<b>accepter</b>	oui	non	rôle traditionnel de la femme (devoir conjugal)
	oui	oui	violence faite aux femmes
	non	oui	travail de sexe
	non	non	libertarisme et hédonisme ?

Cette deuxième étape de la démarche d'appropriation de sa propre sexualité représente une autre confrontation difficile à vivre, d'où la nécessité de se faire accompagner par d'autres femmes, parce que les répercussions sont autant économiques que sociales et relationnelles. La femme doit être en mesure de pouvoir choisir de cesser de façon définitive d'être un objet sexuel. C'est là un droit que notre société ne fait rien pour honorer.

### 6.3 Le rôle de l'intervenante

La méthode que nous avons choisi de retenir pour comprendre le sens que les femmes veulent donner à leur expérience du rapport entre la sexualité et la prostitution de cette sexualité, est une façon de faire qui vient de faire ses preuves. On peut reproduire cette réflexion de groupe et faciliter le cheminement des femmes qui leur permet le passage de femme objet à femme sujet. Voici quelques-uns de ses paramètres.

Il faut tout d'abord que l'intervention se fasse à la lumière de certains concepts plutôt que d'autres, qui étant valorisés deviennent ainsi des **valeurs** à respecter. Voici les valeurs qui se sont avérées primordiales pour laisser l'espace à la démarche de la femme de s'approprier sa propre sexualité :

- *l'égalité épistémologique*, sans laquelle la femme ne peut pas exercer son pouvoir théorique (narratif);
- *la proximité significative* qui reconnaît que la connaissance subjective de chaque femme est partageable avec les autres à des degrés divers, selon qu'elles attribuent le même sens ou non à ce qu'elles vivent;
- *la conscience paradoxale* comme volonté de la femme d'avoir sa propre perspective subjective sur son vécu de contradictions et de tensions. Celle-ci lui permet de l'appréhender et de le savoir dans sa totalité afin de pouvoir ainsi faire une différence radicale, en articulant ses limites comme politiques.

Ensuite, l'intervention en est une de groupe. Elle construit une **relation dialogique de groupe** qui procède par la mise en œuvre d'une réflexion conjointe qui devient le moyen de théoriser sa propre vie dans le partage avec les autres femmes, dont l'intervenante. Ainsi chaque femme peut affirmer épistémologiquement sa propre identité positionnelle et définir son vécu comme sexualité ou comme rapport prostitutionnel.

Une zone de confort est ainsi bâtie où les femmes proclament leurs subjectivités, fruit de leurs dissonances intérieures et de l'alternance de leurs vécus. Elles prennent le pouvoir de réfléchir sur leur propre sexualité. Elles se situent dans le temps et voient leurs trajectoires sexuelles. Le supplice d'Eurydice qu'elles ont vécu a été transformé par l'apprentissage pour devenir femmes sujets, savoir-vivre de sa sexualité. Les « nouvelles » femmes sujets savent parler aux femmes objets qu'elles ont déjà été.

Une question primordiale accompagne actuellement l'intervention sociale : Comment nous positionnons-nous par rapport aux vécus de ces femmes qui se sont débattues pour ne plus vivre en tant qu'objets sexuels? Peut-on et doit-on tolérer cela?

## CONCLUSION

Cette recherche narrative n'est pas exhaustive, ni définitive. Elle est relative aux neuf femmes y ayant participé et donc, intensément subjective. C'est d'ailleurs ce qui fait sa valeur inédite : des femmes se sont battues avec elles-mêmes pour construire et affirmer leur subjectivité, au-delà de toute objectification sexuelle. Ces participantes, par ce processus de réflexion collective mis ainsi de l'avant dans le cadre de cette étude, ont pu narrer les chemins qu'elles ont pris et qu'elles ont inscrits sur leurs cartes de navigation. C'est un **compte-rendu** du pouvoir narratif que les femmes ont utilisé pour définir leur vécu comme sexualité ou comme rapport prostitutionnel. Elles ont ainsi identifié en elles-mêmes ce qui leur a permis de s'orienter dans et par rapport à leur vécu sexuel. Elles ont réaffirmé ensemble, dans le groupe, **la frontière** entre le **rapport prostitutionnel** et la **sexualité**, que chacune a dû tracer en soi et continue à le faire.

Ces femmes avaient besoin de la force et du soutien du groupe pour exorciser ce terrain plein de fantômes et de souffrances et continuer leur processus de guérison. À travers cette thèse, nous avons été témoins de la narration de leur démarche de construction de Soi, en soi, comme femme sujet. Nous avons compris comment ces femmes exercent d'abord leur pouvoir théorique sur elles-mêmes et comment ensuite elles négocient pour préserver leur égalité épistémologique avec les autres.

Certaines cartes<sup>134</sup> théoriques individuelles sont terminées, d'autres sont encore en construction... La lutte de ces femmes pour édifier leur cohérence éthique comme carte théorique a fait partie de l'appropriation de leur sexualité et de leur santé mentale. Elles ont trouvé important d'explorer ensemble et de partager comment elles définissaient la distinction entre le rapport prostitutionnel et la sexualité. Et cela, d'autant plus que chacune avait défriché en soi du terrain inconnu, hautement intime, nouveau, essentiellement subjectif.

Les façons de faire utilisées pour rejoindre les femmes, susciter le dialogue dans le groupe et structurer leurs récits, ont été efficaces. Elles ont permis de réaliser nos objectifs de recherche. Toutefois, le groupe de recherche auquel elles ont participé, ne constitue qu'une des nombreuses influences auxquelles elles ont été soumises (leurs conditions de vie, leurs relations sexuelles, le système prostitutionnel, les messages sociaux, etc.).

---

<sup>134</sup> Voir page 65 du présent document.

### Ce que cette recherche a dévoilé

En premier lieu, nous croyons que les résultats de cette recherche nous permettent d'aller au-delà de ce qui est construit socialement comme grands récits sur la sexualité et la prostitution avec son débat actuel fendu en deux et de **voir** et de **légitimer les petits récits des femmes avec leur palier personnel**, privé et unique, en les déposant au cœur du sujet. Cette étude a ainsi accompli son objectif initial de privilégier un espace dialogique pour petits récits par rapport aux grands récits et donner la voix au pouvoir narratif des femmes. Le résultat est là pour le prouver : beaucoup de place a été donné à la parole des femmes et elles ont pris leur pouvoir narratif. Le lien a été ainsi fait entre l'objectif de départ et ce résultat final. Il y a eu ainsi le glissement nécessaire de prostitution (grand récit) à rapports prostitutionnels (multitude de voix).

En deuxième lieu, cette étude a identifié que le **rapport prostitutionnel est un dénominateur commun** vécu par ces femmes prostituées ou non. Celui-ci n'est pas un phénomène homogène du point de vue socio-économique, mais seulement de leur point de vue: c'est la *compréhension* du fait de se vivre comme objet sexuel qui leur est *commune*. C'est ce vécu d'objet sexuel qui est défini, par elles-mêmes, comme rapport prostitutionnel et cette association entre objet sexuel et prostitution circule, en toute connaissance de cause, dans le groupe. Ainsi, dorénavant, nous n'allons plus parler de prostitution, de violence faite à la femme ou non, mais de rapports prostitutionnels qui peuvent se situer sur un *continuum*, tel que cela a été présenté dans ce document. Et cela, autant dans une transaction sexe-argent que dans une relation de couple, dans un rapport hétérosexuel que dans un rapport homosexuel, etc. Nous croyons que cette étude nous aide à être toutes et tous contre les rapports prostitutionnels!

Troisièmement, cette étude montre que la femme questionne douloureusement en elle-même, en Soi, la distinction entre le rapport prostitutionnel et la sexualité, en fonction de ses besoins et de ses intérêts. À partir de ce questionnement, nous pouvons identifier nos intérêts communs comme société et définir son *projet relationnel*. La **structure relationnelle de notre société** est ainsi remise en question. Du *rapport prostitutionnel* entre un homme et une femme (ou une femme et une femme) au *système prostitutionnel* qui implique quatre acteurs (le proxénète, la femme prostituée, l'homme client et la communauté), le contexte social qui facilite ces phénomènes se dessine comme préalable et en même temps y découlant.



Cette société doit bâtir le contexte social dans lequel la femme peut choisir de ne pas être un objet sexuel. Par contre, de nos jours, les omniprésentes femmes-images des médias incitent les femmes et les filles (l'âge moyen pour l'entrée en prostitution se situe entre 13 et 15 ans) à se comporter et à se valoriser comme objet sexuel. La banalisation et la commercialisation de la sexualité et des corps sexualisent les filles, dès l'enfance et les préparent à entrer dans des rapports prostitutionnels. Cette « socialisation » complète celle qu'offre l'inceste, l'agression sexuelle, le système prostitutionnel, etc. et met de l'avant un modèle de comportement comme objet sexuel, qui se transmettra de génération en génération et de relation en relation. Mais cette chaîne peut être brisée, lorsque la femme s'approprie sa sexualité.

Ces femmes ne veulent plus « oublier » qui elles sont, cela fait trop mal. C'est pourquoi elles pensent, qu'elles se doivent à elles-mêmes de *saisir leur pouvoir sexuel* et de s'approprier leur sexualité en la prenant en main : ne plus *faire plaisir, sans se soucier de soi et sans poser des limites*. Elles veulent mettre des relations, en toute égalité épistémologique, au cœur de leurs vécus sexuels. Pour cela, elles affirment leur libre choix d'interpréter leur propre vécu sexuel, au-delà de l'interprétation de l'Autre (partenaire sexuel, homme ou femme, amie ou intervenante), comme pouvoir sexuel de prendre la liberté de réfléchir sur leur sexualité, en toute subjectivité. C'est ce qu'elles proclament comme souveraineté dans leur intériorité. Et, cela est un acte fondateur de leur identité de genre, de leur humanité.

Peut-on questionner leur démarche et leur prise de position dans le groupe? Certainement, mais ce n'était pas l'objectif de cette recherche, qui visait justement le contraire : leur donner cet espace dialogique, en toute égalité épistémologique.

C'est cette méthode que ces femmes ont trouvée et qui leur a permis de se sortir des rapports prostitutionnels, à différents degrés. Mais là, ce n'est que le début du cheminement d'appropriation de sa propre sexualité. Ensuite, il est possible d'apprendre à se donner sexuellement et à y mettre du cœur, comme ces femmes le soulignent.

Quatrièmement, les résultats de cette recherche identifient que l'**appropriation de sa propre sexualité** est la **démarche** contraire de la *victimisation* : ces femmes ont posé des limites dans les rapports prostitutionnels vécus et ont transformé ainsi les contradictions (devenues tensions intérieures) en polarités et de cette façon, elles ont pu faire des choix puisque le choix devenait visible.



La direction que ces femmes ont prise est claire : vivre leur douleur d'être objectifiée sexuellement, prendre en considération ce qu'elles se disaient en elles-mêmes, reconnaître le rapport prostitutionnel vécu, faire l'apprentissage de comment-ne-pas-se-poser-comme-objet-sexuel et ainsi devenir sujet de sa propre sexualité et de sa vie. C'est leur méthode qui leur a permis de dépasser leur propre doute.

Faut-il aussi aller collectivement **au-delà du doute**? Ce ne sont pas juste les femmes qui vivent des rapports prostitutionnels, qui se débattent avec le doute et qui doivent trouver leur cohérence éthique. Certaines intervenantes et certains intervenants se retrouvent aussi dans un carrefour : ils/elles se posent éternellement la question s'ils/elles sont pour ou contre la prostitution. Notre incapacité de prendre position ressemble souvent au supplice de ces femmes. Nous croyons, que tout comme elles, nous aussi nous devons faire des choix et nous approprier notre pouvoir épistémologique. Soyons honnêtes, nous ne voudrions pas que notre fille exerce le métier de prostituée ou se retrouve dans un rapport prostitutionnel. Nous ne pouvons pas être neutres et nous sommes situées: nous avons ce parti pris et il faut le reconnaître. Sinon, nous créons un double standard : nos filles ne devront pas vivre des rapports prostitutionnels, ni la prostitution, mais les autres filles peuvent vivre ces rapports acceptés socialement comme « travail du sexe ».

#### Comment les données de cette recherche se situent par rapport à celles d'autres auteures et auteur

Selon une expression féministe largement répandue « la pornographie est la théorie et le viol, sa pratique ». Si nous continuons dans la même logique, la pornographie est devenue notre culture dans laquelle même les jeunes filles sont sexualisées et souvent, à l'extrême. Nous pouvons alors dire que le rapport prostitutionnel est un crime contre l'humanité de la femme. Ces neuf femmes l'ont vécu jusqu'au sentiment invalidant d'impuissance sexuelle et de déshumanisation.

Dans les termes proposés par Henry Lamoureux (1996), le respect de Soi et de l'Autre est la valeur de base de notre humanité. Dans ce sens, forcer ou profiter d'un rapport prostitutionnel avec une femme, déshumanise aussi l'homme ou la femme qui en « bénéficie ». Ce rapport de domination sexuelle, où la femme devient un territoire à occuper<sup>135</sup>, à exploiter est donc une épée à double tranchant.

---

<sup>135</sup> Voir page 22 du présent document.

Ce que les femmes du groupe voulaient avant tout, c'était de vivre leur sexualité dans une relation avec un Autre. Cela rejoint amplement la recherche de Gina Ogden et confirme ce qui est dit par les expertes sur la sexualité relationnelle.

Nous pouvons dire clairement, à la fin de cette étude, que c'est le Soi qui se trouve « tassé » dans le rapport prostitutionnel et que dans ce sens c'est une violence faite à la femme. Les phases de déshumanisation que Barry <sup>136</sup> a identifiées se retrouvent dans ce que les femmes du groupe ont vécu.

Nous pouvons aller aussi dans le sens de Castel (1995) et parler de la **désaffiliation relationnelle** de ces femmes qui ont vécu des rapports prostitutionnels, ce qui ne leur a pas permis de convertir leurs compétences en valeurs sociales<sup>137</sup>. Ceci a opéré une rupture relationnelle dans le tissu communautaire et social qui les a enfermées dans une logique d'où on *exclut toute subjectivité*. Cela a aussi amené toute la question du travail rémunéré et du travail épistémologique.

Donc un principe de société, respecter l'éthique du sujet, doit prévaloir sur la logique des droits<sup>138</sup>, afin de mettre en application une approche de bien-être social : la femme est un **sujet de droit** et non pas l'objet d'une logique de droits. Sa subjectivité est à poser au centre de sa sexualité envers et contre tous, ceux et celles qui l'objectifient sexuellement, en ne la lui reconnaissant pas. Ses enjeux sont ceux de la genralité. Elle est un sujet qui a un pouvoir épistémologique par rapport à la spécificité de sa perspective sur le rapport prostitutionnel qu'elle vit. La femme taille de ce fait son identité de genre et son intériorité comme subjectivité.

Les féministes peuvent ainsi retenir la centralité du sujet femme, tout en la situant dans la pluralité des voix, puisque chaque femme produit « sa » vérité comme connaissance subjective de soi-même. Définir la distinction entre rapport prostitutionnel et sexualité comme une frontière à bâtir entre les deux, permet à chaque femme de *s'initier à sa propre subjectivité* et construire en elle-même la femme sujet. Et, c'est ce que cette recherche amène de différent : ne pas parler de **prostitution** en rapport avec le pouvoir, mais **en rapport avec la sexualité** des femmes et plus spécifiquement à leur pouvoir sexuel.

L'intervention sociale peut ainsi ne pas être axée sur la victimisation et la problématisation, mais sur la reconnaissance du courage, de la force, du savoir et du savoir-faire que nécessite cet apprentissage de

---

<sup>136</sup> Voir page 44 du présent document.

<sup>137</sup> Voir page 28 du présent document.

<sup>138</sup> Voir page 30 du présent document.

Soi-même comme sujet femme. Ce qui passe par la construction de la continuité de sa propre réflexion en tant que pouvoir épistémologique qui impose à l'Autre.

Un **travail de réflexion** s'impose aussi dans les milieux d'intervention sociale pour identifier quel est le travail social à faire afin de riposter à *l'objectification* sexuelle des femmes et ainsi se positionner par rapport à celle-ci. Ensuite, déboucher sur un agir qui peut se concrétiser par des actions économiques, politiques, éducatives, etc. qui doivent être posées urgemment pour prévenir et accompagner les filles et les femmes qui se trouvent prises avec ce supplice d'Eurydice.

Guylaine Racine (2000) parle de relation dialogique. Nous pouvons en parler non pas seulement de la relation avec les autres dans le groupe, mais de la **relation dialogique** avec soi-même, là où s'exerce en premier le pouvoir théorique. Nous reconnaissons ainsi un espace dialogique individuel chez ces neuf femmes, à partir des quatre concepts suivants : pouvoir, résistance, sujet et objet.

C'est là, que s'opère tout un apprentissage expérientiel de la femme vivant un rapport prostitutionnel, qui pose les bases de l'**identité positionnelle**, qu'Adrienne Chambon (1994) met de l'avant. Lorsque la femme occupe la position de l'objet, elle se doit de devenir le sujet souverain de sa subjectivité, à affirmer comme lieu sacré, inviolable où elle veut vivre et définir elle-même sa sexualité. Elle doit le faire en toute subjectivité, si elle ne veut plus être objectifiée sexuellement. Nous ne sommes pas dans le domaine de l'objectivité.

Promouvoir la logique subjective de chaque femme et son égalité épistémologique avec les autres, partenaires ou intervenantes et intervenants, devient une nécessité dans notre société. Ce principe reconnaît à la connaissance de Soi un rôle politique : se donner le droit de se connaître soi-même et poser ontologiquement les frontières de son être pour vivre sa sexualité de façon souveraine. Se donner ainsi le droit de se questionner en soi, de tension en tension, en toute singularité, pour acquérir la perspective du sujet, en continuité gestationnelle avec soi-même. Le pouvoir théorique dont parle Dorothy Scott<sup>139</sup> (1989) est là en action.

Lors de ce groupe il y a eu un enchevêtrement de convergences. Il y a eu un momentum. Il y a eu une reconnaissance de sujets femmes en action. C'est à nous maintenant, intervenantes et intervenants

---

<sup>139</sup> Voir page 64 du présent document

sociaux, à prendre ce flambeau et de faire le travail social qu'il y a à faire. C'était d'ailleurs le but de la participation de ces neuf femmes à cette recherche, ce qui les avait motivé à se « rouvrir » et accepter de revivre leurs douleurs. La chercheuse leur dit merci de tout cœur.

## BIBLIOGRAPHIE

- AGACINSKI, Sylviane. *Métaphysique des sexes. Masculin/Féminin aux sources du christianisme*, Paris, Éditions du Seuil, 2005
- AHMED, Sara. *Beyond Humanism and Postmodernism: Theorizing a Feminist Practice*, Hypathia, vol. 11, n.2, Spring 1996
- ANTONIOLI, Manola. *Deleuze et l'histoire de la philosophie*, éd. Kimé, Paris, 1999
- ANZIEU, Didier. *Le moi peau*. Paris, Dunod, 1985
- ASIAN AIDS PROJECT. *Resolution for Decriminalization of Prostitution Regarding Immigrant Issues*, San Francisco: San Francisco Task Force on Prostitution, <http://www.Bayswan.org/AAp.html>, 1996
- BADIOU, Alain. *Théorie de la contradiction*, éd. F. Maspero, Paris, 1975
- BANON, David. *Le midrach*, Paris, PUF, 1995
- BARD, Christine et Christelle Taraud. *Des prostituéEs en « situation ». Quand nommer les prostituéEs n'a rien d'anodin*, CLIO, Histoire femme et société, numéro 17 ProstituéEs, 2003
- BARRY, Kathleen. *L'esclavage sexuel de la femme*, Paris, Stock, 1982
- BARRY, Kathleen Charlotte Bunch et Shirley Castley. *Féminisme international: réseau contre l'esclavage sexuel, rapport de l'atelier féministe international contre la traite des femmes. Rotterdam/Pays Bas, 1983*, Paris, Nouvelles questions féministes, numéro 8, hiver 1984
- BARRY, Kathleen. *La prostitution est un crime*, Déviance et Société, 1986, 10, no 3, p. 299-303
- BARRY, Kathleen. *The prostitution of Sexuality. The Global Exploitation of Women*. New York University Press, c.1995
- BATESON, Gregory. *Steps towards an ecology of mind*, Ballantine, 1972
- BEAUDRILLARD, Jean. *De la séduction*, Denoël, Folio/Essais, c. 1979, 247 p.
- BEAGAN, L. Brenda. "Diversifying" dans *The Nova Scotia Advisory Council On The Status of Women: Questions of Identity And Difference In Feminist Praxis*, Atlantis, vol. 21.1, 1996
- BENOÎT, Élisabeth. *Travailleuses du sexe, unissez-vous*, Elle Québec, août 1999, pp.70-71
- BERNIER, Christiane. *Le discours des femmes sur la prostitution: "féministes" et "prostituées". Forme ultime de sexage et/ou refus profond de l'emprise patriarcale?*, mémoire de maîtrise, Université d'Ottawa, Sociologie, 1984

- BINDMAN, Jo. *Redefining Prostitution as Sex Work on the International Agenda*, Report for Anti Slavery International, 1997, 118 pages
- BLOC-QUÉBÉCOIS. *Rapport du comité du Bloc québécois sur la prostitution de rue : de l'anathème au dialogue* et coupures de presse ,juin 2001
- BOETHUS, Maria-Pia, *The end of prostitution in Sweden?* Swedish Government, Swedish Institute, <http://kvinnofrid.gov.se/regeringen/tall.htm>,1999
- BOUCHARD, Pierrette. *La notion de famille et la protection des enfants contre les abus sexuels. L'analyse des courants idéologiques de prévention*, éd. Institut canadien de recherche sur les femmes, no 24, Ottawa, 1995, 33 p.
- BOURDIEU, Pierre. *Réponses*, Paris, Seuil, 1992
- BOURDIEU, Pierre. *La domination masculine*, Seuil, coll. Liber, 1998, 142 p.
- BOZON, Michel. *Sexualité et genre*, dans *Masculin-Féminin : questions pour les sciences de l'Homme*, sous la direction de Laufer J. et autres, Paris, PUF, 2001
- BUREAU International des droits des enfants, [tribunal@web.net](mailto:tribunal@web.net)
- CASTANEDA, J. *Legal Effects of United Nations Resolutions*, New York, Columbia University Press, 1969
- CASTEL, Robert. *Les métamorphoses de la question sociale*. éd. Gallimard, 1995
- CENTRE d'éducation et d'action des femmes (CÉAF). *Femmes et prostitution. Pistes de réflexion*, trousse d'animation, Montréal, 1999
- CHALIER, Catherine. *Figures du féminin, Lecture d'Emmanuel Lévinas*, Paris, la nuit surveille, 1982
- CHAMBON, S. Adrienne. *Les stratégies narratives du récit et de la parole. Comment progresse et s'échafaude une méthode d'analyse*, Sociologies et sociétés, vol. XXV, no. 2, automne 1993
- CHAMBON, S. Adrienne et Allan Irving. *Essais on Postmodernisme and social work*, Canadian Scholars' Presse Inc., Toronto, 1994, 75 p.
- CHASSEGUET-SMIRGEL, J. *La sexualité féminine*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1964
- CHILDREN of the night. *More about children of the night – Our History and Philosophy*, <http://www.childrenofthenight.org/about.html>, 1999
- CLÉMENT, Catherine et Julia Kristeva. *Lé féminin et le sacré*, Paris, Éditions Stock,1998
- CODERRE, Cécile et Colette Parent. « *Corps en danger, mères sous contrôle : les pratiques du service social concernant la prostitution* » et « *Le corps social de la prostituée : regards*

*criminologiques*» dans *Du corps des femmes* sous la direction de S. Frigon et M. Kérisit, PUO, Études de femmes, no. 6, 2000

COALITION against Trafficking in Women. *Report on the Transnational Crime Meeting, Vienna, December 1999*, [par-L@LISTSERV.UNB.CA](mailto:par-L@LISTSERV.UNB.CA)

COALITION contre les rituels de violence. *Rapport et recommandations du Congrès contre les rituels de violence*, Toronto, septembre 1999

CONDITION FÉMININE Canada. *Table ronde sur le tourisme sexuel impliquant les enfants*, rapport sommaire, Vancouver, 1996

CONDITION FÉMININE Canada/Lynn Mc Donald et autres. *Les travailleuses migrantes du sexe originaires d'Europe de l'Est et de l'ancienne Union soviétique : le dossier canadien*, novembre 2000

CONDITION FÉMININE Canada/Philippine Women Centre of B.C. *Le Canada et le mariage de Philippines par correspondance : La nouvelle frontière*, novembre 2000

CONDITION FÉMININE Canada/Louise Langevin et Marie-Claire Belleau. *Le trafic des femmes au Canada : une analyse critique du cadre juridique de l'embauche d'aides familiales immigrantes résidentes et de la pratique des promesses par correspondance*, octobre 2000

CONVENTION *on the Rights of the Child*, [www.eisc.ca/rotc.htm](http://www.eisc.ca/rotc.htm)

COQART, Élisabeth et Huet, Philippe. *Le livre noir de la prostitution*, Éditions Albin Michel, Paris, 2000. 301 pages

COUR SUPRÊME du Canada/ *Déclaration de l'honorable Anne McLellan*, le 26 janvier 2001

COMITÉ spécial d'étude de la pornographie et de la prostitution nommé par le Ministre de la Justice Canada. *Pornographie et prostitution: un document de travail*, Ottawa, Ministère de la Justice, 1983

COMITÉ québécois Femmes et Développement (CQFD), Association québécoise des organismes de coopération internationale. *Journées de formation Mondialisation de la prostitution et du trafic sexuel*, rapport, 2001

CONRADI, Alexa, Michelle Roy et Claire Thiboutot. *Le respect des droits fondamentaux des travailleuses du sexe: Développer une position féministe*, document de réflexion, Montréal,

COMITÉ sur la violence faite aux femmes, Coalition nationale des femmes contre la pauvreté et la violence, juin 1999

CONSEIL consultatif canadien de la situation de la femme. *La prostitution au Canada*, mars 1984

CONSEIL du statut de la femme Québec/Ginette Plomondon. *La prostitution : Profession ou exploitation ? Une réflexion à poursuivre*, mai 2002

- CONCEPTION, M » Consuelo. *On Pornography, representation and Sexual Agency*, *Hypathia*, vol.14, no. 1, hiver 1999
- THE CRIMINAL CODE. *Definition of « Child Pornography »*, [www.canada.justice.gc.ca](http://www.canada.justice.gc.ca)
- DAILLEADER, R. Celia. *The Uses of Ambivalence: Pornography and Female Heterosexual Identity*, *Women Studies*, vol. 26, pp 73-88, 1997
- DELEUZE, Gilles et F. Guattari. *Rhizome*, Les éditions de Minuit, Paris, 1976
- DORAIS, Michel. *Travailleurs du sexe*, VLB, 2000
- DORAIS, Michel. *Intimité à vendre : comment devient-on travailleur du sexe?* *Sociologie et sociétés*, vol. XXXV, No 2, automne 2003
- DOUGLAS, Mary. *De la souillure*, Paris, Éditions Maspéro, 1971
- FAWCETT, Barbara et B. Featherstone. *An appraisal of notions of postmodernism, postmodernity and postmodern feminism*, premier chapitre de *Practice + Research in Social Work*, Routledge, Londres, 2000
- FÉDÉRATION des femmes du Québec (FFQ), *Rapport du Comité de réflexion sur la prostitution et le travail du sexe*, non-publié, 2002
- FERNAND-LAURENT, Jean. *Rapport spécial sur la répression et l'abolition de la traite des êtres humains et de l'exploitation de la prostitution d'autrui*, présenté au Conseil économique et social, 1983
- FREUD, S. *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, 1905
- GALLOP, Jane. *The daughter's seduction. Feminism and Psychoanalysis*, Cornell University Press, c. 1982
- GEADAH, Yolande. *La prostitution un métier comme un autre?*, premier de deux textes, Montréal, *Le Devoir*, 26 et 27 août 1999
- GEADAH, Yolande. *La prostitution un métier comme un autre?*, dernier de deux textes, Montréal, non publié, 1999
- GEADAH, Yolande/Le Devoir. *La prostitution, un métier comme quel autre ? – Il faut dire non à la prostitution*, 3 juillet 2002, p. A7
- GEADAH, Yolande. *La prostitution – Un métier comme les autres*, VLB, 2003
- GIRARD, René. *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 1978



- GLOBAL ALLIANCE against Traffic in Women (GATW). *New research on traffic in women*, reprinted from Voices of Thai Women, <http://www.comlink.apc.org/fic/newslett/eng/nl27/w-traffic.htm>, 1997
- GLOBAL ALLIANCE against Traffic in Women (GATW). *Standards de droits humains pour le traitement des personnes trafiquées*, <http://www.comlink.apc.org/fic/newslett/eng/nl27/w-traffic.htm>, 1999
- GOFFMAN, Erving. *Stigmate*, Paris Éditions de minuit, 1975
- GROULX, Lionel. *Le revenu minimum garanti comme projet de réforme*, dans *Revue canadienne de service social*, vol. 17, numéro 1, 2000, p. 111-129
- GUILLEBAUD, Jean-Claude. *La tyrannie du plaisir*, Paris, Éditions du Seuil, 1998
- HAMMERSLEY, M. et P. Atkinson. *Ethnography principles in Practice*, 2e édition, Routledge, Londres, 1995
- HÉRITIER, Françoise. *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996
- HESNARD, A. *Manuel de sexologie normale et pathologique*, Paris, Payot, 1959
- HÉTU, Jean-Luc. *Bilan de vie*, Fides, 2000
- HIRSCHCHMANN J. Nancy. *Feminist Standpoint as Postmodern Strategy, Women & Politics*, Haworth Press, vol.18, no. 3, 1997
- HITE S. *Le rapport Hite*, Éditions Robert Laffont, 1979
- HITE, S. *Le nouveau rapport Hite*, Éditions Robert Laffont, 2002
- HODGSON, F. James. *Games Pimps Play: Pimps, Players and Wives-In-Law. A Quantitative Analysis of Street Prostitution*, Canadian Scholars' Press, Toronto, 1997
- HOLLWAY, Wendy. *Subjectivity and Method in Psychology; Gender, Meaning and Science*, London, Sage, 1989
- HYDE, C. *Reflections on a Journey*, dans K. Riesman, *Qualitative studies in Social Work Research*, Sage, 1994
- JAGGAR, M. Alison. *Introduction: Living with contradictions*, Feminist Social Ethics, Westview Press, 1994
- JAMIESON, Frederic. *Postmodernism or the Cultural Logic of Late Capitalism*, *New Left Review*, no. 146, July-aug.
- JASPARD, Maryse. *Sociologie des comportements sexuels*, Paris, Éditions La Découverte, 1997

- JEANNIÈRE, Abel. *Anthropologie sexuelle*, Paris, Éditions Aubier-Montaigne, 1969
- INTERNATIONAL TRIBUNAL for Children's Rights. Global Report, *International dimensions of the Exploitation of Children*, 2000, p.16
- IRRIGARAY, Luce. *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Éditions de minuit, 1977
- KATCHADOURIAN, H. et D. Lunde. *Human Sexuality*, Mc Graw-Hill, c. 1972, 514 p.
- K. CATHY. *Manipulatrices ou victimes? Prostitution informelle*, Taloua, revue pour jeunes filles, 2001
- KINSEY. A. *Sexual Behavior in the Human Female*, Indiana University Press, 1998
- KIRBY, M. Kathleen. *Indifferent Boundaries*, The Guilford Press, New York, 1996, 169 p.
- KAYSER, John. *Using Narratives in Social Work Practice and Education*, présentation Joint conference of international federation of social Workers, 2000
- LAPOINTE, Ghislain. *Les mamelles de ma grand-mère. Les mamelles de mon grand-père, petit lexique québécois incomplet*, éd. québécoises, Ville St-Laurent, 1974
- LACASSE, Danielle. *La prostitution féminine à Montréal (1945-1970)*, Montréal, Boréal, 1994
- LAMOUREUX, Henry. *Le citoyen responsable*, éd. VLB, Montréal, 1996, Le Droit/Éditorial, 30 janvier 2001
- LE BRETON, David, *La sociologie du corps*, Paris, PUF, 1992
- LEJEUNE, Claire. *Du point de vue du tiers*, dans *Mémoires de Rien*, Bruxelles, Le Cormier, 1972
- LE MOIGNE, Jean-Louis. *Les épistémologies constructivistes*, Paris, PUF, 1995
- LEONARD, Lynne et P. Leonard. *Women on Margins*, dans *Revue canadienne de service social*, vol. 16, no. 1, Ottawa, hiver 1999
- LDIKA, Susan. *Organized Crime Profits From Trafficking in Women, EU vows Action*, [http://www.sddt.com/files/librarywire/96wireheadlines/06\\_96/DN96\\_06\\_11\\_Inhtm](http://www.sddt.com/files/librarywire/96wireheadlines/06_96/DN96_06_11_Inhtm)
- LIMOGES, Thérèse. *La prostitution à Montréal*, Montréal, Les éditions de l'homme, 1967
- LOUIS, Marie-Victoire. *Le corps humain mis sur le marché*, Manière de voir No.44, Le Monde diplomatique, bimestriel mars-avril 1999, pp. 13-15
- LOUIS, Marie-Victoire. *Pour construire l'abolitionnisme du XXIe siècle*, CNRS/CADIS, avril 2000

- LULA, Mario avec Lucie Frechette (entrevue). *Pédagogie d'action sociale et organisation communautaire chez les prostituées du Nord-est du Brésil*, Nouvelles pratiques sociales, Vol.4, No.1, printemps 1991, pp. 167-178
- LYOTARD, Jean-François. *Économie libidinale*, Paris, Les éditions de Minuit, 1974
- LYOTARD, Jean-François, *La condition post-moderne*, Les éditions de Minuit, Paris, 1979
- MAC KINNON, Cathrine A. *Feminism, Marxism, Method and the State: An agenda for Theory*, The University of Chicago Press, Chicago, 1982
- MAINVILLE, F. *Les femmes et la justice*, Toronto, éditions Réseau des femmes du sud de l'Ontario, 1995
- MALUBUNGI, Mueni. *Rapport sur la prostitution informelle à Toronto*, Toronto, Forum sur la prostitution informelle des jeunes filles, Le regroupement des jeunes filles de Toronto, 1999, non publié
- MARTINEZ, Andrea et Michèle Ollivier (sous la direction de). *La tension tradition-modernité. Construits socioculturels de femmes autochtones, francophones et migrantes*, Ottawa, PUO, 2001
- MASSON, J. M. *The Complete Letters of Sigmund Freud to W. Fliess, 1887-1904*, Harvard University Press, c. 1985
- MASTERS, W.H. et V.E. Johnson. *Les réactions sexuelles*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1968
- McCANCE, Dawne. *L'écriture limite: Kristeva's Postmodern Feminist Ethics*, Hypathia, vol. 11, no.2, spring 1995
- Mc MAHON, Martha. *Engendering Motherhood, Identity and Self-Transformation in Women's Lives*, The Guidford Press, 1995
- Mc MAHON, Martha. *Significant Absences, Qualitative Inquiry*, vol. 2, no. 3, 1996
- McMAHON, Martha. *Significant Absences, Qualitative Inquiry*, vol. 2 No. 3, 1996, p. 320-336
- MORIN, Edgar. *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Éditions du Seuil, 2005
- MOTOI, Ina. *Leadership social et communautaire des femmes francophones*, éd. RFSO, Toronto, 1998
- MAUTHIER, N. S. *It's a Woman cry for help: A relational perspective on post natal depression*, dans *Feminism & Psychology*, vol. 8, no. 3, 1998, p. 325-355
- MacKINNON, A. Catharine. *Feminism, Marxism, Method, and the State : An Agenda for Theory*, dans *Feminist Theory, A Critique of Ideology*, Harvard University Press, 1989
- MARX, Karl et F. Engels. *Manifeste du parti communiste*, Paris, tr. fr. Livre de poche, 1973

- MESSERVIER, Hélène. *La perception des femmes prostituées de la rue face à leur sexualité en lien avec leurs clients et leur partenaire amoureux*, thèse de maîtrise en sexologie, UQAM, mai 1999
- MILLOT, Pascale. *Le corps des femmes pour 10\$*, Châtelaine, juillet 2000, pp. 62-70
- MILETT, Kate. *La politique du mâle*, Paris, Stock, 1971
- MILETT, Kate. *The Prostitution Papers*, New York, Ballantine Books, 1971
- MINISTÈRE DE LA JUSTICE CANADA. *Documents de travail sur la pornographie et la prostitution, Rapport #3: Accords et conventions des Nations-Unies sur la pornographie et la prostitution*, Ottawa, 1984
- MINISTÈRE DE LA JUSTICE CANADA. *Documents de travail sur la pornographie et la prostitution, Rapport # 6: Les attitudes et perceptions des canadiens face à la pornographie et la prostitution*, Ottawa, 1984 Ministère de la Justice Canada. *Initiatives gouvernementales en vue de protéger les enfants contre l'exploitation sexuelle*, [www.canada.justice.gc.ca](http://www.canada.justice.gc.ca)
- MOTOI, Ina. *Is this violence? Recognizing, defining and intervening in family violence in a francophone minority context*, Dans R. Allaggia et Cathy Vine (Dir.), *Cruel but not unusual. Violence in Canadian Families*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2006, p. 79-97
- MULDORF, B. *Sexualité et féminité*, Paris, Éditions sociales, 1974
- O'BRIEN, Mary. *La dialectique de la reproduction*, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1981
- OGDEN, G. *Safe Encounters: How Women Can Say Yes to Pleasure and No to Unsafe Sex*, McGraw-Hill, 1988
- O'NEILL, Maggie. *Prostitution & Feminism: Towards a Politics of Feeling*, Polity, 2001
- O'NEILL, Maggie. *Prostitution, Feminism and Critical Praxis: profession prostituée?*, *The Austrian Journal of Sociology*, special edition on Work and Society, winter 1996
- OUAKNIN, Marc-Allain. *Concerto pour quatre consonnes sans voyelles*, Payot, 1991
- OVERALL, Christine. *What's wrong with Prostitution? Evaluating Sex Work*, *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, summer 1992, vol. 17, no.4 pp. 705-724
- PALOMBO, Joseph. *Narratives, self-cohesion, and the patient's search for meaning*, *Clinical Social Work Journal*, vol. 20. No. 3, fall 1992
- PÂQUET-DEEHY, Ann et autres. *Entre cinq murs : violences vécues par les femmes ayant des incapacités dans le cadre des services de maintien dans la communauté*, éd. Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence faite aux femmes, Montréal, août 2000, 207 p.

- PATEMAN, Carol. *The sexual Contract*, Polity Press, Cambridge, 1998
- PNCOLA ESTÉS, Clarissa. *Femmes qui courent avec les loups*, Paris, Éditions Grasset, 1996
- PIQUARD, Jean-Claude. *Les deux extases sexuelles. La jouissance et l'orgasme*, Montréal, Les presses libres, 2006
- POULIN, Richard. *Le sexe spectacle ; consommation, main-d'œuvre et pornographie*. Éditions Vents d'Ouest, Québec et Les Éditions du Vermillon, Ontario, 1994, 144 pages
- POULIN, Richard. *Abolir la prostitution, manifeste*. Montréal, Éditions Sisyphe, 2006
- PRIGOGINE, Ilya. *Temps à devenir*, Fides, Musée de la civilisation, 1993
- PROULX, Daniel. *Le Red Light de Montréal*; VLB éditeur, 1997, 83 pages
- RACINE, Guylaine, *La production des savoirs d'expérience chez les intervenants sociaux*, éd. l'Harmattan, coll. Action & savoir, 2000
- RABKIN, Brenda. *Les nymphettes du trottoir*, article tiré de Homemaker's Magazine no 35 ,traduit et publié par Santé et Bien-être social Canada, pas d'année (approximation: début des années 1980)
- RAYMOND, G. Janice. *Rapport au Rapporteur spécial sur la Violence contre les femmes ONU*, Genève Coalition contre le trafic des femmes, 1995.
- RAYMOND G. Janice. *Legitimizing prostitution as sex work: UN Labour Organization (ILO) Calls for recognition of the Sex Industry*, Coalition contre le trafic des femmes, 1999
- RAYMOND, G. Janice. *Prostitution as violence against women: NGO stonewalling in Beijing and elsewhere*, Women Studies international Forum 21, no 1:1, January-February 1998
- RIESMAN, Cathrine K. *When Gender is not enough: women interviewing women*, dans J. LORBER et S. A. Farwell. *The Social Construction of Gender*, Neulium Pal, 1991
- ROBERT Jocelyne. *Sexe en mal d'amour*, Montréal, Les éditions de l'homme, 2005
- ROSSIAUD, Jacques. *La prostitution médiévale*, Paris, Flammarion, 1988
- REGROUPEMENT QUÉBÉCOIS DES CALACS. *Analyse comparative entre la position du RQCALACS et les propositions de la FFQ sur la prostitution, mai 2002, non publié*

- SAHLSTRÖM, Ingegerd. *Statement of the State Secretary for Equality Affairs, follow-up to the Fourth World Conference on Women, Stockholm, Commission on the Status of Women, 42<sup>nd</sup> Session*, <http://kvinnofrid.gov.se/regeringen/tall.htm>, mars 1998
- SANDS G. Roberta & Kathleen, Nuccio. *Postmodern Feminist Theory and Social Work*, *Social Work*, vol.37, no.6, November 1992
- SANTÉ CANADA. <http://www.hc-sc.ca>
- SCHOR, Naomi. *French Feminism is a Universalism*, *Differences: A Journal of Feminist Cultural Studies*, 7.1, 1995
- SCOTT, Dorothy. *Meaning Construction and Social Work Practice* *Social Service review*, mars 1989
- SEMBLAT, Marie-Lise. *Quand le développement local s'appelle Féminisme territorial*, dans *Cahiers de l'IREF*, no 6, éd. UQAM, Montréal, 2000
- SHARED HOPE International. *How to contribute*, <http://www.sharedhope.org/background.html>, 1999
- SHRAGE, Laurie. *Moral dilemmas of feminism*, New York, Routledge, 1994
- SILBERGLEID, Robin. *Women, Utopia, and Narrative: Toward a Postmodern Feminist Citizenship*, *Hypathia*, vol.12, no. 4, Fall 1997
- SKROBANEK, Siripon, Jyoti Sanghera. *Sex Trade and Globalized Traffic in Women*, *Atlantis*, volume 21.1, fall 1996
- STELLA. *Le respect des droits fondamentaux des travailleuses du sexe : Développer une position féministe*, document de réflexion du Comité sur la violence faite aux femmes, et Coalition nationale des femmes contre la pauvreté et la violence, juin 1999
- STETSON, Dorothy McBride. *Human rights for women: International compliance with feminist standard*, *Women & Politics*, 15 no3, 1995
- SULLIVAN, Barbara. *Rethinking Prostitution*, CAINE, B. & Pringle, R., Melbourne, 1995
- SULLIVAN, Mary & JEFFREYS, Sheila. *Legalising Prostitution is not the answer: the example of Victoria, Australia*. (CATW-Australia)
- TOURAINÉ, Alain. *La voix et le regard*, Paris, Seuil, 1978
- TOURAINÉ, Alain. *Le retour de l'acteur*, Paris, Fayard, 1984
- TAMAZALI, Wassyla. *Conferencia: La prostitucion femenina en la Europa de hoy: Come responder a esta cuestion*, Madrid, Direccion General de la Mujer, 1997

- TURMEL, André et G. Gazabon. *L'interpellation. Sur les rapports entre sociologie et sémiotique*, Sociologie vol. XXV, no. 2, automne 1993
- UNITED NATIONS. *Trafficking in women and girls, report of the Secretary-General*, December 1997
- UNESCO. *International Meeting of Experts on the Social and Cultural Causes of Prostitution and Strategies for the Struggle Against Procuring and Sexual Exploitation of Women – Final Report*, Madrid, Spain, 1985, p. 1-18
- UNESCO. *Des rôles des hommes et des masculinités dans la perspective d'une culture de la paix*, rapport d'une réunion d'un groupe d'experts, Oslo, Norvège, 1997
- UNESCO. *Droits des femmes, recueil de textes normatifs internationaux (1948-1998)*, préparé par J. Symonides et Volodine, 1998
- URY, W. et Roger Fisher. *Getting to yes. On the Harvard Negotiation project*, Penguin Books, 1983
- VILLE de Montréal. *Rapport du Comité montréalais sur la prostitution de rue et la prostitution juvénile, juin 1999, 70 pages*
- WALKOWITZ, Judith R. *The Politics of Prostitution*, Signs: Journal of Women in Culture and Society, vol. 6, no 1, 1980, p.123-135
- WATZLAWICK, P. et J. Hé. Weakland. *Sur l'interaction. Palo Alto 1965-1974. Une nouvelle approche thérapeutique*, Paris, éd. du Seuil, c.1981
- WELZER-LANG, Daniel, Barbarosa Odette et Mathieu Lilian. *Prostitution; les uns, les unes et les autres*, Paris, éd. Métailié, 1994.
- WORLD Sex Guide. *Prostitution in: Taiwan*, <http://www.worldsexguide.org/Taiwan.html>, 1999
- WIJERS, Marjan et Lin Lap-Chew. *Trafficking in Women, Forced Labour and Slavery-like Practices in Marriage, Domestic labour and Prostitution*, sommaire du rapport de recherche de GATW et STW (Foundation Against Trafficking in women), Foundation Against Trafficking in Women(STV), Utrecht, Netherlands, 1997
- WHISPER (Women Hurt in Systems of Prostitution Engaged in Revolt). *Déclaration faite par Evelina Giobbe*, directrice des programmes, Minneapolis, WHISPER, vol.VI, No 1-2, printemps/été, 1992

## Annexe 1

Figure 3. Distinctions théoriques

Distinctions théoriques	Points de repère
<p>1. La prostitution dans son ensemble peut être associée ou dissociée au trafic des femmes et des enfants</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Les Nations Unies ont officiellement dissocié, au début du vingtième siècle le <i>trafic interne</i> aux frontières nationales, du <i>trafic externe</i> à ces frontières, afin d'arriver à la constitution d'un traité international. C'est ce trafic interne qui est appelé prostitution et qui peut être réglementé ou non.</li> <li>- De nos jours, il y a consensus minimal sur le trafic externe qui n'est pas admissible et qui est répréhensible. Ceci amène Raymond (1995) à dire qu'il faut recruter les femmes en dehors de leurs pays pour que la prostitution soit vue par tous comme nuisible. Le trafic interne serait un choix et c'est du travail, le trafic externe serait forcé et c'est une violence.</li> <li>- Cette vision doit être gérée par les États-Nations sur leurs territoires respectifs et aussi au niveau international par les Corps normatifs respectifs.</li> <li>- Si on les dissocie, deux profils différents peuvent apparaître sur l'axe Nord-Sud/Ouest-Est.</li> </ul>
<p>2. On peut faire ou non une distinction stratégique entre la prostitution du Tiers-Monde et la prostitution en Occident.</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- À l'heure de la mondialisation, la prostitution du tiers monde est reliée à la prostitution en occident puisque l'industrie du sexe à des réseaux internationaux qui assurent la mobilité des clients, des recruteurs et des femmes, qui peuvent être aussi envoyée au domicile du client en tant qu'épouses par correspondance, filles au pair, mariées de force, call-girls, danseuses exotiques.</li> <li>- L'exploitation sexuelle n'est pas aveugle, elle suit l'axe nord-sud/ouest-est, se bâtissant sur le désavantage économique des femmes et le pouvoir économique des hommes.</li> <li>- La dissociation de l'Occident du Tiers-Monde, par rapport à la prostitution, crée, selon Raymond (1998) un mythe dangereux, celui de la femme prostituée occidentale riche, protégée par les lois et qui choisit ses conditions de vie. On ignore aussi que la plupart des femmes prostituées en Occident viennent d'ailleurs.</li> </ul>
<p>3. On peut faire ou non une distinction entre prostitution forcée et prostitution libre.</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Les notions de coercition et de consentement sont au cœur de cette distinction.</li> <li>- La question est : Peut-on se prostituer librement? Pour choisir il faut avoir plus qu'une option. Or. Raymond (1998, p.11) dénonce la contrainte comme intrinsèque au terme même de prostitution. Tout comme on ne peut pas parler d'esclavage forcé, de génocide forcé, de viol forcé ou d'apartheid forcé, on ne peut pas en parler de prostitution forcée.</li> <li>- C'est pourquoi, les Nations Unies, lors de la Convention sur le crime transnational (2000) parle de consentement qui est indifférent (which irrelevant). Dans la même perspective, Paterman (1988) considère que des concepts comme liberté et consentement sont utilisés pour continuer à opprimer les femmes et justifier cette oppression.</li> <li>- De plus, c'est difficile de déclarer ou non l'usage de la force dans un rapport de domination sexuelle ou émotionnelle et d'en faire la preuve. Le fardeau de la preuve tombe sur la victime, puis c'est à elle d'en</li> </ul>



	<p>témoigner. Cela avait été fait au début de l'intervention communautaire dans le domaine de la violence conjugale, mais cela avait été dénoncé par les groupes féministes et maintenant c'est la police qui porte plainte<sup>1</sup></p>
<p>4. On peut refuser ou accepter la distinction entre <b>prostitution infantine</b> et <b>prostitution adulte</b>.</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- On pose ainsi la question du trafic et de la prostitution dans le temps. Il y a une continuité entre les enfants prostitués, les adolescentes et les femmes prostituées : <ul style="list-style-type: none"> <li>- une enfants prostituée peut devenir une adolescente et une femme prostituée;</li> <li>- beaucoup d'enfants prostitués sont issus de la deuxième et la troisième génération de femmes prostituées.</li> </ul> </li> <li>- « À quoi sert de sauver les enfants de la prostitution pour ensuite leur dire que c'est normal quand ils ont 14, 16, 18 ans? »<sup>2</sup> Pas maintenant mais plus tard.</li> <li>- La grande majorité des femmes prostituées commencent à se prostituer entre 13 et 18, `s l'adolescence.</li> <li>- S'occuper des enfants et non pas de leurs mères, qui apportent le pain de la prostitution, c'est de leur laisser les mêmes options limitées socio-économiques. (Raymond, 1985) « The best way to held children is to help theirs parents »<sup>3</sup></li> </ul>
<p>5. Est-ce de la <b>prostitution</b> ou du <b>travail du sexe</b>?</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Y-a-t-il dans la prostitution un rapport de production? On produit quoi</li> <li>- Y-a-t-il une transaction contractuelle ou non contractuelle?</li> <li>- On parle d'échange double : l'argent des hommes pour l'accès au corps des femmes. Ce premier échange a lieu seulement si les femmes prostituées acceptent, au préalable, ce que Marx et Engels appellent, leur mise en commun clandestine sous forme de prostitution.</li> </ul>

<sup>1</sup> Dans le système pénal canadien, c'est la Couronne qui doit démontrer hors de tout doute raisonnable que le crime a été commis. Cela peut se faire à partir du témoignage de la victime uniquement contre l'agresseur ou à partir de la plainte de la police.

<sup>2</sup> Marlène Sardoval, chargée des droits humains et directrice d'un centre pour enfants de la rue (Conception).

<sup>3</sup> Mavis Hunter, ex-prostituée travaillant avec la population autochtone de Colombie-Britannique, dans l'émission First Story diffusée le 20 juillet 2002/CTV : « ...cela empêcherait la jeune de vouloir vendre ce qui est déjà pris de soi par l'abus. Pour certaines, l'entrée en prostitution n'est pas un changement de situation précédente d'abus plutôt que son arrêt » (traduction libre).

## Annexe 2

**Modes de gestion étatique de la prostitution**

a) **Approche réglementariste<sup>4</sup> ou néo-réglementariste (A)** Le CSF (2002, p. 100) érige deux focalisations possibles :

- l'**administration<sup>5</sup>** de la prostitution :
  - l'application des règlements (par la police, etc.) contre la prostitution qui est considérée comme immorale,
  - la protection de la population et de sa santé publique (ITS, Sida, etc.),
  - la restriction de la prostitution qui peut s'exercer juste à l'intérieur de certains secteurs,
  - la gestion de plusieurs règles pour les femmes prostituées (s'enregistrer, carnet santé, etc.)
- la reconnaissance de la prostitution ou sa **professionnalisation** (c'est plutôt celle-ci qui est analysée dans ce travail puisqu'elle est d'actualité).

La *position de base* est la suivante: Le travail du sexe est "un mal nécessaire sinon une nécessité sociale". (Conradi, 1999) C'est un véritable travail qui doit être encadré par des règlements. Ainsi on se donne une façon d'améliorer les conditions de travail des femmes prostituées. La femme « prostituée n'est ni déviante, ni délinquante, ni victime mais une travailleuse du sexe » (CSF, 2002, p. 101). Le proxénétisme n'est plus une activité illégale, sauf s'il y a contrainte. Mais la prostitution pourrait-elle être considérée comme une relation contractuelle<sup>6</sup> entre un demandeur et pourvoyeuse de services sexuels? C'est le rôle de l'État d'encadrer ce métier et cela peut aller jusqu'à donner des formations<sup>7</sup>. On considère qu'on peut éviter ainsi les situations extrêmes d'abus et faire sortir de l'illégalité, les plus démunies.

<sup>4</sup> Née en France pendant la période napoléonienne et diffusée en Europe et au Canada par le Code Napoléon.

<sup>5</sup> Mise en œuvre pour la première fois vers le milieu du XIX, en France, par Alexandre Parent-Duchâtelet (CSF, p. 100).

<sup>6</sup> On peut remettre en question ce lien puisqu'on peut considérer qu'il ne peut pas y avoir un contrat, car la sexualité est de l'ordre du privé.

<sup>7</sup> Deux genres de formations pour éclairer l'intervention des travailleurs sociaux et des travailleuses sociales (le Groupe Metanoya (<http://perso.club-internet.fr/metanoya/formpro.htm>), en France ou bien des formations pour les femmes prostituées (à Amsterdam par le Centre d'information des prostituées) sur comment se protéger, comment utiliser les condoms, etc. (CSF, 2002, p.101).

**b) Approche abolitionniste<sup>8</sup> ou néo-abolitionniste<sup>9</sup> (B)** La Convention des Nations Unies de 1949 s'y rattache. Les pays qui l'ont signée doivent la transposer au plan national. En fait, on veut abolir la réglementation sur la prostitution (maisons closes, contrôles sanitaires, etc.), mais aussi et surtout la prostitution.

La Suède se dote en janvier 1999 d'une loi unique au monde, qui plutôt que de criminaliser la femme prostituée (l'offre), criminalise l'acheteur de sexe (la demande) en lui donnant jusqu'à six mois de prison. On décriminalise ainsi la femme prostituée, qui devient innocente de tout acte criminel et c'est le consommateur de services sexuels qui devient le criminel. De plus, le proxénétisme est aboli. Les femmes prostituées ont accès au Bien-être social<sup>10</sup>, à des services destinés à les aider à quitter la prostitution et à des alternatives de travail sans oppression, ni humiliation. Une nouvelle offense est créée dans le Code pénal: la violation de l'intégrité des femmes. Cette politique est, selon Colette De Troy (CQFD, 2001), non ambiguë et a une haute valeur symbolique. (CQDF, p.74) Elle est le résultat du travail du Mouvement des femmes suédoises. « En 1987, l'Organisation nationale pour les refuges de femmes victimes de violence de la Suède (ROKS) a intégré cette exigence à son plan d'action officiel. » (CQFD, 2001, p.75)

La *position de base* es celle-ci: la prostitution ne doit pas toujours exister, on va créer un nouveau slogan "Les femmes ne sont pas à vendre: aucun homme ne peut acheter une femme" (Sahlström, 1998). La prostitution n'est pas compatible avec la dignité de la personne humaine.

**c) Approche prohibitionniste<sup>11</sup> (C)** On la retrouve aux États-Unis (sauf dans le Nevada), en Chine, au Canada, etc. Chez nous<sup>12</sup>, la prostitution n'est pas une infraction criminelle, ni illégale. Ce que vise le

<sup>8</sup> C'est le système le plus récent, né en Angleterre en 1866, par l'engagement de Joséphine Butler et le seul à être organisé au plan international. Ce mouvement s'inspire de la croisade pour l'abolition de l'esclavagisme.

<sup>9</sup> Dans le document du CSF (2002), on parle plutôt de néo-abolitionnisme. Selon ce document, l'abolitionnisme serait juste un mi-chemin entre le prohibitionnisme et le réglementarisme. Cette distinction, entre abolitionnisme et néo- abolitionnisme, montre le cheminement historique de l'un à l'autre, afin de signifier la continuité du processus de développement historique. Même raisonnement pour le réglementarisme et le néo-réglementarisme.

<sup>10</sup> Terme d'usage remplacé par une nouvelle appellation : prestations de la sécurité du revenu.

<sup>11</sup> Cette vision gestionnaire se construit, selon le CSF, à partir de considérations morales et sanitaires (Staline l'interdisait au nom de la dignité humaine, Hitler au nom de la pureté de la race)

<sup>12</sup> Le Canada a une approche gestionnaire prohibitionniste, selon certains, abolitionniste, selon d'autres (CSF, 2002, p. 111)

Code criminel du Canada (Lois révisées du Canada, 1985, chapitre C-46), ce n'est pas la prostitution elle-même, mais certaines de ses activités qui sont considérées des infractions :

- la communication (la sollicitation) avec une autre personne, dans un endroit public, dans le but de se livrer à la prostitution" (article 213),
- " le fait de tenir ou de se trouver dans une " maison de débauche" (art. 210),
- le fait de mener ou de transporter quelqu'un vers une "maison de débauche" (art. 211),
- le fait d'encourager une personne à se livrer à la prostitution ou de vivre des fruits de la Prostitution" (article 212).

Ceci fait que le comportement du client (généralement un homme) est toléré et rarement puni, alors que la femme prostituée, est harcelée, puisqu'elle est celle qui initie le contact<sup>13</sup>, qui sollicite. La position de base est que la prostitution est un fléau, mais qu'elle va toujours exister. On la condamne en elle-même, mais on ferme l'œil sur ses répercussions sociales. La prostitution est un délit au même titre que le proxénétisme. La femme prostituée est une délinquante.

**d) Approche répressive (D)** On la retrouve dans les pays du golfe Persique, etc. qui ont des législations contre la prostitution et les appliquent de façon répressive. La position de base: la prostitution est un vice, la débauche est un manque de valeurs morales. Il faut punir sévèrement tous ceux qui y sont impliqués.

---

<sup>13</sup>The Canadian Women's Directory of Resources and Information in Canada citant des statistiques officielles, <http://www.womennet.ca/news.php?schow&3951> (consultation 11 février 2006).

## Annexe 3

## *La femme, sa sexualité et son pouvoir sexuel*

Dans le cadre d'une recherche en travail social, un groupe de femmes y réfléchiront ensemble, à travers *5 ateliers*, possiblement du 26 mai au 17 juin 2004 :

1. Qu'est-ce que la sexualité?
2. Que voulons-nous de la sexualité?
3. Que pouvons nous vivre sexuellement?
4. Notre pouvoir sexuel
5. Notre identité sexuelle

La question suivante servira de catalyseur :

*Avez- vous déjà vécu une situation sexuelle, où vous avez eu à décider si ce que vous viviez, c'était de la prostitution ou de la sexualité?*

---

Critères de sélection :

- avoir plus de 18 ans ;
- s'identifier clairement comme femme hétérosexuelle/lesbienne/survivante d'agression sexuelle/prostituée ;
- vouloir participer à un projet de recherche sur le rapport entre sexualité et prostitution;
- respecter la confidentialité des autres participantes, par un formulaire de consentement;
- offrir son engagement à la réussite du projet.

\*Il y aura aussi un remboursement pour des frais de garderie ou de transport.

---

Pour toute information et pour s'inscrire :  
Ina Motoi [REDACTED]

## Annexe 5

Réfléchir ensemble sur la question générale :

- **Avez vous déjà vécu une situation sexuelle, où vous avez eu à décider si ce que vous viviez, c'était de la prostitution ou de la sexualité?**

*La femme, sa sexualité et son pouvoir sexuel*

thèmes	Ina	
<p><b><i>Qu'est-ce que la sexualité?</i></b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>-les composantes</li> <li>- les définitions sexologiques</li> <li>- les attitudes</li> <li>-les valeurs</li> <li>-les distinctions</li> <li>- les normes sexuelles</li> <li>- les normes culturelles</li> <li>-l'imaginaire érotique</li> <li>- le vocabulaire, etc.</li> </ul>		

***Que voulons-nous  
de la sexualité?***

- la situation sexuelle
- nos attentes et nos expériences
- les modèles d'interaction sexuelle
- les apprentissages
- les plaisirs
- les déplaisirs
- nos désirs
- notre santé sexuelle

***Que pouvons nous  
vivre sexuellement?***

- notre corps
- nos rapports sexuels
- nos réponses sexuelles
- partager son corps
- zones et orifices
- nos limites
- les transgressions
- être un objet sexuel
- être une marchandise
- la violence sexuelle
- la consommation  
sexuelle



*Notre pouvoir  
sexuel*

--	--	--

*Notre identité  
sexuelle*

--	--	--